This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

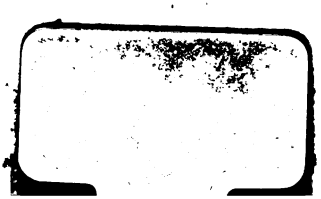
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

N. 5. 2.

The Marquis of Stafford



TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY

ST. GILES · OXFORD

Vet. Fr. II A. 1742

BIBLIOTHEQUE
DE
CAMPAGNE,
OU
AMUSEMENS
DE
L'ESPRIT ET DU COEUR.
TOME SEPTIÉME.

A LA HAYE,
Chez JEAN NEAULME,
M. DCC. XLII.

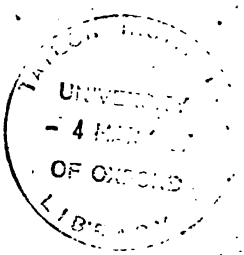

UNIVERSITY
OF OXFORD

TABLE DES PIECES

Contenues dans ce

SEPTIÉME VOLUME.

I. LEs *quatre Facardins, Conte, par le Comte* ANTOINE HAMILTON. pag. 1.

II. *Voyage de Meſſieurs de* BACHAUMONT & CHAPELLE. 115.

III. *Beralde, Prince de Savoye.* 163.

IV. *Les Amours de* HENRI IV. *Roi de France.* 257.

V.

V. *Lettres de* HENRI IV. *à la Ducheſſe* DE BEAUFORT, *& à la Marquiſe de* VERNEUIL. 403. & 410.

VI. *Le Triomphe de la Raiſon*, Ode. 429.

VII. *La Vie Paiſible, & la Mort Tranquille*, 432.

VIII. *La Sotiſe de l'Amour & de l'Indifférence*, BALLADE. 433.

LES QUATRE FACARDINS,

CONTE,

PAR MR. LE COMTE

ANTOINE HAMILTON.

LES QUATRE FACARDINS, CONTE.

A M. L. C. D. F.....

A Quoi *m'engagez-vous, adorable Sylvie? . . .*
Ce Vers eſt pris d'une Chanſon,
Où, ſur le ton de l'Elégie,
Certain Eléve d'Apollon
Demandoit autrefois la vie
A la Sapho de Pelliſſon.
Quant à moi, c'eſt avec raiſon,
Que devant vous je m'humilie,
Et que je viens, en Jérémie,
Vous dire ſous un autre nom:
A quoi m'engagez-vous, adorable Sylvie?....

Faut-il, après le Renard blanc,
Après Fleur-d'Epine la blonde,

Après Tarare, ſon Amant,
Par un nouveau déchaînement,
Faire encor trotter à la ronde,
Et l'Héritiere d'Aſtracan,
Et le Prince de Trébizonde?

Puiſqu'il ne dépend que de vous
De me diſpenſer d'en écrire,
Je vous demande à deux genoux
De me ſauver de la ſatyre,
Et de m'épargner le courroux
Des gens ſenſez, & las de lire
Des Fables qui ne font plus rire.

Les Contes ont eu pour un tems
Des Lecteurs & des Partiſans:
La Cour même en devint avide;
Et les plus célébres Romans
Pour les mœurs & les ſentimens,
Depuis Cyrus juſqu'à Zaïde,
Ont vû languir leurs ornemens,
Et cette lecture inſipide
L'emporter ſur leurs agrémens.

En vain des bords fameux d'Itbaque
Le ſage & renommé Mentor

Vint nous enrichir du tréſor
Que renferme ſon Telemaque;
En vain l'art de ſon Précepteur
Etale avec délicateſſe,
Dans ce Roman de rare eſpéce,
Ce qu'ont d'utile, ou de trompeur,
La Politique & la Tendreſſe,
Et cette fatale douceur,
(Tendre fille de la Molleſſe)
Dont s'enyvre un Héros vainqueur
Aux pieds d'une jeune Maîtreſſe,
Ou d'une habile Enchantereſſe,
Telles que les peint ce Docteur,
Inſtruit de l'humaine foibleſſe,
Et curieux Imitateur
Du ſtyle & des fables de Gréce.
La vogue qu'il eut, dura peu;
Et las de ne pouvoir comprendre
Les myſteres qu'il met en jeu,
On courut au Palais les rendre,
Et l'on s'empreſſa d'y reprendre
Le Rameau d'Or & l'Oiſeau bleu.

Enſuite vinrent de Syrie
Volumes de Contes ſans fin,
Où l'on avoit mis à deſſein
L'Orientale Allégorie,
Les Enigmes & le Génie
Du Talmudiſte & du Rabbin;

Et ce bon goût de la patrie,
Qui, loin de ſe perdre en chemin,
Parut, ſortant de chez Barbin,
Plus Arabe qu'en Arabie.

Mais, enfin, graces au bon-ſens,
Cette inondation ſubite
De Califes & de Sultans,
Qui formoit ſa nombreuſe ſuite,
Deſormais en tous lieux proſcrite,
N'endort que les petites enfans.

Ce fut dans cette paix profonde,
Que moi, miſérable pécheur,
Je m'aviſai d'être l'Auteur
D'un Fatras qu'on lut par le monde.
Je l'entrepris en badinant,
Et je fourai dans cet Ouvrage
Ce qu'a de plus impertinent
Des Contes le vain étalage;
Mais je ne fus pas aſſez ſage
Pour m'en tenir à ce fragment:
J'y joignis un ſecond étage.

Pour marquer les abſurditez
De ces recits mal inventez,
Un eſſai peut-être excuſable;

Mais,

Mais, dans ces eſſais répétez,
L'Ecrivain lui-même eſt la Fable
Des Contes qu'il a critiquez.

Vous, qui diſpoſez de ma vie,
Qui la rendez heureuſe, ou la comblez d'ennuis,
Souffrez de grace, que j'oublie
Les engagemens où je ſuis.
En vain je fais l'Apologie
Du Conte de la Nymphe Alie,
Et de la derniere des Nuits,
S'il faut me ſignaler par une autre folie,
Et faire un nouveau Supplément
Au dernier Tome de Gallant (*).

Je ne connois que trop la honte
De mettre au jour Conte ſur Conte.
Cependant, ſi vous l'ordonnez,
Je vais, en dépit du ſcrupule,
Suivre les loix que vous donnez,
Et me livrer au ridicule
Des Fatras que j'ai condamnez.

NOus avons laiſſé le Prince de Trébizonde ſur le point de conter ſes Avantures par ordre du Sultan ſon Seigneur. Ce Prince de Trébizonde

(*) *Auteur des Mille-& une Nuits.*

étoit fait à peindre, vaillant, adroit, grand parleur, & quelque peu Gaſcon, comme on verra par la ſuite d'un recit qu'il commença de cette maniere:

Ce n'eſt point à Votre Majeſté ſublime, & toujours auguſte, qu'il faut conter des Fables. Pour moi, qui fais profeſſion d'une vérité ſcrupuleuſe, je vais, à l'exemple de la Sultane votre Epouſe, vous conter des Avantures auſſi véritables qu'elles paroîtroient fabuleuſes, ſi tout autre que moi ſe vantoit de les avoir miſes à fin.

Je ne parlerai de ma naiſſance, que pour vous dire que ma Mere, la plus ſuperſtitieuſe Princeſſe de ſon tems, s'étoit miſe en tête que le bonheur ou le malheur de ma vie dépendoit du nom qu'on me donneroit; & ne voulant point de ceux que mes Ancêtres avoient portez, elle étoit ſur le point d'envoyer à l'Oracle, pour en demander un à ſa fantaiſie, lorſqu'un certain Perroquet dont elle faiſoit grand cas, s'aviſa de répéter deux ou trois fois *Facardin*. Il n'en fallut pas davantage pour la déterminer, & pour m'honorer de ce beau nom. Paſſons aux tems de ma vie qui ſont marquez par les évènemens dont vous me demandez le recit.

J'étois parti de votre Cour quelques jours avant la révolution qui ſurvint au ſujet de la premiere Impératrice votre Epouſe. J'en appris la nouvelle à deux journées de mes Etats, & je prendrai la liberté de vous dire que j'y deſapprouvai votre départ, comme j'ai fait la conduite de votre Hauteſſe depuis ſon retour; car encore vaut-il mieux ne ſe point remarier, que de ſe précautionner contre les infidélitez futures d'une Epouſe, en ne lui donnant pas le loiſir d'être infidéle, c'eſt-à-dire, en lui faiſant couper la tête dès le lendemain de ſes nôces.

Je ne fis de ſéjour à Trébizonde qu'autant qu'il en falloit pour contenir mes Vaſſaux, vos Sujets, dans leur obéïſſance; car tout étoit prêt à ſe ſoule-

ver

ver contre la cruauté d'un Edit, ſur lequel les Peuples s'imaginoient que les autres Souverains alloient ſe régler. J'aſſurai fort les miens que je n'étois pas venu pour en amener la mode; & m'étant fait donner la liſte des Tournois publiez par le monde pour la préſente année, avec un état des Avantures les plus impraticables qui fuſſent dans l'Univers, je partis dans le deſſein de rendre le nom bizarre qu'on m'avoit donné, auſſi célébre qu'il me paroiſſoit inouï; & certes je puis dire ſans me flater, que je n'y ai pas mal réuſſi.

Je pris des meſures toutes différentes de celles que prennent d'ordinaire les autres Avanturiers; car au lieu d'un Ecuyer pour porter mes armes, & pour conter mes exploits, je pris un Secrétaire pour les écrire; & jamais pauvre Secrétaire n'eut tant à travailler.

La fortune ſecondoit par-tout mon audace. Les Beautez cédoient à mon mérite, & leurs Héros à ma valeur. Cependant je m'ennuyois d'être toujours aimé, ſans jamais pouvoir être amoureux; & ſi je n'avois trouvé chaque jour quelque monſtre à combattre, ou quelque enchantement à détruire pour m'amuſer, je ne ſais ce que je ſerois devenu.

Mon Secrétaire avoit naturellement du bon-ſens; & comme il s'étoit beaucoup formé l'eſprit depuis qu'il étoit à mon ſervice, il tâchoit de me conſoler, en me faiſant voir qu'il y avoit des malheurs encore plus grands dans la vie, que celui dont je me plaignois. Faſſe le Ciel, diſoit-il, que l'heureux Facardin ne les éprouve jamais, & que la fortune lui ſoit aſſez favorable, pour l'éloigner du climat dangereux & des campagnes fertiles du Royaume d'Aſtracan! Nous étions au milieu du jour, & dans le milieu d'une forêt ſombre & délicieuſe, & j'étois ſur le point de choiſir l'arbre le plus épais pour m'aſſeoir ſous ſon ombre, & pour apprendre de mon Secrétaire ce que c'étoit que cet

Aſtracan, lorſque je vis avancer vers nous deux hommes montez ſur de ſuperbes chameaux. Dès que celui qui marchoit le premier, fut auprès de nous, il attira toute mon attention par ſon air & par l'action que je lui vis faire. Sa taille étoit la plus noble & la plus aiſée qu'on pût voir; & ſon viſage étoit ſi charmant, que mon Secrétaire même accoutumé à me voir tous les jours, ne put s'empêcher de témoigner la ſurpriſe & l'admiration que lui cauſoit une figure ſi gracieuſe. Nous eumes tout le tems qu'il nous fallut pour l'examiner; car, s'étant arrêté vis-à-vis de nous, ſans nous voir, il prit ſon caſque des mains de celui qui le ſuivoit, & au lieu de s'en couvrir, comme je crus qu'il alloit faire, il pouſſa quelques ſoupirs, regarda tendrement un oiſeau tout brillant d'or & de pierreries que je pris pour un aigle, & qui de ſes aîles étendues ombrageoit ce caſque. Après avoir quelque tems contemplé cette figure, il la baiſa reſpectueuſement, & remettant le caſque à ſon Ecuyer, il paſſa fort près de nous, toujours enſéveli dans cette profonde rêverie qui l'avoit empêché de nous voir.

Ce fut alors que je fis réflexion à ce que mon Secrétaire venoit de me dire, & je compris qu'un homme bien amoureux ne ſeroit pas ſans inquiétude, s'il trouvoit en ſon chemin un Rival fait comme cet Etranger. Je ne pus vaincre la curioſité d'apprendre ce qu'il étoit; & mon Secrétaire aiant civilement arrêté ſon Ecuyer pour s'en informer, revint tout effaré me dire qu'il s'appelloit *Facardin*.

Facardin! grands Dieux! m'écriai-je avec étonnement. A cette exclamation le beau Chevalier qui crut que je l'appellois, tourna la tête de ſon chameau pour m'aborder, & me demanda ce que je ſouhaitois de lui. Rien, lui dis-je, ſi ce n'eſt de ſavoir de vous s'il eſt poſſible que vous vous appelliez Facardin. Il n'eſt que trop vrai, me répondit-il; & plût au Ciel qu'on ne m'eût pas été

cher-

chercher ce maudit nom ſi loin, pour me rendre malheureux; puiſque je puis attribuer une partie des diſgraces qui me ſont arrivées, à la fatalité ſecrete qui ſemble attachée à ce nom. Oſeroit-on, lui dis-je, vous demander quelles ſont ces diſgraces?

Les voici, me dit-il le plus honnêtement du monde. Je ſerois le plus conſtant de tous les hommes, ſi je n'étois auſſi malheureux en amour, que j'y ſuis ſenſible depuis quelque tems: cependant je ne puis me plaindre d'avoir été trahi dans aucun commerce, puiſque je n'ai jamais été aimé. Il eſt vrai que la plus adorable des mortelles, & la ſeule qui m'ait jamais regardé ſans averſion, a paru ſe radoucir en ma faveur; mais hélas! ce fut en me mettant à une épreuve dont le ſouvenir me tranſit d'horreur. N'en parlons plus, ajouta-t-il; & pour revenir à ce que je vous diſois, il eſt impoſſible que mes ſoins, ma complaiſance & mes aſſiduités, au défaut des autres agrémens que je n'ai pas, puſſent être par-tout rebutez, ſi ce nom bizarre ne me portoit malheur.

Quoi! dis-je, il ſeroit poſſible qu'un homme fait comme vous, eût inutilement offert l'hommage de ſon cœur, & qu'un homme d'autant d'eſprit puiſſe s'imaginer que le nom que vous avez reçu, en ſoit la cauſe? Il n'eſt que trop vrai, reprit-il, & pour vous en convaincre, je n'aurois qu'à vous conter l'Avanture qui m'eſt arrivée en Danemarc; mais un homme comme vous doit avoir bien autre choſe à faire, qu'à donner ſon attention au recit des affronts que l'Amour m'a faits. Je l'aſſurai fort que je n'avois rien de mieux à faire pour lors que de l'écouter; & pour lui donner quelque petite eſpérance de changement dans ſa fortune: Seigneur, lui dis-je, mettez-vous dans la tête, qu'un nom eſt heureux ou malheureux, ſelon qu'il eſt bien ou mal porté. Je ne ſais de quelles Ré-

gions du monde vous venez; mais il faut que les Beautez qui les habitent, ſoient des chats ſauvages, aux merveilles que vous me dites de leurs fiertez & de leurs rigueurs.

Je m'appelle Facardin comme vous; & pour vous montrer que le nom n'y fait rien, j'ai trouvé cent Beautez en mon chemin; & quoiqu'il y en eût des plus rares dans ce nombre, pas une de ce nombre ne m'a coûté plus d'un ſoupir. Mon Secrétaire vous en fera voir la liſte, & vous en donnera l'adreſſe. Allez les voir, & m'en dites des nouvelles quand nous nous reverrons. Hélas! répondit le bel Inconnu, quand vous les auriez trouvées plus douces que des agneaux, elles deviendroient de vraies tigreſſes pour moi; moi, qui n'ai jamais inſpiré que de l'averſion à toutes celles que j'ai vûes, excepté la Vieille du Mont Atlas, qui auroit elle-même inſpiré de l'averſion aux moins délicats & aux plus ſuſceptibles. C'eſt ce que je vais vous faire voir, puiſque vous voulez bien me donner quelques momens d'audience.

Nous mîmes pied à terre à ces mots; & tandis que nos gens cueilloient des grénades & quelques azeroles pour rafraîchir nos chameaux, aiant choiſi dans l'épaiſſeur de la forêt un endroit commode pour nous aſſeoir, l'étranger Facardin me tint ce diſcours.

Comme j'ai fait vœu de ne me point découvrir, tant que je me verrai le cœur indignement ſuſceptible des premieres impreſſions, & que je ſerai le miſérable rebut des Beautez les plus ſuſceptibles, diſpenſez-moi de vous parler de ma naiſſance, & de vous dire les lieux d'où je ſuis parti pour me ſignaler par quelque renommée dans le monde: il ſuffira de vous dire que le premier objet de mes projets errans, fut celui qui, ſelon les apparences, vous met en campagne, auſſi-bien que tant d'autres Avanturiers, je veux dire le deſſein de me rendre digne d'aſpirer à la con-

conquête de Mouſſeline la Sérieuſe, Princeſſe d'Aſtracan; mais, quoique ce ſoit, comme vous ſavez, ou comme la Renommée vous l'aura du moins appris, la plus parfaite de toutes les mortelles, ce fut moins la curioſité de la voir, ou l'eſpoir de la poſſéder, qui m'engagea, que les difficultez, ou pour mieux dire, l'impoſſibilité de l'Avanture. Mon cœur, dans cet heureux tems, ne reſpiroit que la gloire, & j'étois de la derniere indolence pour l'amour.

Mes voyages juſques-ici n'ont eu que deux évènemens qui ſoient dignes de votre attention. Le premier eſt l'Avanture de l'Iſle des Lions, qui fit naître celle du Mont Atlas; & voici ce que c'eſt que l'une & l'autre.

A deux journées de cette Montagne fameuſe, ſur le ſommet de laquelle les Poëtes aſſurent que le Ciel & tout l'attirail de ſes étoiles ſe repoſe, une vaſte Forêt s'étend juſques au rivage de la mer. Cette Forêt eſt ſi peuplée de bêtes fauves, que c'eſt une merveille: on les y trouve par troupeaux, & ces troupeaux ſont ſi nombreux, qu'on a de la peine en pluſieurs endroits à ſe frayer un paſſage au travers de leur multitude. Au ſortir de cette Forêt, les habitans du pied de la Montagne nous apprirent que les Lions venoient autrefois de tous les déſerts à la ronde, chaſſer dans cette Forêt, & qu'après l'avoir dépeuplée de cerfs, de daims, & de chevreuils, ils alloient dépeuplant les campagnes voiſines d'hommes, de femmes, & de petits enfans; que le Peuple dans cette extrême miſere, aiant eu recours à l'Enchanteur Caramouſſal, qui habitoit le haut de la Montagne, il avoit, par ſes enchantemens, relégué tous les Lions dans une Iſle que je pourrois voir du rivage où la mer bat le pied du Mont; que pendant l'exil des Lions, les bêtes fauves étoient revenues, & qu'elles avoient tellement multiplié, que la déſolation étoit preſque auſſi grande

de que du tems des Lions, parce que ces vaſtes troupeaux que j'avois pu remarquer en paſſant la Forêt, ſe répandoient par-tout, & ravageoient les bleds de la campagne; que pour remédier à ce deſordre, on faiſoit tous les ans trois ou quatre chaſſes dans l'Iſle des Lions, moins pour les inquiéter ou pour leur nuire, que pour en prendre le plus qu'on pourroit, & les lâcher dans la Fôret pour faire diverſion. Ils ajouterent que le tems de la premiere de ces chaſſes arrivant dans deux jours, il ne tiendroit qu'à moi d'en avoir le divertiſſement.

Pour tout autre que pour un Avanturier, ce n'auroit pas été propoſer une partie de plaiſir, que d'inviter à la chaſſe aux Lions; mais pour moi, j'y conſentis avec joye.

Le rivage oppoſé à l'Iſle des Lions étoit le rendez-vous des Chaſſeurs. Cette Iſle me parut d'une aſſez grande étenduë, fort ſauvage, & toute couverte de bois extrêmement épais. Je fus ſurpris de l'appareil de cette chaſſe. Je m'étois attendu que je trouverois force chiens, & quantité de Chaſſeurs armez de dards, de javelots, de fléches, & de pieux; mais au lieu de tout cela, je ne trouvai ſur le rivage, que vingt Hommes, & vingt jeunes Filles aſſez bien faites. Les Hommes menoient chacun un Cerf ou un Daim en leſſe, & chaque Fille portoit un Coq ſur le poing. Il y avoit des filets dans les chaloupes où nous nous embarquâmes. A meſure que nous approchions de l'Iſle, nous entendions des rugiſſemens effroyables & des hurlemens ſi affreux, que mon Ecuyer, qui du reſte eſt brave ſoldat, en parut un peu déconcenancé, ſans qu'aucune de nos Nymphes en fût émue.

Le rivage étoit tout bordé de ces honnêtes Lions qui nous attendoient à la deſcente. J'étois en peine comment cette deſcente ſe feroit en préſence d'un détachement ſi redoutable; mais trois de nos cha-

chaloupes, abordant avant les autres, lâcherent trois Cerfs, après leſquels tous les Lions s'étant débandez, ils nous laiſſerent l'accès libre & facile dans leurs terres. Dès que nous y fûmes, nous entrâmes dans le plus épais de la forêt, où, pendant que les Chaſſeurs tendoient leurs filets, les jeunes Filles mirent des chaperons à leurs Coqs, ſemblables à ceux qu'on met aux Faucons.

A peine les filets furent-ils tendus, derriere leſquels on avoit poſé les bêtes fauves, que nos Lions revinrent tête baiſſée ſur nous. Ils étoient deux douzaines, tous Lions de grand appetit, à ce qu'il me ſembloit; mais, comme nous n'en voulions que deux ou trois à la fois, une des Nymphes ôta vîtement le chaperon de ſon Coq, & lui tira deux ou trois fois une plume de la queuë. L'endroit de cette forêt où nous étions, paroiſſoit ſi ſombre, que le Coq s'imagina voir la petite pointe du jour, & ſe mit à chanter de toute ſa force pour le ſaluer. Les Lions en furent tellement effrayez, qu'ils diſparurent tous dans un inſtant, excepté celui qui s'étoit embaraſſé dans les Filets. On l'embarqua dans une de nos chaloupes avec un des Chaſſeurs, & avec cette même Fille dont le Coq venoit de chanter. Quoique ce Lion fût empêtré dans le filet, de maniere qu'il n'y avoit pas de danger qu'il fît aucun mal, on ne laiſſa pas d'embarquer un Chevreuil dans la même chaloupe, pour l'amuſer pendant le trajet.

Que vous dirai-je, Seigneur, cette chaſſe qui me paroiſſoit auſſi nouvelle qu'elle étoit divertiſſante, dura juſqu'à ce que chaque Chaſſeur eût ramené ſon Lion, ſa Demoiſelle, & ſon Coq. Je voulus reſter le dernier, & me charger du poſte d'honneur, parce que c'étoit le plus périlleux, & je me mis à l'arriere-garde. Je fis embarquer mon Ecuyer dans la derniere chaloupe qui partit, excepté celle qu'on m'avoit laiſſée.

Com-

Comme j'étois étranger, on m'avoit auſſi laiſſé le Coq le plus fier, & la Fille la plus aſſurée, de peur d'accident. Cette Fille commençoit à me donner des inſtructions ſur notre retraite; mais moi, qui n'en pouvois plus de honte, de voir que les Coqs remportoient toute la gloire de cette expédition, je la priois de ne point faire chanter ſon Coq, que je ne me fuſſe éprouvé contre quelques-uns de ces Lions; que s'ils venoient pluſieurs ſur moi pendant que je ſerois aux mains avec un de leurs compagnons, je lui dis qu'elle viendroit aſſez à tems à mon ſecours pour me dégager d'un combat inégal. Elle ne m'y parut pas fort diſpoſée, je le vis à ſon air; & ſur le point qu'elle m'alloit répondre, les Lions vinrent faire leur derniere charge.

Je m'avançai l'épée à la main, & fis quelques pas pour aller à leur rencontre.

Ils avoient à leur tête le plus formidable de tous les Lions. Ses yeux étoient étincellans, ſa criniere toute hériſſée, & par hazard, ce Lion ſe trouva ſourd comme un pot; car la jeune Fille effrayée de ſon énorme grandeur, fit d'abord crier ſon Coq, & le cri de ce Coq étoit d'un enrouement ſi hideux & tellement aigu, que j'en eus la tête pénétrée de part en part.

Tous les Lions, à la réſerve de celui dont je parle, faiſis de terreur panique, ſe culbutoient l'un par-deſſus l'autre en fuyant.

Ma Nymphe & ſon Coq s'égoſilloient à force de chanter & de ſe deſeſpérer; & le vacarme qu'ils faiſoient, me parut encore plus importun que la préſence du Lion. Le commencement de notre combat méritoit, ſans vanité, des ſpectateurs plus tranquilles & plus illuſtres que ceux que nous avions. Je lui avois déja tiré du ſang de pluſieurs endroits; mais en revanche, il m'avoit fait, dès la ſeconde paſſade, une égratignure qui, commençant auprès de l'oreille droite, deſcendoit en écharpe juſques à

l'ex-

l'extrémité du talon gauche. Je n'avois point de bouclier, non plus que mon adverſaire ; mais il avoit une queuë qui ſe faiſoit encore plus ſentir que ſes griffes. Comme il ſe faiſoit tard, je pris mon épée à deux mains, pour mettre fin à la diſpute avant la nuit. Mon ennemi qui, ſelon toutes les apparences, avoit le même deſſein, ſe dreſſa ſur ſes pieds de derriere, & ouvrit une gueule hors de toute meſure, de toute régle, de toute vraiſemblance. La Fille en fut ſi troublée, qu'elle lâcha ſon Coq. Le Lion me quitta pour courir après ; & je quittai la Fille pour courir après le Lion. Je l'eus bien-tôt atteint ; mais ce ne fut pas aſſez tôt pour ſauver le pauvre Coq, qu'il avoit déja pris, & qu'il avala en notre préſence, comme on avaleroit un grain de cachou.

Cet affront m'anima d'un reſſentiment nouveau. J'en fus ſi tranſporté de colere, que ſans m'appercevoir de l'état où le Lion s'étoit mis, je lui coupai la patte droite dont il ſe tuoit de me faire ſigne qu'il vouloit parlementer. La terre fut arroſée d'un ruiſſeau de ſang qui couloit de cette playe. J'étois toûjours en garde, ne doutant pas que ſa fureur ne lui fît redoubler ſes efforts contre moi ; mais il ne ſongeoit à rien moins qu'à la vengeance : au contraire, s'appuyant contre un arbre pour ſe ſoutenir, il me regarda triſtement, & me dit : Ah ! Facardin !

Je commençois à m'attendrir, & j'étois ſur le point de m'en approcher pour tâcher de le ſecourir, lorſque les cris de la Fille m'appellerent à ſon ſecours. Elle retenoit de toute ſa force le bateau qu'on nous avoit laiſſé : la corde s'en étoit détachée pendant notre combat, & s'en étant apperçue, comme c'étoit notre unique reſſource, elle faiſoit des efforts merveilleux pour l'empêcher de nous échaper. Dès que je fus auprès d'elle, voyant que je ratachois la chaloupe au rivage, au lieu de nous

y embarquer, elle penſa ſe deſeſpérer. Je lui dis que je mourrois plutôt que d'abandonner le pauvre Lion qui m'avoit parlé, dans l'état où je l'avois laiſſé; que je l'allois chercher pour le paſſer en terre ferme, & pour lui donner tout le ſecours dont il pourroit avoir beſoin. Elle ſe deſeſpéroit d'une propoſition qui lui parut extravagante, & me conjuroit à deux genoux de ne la pas expoſer avec moi pour un vieux Lion mort, à la fureur de tous les Lions vivans de cette Iſle. Elle eut beau dire, je fus à l'endroit où je l'avois laiſſé; mais ce fut inutilement que je cherchai par-tout à la ronde.

Je me rembarquai donc, aſſez honteux de ne pouvoir, comme les autres, ramener un Lion; mais l'affliction de celle qui m'accompagnoit, ne ſe peut exprimer. Elle me dit qu'elle étoit deshonorée par la perte de ſon Coq; que c'étoit un opprobre éternel pour toute ſa famille; & qu'elle ne prétendoit pas ſurvivre à cette infamie.

Tandis que je faiſois mon poſſible pour la conſoler d'un deſeſpoir qui me parut aſſez bizarre, nous abordâmes au rivage du Mont Atlas.

La nuit étoit preſque fermée, je perdois beaucoup de ſang, & je mourois de ſoif. Je m'étois attendu que mon Ecuyer, dont j'avois pris quelque ſoin en le renvoyant malgré qu'il en eut, auroit à ſon tour quelque attention pour moi, & qu'il ne manqueroit pas de ſe trouver au pied du Mont, ou ſur le rivage, pour me recevoir; mais je n'y trouvai perſonne. La Fille que j'avois ramenée, ſe deſeſpérant de plus en plus, prit enfin le parti de grimper au haut de la Montagne, pour implorer le ſecours de Caramouſſal, ou pour ſe précipiter, diſoit-elle, du lieu le plus convenable à ſon deſeſpoir, en cas que le Magicien ne lui fût pas favorable. Je la ſuivis le plus long-tems que je pus, pour la détourner au moins de ce dernier projet; mais l'aiant perdue dans l'obſcurité qui m'en déroba la

vûe

vûë dans les ſentiers détournez qu'elle ſuivit, après avoir long-tems erré parmi les pointes du rocher, toujours en montant, je m'aſſis enfin dans le lieu le plus uni que je pus trouver, réſolu d'y paſſer la nuit. Je ne fus pas plutôt en repos, que je crus entendre de loin le bruit agréable de quelque ruiſſeau qui ſe précipitoit en caſcade le long des rochers de cette ſolitude. Je me ſentois une ſoif ſi preſſante, que ſans égard à ma foibleſſe, & moins encore aux dangers des précipices, je tournai mes pas vers l'endroit d'où venoit ce bruit. Je ſentois bien que j'en approchois; mais il m'eût été difficile d'y parvenir, ſi, à force de me tourmenter, & de regarder de tous côtez, je n'euſſe vû au-deſſus de l'endroit où j'étois, un foible rayon de lumiere. Je le pris pour guide, & à meſure que j'en approchois, cette lumiere ſembloit augmenter, & je crus entendre comme un bruit de certains rouëts dont les femmes ſe ſervent pour filer. Je ne me trompois pas; & à la lueur de deux flambeaux fort gros & fort ardens, placez à chaque côté d'une miſérable Chaumiere, je vis deux bras ſecs & décharnez, avec deux mains affortiſſantes, qui par deux ouvertures pratiquées dans la porte de cette Chaumiere, faiſoient tourner la roüe de cette machine, & filoient avec plus de grace qu'il ne leur appartenoit. Après avoir quelque tems conſidéré cette diſcrette & myſtérieuſe façon de filer, je pouſſai la porte ſans y frapper, dans le beſoin extrême où j'étois de trouver quelque ſecours. La porte s'ouvrit ſans effort, & je vis la Fileuſe, dont toute la perſonne étoit bien digne du rare échantillon que j'en avois vû. Son viſage n'étoit qu'un vieux parchemin qui ſembloit collé ſur une tête de mort: elle étoit nue juſques à la ceinture, & la plus ſéche de toutes les carcaſſes ne l'étoit pas tant que cette miſérable nudité. J'en détournai la vûë pour lui demander à boire. Rien ne vous manquera dans ces lieux, me dit-

dit-elle, pourvû que la patience ne vous manque pas, & que vous puiſſiez réſiſter à votre envie, & vaincre votre averſion. A ces mots, m'embraſſant avant que je puſſe m'en appercevoir, elle me fit aſſeoir auprès d'elle; & voyant mes habits tous ſanglans, elle en treſſaillit, & toute allarmée d'un péril où je ne croyois pas être: Vous étiez mort, dit-elle, ſi le ſecours que je vais vous donner, avoit été différé d'une heure. Elle me deshabilloit en me tenant ce diſcours, & viſitant ma bleſſure depuis le haut juſques au bas, elle me ſerroit le plus affectueuſement du monde entre ſes vilains bras, & me baiſoit de tems en tems les endroits qu'elle eſſuyoit. Elle s'apperçut du dégoût mortel que j'avois de ſes tendreſſes & de ſes faveurs; & malgré ces marques d'averſion, n'aiant pas laiſſé de me frotter d'une eſſence qui parfumoit toute la Cabane: Inſenſé, me diſoit-elle, ſi tu ſavois le tréſor que tu rebutes, & que je vois bien que tu perdras, quels ſeroient tes empreſſemens & ta reconnoiſſance!

Je me trouvai tellement rafraîchi, tellement remis, & tellement ſoulagé de ce premier appareil, que je vis bien qu'il ne ſeroit pas néceſſaire d'en attendre un ſecond pour être en parfaite ſanté. Il ne manquoit plus à mon bonheur, que de pouvoir étancher ma ſoif, & de m'éloigner d'une telle Hôteſſe. Je la conjurai donc d'avoir pitié du premier & du plus preſſant de mes beſoins, puiſque le ſecours qu'elle venoit de me donner, ſeroit inutile ſi elle me laiſſoit miſérablement mourir de ſoif. Il faut donc vous mettre à une épreuve, me dit-elle, que je vois bien que vous ſerez incapable de ſoutenir: ſuivez-moi.

Elle eut toutes les peines du monde à ſe lever, tant elle étoit décrépite; & ſa figure me donnoit tant d'averſion, que je n'eus pas le courage de la toucher, pour lui aider à ſe ſoutenir. Elle étoit toute courbée; & malgré le bâton qui lui ſervoit d'appui,

pui, je crus qu'elle ne pourroit jamais ſe traîner hors de cette premiere chambre, la plus piétre & la plus délabrée qui ſoit au monde. La ſeconde me parut un peu plus raiſonnable; la troiſiéme plus grande encore & fort ornée; mais la derniere chambre où je la ſuivis, étoit la plus ſuperbe, la plus magnifique & la mieux meublée qui ſoit dans l'Univers. C'étoit plutôt la demeure fabuleuſe de quelque Fée, que l'appartement d'une mortelle. Ce n'étoit par-tout que glaces, que peintures exquiſes, & meubles précieux: une toilette galante & garnie de tous les bijoux les plus rares d'un côté, de l'autre un lit en broderie de perles Orientales & d'or de la Chine, ſembloit n'attendre que la Déeſſe qui devoit ſe préſenter à l'une & à l'autre; car, auprès de la toilette, je vis un deshabillé qui me parut celui d'une Impératrice de dix-huit ans.

Nous avions été long-tems à nous rendre à cet appartement; car, outre que la malheureuſe Vieille alloit fort lentement, elle avoit fermé la porte de chaque chambre avant que de m'y laiſſer entrer; & paſſant ſes deux mains au travers de chaque porte, elle ſe mettoit à filer pendant quelques momens, comme elle avoit fait la première fois. Ce retardement n'avoit fait qu'irriter ma ſoif; cependant j'en ſuſpendis la violence pour donner toute mon attention aux objets qui s'offrirent dans cette derniere chambre.

La Vieille interrompit cette attention, & me prenant par la main: Allons, dit-elle, allons à la fontaine; ce que vous regardez, eſt fait pour allumer des feux, & vous ne cherchez que de l'eau pour les éteindre: ſuivez-moi, je vais vous mettre à même. Je ne me le fis pas dire davantage. Cette fontaine n'étoit qu'à cinquante pas du bel appartement, & c'étoit l'eau de cette fontaine dont j'avois entendu le bruit, & que j'avois inutilement cherchée.

Dès

Dès que je me vis à portée de me ſatisfaire, je courus, la bouche ouverte, au plus gros bouillon qui ſortoit des rochers ; mais l'importune Vieille me retenant par le bras : Ecoute-moi, dit-elle, pour la derniere fois : ſi, ſans céder au deſir preſſant d'étancher ta ſoif, tu peux te réſourdre à me tenir une heure toute entiere dans tes bras ſans toucher à la fontaine, je te ramenerai dans le lieu d'où nous venons, & tu ſeras le maître de me voir auprès de toi le reſte de la nuit dans le beau lit que tu viens de voir. A cette propoſition, voulant me regarder tendrement, elle tournoit ſur moi de petits yeux éteints qui reſſembloient plutôt à ceux de quelque canne morte de maladie, qu'à ceux d'une créature humaine.

Pour moi, dans l'indifférence où j'étois alors, & dans l'ardeur d'une ſoif démeſurée, j'aurois préféré trois verres d'eau claire aux trois Graces. C'eſt pourquoi, repouſſant aſſez rudement la main dont elle me retenoit, je me précipitai vers la fontaine, & je me mis à avaler avec tant d'avidité, que j'eus peur de voir tarir le rocher avant que d'avoir étanché ma ſoif.

La Vieille, à qui je n'avois pas jugé à propos de ſacrifier ce plaiſir, s'en étoit retournée pendant que j'avois bû ; & ſelon les apparences, elle s'en étoit allée de méchante humeur. Ce fut de quoi je ne me mis pas beaucoup en peine : je me trouvois dans une douce tranquillité, le ſommeil s'offrit, & je l'acceptai ſans aller plus loin.

Il étoit grand jour quand je m'éveillai. Je fus ſurpris de me trouver dans le lieu le plus effrayant qui fût dans l'Univers. Je tournois de tous côtez les yeux ſans pouvoir comprendre comment j'avois pu parvenir à ce déſert, ni comment j'en pourrois ſortir. La fontaine où j'avois bû, ſortoit de la pointe d'un rocher qui ſembloit détaché du reſte de la Montagne, & je me trouvois juſtement ſur cette pointe.

pointe. Je vis le haut de la Chaumiere & de ce Palais enchanté que j'avois tant admiré pendant la nuit; mais un précipice ſi profond le ſéparoit de l'endroit où j'étois, que les cheveux me dreſſoient à la tête, toutes les fois que j'y regardois. Tous les autres côtez étoient ceints de rochers eſcarpez qui, loin de m'offrir un paſſage, ſembloient ſe pencher en avant pour tomber ſur moi. Comme j'étois fort aſſuré que ce n'étoit point en me tranſportant au milieu des airs qu'on m'avoit mené dans ce lieu, je m'obſtinai dans la recherche périlleuſe de quelque iſſuë. J'en trouvai donc une, après en avoir deſeſpéré. C'étoit l'entrée d'une caverne qui me parut fort obſcure, fort profonde, & qui paroiſſoit plutôt la retraite de quelques ours, que le paſſage heureux de cette ſolitude à des lieux moins épouvantables. Je tentai pourtant l'avanture; & mettant l'épée à la main, je deſcendis long-tems dans cette caverne ténébreuſe, ſans eſpérance d'y trouver d'autre ſortie que celle qui lui ſervoit d'entrée. Mais après mille difficultez, je ſentis enfin que le terrain s'élevoit. J'apperçus un foible rayon de lumiere qui me conduiſit à l'endroit par-où le jour pénétroit dans cet abîme ſouterrain. Cette autre embouchure étoit toute différente de celle par-où j'y étois entré. C'étoit une grotte aſſez ſpacieuſe, embellie de coquillages & de quelques buſtes de marbre: un arc d'acier luiſant & poli pendoit d'un côté de cette grotte; de l'autre je vis un carquois enrichi d'or & de quelques pierreries, avec toutes ſes flêches: une grande cage d'ébène garnie d'yvoire pendoit du plafond au milieu de cette grotte. J'étois ſi preſſé de me tirer du mauvais pas où je m'étois engagé la veille, que je ne m'amuſai point à faire des réflexions ſur ce que je voyois. Je ſortis de cette grotte avec précipitation, & je faillis à paſſer par-deſſus quelque choſe de brillant qu'on avoit laiſſé tomber à deux pas de la porte. C'étoit

un

un Soulier dont la boucle étoit formée de quatre diamans, les plus parfaits & les plus brillans que j'euſſe jamais vûs ; mais ce Soulier étoit ſi bien fait, & ſembloit ſi petit, que je ne ſongeai pas au prix ineſtimable de ſa boucle. Comme j'avois lû dans nos Poëtes, que Pallas faiſoit trembler la terre, & qu'elle agitoit les forêts, en marchant, & que l'immortelle Junon ne faiſoit qu'une enjambée du Mont Ida juſques à l'Iſle de Samos, je me doutois bien que je n'avois pas trouvé le ſoulier d'une Déeſſe ; mais je réſolus, s'il étoit poſſible, de trouver la mortelle dont le pied pouvoit être digne d'un tel Soulier.

Je l'emportai ſans eſpoir d'en être long-tems en poſſeſſion, ne doutant pas qu'il n'appartînt à celle dont je venois de voir l'équipage de chaſſe dans la grotte, ou bien à cette autre Nymphe inviſible dont j'avois vû la toilette dans un des appartemens de la Vieille. J'étois en doute ſi je devois m'y rendre pour la chercher, ou ſi je devois reſter auprès de cette grotte juſqu'à ce qu'on y vînt chercher ce que je venois de trouver, lorſque je fus entraîné loin de l'une & l'autre par des gémiſſemens & des lamentations qui ſembloient partir d'un endroit beaucoup plus élevé. Comme c'étoient des cris de femme, j'y grimpai le plus promptement qu'il me fut poſſible ; car, depuis la rencontre de ce Soulier, je me ſentois le cœur merveilleuſement attendri pour un ſexe que je n'avois juſques alors regardé qu'avec indifférence. Celle qui ſe deſeſpéroit, n'étoit autre que la Nymphe au Coq. Dès qu'elle me vit, elle ſe mit à genoux devant moi, pour me prier de lui paſſer mon épée au travers du corps. Je n'avois garde de lui accorder cette grace ; car je me ſentois déja quelque penchant pour elle. Je la relevai reſpectueuſement ; & voulant m'aſſeoir à ſes pieds pour l'écouter, après l'avoir aſſurée que j'étois prêt de hazarder ma vie pour la tirer de l'embaras

où

où je la voyois, elle me regarda depuis les pieds juſqu'à la tête, comme ſi jamais elle ne m'eût vû; & ſe tournant de côté: Mettez-vous donc plus loin, dit-elle, car vous me paroiſſez ſi deſagréable, que je ne ſaurois vous ſouffrir auprès de moi. J'obéïs avec ſoumiſſion; & l'Impertinente détournant la tête pour ne me pas voir pendant qu'elle me parleroit, me parla de cette maniere:

Avant que de vous apprendre le ſujet d'un deſeſpoir qui vous paroît peut-être ridicule, il faut vous apprendre que les Coqs que vous avez vûs, ne ſont confiez qu'aux Filles d'entre nous, qui, comme moi, ſont diſtinguées par la naiſſance, ou par le mérite. Il ſe fait dans notre Province trois chaſſes ſolemnelles chaque année, ſemblables à cette malheureuſe chaſſe que vous vîtes hier; & les Filles qui, par le chant de leurs Coqs, ont ramené douze Lions en quatre années, ont pour époux l'Amant qui les a ſervies pendant ces quatre années. Elles voyent leurs Amans jour & nuit pendant ce tems; mais il y va de la vie de les favoriſer avant la priſe des douze Lions. Si le Coq s'échape, c'eſt ſigne qu'il y a eu quelque petite foibleſſe dans notre conduite; ce qui n'eſt pourtant pas capital, en cas que le Coq ſe retrouve. Mais, s'il ne ſe retrouve au bout de trois jours, c'eſt la preuve convaincante d'un commerce criminel; & ſur cette preuve, la Fille eſt enterrée toute vive. Voilà le ſujet de mon deſeſpoir: mon Coq ne reviendra plus, puiſque ce maudit Lion l'a dévoré devant mes yeux. Miſérable que je ſuis! Que ne m'a-t-il auſſi dévorée! Que ne ſuis-je morte avant que d'avoir connu le plus aimable de tous les hommes? Ou pourquoi tous les hommes que j'ai connus, n'étoient-ils pas auſſi haïſſables que vous? Un autre ſe ſeroit révolté contre les duretez qu'elle me diſoit en face; mais, plus j'en étois maltraité, plus je la trouvois merveilleuſe, & je cherchois des termes pour lui marquer mon deſeſpoir

& ma tendreſſe naiſſante, lorſque ſon Amant parut inopinément. Je le reconnus pour un de nos Chaſſeurs du jour précedent. Elle le reconnut auſſi; car elle courut à lui les bras ouverts, ravie, lui diſoit-elle, de revoir encore une fois la lumiere de ſes chers yeux, avant qu'elle fût privée de celle du jour. Cet Amant étoit fort camard; ſon tein étoit couleur d'ardoiſe; & les chers yeux dont elle parloit, étoient de ces yeux Chinois qui ne ſavoient ce que c'étoit que de s'ouvrir. Après s'être embraſſez le plus tendrement du monde en ma préſence, il lui dit que s'étant douté de ſon malheur, il avoit fait proviſion d'une chaloupe qu'il tenoit toute prête au pied de la Montagne, & qu'il l'enleveroit ſans obſtacle, pourvû que je vouluſſe bien (moi qui l'avois réduite à cette extrémité) les garantir, pour une heure ſeulement, du Sauvage de la Vieille. Et qui eſt le Sauvage de la Vieille? lui dis-je. Vous ne le ſaurez que trop tôt, me dit-il; car il cherche de tous côtez le Soulier de ſa Dame, que je vous vois. En achevant de parler, il prit ſa bien-aimée ſous le bras, & ſe mit à deſcendre vers la mer d'une extrême viteſſe. J'en eus d'abord quelque eſpéce de jalouſie; mais, dès qu'ils eurent le dos tourné, je n'y ſongeai plus. Il m'étoit arrivé tant de choſes en ſi peu de tems ſur cette Montagne, que je croyois rêver. Cependant je n'étois pas encore au bout; car... C'eſt bien vous qui rêvez, dit l'impatiente Dinarzade en l'interrompant: on vous demande le recit de vos Avantures particulieres, que vous auriez dû conter très-ſuccintement dans la conjoncture où nous ſommes; & au lieu de cela, vous nous venez conter celles d'un autre, avec des circonſtances auſſi frivoles, qu'elles ſont ennuyeuſes... Et que t'importe, malheureuſe que tu eſt! s'écria le Sultan, quelles Avantures il nous conte, pourvû qu'elles me plaiſent, & que le recit en dure autant que la nuit? Avons-nous quelque choſe de

mieux à faire, que de leur donner audience? Pourſuivez, Facardin, ajouta-t-il, & n'ayez point d'égard à l'impatience de ces créatures qui s'ennuyent toujours quand elles ne parlent pas elles-mêmes.

Dinarzade hauſſa les épaules. La belle Sultane qui s'étoit miſe entre deux draps mille nuits de ſuite pour des contes à dormir debout, leva les yeux au Ciel; & Facardin de Trébizonde reprit ainſi ſon diſcours. J'ai, s'il m'en ſouvient, été interrompu dans cet endroit du recit de l'Etranger, où il m'aſſura qu'il avoit cru rêver, en ſongeant à la diverſité des évènemens qu'un ſi petit eſpace de tems avoit fait naître. Je redeſcendis, pourſuivit-il, pour me rendre à l'entrée de la Grotte d'où j'étois ſorti le matin; mais, au lieu de prendre le ſentier par-où j'étois monté, j'en ſuivis un autre qui me conduiſit par un pénible détour à la Cabane de la Vieille. La porte en étoit ouverte, j'y vis les rouëts; mais ils ne tournoient plus. Je ne me ſentois plus tant d'averſion pour une Vieille dont la figure m'avoit ſi fort dégoûté. Je réſolus d'entrer chez elle pour revoir les merveilles de ce bel appartement. Je tenois ce beau Soulier dans ma main, & je ne ceſſois de le regarder, ou de le baiſer comme j'aurois fait le portrait d'une Maîtreſſe paſſionnément aimée.

Comme j'étois ſur le point d'entrer dans la Cabane, il en ſortit une eſpéce de Géant, armé d'une puiſſante maſſuë, & velu depuis les pieds juſqu'à la tête. Son abord me ſurprit; car il avoit beaucoup moins d'humanité dans le geſte, & moins d'affabilité dans les regards, que ce Lion que j'avois combattu le jour précedent. La premiere choſe qu'il fit en me voyant, fut de prendre ſa maſſuë à deux mains, & de grincer les dents comme un ours. La ſeconde fut de louer le Ciel de ce que le voleur des deux Souliers de ſa Dame tomboit entre ſes

mains ; qu'il falloit bien que j'euſſe volé le premier, puiſque j'étois encore ſaiſi de l'autre ; & m'aſſura qu'il auroit déja arroſé la terre du peu de cervelle que les Dieux m'avoient donné, ſi la Vieille, ſa Souveraine, ne s'étoit réſervée la punition de mes crimes par des tourmens tous nouveaux. Je crus que c'étoit la voix de quelque taureau qui me faiſoit ce compliment, & du même ton il m'ordonna de lui livrer le Soulier, & de le ſuivre. Je te l'ôterois, me dit-il, avec plus de facilité que je ne te le demande; mais il faut, ſelon les ordonnances de ma Souveraine, que ce ſoit la frayeur que tu as de moi, qui te le faſſe rendre, en te mettant à deux genoux en ma préſence.

Si c'eſt-là l'ordre de ta Souveraine, lui dis-je, va-t-en l'aſſurer de ma part, que, ni toi, ni tous les loups-garoux de ta race, ne me feroient point rendre un Soulier que j'adore, & que je n'ai point volé. A ces mots, je mis l'épée à la main, voyant que ce dromadaire de Sauvage levoit la maſſuë pour m'aſſommer.

Il étoit d'une force prodigieuſe ; mais, comme il n'étoit pas fort adroit, & que la fureur le tranſportoit, j'évitois des coups dont les moindres briſoient les rochers, & renverſoient les chênes qui ſe trouvoient auprès de moi. Cependant je lui tirois du ſang à chaque fois qu'il me manquoit. Je crois que je ſerois ſorti de ce combat ſans en perdre, ſi ma deſtinée n'eût été ſoumiſe aux égratignures dans ces lieux de prodiges. Je ne m'étois pas apperçu que le Monſtre avoit un ongle au gros doigt du pied, qui pouvoit paſſer pour une des défenſes du Sanglier d'Erimante; mais je le ſentis à la fin : car m'étant baiſſé pour éviter un coup de maſſuë qu'il fit ſemblant de me porter, il prit ſon tems pour me faire une éſtafilade qui ne cédoit gueres à celle du Lion. Cet affront me mit dans une telle colere, que je lui coupai d'un furieux revers la jambe du

du pied dont il venoit de me faire cette belle playe. Il tomba comme une tour, & fit trembler la terre par ſa chûte. Je me jettai ſur lui, dans le deſſein de lui couper cette vilaine hure qui m'avoit tant déplu, lorſqu'une voix qui ſortoit de la Cabane, me cria: Vaillant Chevalier, ne tuez pas mon Sauvage. J'obéïs, & le laiſſant-là, j'entrai dans le lieu d'où je crus que cette voix étoit ſortie, réſolu de préſenter à la Vieille le Soulier qu'on n'avoit pu m'ôter de force, & de lui faire voir que je ne l'avois pas pris comme un voleur. Je m'imaginai qu'il étoit à ſa Fille, ou à quelque niéce dont j'avois vû l'appartement & les habits la nuit précedente.

Mais j'eus beau parcourir toutes les chambres de cette demeure, je n'y trouvai perſonne; & dans cette belle chambre où j'avois vû la toilette, je ne vis qu'une partie des habits que j'avois vûs la premiere fois. Je revins ſur mes pas pour tirer quelque éclairciſſement du Sauvage ſur cet enchantement; mais je ne le trouvai plus. Quoique je perdiſſe beaucoup de ſang, je n'en étois preſque point affoibli. Je me ſentois ſeulement preſſé d'une faim égale à la ſoif qui m'avoit attiré ſur cette Montagne. Je voulus chercher de quoi la ſatisfaire où j'avois trouvé de quoi ſatisfaire ma ſoif; mais la porte ſe ferma ſur moi, ſans que tous mes efforts puſſent l'ouvrir. Mon unique reſſource étoit la Grotte. Je la cherchai par mille ſentiers rudes & détournez, ſans pouvoir la découvrir; & peut-être ne l'aurois-je jamais trouvée, ſi l'odeur de quelques mêts qu'on ſembloit y préparer, ne m'y eût conduit. Je ne pouvois ſuivre de guide plus agréable, dans l'état où j'étois. J'y parvins donc à la faveur de ce ſecours, & j'y parvins pour m'y confirmer de plus en plus, que j'étois au milieu d'un ſonge.

Je fus ébloui de la figure céleſte que je vis dans cette Grotte. C'étoit une Nymphe en habit de chaſ-

ſe: elle étoit à moitié couchée ſur un riche canapé; & dans cette poſture, je crus que la Déeſſe des Amours avoit emprunté les habits de Diane pour ſuivre quelque nouvel Adonis. Sa gorge étoit découverte d'un côté; & ce côté découvert valoit à mon gré tous les tréſors que la terre, la mer, & toutes les beautez de l'Univers peuvent cacher. Sa juppe étoit ouverte & rattachée au-deſſus du genou par une agrafe de diamans, pareils à ceux qui formoient la boucle de ce beau Soulier. La jambe que cette ouverture laiſſoit voir, n'étoit pas la jambe d'une mortelle. Elle me la préſenta, cette belle jambe; & tournant les yeux ſur moi: Quoique mon cœur ſoit partagé, dit-elle, entre l'averſion que je me ſens pour votre perſonne, & le cas que je fais de votre mérite, je veux vous offrir les moyens d'être heureux, & de contribuer à mon bonheur. Vous tenez mon Soulier, pourſuivit-elle; & la témérité d'avoir oſé le toucher, eſt en quelque ſorte effacée par la valeur dont vous l'avez défendu. Si vous l'aviez livré quand on vous l'a demandé, c'étoit fait de vous, de vos eſpérances, & des miennes. Chauſſez-moi, afin que vous ſoyez convaincu que ce Soulier m'appartient. J'obéïs avec un certain reſpect mêlé d'empreſſement; & pendant ce ſervice que je lui rendois, j'étois ſi tranſporté, que je ne ſavois plus ce que je faiſois. Après lui avoir mis ce Soulier avec la plus grande facilité du monde, elle m'ordonna de l'ôter, & demanda ce que j'étois venu chercher dans cette Grotte. Ce ne fut qu'alors, que je m'en ſouvins, & je lui dis d'un air tendre & paſſionné, que je mourois de faim, comme ſi je lui euſſe dit que je mourois d'amour. Et quoi! dit-elle, toujours des beſoins ignobles? Vous entrez hier chez la Vieille pour boire, & vous ne venez aujourd'hui chez moi que pour manger? Il n'importe. Mais voyons, avant que de paſſer outre, ſi vous méritiez le malheur que vous avez eu

eu de boire, & ſi vous êtes digne de la gloire que vous aurez après avoir bien mangé? Voyons enfin ſi vous êtes digne de la fortune que vos deſtins ſemblent vous promettre? Prenez cet Arc, & voyons de quelle maniere vous vous y prendrez pour le tendre. Je le pris, ne doutant pas que je n'en vinſſe à bout auſſi facilement que j'avois fait de la chauſſer; mais ce ne fut qu'après des efforts qui me firent ſuer à groſſes goutes, que je réuſſis. Dès que j'eus fait, la corde de cet Arc rendit un ſon harmonieux que rien ne pouvoit égaler que le ſon que fit entendre dans ce moment la belle Cage en s'ouvrant. Il en ſortit quelque gros oiſeau que je ne vis pas; mais il en ſortit d'un vol ſi bruyant, que j'en treſſaillis. La Nymphe ſurpriſe de l'avanture que j'avois miſe à fin, me regarda depuis la tête juſqu'aux pieds; mais détournant auſſi-tôt les yeux comme de quelque objet d'horreur: Prenez une des fléches de ce carquois, me dit-elle; ſortez de la Grotte, levez les yeux, & tâchez de percer de cette fléche ce que vous verrez en l'air. Je ſortis, & crus voir une mouche bien loin au-deſſus de ma tête. Comme après avoir bien regardé, je n'y voyois autre choſe, je décochai la fléche de toute ma force. Je la perdis bien-tôt de vûë, & dans le tems que je la croyois dans la moyenne région des airs, tant elle fut long-tems à redeſcendre, je la vis tomber à mes pieds avec un gros Coq qu'elle perçoit de part en part.

La Nymphe accourut, retira ſa fléche, & lâcha le Coq, qui, prenant l'eſſor comme ſi de rien n'étoit, ſe reperdit dans les airs.

Après cet exploit, la belle Chaſſeuſe me regardant avec quelque ſorte de reſpect, quoiqu'avec la même averſion: Oui, dit elle, vous méritez que je vous charge du ſoin de ma délivrance; mais, s'il faut que je vous la doive, comment pourrai-je me réſoudre à paſſer mes jours avec un homme ſi

peu aimable, & ſi digne d'être aimé? Prenez mon Souffler, gardez-le bien: parcourez toute la terre, & ne vous rendez auprès de moi que quand vous aurez trouvé un Pied à qui vous puiſſiez le chauſſer, une Femme qui veuille de vous, ou bien un Coq qui vole auſſi haut que celui que vous venez de voir. Quand vous m'aurez amené une de ces trois merveilles, il ne vous reſtera plus que d'avoir les bonnes graces de la Vieille, pour avoir les miennes. Sans cette derniere condition, & l'une ou l'autre des premieres, je ſerai toujours malheureuſe, & vous ne ſerez jamais heureux. Mais, avant que de vous éloigner de moi pour chercher ces avantures, il faut tenter la premiere. Il vous ſouvient, je crois, que, quelque priere qu'on vous ait pu faire la nuit paſſée de ne point boire, vous n'avez pas laiſſé de le faire. C'eſt pourquoi, quelque horreur que vous puiſſiez avoir de ce qu'on va ſervir devant vous, mangez-en ſans que je vous l'ordonne.

Je ne demandois pas mieux, ne croyant pas qu'avec la faim extrême qui me dévoroit, on pût rien ſervir chez une perſonne ſi délicate, ſi propre & ſi charmante, qui pût me dégoûter. Mais je penſai m'évanouïr lorſque je vis le plat qu'on me préſenta. Vous ne devineriez jamais, Seigneur Chevalier, le déteſtable ragoût que c'étoit: c'eſt pourquoi je ferai bien de vous dire qu'on me ſervit la jambe du Sauvage, ſans oublier le pied, & l'affreux ongle dont il étoit garni.

Les cheveux m'en dreſſerent à la tête, le cœur me ſouleva, & j'allois ſortir pour ne plus voir cet objet odieux, lorſque la Nymphe, ſans me parler, fit un grand ſoupir, & me jetta quelques regards de pitié, mêlez d'indignation. Cela me détermina. Je fermois les yeux, j'arrachois à belles mains un morceau de cette chair que je mangeai à belles dents. Je voulus me retirer après cet effort, lui proteſtant que je n'aurois plus beſoin de manger de plus de

qua-

quatre jours. Elle me parut toute radoucie: ſes regards s'arrêterent ſur les miens, & j'en fus ſi tranſporté, que je mangeai encore un morceau. Elle s'approcha de moi, & me dit en s'appuyant contre mon épaule, qu'elle ne me prieroit pas d'achever; mais que je n'avois rien fait ſans cela. Le charme fait ſon effet, diſoit-elle en me regardant tendrement. Le premier enchantement va ſe diſſiper, je le ſens par mon cœur. Si vous perſéverez juſqu'à la fin, vous n'aurez pas loin à aller pour trouver une perſonne qui vous aime; mais, ſi vous quittez ce lieu, ſi votre repas eſt interrompu avant que d'être achevé, vous ſerez plus deſagréable que jamais. Toutes ces paroles m'entroient dans le cœur, & me montoient à la tête que c'étoit une merveille: elles animoient mon courage; mais elles n'augmentoient point mon appetit. Cependant, quoiqu'il y eût à manger devant moi pour dix perſonnes affamées, je réſolus de n'y rien laiſſer, puiſque telle étoit la condition de cette épreuve; & je me mis en devoir de tout avaler, ou de créver noblement aux yeux de ma Divinité. Ce fut au fort de cette magnanime réſolution, que mon maudit Ecuyer qui, ſelon les apparences, me cherchoit depuis long-tems, fit retentir les rochers d'alentour du nom de Facardin. La Nymphe en pâlit; & voyant que c'étoit moi qu'on cherchoit, elle ſe jetta dans le paſſage ſouterrain de la Grotte, & me laiſſa plus confondu, plus ſurpris, & plus deſolé, que je ne puis vous le dire. Je l'avois vûe ſe radoucir pour moi: la bleſſure que le Sauvage m'avoit faite, s'étoit guérie pendant que je mangeois ſa jambe: la préſence de la plus belle créature de l'Univers, appuyée contre moi, m'avoit ſoutenu contre le dégoût de cette épreuve: les choſes qu'elle m'avoit dites, me rempliſſoient de force & d'eſpérance; & je ne comprenois pas trop comment ſa bonne volonté pour moi s'étoit changée tout-à-coup,

pour avoir ſeulement entendu mon nom. Je quittai l'horrible repas que j'avois commencé. Je courus à l'entrée du paſſage ſouterrain par lequel elle venoit de ſe ſauver; mais, dès que je m'y préſentai pour la ſuivre, un vent impétueux non ſeulement m'en défendit l'accès, mais il m'accueillit avec tant de violence, qu'il m'enleva de terre, & me porta hors de la Grotte. La porte ſe ferma d'elle-même dès que j'en fus dehors. Cette porte avoit deux trous, comme la porte de la Vieille. Deux bras plus beaux que le jour, & plus blancs que la neige, paſſerent par ces deux trous. Un rouët d'ébène garni d'or ſe plaça vis-à-vis, & la filerie recommença de plus belle. Je ne doutai plus que la Divinité que je venois de voir, ne fût la Fille de la Vieille, & que l'amuſement de filer ne fût extrêmement du goût de cette famille enchantée. Je m'avançois pour m'aller mettre à deux genoux devant la Nymphe dont je ne voyois que les bras, pour la conjurer de m'ouvrir la porte, & de me recevoir à miſéricorde, lorſque mon Ecuyer m'aiant enfin découvert, ſe remit à brailler plus fort que jamais en m'appellant par mon nom. Les belles mains ſe retirerent auſſi-tôt: le rouët diſparut; & de la Grotte dont la porte s'ouvrit avec fureur, le même vent ſortit, & nous pouſſa tous deux en roulant juſqu'à cet endroit de la Montagne d'où j'avois vû, pendant la nuit, la premiere lueur qui m'avoit conduit à la demeure de la Vieille.

Ce fut-là qu'après être un peu revenus de notre étourdiſſement, mon Ecuyer me dit que je l'avois échapé belle, & me conjura de deſcendre au plus vîte, & de me ſauver, tandis que je le pouvois encore. Et comment vous êtes-vous aviſé, pourſuivit-il, de grimper ſur cette maudite Montagne, toute farcie de Sorciers & d'enchantemens, pour vous dérober à la pourſuite de tout un peuple? Je vous attendis ſur le rivage juſques bien avant dans

la

la nuit; & croyant que vous auriez pu débarquer en quelque autre endroit, pendant que je vous attendois inutilement dans celui-là, je gagnai le prochain hameau pour vous y chercher. Ce fut là que j'appris de belles nouvelles; car on me dit que vous aviez séduit ou forcé la Fille qu'on vous avoit laissée; que son Coq étoit perdu; qu'on vous avoit vû débarquer ensemble, & que vous aviez tous deux gagné le haut de la Montagne, pour vous dérober aux poursuites de la Justice; mais, que tous les Habitans de la campagne se mettroient en armes le lendemain pour vous prendre l'un & l'autre, & que vous n'échaperiez pas à leur vengeance. En effet, toute la populace des lieux circonvoisins s'est assemblée dès la pointe du jour; le Conseil s'est tenu; les troupes se sont mises en marche, & se répandant de tous côtez, une partie de cette multitude s'est mise à investir le pied de la Montagne pour vous boucher le passage, tandis que l'autre montoit en se dispersant par tous les sentiers pour vous prendre. Je vous ai cru perdu, mon cher Maître. On m'avoit saisi, de peur que je ne vous fusse donner l'allarme, & l'on m'assuroit fort qu'on me feroit l'honneur de partager avec vous le supplice qu'on vous destinoit. Je ne pouvois me consoler de voir qu'un homme aussi sage & aussi retenu que vous aviez toujours été sur ces sortes de foiblesses, se fût misérablement perdu pour une maudite Guénon de campagne, & son Coq de pallier. Au milieu de ces douloureuses réflexions, des cris soudains qui s'éleverent au pied de la Montagne du côté de la mer, acheverent de me desespérer; car le bruit se répandit par-tout, qu'on vous avoit surpris justement comme vous alliez vous embarquer avec votre nouvelle Maîtresse pour vous sauver. Mais, quelle fut ma joye, lorsque je vis la prisonniere! C'étoit un de nos Chasseurs d'hier qu'on ramenoit avec cette Fille. Leur sentence fut prononcée

noncée ſans autre forme de procès ; & quoiqu'ils niaſſent le fait, l'Amant qui devoit être l'Exécuteur, fit une foſſe, dans laquelle il mit ſa Maîtreſſe juſqu'au cou. Après s'être tendrement embraſſez, cette foſſe fut comblée de terre autour d'elle ; & comme on ne lui voyoit plus que la tête, que bientôt on ne devoit plus voir, on entendit chanter un Coq au milieu des airs.

Toute la populace leva les yeux. On entendit un ſecond cri ; mais on ne vit rien. A la fin pourtant, un des plus apparens de cette aſſemblée tira de ſa poche une lunette Aſtronomique, & ſoutint que c'étoit un moucheron qui contrefaiſoit le Coq. L'Amant ſoutint que c'étoit le Coq de ſa Maîtreſſe, & jura par le grand Caramouſſal, qu'il le reconnoiſſoit à ſa voix. Pendant cette diſpute, un véritable Coq qui s'étoit guindé plus haut que jamais oiſeau de ſon eſpéce n'avoit fait, deſcendit des Cieux, & vint ſe poſter ſur la tête qu'on alloit enſévelir ſous la terre. Les cris redoublez que pouſſoit toute l'aſſemblée, ne l'effrayerent pas : il garda ſon poſte tandis que tout le peuple ſe tuoit de dire que cette eſpéce de prodige étoit une preuve convaincante de l'innocence de l'Accuſée. Mais, comme on s'approcha d'elle pour la déterrer, le Coq allongea le cou, battit des alles, chanta trois fois ; & s'étant élevé comme auroit fait un faucon, dans un inſtant on le perdit de vûë. Cela fit juger aux principaux des Spectateurs, qu'il y avoit eu quelque choſe à redire à la bonté qu'elle avoit eue pour ſon Amant ; mais, comme le Coq, en battant des aîles ſur ſa tête, lui avoit crévé l'œil gauche, on jugea que c'étoit la punition de quelques tendres indulgences, & on la déclara pleinement juſtifiée du crime capital. On l'a donc délivrée ſur le champ, & de la foſſe, & de toutes ſes appréhenſions. Le peuple l'eſt allé conduire chez ſes parens ; & tandis qu'on met le premier appareil à ſon œil, je viens

ici

ici vous conjurer de vous ſauver, & de vous éloigner d'un Pays où les Montagnes ſont pleines d'enchantemens, les Iſles de Lions, & le Continent de Coqs & d'Habitans qui ne valent gueres mieux.

Je connus la vérité de ſon recit par les choſes qui m'étoient arrivées au haut de la Montagne. Je ſuivis donc ſon conſeil, & nous ſortîmes ſans obſtacle de ce lieu de prodiges & d'évènemens incompréhenſibles. Plus je repaſſois dans mon eſprit ce que j'y avois vû, moins je pouvois me perſuader que tout cela fût réel. Ce Lion qui m'avoit parlé; cette Vieille qui m'avoit témoigné tant de bonne volonté; cette Fille qui m'avoit pris en averſion; la Divinité qui m'avoit preſcrit des choſes impoſſibles; l'eau que j'avois bûe ſi avidement, & le repas que j'avois commencé avec tant d'horreur, me paroiſſoient autant d'illuſions. Cependant je me trouvois en poſſeſſion du précieux Soulier; & c'étoit aſſez pour m'aſſurer que tout le reſte étoit véritable. A la premiere Ville de conſéquence qui s'offrit ſur mon chemin, je fis faire le caſque que vous voyez; & ſur ce caſque le coq enrichi de pierreries qui bat des aîles, & qui paroît chanter, renferme le Soulier merveilleux que je vais vous montrer.

A ces mots, le courtois Etranger aiant ouvert le coq, en tira cette merveille qu'il m'avoit tant vantée, & que renfermoit la figure d'un coq que j'avois d'abord pris pour un aigle. Je vous avouerai, très-illuſtre Empereur, que j'en fus ſaiſi d'étonnement. C'eſt un chef-d'œuvre que ce Soulier, pour ſa forme, pour ſa grace, & pour ſa petiteſſe. Sa vûë ſeule me donna de l'émotion, quoique je fuſſe perſuadé que c'étoit plutôt un ouvrage fait à plaiſir, que pour l'uſage de qui que ce pût être. Le bel Etranger eut beau proteſter qu'il l'avoit chauſſé à la belle Chaſſeuſe, je n'en crus rien. Enfin, après l'avoir tenu long-tems entre mes mains, après l'avoir tourné de tous les côtez, & après l'avoir baiſé,

avec la permiſſion de celui qui me le montroit, il fut remis dans le cimier du caſque; & Facardin de la Montagne reprenant ſon Hiſtoire: Je ne veux point, Seigneur, dit-il, vous amuſer par le recit frivole des avantures qui me ſont arrivées depuis; ce ſeroit vous faire un détail ennuyeux des mépris, des inſultes, & des affronts que j'ai eſſuyez par-tout où j'ai offert mes vœux. Je ne voyois point de femmes que je ne cruſſe dignes de ma tendreſſe, & pas une de ces femmes ne me voyoit ſans croire ma tendreſſe indigne d'elle. Les Beautez qui n'étoient plus dans la premiere jeuneſſe, me préféroient leurs Ecuyers, & les autres me quittoient pour le mien. Cependant, pas une ne refuſa l'épreuve du Soulier, & pas une n'y put mettre le bout du pied. Il ne me reſtoit donc aucune eſpérance que dans la rencontre d'un Coq qui s'élevât auſſi haut que celui de la belle Chaſſeuſe, c'eſt-à-dire d'un Coq qui volât comme un aigle; & c'eſt ce qui me paroiſſoit auſſi difficile à trouver, qu'une Femme qui pût m'aimer, ou qu'un Pied qui convînt au beau Soulier.

J'avois déja parcouru les Provinces de l'Afrique & de l'Aſie dans ces recherches inutiles, & j'étois ſur le point de m'embarquer au port de Sydon pour paſſer en Europe, lorſque les Ambaſſadeurs de Forâ timbras à la grand-Bouche, Roi de Danemarc, y débarquerent. Ils me dirent qu'ils alloient faire un tour vers la Bactriane, pour y chercher une bouche de la taille de celle du Roi leur Maître, mais qu'ils croyoient leur voyage inutile, quelque aſſurance qu'on leur donnât du contraire; & pour m'en convaincre ils ouvrirent une caſſette d'or, dont ils tirerent la meſure de cette Bouche Royale, & cette meſure étoit la meſure d'un pied géométrique. Je leur dis que j'avois beaucoup voyagé, ſans avoir vû de bouche dans tous mes voyages, qui pût en approcher. Mais je les ſuppliai de me dire ce que le Roi leur Maître prétendoit faire d'une autre bouche

che auſſi énorme que la ſienne, quand même il ſeroit poſſible d'en trouver. Ils me dirent que cette curioſité lui étoit venue par une avanture fort bizarre qu'ils n'avoient pas le tems de me conter; & ſur cela le Chef de l'Ambaſſade, qui me parut un homme de conſéquence, pouſſa deux ou trois grands ſoupirs, & ſe mit à pleurer. Les autres lui tinrent compagnie, & j'avois déja les larmes aux yeux auſſi-bien que mon Ecuyer (ſans ſavoir pourtant de quoi ces vénérables Ambaſſadeurs pleuroient,) lorſque le premier ſe mit à dire: Ah, ma chere patrie! je puis bien te dire adieu pour jamais, puiſque l'eſpérance de te revoir nous eſt interdite, à moins que nous ne puiſſions retourner vers tes heureux rivages avec deux choſes qu'on nous envoye chercher, & que toute la terre ne ſauroit nous fournir!

Comme je ne doutai point, que la grande Bouche ne fût une de ces deux choſes, je le priai de m'apprendre ce que c'étoit que l'autre. Ils me dirent que l'invincible Fortimbras leur Maître avoit une Fille qui s'appelloit Sapinelle de Jutlande; qu'il aimoit cette Fille à la folie, parce que c'étoit la plus belle Princeſſe qui fût dans l'Univers; qu'il y avoit deux ans qu'elle étoit devenue preſque folle; que le Roi ſon Pere qui ne lui refuſoit rien, avoit à ſa priere fait pendre tous les Cordonniers de Danemarc, parce que pas un de ces Cordonniers n'avoit pu lui faire des ſouliers aſſez petits pour le plus beau de tous les pieds dont la nature l'a pourvûe; que les Cordonniers des Pays Etrangers, informez de ſa méchante humeur, & du ſort de leurs Confreres, avoient tous refuſé de travailler pour elle; qu'à la fin le Roi ſon Pere, cédant à la tendreſſe qu'il a pour elle, avoit fait publier par tous ſes Etats, que quiconque chauſſeroit la belle Sapinelle ſa Fille, l'auroit pour ſa peine, à condition toutefois qu'il ſeroit pendu comme les autres Cordonniers,

niers, s'il l'entreprenoit ſans en venir à bout. Et nous, miſérables Miniſtres d'un Maître abſolu & d'une Maîtreſſe viſionnaire, nous avons dans nos inſtructions de trouver ce petit Soulier avec cette grande Bouche, ou de ne jamais remettre le pied dans les plaines fertiles de notre bien-heureuſe patrie. Voilà, me dirent ils, les deux belles commiſſions dont nous ſommes chargez. Jugez ſi c'eſt avec raiſon que nous renonçons à l'eſpoir de revoir notre terre natale.

Le bon Ambaſſadeur pleuroit comme un enfant en faiſant cette réflexion. Son recit m'en fit faire quelques-unes à mon tour. Je rêvai quelque tems aux conditions de l'édit dont il venoit de parler. Je lui demandai, ſi, par hazard, on préſentoit à cette Sapinelle, un ſoulier qui lui fût trop petit, ce qui en arriveroit? Car, quoique je m'imagine, lui dis-je, que c'eſt une Marionette pour la taille, on peut aiſément faire un ſoulier ſi petit, qu'une Marionette n'y mettroit pas le pied. Le Chef de l'Ambaſſade parut indigné de la comparaiſon; & me regardant d'un air de mépris: Jeune-homme, me dit-il, quand vous aurez un peu vû le monde, vous apprendrez à ne pas profaner, par le nom de Marionette, des Beautez dont la réputation n'eſt ignorée que de vous & de vos pareils. Si jamais la fortune vous conduit aux pieds de la Princeſſe de Danemarc, vous verrez quels pieds ce ſont, & vous avouerez que ſa taille ne céde au monde qu'à celle de Mouſſeline la Sérieuſe. Ce n'eſt donc pas tant la petiteſſe d'un pied qui paroît proportionné à cette taille avantageuſe, que le tour, la grace & la conformation inouïe de ce beau pied, qui fait qu'il n'y a point eu, juſqu'à préſent, de ſoulier qui pût y convenir. Mais, ſuppoſé, Seigneur Ambaſſadeur, lui dis-je, qu'aiant trouvé chauſſure à la forme, à la figure, aux graces, & à la conformation infinie de ce pied, on ne voulût pas épouſer votre

votre Infante, ſelon l'édit du Roi ſon Pere, qu'en arriveroit-il encore? Si par un cas impoſſible, répondit mon Danois, il ſe trouvoit quelqu'un d'aſſez ſtupide, d'aſſez bête, d'aſſez imbécile d'entendement, & d'aſſez dénué de goût, pour renoncer à la poſſeſſion légitime de Sapinelle de Jutlande, en ce cas la belle Sapinelle de Jutlande s'eſt obligée par ſerment (ſon honneur ſauf, & toutes ſes dépendances) d'accorder à celui qui l'aura chauſſée à ſa fantaiſie, ce qu'il lui demandera. Vous jugez bien pourquoi je faiſois tant de queſtions. Cette derniere réponſe me détermina; car mon eſprit s'étoit rempli de difficultez d'abord. La belle Chaſſeuſe regnoit toujours dans mon cœur. Cependant il ne laiſſoit pas d'être épris de tous les objets qui ſe préſentoient en chemin faiſant; mais je les oubliois au premier moment d'abſence, pour me rendre tout entier au ſouvenir de ſes charmes. La Princeſſe dont on venoit de parler, offroit ſa main en recompenſe d'un ſuccès dont elle deſeſpéroit: d'un autre côté la mort étoit la recompenſe du téméraire qui ne réuſſiroit pas. J'avois cherché par-tout un Pied digne du plus beau Soulier du monde. La Princeſſe de Danemarc ſoupiroit après un ſoulier digne du plus beau pied de l'Univers qu'elle croyoit avoir. Si d'un côté je craignois que la facilité de mon penchant ne me fît tout oublier auprès d'une Princeſſe qu'on me peignoit ſi belle; de l'autre l'averſion que tout le ſexe ſembloit avoir pour ma préſence, me raſſuroit contre ma propre foibleſſe. J'avois erré par le monde ſans trouver une Femme qui voulût de ma tendreſſe, & ſans rencontrer que des Coqs de baſſe-cour qui ne ſavoient ce que c'étoit que de s'élever d'un vol rapide au milieu des airs. Je réſolus donc ſur le champ de m'embarquer dans un des vaiſſeaux de l'Ambaſſade, de chauſſer l'Infante Sapinelle, & de la mener en triomphe aux pieds de la Nymphe à l'Arc d'Acier. Les Ambaſſadeurs qui étoient

étoient les meilleures gens du monde, firent ce qu'ils purent pour me détourner d'une réſolution téméraire, & me mirent devant les yeux l'impoſſibilité de l'avanture, & tous les inconvéniens qu'il y auroit à me voir pendre à la fleur de mon âge, comme je ne pouvois manquer de l'être, ſi je touchois en vain le pied de la divine Sapinelle. Je ne leur avois rien dit du Soulier; & le Chef de l'Ambaſſade qui pleuroit volontiers, avoit les larmes aux yeux en me voyant embarquer.

Je mis à la voile, & le vent me fut ſi favorable, que le ſeptiéme mois après mon embarquement, je mis pied à terre au rivage heureux de Scandinavie. Je traverſai ces Provinces immenſes & ſtériles en moins de quatre mois, & je me rendis à la Cour de Fortimbras à la grand-Bouche. Ce fut-là que m'arriverent des Avantures beaucoup plus dignes de votre attention, que celles que je viens de vous conter, comme vous allez voir par le recit ſuivant.

Le bel Etranger en étoit à cet endroit de ſon hiſtoire, lorſque la ſuite en fut interrompue par un bruit ſoudain de trompettes, de clairons, de timbales, de fifres, de tambours, de cornemuſes, & de flageolets, dont la forêt retentit inopinément. Nous tournâmes les yeux de toutes parts, & nous les arrêtâmes long-tems ſur l'endroit d'où ce bruit ſembloit venir; mais ce fut inutilement. Plus ce concert extraordinaire approchoit, plus notre ſurpriſe augmenta, ne voyant rien par-tout à la ronde qui pût la cauſer. Mais mon Secrétaire & l'Ecuyer de l'Inconnu, qui dans l'étonnement de ce prodige, étoient montez ſur des arbres pour voir de plus loin, accoururent tout effarez, & nous dirent qu'un gros d'Arabes que quelques collines nous avoient d'abord cachez, ſembloit s'étendre de toutes parts pour nous envéloper. En achevant de nous donner cet avis, nous montâmes ſur nos chameaux qu'ils

qu'ils nous préſenterent, & nous marchâmes aſſez fierement vers les premiers de cette troupe, que nous commencions à appercevoir; mais nous ne fûmes pas long-tems à découvrir que ce n'étoient point des Arabes, & que ceux que nous voyions, ne ſongeoient à rien moins qu'à nous enveloper. Cependant le ſpectacle nous ſurprit; car autant que notre vûë put s'étendre du côté d'où ces avant-coureurs étoient venus, nous vîmes un nombreux cortége de chevaux, d'élephans, & de chameaux, chargez de litieres, de palanquins, & de bagage. Cet attirail étoit eſcorté de ſoldats & d'un grand nombre d'eſclaves tous couverts de toile peinte; & les couleurs de cette toile étoient ſi vives & ſi variées, que nous crûmes voir un parterre mouvant émaillé de toutes les fleurs du printems le plus fleuri. Nous nous étions arrêtez pour voir paſſer ce merveilleux convoi, dans le milieu duquel un palanquin brillant d'or & de peintures les plus rares, attira toute notre attention.

Ce palanquin étoit fermé de tous côtez. Quatre eſclaves d'une taille beaucoup au-deſſus de la taille ordinaire, le portoient ſur leurs épaules; & quatre ſatrapes à cheval portoient chacun un paraſol pour le garantir de l'ardeur du ſoleil. Ces quatre ſatrapes, les eſclaves & les paraſols étoient ornez de toile peinte; mais de toile ſi fine, ſi magnifiquement peinte, & ſi richement brodée, que mon Secrétaire qui s'y connoît mieux qu'homme du monde, m'a juré pluſieurs fois depuis, qu'elle valoit du moins deux talens l'aune. Autour de ce palanquin étoient tous ceux qui avoient formé le concert que nous avions entendu ſi long-tems avant que de rien voir. Ce concert recommença par malheur dès que le palanquin fut vis-à-vis de nous, & nous connûmes dès qu'il commença, qu'il falloit être accoutumé à l'entendre de près pour y pouvoir durer. Cette muſique ſoudaine nous fit treſſaillir l'un

&

& l'autre; mais elle parut ſi effroyable à nos chameaux, qu'ils nous emporterent, après toutes les extravagances qu'une terreur ſoudaine fait faire à leurs ſemblables dans ces occaſions. Tous les efforts que nous fîmes pour les retenir, ne ſervoient qu'à redoubler leurs inquiétudes, & l'impétuoſité dont ils nous emportoient. Le mien & celui de mon Secrétaire, qui n'avoient pas voulu ſe quitter, tournant le dos au concert, ſe jetterent comme des forcenez tout au travers de l'arriere-garde qui ſuivoit en biaiſant, & paſſerent ſur le ventre à tout ce qui ſe trouvoit en leur chemin. Le deſordre & les cris de ceux qui ſe voyoient aſſaillis à l'improviſte, augmentoient encore la fureur de ces maudits animaux, qui ne ralentirent jamais la violence de leur courſe juſqu'à la premiere riviere. Ils s'y arrêterent un moment pour prendre haleine; mais le ſouvenir de leur allarme étant revenu dans le même inſtant, ils ſe précipiterent au milieu de l'eau, ſans nous donner la moindre connoiſſance de leur projet, & tout ce que nous pûmes faire dans cette ſurpriſe, fut de nous tenir fermes, & de gagner le rivage oppoſé d'une riviere fort rapide & fort profonde. Nous étions à plus de quinze ſtades de la forêt où nous venions de cauſer tant de deſordre. J'aurois bien voulu retourner ſur mes pas, tant pour ſatisfaire la curioſité que m'avoit donné le commencement de cette avanture, que pour ſavoir ce qu'étoit devenu le beau Facardin qui ne paroiſſoit point, de quelque côté que nous puſſions tourner la vûë pour le chercher; mais mon Secrétaire m'aiant repréſenté le péril & la difficulté du paſſage de la riviere, l'approche de la nuit, la diſtance des lieux, & le nouveau vacarme que feroient nos chameaux, encore tout éperdus, ſi l'horreur du charivari recommençoit à notre arrivée, il fallut céder; & me laiſſant conduire vers une habitation ruſtique qui paroiſſoit en éloignement, j'y paſſai la nuit

nuit avec impatience; & dès que le jour parut, je me mis en campagne pour ſavoir ce que c'étoit que cette apparition de triomphe, cette décoration de toile peinte, & ſur-tout pour retrouver, à quelque prix que ce fût, Facardin & ſon Soulier, pour être inſtruit du reſte de leurs Avantures. Mais un orage épouvantable qui avoit duré pendant toute la nuit, groſſiſſant tout-à-coup tous les torrens qui tomboient des montagnes voiſines, avoit tellement fait déborder la riviere que nous avions traverſée, qu'il fut inutile d'en tenter le paſſage, où d'attendre que les eaux ſe fuſſent retirées. Les gens chez qui nous avions logé, nous aſſurerent que toutes les plaines d'alentour ſeroient inondées plus d'un mois durant. Voilà l'avanture qui me ſépara du charmant Etranger, dont je n'ai jamais pu, depuis ce jour, avoir la moindre nouvelle, quelque peine que je me ſois donnée par-tout pour en apprendre.

Dinarzade, après un ſoupir de ſoulagement tel qu'on fait d'ordinaire au ſortir d'une grande oppreſſion, ou d'un long ennui, joignant ſes deux mains par-deſſus ſa tête : Mille graces, s'écria-t-elle, aux ſatrapes couverts de toile peinte, au palanquin doré, aux gens qui le portoient, aux paraſols qui le défendoient du ſoleil, & ſur-tout aux cornemuſes, aux fifres, aux timbales & aux flageolets, qui donnant l'épouvante à vos chameaux, vous ſéparerent de cet autre Facardin, & que béni ſoit à jamais le débordement de la riviere qui vous empêcha de le rejoindre; car ſans tout cela, vous auriez eu de quoi nous fatiguer autant que vous avez fait par le commencement de ſes Avantures, en nous contant encore celles qui lui ſont arrivées auprès de Sapinelle de Jutlande.

De bonne-foi, Seigneur Facardin, dites à peu près, combien il vous faudra d'années pour nous faire le recit de vos voyages, ou pour nous dire ce que contient le recueil de votre Secrétaire, puiſque de-

depuis le tems que vous abuſez de la patience du Sultan, vous n'avez encore parlé que des fortunes d'un autre?

Le Sultan qui, par habitude, ſe faiſoit frotter la plante des pieds par ſon Grand-Chambellan pendant tout le commencement de cette hiſtoire, par bonheur n'entendit pas ce que ſa Belle-Sœur venoit de dire, à cauſe d'un léger aſſoupiſſement : il eſt à croire qu'elle n'en eût pas été quitte pour une ſimple reprimande; & Facardin, pour empêcher qu'il ne s'apperçût qu'on l'avoit interrompu, continua de cette maniere: Comme Votre Majeſté, toujours auguſte & victorieuſe, ſembloit être diſtraite par quelques réflexions ſérieuſes & politiques pendant certains endroits de mon recit, je vais répéter ce que j'ai dit pendant ces momens de rêverie, pour vous remettre au fil de l'hiſtoire. Il n'eſt pas néceſſaire, dit le Sultan, il ne m'eſt pas échapé le moindre mot; & pour vous le faire voir, pendant que je méditois ſur le repos de mes peuples, & ſur la proſpérité de mon Etat, vous contiez comme les élephans, les brancards, les paraſols, & toute la toile peinte, avoit pris le frein aux dents, & s'étoient précipitez dans la mer, d'abord que vous, vos Ecuyers, & vos chameaux, commençâtes à jouer de la flute & de vos cornemuſes.

Juſtement, reprit Dinarzade, le Prince de Trébizonde n'a qu'à pourſuivre ſon hiſtoire; & s'il prend un jour envie à Votre Hauteſſe de la raconter dans le goût de cet échantillon, ce ſera la plus curieuſe hiſtoire du monde. Taiſez-vous donc, lui dit le Sultan, afin que j'y donne toute mon attention: & vous, Facardin, pourſuivez. J'avois un regret extrême, dit Facardin, de n'avoir pu prendre congé de l'Etranger, tant pour l'eſtime que j'avois pour lui, que pour le deſſein que j'avois eu de le prier de changer de nom, afin que les exploits dont je prétendois rendre le mien célébre, ne fuſſent

pas

pas confondus entre les deux ſeuls Facardins qui fuſſent dans l'Univers; mais je ne fus pas long-tems à reconnoître que cette précaution m'eût été très-inutile.

Il y a des eſprits indolens & ſpéculatifs qui paſſeroient des heures entieres ſans parler, principalement quand ils ſont ſeuls; mais pour moi, qui n'ai jamais ſû ce que c'étoit que cette ridicule oiſiveté d'imagination qui fait rêver à tous les objets qui ſe préſentent en voyageant, ſans ouvrir la bouche pour en raiſonner, je me parlois à moi-même quand je n'avois perſonne à qui parler; je répétois quelques ſcènes de comédie, je chantois, je ſiflois; enfin je mettois en uſage tout ce que l'eſprit & les avantages de la naiſſance fourniſſent pour ſe deſennuyer, plutôt que de m'amuſer à bâtir des châteaux en l'air, comme font les miſérables ſongecreux dont je parle. Mon Secrétaire n'étoit pas, à la vérité, de cette eſpéce de rêveurs; mais il s'arrêtoit à chaque bout de champ pour des bagnauderies qui ne valoient gueres mieux, & tirant une grande pancarte, toute griſonnée des ſes obſervations, il alloit crayonnant les fleuves, les montagnes, les rivages, les châteaux, les moulins, & juſques aux colombiers qui ſe trouvoient ſur notre route. Un jour que j'en étois plus impatienté qu'à l'ordinaire: Jaſmin, lui dis-je, eſt-il poſſible qu'avec cette barbe qui vous pend juſqu'à la ceinture, vous ſoyez éternellement à lanterner avec votre chiffon de journal, au lieu de vous tenir auprès de moi pour répondre à mes queſtions? Serrez-moi ce fatras, pour me faire voir dans l'état que vous avez des avantures périlleuſes, l'avanture la plus à portée de nous, afin que je l'aille chercher; car je ſuis las d'errer au hazard comme je fais depuis trois ſemaines. Nous étions auprès d'un pont qu'il commençoit à deſſiner, dans le tems que je lui tenois ce diſcours. Il eut de la peine à quitter ſon ouvrage pour

pour m'obéïr. Il s'y diſpoſoit pourtant avant que de paſſer la riviere, quand nos chameaux ſe mirent à renifler & à trembler de frayeur. Un moment après nous entendîmes accorder quelques inſtrumens, & auſſi-tôt nous vîmes paroître à l'autre bout du pont une demi douzaine de perſonnages habillez de toile peinte, qui nous aiant vûs les premiers, accordoient des inſtrumens de différentes eſpéces pour nous faire honneur. Dès que nous connûmes que c'étoient des Muſiciens pareils à ceux de la forêt, nous leur fîmes ſigne de ne point commencer la ſérénade dont ils vouloient nous honorer. Ils virent bien par le trépignement de nos montures, que c'étoit en leur faveur que nous faiſions cette priere, & paſſant de notre côté en chancelant à chaque pas, car ils étoient tous yvres, l'embaras de nos chameaux leur parut ſi divertiſſant, qu'ils voulurent l'augmenter par un petit prélude. Dès les premiers accords de ce prélude, le chameau de mon Secrétaire ſe ſouvenant de la maniere dont il s'étoit ſauvé la premiere fois, ſe précipita dans la riviere ſans marchander; & tandis que ſon maître lui tenoit le cou étroitement embraſſé pour gagner l'autre bord, les mémoires curieux de nos voyages qu'il n'avoit pas eu le loiſir de ſerrer, flotterent au milieu de l'eau. Pour mon chameau que le chef de ces Muſiciens avoit ſaiſi par la bride, & que les autres environnerent de tous côtez de peur qu'il ne ſuivît ſon compagnon, voyant qu'il ne pouvoit s'échaper, il ſe mit à deux genoux tremblant comme la feuille, ferma les yeux, ne pouvant ſe boucher les oreilles, & pouſſa des cris ſi douloureux, que je ne pus m'empêcher d'en rire, principalement quand j'entendis ceux de l'autre chameau qui, par amitié pour ſon compagnon, lui répondit de l'autre côté de la riviere.

Je mis pied à terre, & celui qui retenoit encore mon chameau par la bride, aiant fait partir ſes com-

compagnons, de peur de quelque nouvelle allarme, conduiſit mon chameau de l'autre côté du pont, & me fit beaucoup d'excuſes de l'inſolence de ces yvrognes. Il me dit qu'ils étoient de la bande de pluſieurs autres Muſiciens que je n'avois apparemment pas rencontrez, parce que de l'humeur dont il voyoit nos chameaux, ils ſeroient morts d'angoiſſe s'ils avoient entendu l'autre concert, aiant ordre de jouër de tous leurs inſtrumens, dès qu'ils verroient quelque Etranger: il ajouta qu'il étoit reſté derriere pour ramaſſer ces coquins qui s'étoient écartez pour boire à tous les cabarets de la route, & qu'il alloit regagner le convoi de la Princeſſe. Et quelle Princeſſe, lui dis-je? C'eſt Mouſſeline la Sérieuſe, me dit-il, qui s'en retourne au Royaume de ſon Pere pour rire. Comment pour rire, lui dis-je? C'eſt, dit-il, qu'il y a trois mois qu'elle voyage pour rire, & c'eſt pour rire qu'elle retourne au Royaume d'Aſtracan; mais je ſuis bien ſimple, pourſuivit-il, de vous rendre raiſon d'une choſe que vous ſavez mieux que moi. A ces mots, il partit à toutes jambes pour rejoindre ſes compagnons. J'eus beau l'appeller pour ſatisfaire ma curioſité, jamais il ne tourna la tête, & jamais mon Secrétaire ne voulut conſentir que je montaſſe ſur mon chameau pour courir après; proteſtant qu'il aimoit mieux mourir, que de ſe trouver à la merci de cette implacable muſique. Nous nous en éloignâmes donc en toute diligence, lui regretant la perte de ſes remarques, & moi celle d'un éclairciſſement que je ſouhaitois ſur ce qu'on avoit commencé de me dire de l'Infante d'Aſtracan. Il n'auroit tenu qu'à moi d'y rêver juſqu'à la nuit; car mon Secrétaire étoit reſté bien loin derriere moi, pour faire le bel-eſprit, ou pour repaſſer dans ſa mémoire l'abrégé du journal qu'il avoit perdu. Mais ne pouvant ſouffrir le ſilence où ſa rêverie me réduiſoit, je l'attendis; & dès qu'il fut auprès,

de moi: Jaſmin, lui dis-je, cherchez-moi parmi vos papiers la liſte des lieux où l'enchantement & les périls auront de quoi m'exercer, afin que je me rende, comme je l'ai déja dit, à ceux qui ſont les plus près d'ici. Cherchez-les vous même, me dit-il d'un air aſſez chagrin, puiſque toutes mes liſtes, tous mes journaux, & tous mes papiers ſuivent le courant de la riviere, tandis que je ſuis Votre Alteſſe ſur un ſorcier de chameau, qui me fera deſeſpérer de ma vie, & ſur lequel il m'eſt du tout impoſſible de faire mon ſalut, tant il me donne occaſion de le maudire, & notre grand Prophéte qui l'a mis au monde: ſuivez donc, Seigneur, ces papiers qui ne ſont, à proprement parler, que des commentaires de nos belles actions; pour moi, je ne ſuis pas aſſez ſot pour me noyer en les repêchant. Mais à quoi bon courir après les avantures dans l'équipage où vous êtes? Ne voyez-vous pas que, quelque brave que vous ſoyez, il ne faudroit qu'une vielle pour vous faire fuir juſques au bout du monde ſur cette maudite monture. Laiſſez donc-là, s'il vous plaît, la démangeaiſon de gloire qui vous tourmente, juſqu'à ce que vous ſoyez en état d'en acquerir. Nous ſommes à trois journées du Golfe Perſique; c'eſt dans cette Ville enrichie du commerce de cette Mer, qu'on trouve les plus beaux chevaux du monde; & c'eſt là que je conſeille à Votre Alteſſe de vous défaire de ces deſaſtreux chameaux, pour nous monter à la façon des Héros errans, au lieu de trotter par le monde comme des Marchands Armeniens, ou des Pelerins de la Mecque.

Je ſuivis ſon conſeil, & le troiſiéme jour, ſans avoir fait aucune mauvaiſe rencontre, c'eſt-à-dire ſans avoir trouvé de muſique en chemin, nous découvrîmes le rivage de la Mer rouge. Le ſoleil étoit ſur le point de ſe coucher, & je regardois avec plaiſir la variété brillante dont ſes rayons peignoient

gnoient la ſurface des flots. On eût dit que c'étoit quelque tapis de pourpre qu'on avoit étendu deſſus; car la couleur de cette Mer, & celle de la lumiere qui s'y répandoit, faiſoient un mélange éclatant. Mon Secrétaire qui ne s'éloignoit plus de moi, me demanda ſi je ſavois pourquoi ce que je regardois, s'appelloit la Mer rouge? Je lui dis que c'étoit à cauſe de ſa couleur. Au contraire, me dit-il, c'eſt qu'elle n'eſt non plus rouge que vous. Au reſte, il ne faut pas vous imaginer qu'elle ſoit venue au monde faite comme elle eſt; & puiſque nous avons encore pour une heure de chemin d'ici à la Ville de Floriſpahan, capitale de l'Arabie pétrée, je vais vous conter tout cela.

Vous ſaurez donc, s'il vous plaît, qu'à cette extrémité de la Mer rouge qui regarde les Indes, on trouve d'un côté les confins de la Bactriane, & de l'autre le Royaume d'Ophir. Les premiers Rois d'Ophir avoient toujours été en guerre avec les premiers Rois de la Bactriane, & cela pour un ſujet aſſez léger; ce qui arrive d'ordinaire à des Princes voiſins comme ceux-ci, qui ne ſont ſéparez que par un trajet de cinq ou ſix cens lieuës de mer. Or, après que ces puiſſans Rois ſe furent bien déſolez, depuis quinze cens ans, de pere en fils, par des guerres continuelles, ceux qui regnent encore de nos jours, ſe ſont aviſez de faire la paix par l'alliance de leurs enfans.

Le Roi d'Ophir n'avoit qu'un Fils, & celui de Bactriane n'avoit qu'une Fille. Cette Fille étoit ce qu'on appelle la beauté même; & le Prince d'Ophir étoit un chef-d'œuvre d'agrément & de bonne mine, mais froid comme glace à l'égard du beau ſexe. Cependant les Plenipotentiaires de part & d'autre aiant fait leur devoir, le traité fut bientôt conclu. Celui de Bactriane, grand Politique d'ailleurs, n'avoit preſque point de nez; mais en recompenſe, il avoit la plus épouvantable bouche

qu'on verra jamais. Celui d'Ophir.... Non; attendez un peu que je me remette cette circonſtance. Celui d'Ophir, oui juſtement, c'eſt celui d'Ophir: car celui de Bactriane, au contraire, avoit une bouche dans laquelle un enfant d'un an eût à peine mis le bout du doigt, lors même qu'il bâilloit; mais en recompenſe, ſon nez étoit le plus ample & le plus fertile en bourgeons, que jamais Plenipotentiaire ait porté. Le Miniſtre Bactrian porta les articles de la paix avec le portrait de l'Infante ſa Maîtreſſe à la Cour d'Ophir. Mais ce fut inutilement; le Prince ne voulut pas ſeulement regarder le portrait, & partit ſecrettement de la Cour, environ à minuit & trois quarts. Mais ce qui arriva dans l'autre Cour, vous fera dreſſer les cheveux à la tête. Or, avant que d'en venir à cette cataſtrophe, il eſt bon que vous ſachiez qu'à deux ſtades & demie de Fourchymène Capitale de toute la Bactriane, on voit un petit bois fort obſcur; que dans ce bois eſt un Temple encore plus obſcur, écoutez bien ceci, s'il vous plaît; qu'au haut de ce Temple eſt un pinacle qui s'éléve juſques aux nuës; & que tout au haut de ce pinacle eſt une cage, & dans cette cage, un Coq qui rend des Oracles, ſouvenez-vous, s'il vous plaît, de toutes ces circonſtances. Comme le Miniſtre du Roi d'Ophir n'étoit pas encore arrivé, & que toute la Cour de Bactriane l'attendoit avec impatience à cauſe des feux d'artifice qu'on avoit préparez pour la publication du mariage, la belle Primeroſe qui, comme une Princeſſe jeune & bien élevée, aimoit fort la figure des hommes jeunes & bien faits, importuna tant la Reine ſa Mere, qu'elles furent toutes deux *incognito* conſulter l'Oracle du Coq, pour ſavoir au juſte à quelle heure le Prince d'Ophir arriveroit; ne doutant pas (comme elles avoient appris par les nouvelles à la main) qu'il n'arrivât galamment lui-même, ſous le nom de Plenipotentiaire du

Ro

Roi ſon Pere, pour rendre l'Ambaſſade encore plus touchante. La Princeſſe donc s'ennuyant d'être toute coëffée, toute friſée, & toute parfumée, comme elle faiſoit depuis trois nuits pour n'être pas ſurpriſe, s'étoit rendue à la petite écurie vers l'entrée de la nuit, ſans Filles d'honneur, & ſans Dame du Palais, lorſqu'on vint avertir la Reine, que l'Ambaſſadeur d'Ophir étoit arrivé dans une chaiſe de poſte. Cette particularité d'impatience amoureuſe les confirma dans l'opinion que c'étoit le beau Prince en perſonne; ainſi le chariot qu'on avoit préparé pour aller à l'Oracle, les ramena au Palais. La Princeſſe qui, par l'excès de ſa beauté, prétendoit remercier le Prince de l'excès de ſon empreſſement, ne ceſſoit de ſe mordre les lévres, d'aiguiſer ſes regards, & de tarabuſter ſes cheveux, en attendant qu'on le menât à l'audience; mais elle penſa s'évanouïr, lorſque le véritable Ambaſſadeur y parut. Elle avoit ſi fortement dans la tête, que c'étoit le Prince déguiſé ſous le caractere du Miniſtre, que, quand au lieu de la plus charmante figure du monde, elle vit ce nez de Pelican au-deſſus d'une bouche qui ſembloit faite par un vilbrequin, elle dit tout haut, que le Prince d'Ophir avoit beau faire la petite bouche, que la Princeſſe des Bactriens n'étoit pas pour ſon nez. Elle ne ſe contenta pas de ce tranſport d'indignation; elle ſe mit à genoux devant toute l'aſſemblée, & levant les yeux au Ciel: Que Mahomet n'ait jamais pitié de mon ame, s'écria-t-elle, & que ſon Alcoran me ſerve de poiſon, ſi jamais j'épouſe le Prince d'Ophir, juſqu'à ce que je ſois aſſez vieille & aſſez effroyable pour lui donner autant d'averſion que j'en ai pour ſa figure. Dès qu'elle eut achevé cette imprécation, elle baiſa la terre; ce qui chez les Bactriens eſt la confirmation d'un ſerment ſolemnel. Le pauvre Ambaſſadeur qui n'avoit pas encore commencé ſa harangue, fut tellement ſurpris

de l'horreur que l'on témoignoit pour le plus beau Prince du monde, qu'il remit dans ſa poche le chalumeau d'or qu'il avoit pris, pour mettre dans ſa bouche, & pour faire ſon compliment, & ſortit de l'audience comme il y étoit entré; mais il en ſortit ſi tranſporté de colere, qu'en montant dans ſon palanquin, on crut que ſon nez ne ſortiroit jamais de la Ville ſans y mettre le feu, tant il paroiſſoit enflammé. La Princeſſe de ſon côté, s'étant échapée des bras du Roi ſon Pere & de la Reine ſa Mere, donna un ſoufflet à tour de bras à ſa Gouvernante qui lui faiſoit des remontrances, monta, jambe deçà, jambe delà, ſur le cheval d'un Officier des Gardes, & ne ceſſa de galoper, qu'elle ne ſe fût rendue dans le bois. Elle y mit pied à terre; mais, comme elle s'alloit jetter dans le Temple . . . . . .

J'écoutois avec attention le recit de mon Secrétaire, lorſqu'il fut interrompu par quelque choſe de brillant qui parut ſur la mer aſſez loin de nous. Le ſoleil ſe plongeoit au ſein des ondes, & ſes derniers rayons, ſe répandant ſur cet objet, nous firent croire d'abord que c'étoit un amas d'or qui flottoit vers le rivage où nous étions; mais, à meſure qu'il avançoit, nous découvrions des banderoles flottantes, & nous reconnûmes enfin que c'étoit une chaloupe toute éclatante de l'or dont elle étoit couverte depuis le haut de ſon mât juſques à la ſurface de l'eau: deux Nains fort noirs & fort difformes en étoient les conducteurs. Dès qu'elle eut joint le rivage, une eſpéce de Nymphe plus parée que le Ciel, & plus laide que l'Enfer, en ſortit. Tandis que je m'étonnois comment on pouvoit être ſi jeune & ſi déteſtable, elle vint ſe jetter à mes pieds, & m'aiant embraſſé les genoux avant que je puiſſe m'en défendre: Invincible Chevalier, me dit-elle, venez ſauver la plus précieuſe vie qui fût jamais; & ſans vous arrêter à la difficulté

de

de l'entrepriſe, jurez-moi que, quelles que puiſſent être les conditions du combat, vous viendrez avec moi vous y expoſer pour la délivrance de la beauté la plus parfaite qui ſoit dans l'Univers. Elle fit ſemblant de pleurer à ces mots. Je la relevai pour me ſauver de l'horrible grimace qu'elle commençoit à faire, & j'avois la bouche ouverte pour jurer, lorſque le prudent Secrétaire mettant ſa main deſſus: Attendez, Seigneur, me dit-il, que je la queſtionne un peu avant que de vous engager. Alors ôtant ſa calotte, & ſecouant ſa longue barbe: Ou je ne m'appelle pas Jaſmin, pourſuivit-il, ou vous venez de la Roche de Criſtal; n'eſt-il pas vrai, Demoiſelle ma mie? Taiſez-vous, petit Amour, lui dit-elle, ce n'eſt pas vers vous qu'on m'envoye, c'eſt vers votre Maître. Oui, beau Chevalier, c'eſt vers vous, pourſuivit-elle en me regardant; la plus charmante des mortelles vient de ſe mettre au bain, & ce ſera pour la derniere fois, à moins que vous n'ayez la bonté de l'en voir ſortir: jurez-moi donc que vous le ferez, en dépit de votre Page Jaſmin; jurez-le moi, & qu'ainſi la roſée du matin vous ſoit toujours en aide, que celle du ſoir vous flate tendrement les joues, & que les paroles de votre bien-aimée ſoient auſſi favorables à votre cœur, que le chant du coq l'eſt à l'oreille qui ne peut dormir la nuit. Je n'avois garde de refuſer les proſpéritez que me promettoient tant d'agréables ſouhaits.

Ainſi, je prêtai le ſerment qu'on me propoſoit, & je jurai, quoi qu'il en pût arriver, premierement, de voir ſortir la Dame dont on parloit, de ſon bain, & de faire mon poſſible enſuite pour la délivrer. Mon Secrétaire n'eut pas plutôt entendu le ſerment que je venois de faire, qu'il s'arracha les cheveux, ſe chiffonna la barbe, & pouſſant des cris douloureux: Miſérable Prince! s'écria-t-il, quelle maudite étoile vous a conduit en ces lieux, pour un enga-

gement qui va vous perdre, ou vous deshonorer pour jamais. Sachez qu'il n'y a qu'un Satyre, ou le Fils de quelque Cantharide, qui oſât ſeulement regarder l'Avanture que vous avez témérairement juré d'entreprendre, & que je jurerois bien que vous ne mettrez jamais à fin; mais je ſais le moyen de vous dégager du ſerment que vous venez de faire. A ces mots, il tira ſon poignard, & courut à l'Ambaſſadrice dans le deſſein de lui percer le cœur. Il ne me fut pas difficile de prévenir l'effet de ſon emportement, ni de trouver des paroles pour lui reprocher ce tranſport indigne, tout cela ne l'en fit point repentir; & voyant que je m'embarquois ſans lui (car telle étoit la loi de cette entrepriſe) voyant, dis-je, que je lui défendois abſolument de m'accompagner: Que la mer, s'écria-t-il, puiſſe engloutir le Bateau doré, les deux Nains qui le gouvernent, la Guenon pertintaillée qui s'y met, & le malheureux Facardin qui la ſuit!

La Nymphe n'eut pas plutôt entendu mon nom, qu'elle me regarda deux ou trois fois avec beaucoup d'étonnement, & me demanda s'il étoit bien vrai que je fuſſe Facardin? Pourquoi non? lui dis-je. A cette réponſe, ſe tournant vers mon Secrétaire qui pleuroit encore ſur le rivage: Vénérable Jaſmin, lui dit-elle, ne mentez point; eſt-ce véritablement Facardin? Il le jura, dans l'eſpérance que c'étoit pour mon bien qu'elle le demandoit. Voguons donc, s'écria-t-elle, puiſque nous avons l'invincible Facardin; mais, ſi c'eſt lui, qu'a-t il fait de la moitié de ſa perſonne?

Comme je n'entendois rien à tout cela, je n'y fis aucune réponſe, & la Chaloupe dorée voguant d'une viteſſe incroyable, nous perdîmes de vûë le rivage, où l'inconſolable Jaſmin ſe deſeſpéroit, & quinze minutes après, nous en découvrîmes un autre.

C'étoit un Rocher d'une vaſte étenduë, qui s'élevoit

voit au milieu de la mer: il me parut tranſparent. Dès que nous y fûmes débarquez, je connus qu'il étoit tout de criſtal. Une femme plus âgée, plus magnifiquement habillée, & beaucoup plus laide que celle du Bateau, nous vint recevoir. Dès que notre Demoiſelle la vit: Rejouïſſez-vous, s'écria t-elle, je vous amène ce que notre divine Maîtreſſe cherche depuis long-tems; je vous amène le grand Facardin. Le grand Diable! répondit l'autre. Il faut que tu ſois folle, ma pauvre Harpiane, pour croire que ce Marmouſet ſoit l'indomtable Facardin: mais il n'importe, nous verrons de quoi ce jeune téméraire eſt capable; & puiſqu'il n'a pas l'air de ſuffire aux ſeules approches de l'Avanture, nous aurons la conſolation de le voir écorcher, tandis qu'on brûlera l'infortunée Criſtalline. A-t-il juré? Oui, lui dit la premiere Chouette, & même de ſi bonne grace, que j'ai quelque regret à ſa deſtinée. Qu'on le deſarme donc, dit l'autre, tandis que j'irai l'annoncer à la charmante Criſtalline. Doucement, s'il vous plaît, Mesdames les laiderons, leur dis-je: ſachez que je vous aurai plutôt fendu les grouins à toutes deux, que vous n'aurez le tems de prononcer encore une fois le mot de deſarmer.

Je mis l'épée à la main à ces mots; & les voyant toutes éperdues d'un procédé ſi bruſque: Qu'on me conduiſe, leur dis-je, vers cette Criſtalline que j'ai ſottement juré de ſecourir, afin que je ne perde point de tems à la délivrer d'un péril qui paroît ſi preſſant: il ſeroit vraiment fort à propos de me laiſſer deſarmer, dans le tems qu'on m'envoye chercher pour combattre.

Chevalier, mes amours, dit celle qui nous étoit venu recevoir, faites ce qu'on vous dit; auſſi-bien ſeroit-il inutile de réſiſter: laiſſez ici vos armes; & je vous jure par le Grand Haly Fondateur des Turbans verds, que s'il ſe préſente un ſeul ennemi

qui ſoit armé contre vous, on vous rendra vos armes. Je me laiſſai perſuader, & ne retenant que mon épée, dont je ne voulus jamais me défaire, je ſuivis ces deux créatures. Nous rencontrâmes en chemin une infinité de figures qui me parurent fort étonnantes. C'étoient des hommes habillez & coëffez en Demoiſelles, qui, portant chacun une quenouille avec ſon fuſeau, filoient de toute leur force en nous voyant paſſer. Je demandai ce que c'étoit que cette indigne maſcarade de tant de viſages guerriers traveſtis en Fileuſes. Elles me dirent que j'étois bien malheureux de ne pouvoir plus eſpérer d'en être; que tous ces hommes étoient autant d'Avanturiers qui, aiant juré comme moi de tenter la même Avanture, avoient mieux aimé paſſer leur vie dans cet état, que de l'entreprendre au hazard d'être écorchez tout vifs s'ils ne la mettoient pas à fin; mais, comme nous étions au dernier jour de l'année qu'on avoit donné pour cela, le dernier qui s'offriroit, après avoir juré, n'avoit plus de choix à faire que celui d'entreprendre la délivrance de leur Souveraine, ou d'être écorché tout vif, au cas qu'il la refuſât, ou qu'il ne pût la mettre à fin après l'avoir acceptée.

Ne peut-on pas ſavoir, leur dis-je, de quelle nature eſt cette Avanture périlleuſe? C'eſt à notre Maîtreſſe à vous en informer, répondirent-elles, en vous la préſentant. Il eût été difficile de ſe ſoutenir, ou du moins de marcher dans une Iſle toute de criſtal, ſi l'on n'avoit répandu de la poudre de diamans ſur toutes les routes; & comme la nuit étoit entierement fermée, je n'aurois pu diſtinguer les objets, ſi l'on n'avoit, par un travail infini, creuſé le Rocher en cent mille endroits pour y mettre des caiſſes d'où ſortoient de gros orangers, aux branches deſquels pendoient de vaſtes chandeliers de criſtal, & un million de bougies allumées qui éclairoient tout le Rocher comme en plein jour.

Nous

Nous étions ſous la Zone-Torride, à quatre doigts tout au plus de la ligne Equinoctiale. Le ſoleil avoit dardé ſes rayons à plomb durant toute la journée ſur ce prodigieux amas de criſtal; l'air en étoit échauffé comme vous pouvez croire; les vents ſembloient s'être tous couchez avec le crépuſcule; ainſi je n'eus pas grande peine de me trouver tout en eau, lorſque nous parvînmes à l'extrémité du Rocher. Sur le penchant de cette extrémité, je vis un pavillon quarré; mes deux guides me convierent de m'y repoſer. Je le trouvai garni de toutes ſortes de rafraîchiſſemens. Je pris celui du bain le premier, à la ſollicitation de ces conductrices, qui m'aiderent à me deshabiller, mais qui ne purent me perſuader de leur confier mon épée comme je fis mes habits. Elles ſe tuoient de me dire qu'on ne s'étoit jamais baigné l'épée à la main: tout cela ne ſervit de rien; non ſeulement je m'y mis, mais j'en ſortis dans cette poſture. On me jetta ſur les épaules une robe de chambre magnifique; & tandis que je mangeois ce qu'on avoit ſervi devant moi, & que je bûvois d'un vin frais & délicieux, on emporta mes habits, & le jour parut.

On me pria tout de nouveau de me défaire de ce grand vilain Ciméterre, qui ne convenoit point aux lieux où je devois m'éprouver; & ſans me vouloir rendre mes habits, on me dit qu'il étoit tems de partir. Il ne me faudroit plus, leur dis-je, qu'un battant-l'œil, une quenouille au lieu de mon épée, & un peignoir ſur les épaules, pour être dans l'équipage des miſérables que je viens de rencontrer. Enfin, voyant que je n'entendois pas raiſon ſur l'épée qu'elles avoient tant d'envie de m'ôter, elles me conduiſirent dans l'état où j'étois, juſques au bout d'un pont, ſur lequel on traverſoit de la Roche de Criſtal à la plus délicieuſe prairie qu'on pût voir.

Ce fut-là que les deux Demoiſelles me quitterent. Dès que j'eus paſſé le pont, deux petits Mores, plus défigurez que ceux de la Chaloupe, le fermerent d'une Barriere de bronze; & m'aiant fait la révérence, me demanderent mon épée. Je leur dis que j'étois tellement importuné de cette propoſition, que je les pourfendrois depuis la tête juſques au nombril, s'ils m'en parloient encore. Ils furent ſi troublez de cette menace, qu'ils ſe mirent à courir comme des chevres au travers de la prairie. Je les ſuivis au petit pas, juſques auprès d'un Palais qui ne pouvoit manquer d'être tranſparent, puiſqu'il étoit formé des plus fines & des plus magnifiques glaces de miroir qui ſoient dans le reſte du monde. A côté de ce Palais, on avoit tendu, par le moyen d'un nombre infini de chevilles d'or & de cordons de pourpre, le plus ſuperbe des Pavillons; car j'ai ſu depuis que c'étoit celui de l'infortuné Darius, dont j'ai l'honneur de deſcendre en droite ligne.

Ce Pavillon, ouvert par devant, me laiſſa voir un lit plus magnifique & plus galant, s'il eſt poſſible, que celui dans lequel repoſent à préſent les appas de la divine Scheherazade votre Epouſe. Ces objets ne m'auroient pas donné la moindre idée d'une Avanture périlleuſe, ſi je ne les avois pas trouvez vilainement ſituez; car, à la droite du Palais tranſparent, ſe préſentoit un bûcher, auquel il ne manquoit que d'être allumé pour y brûler quelque criminel; & l'on voyoit à la gauche du Pavillon une eſpéce d'Autel, aux quatre coins duquel on avoit mis des anneaux pour attacher la victime, & des couteaux pour l'égorger. Quoique je ne me ſois jamais ſeulement figuré ce que c'étoit que la peur, j'avoue qu'une légere idée d'inquiétude me paſſa par la tête comme une vapeur, lorſque je me ſouvins de ce que l'on m'avoit dit au Rocher de Criſtal; cependant, comme je ne voyois per-

perſonne dans le Pavillon, quoique le lit y fût tout prêt à recevoir quelqu'un, je m'approchai du petit Palais; & ce fut-là que j'eus la premiere connoiſſance de la bizarre entrepriſe où je m'étois engagé. L'endroit où le hazard me conduiſit d'abord, étoit juſtement l'appartement des bains. Je n'eus que faire d'en chercher la porte, je vis aſſez diſtinctement ce qui s'y paſſoit, & quatre Moreſſes plus noires, plus camardes, & plus deshabillées qu'elles ne le ſont au fin fond de la Guinée, étoient rangées autour de la cuve, où, ſelon toutes les apparences, leur Maîtreſſe n'attendoit que mon arrivée pour commencer l'Avanture; car, dès qu'on m'eut apperçu, ces quatre Dames d'atour ſe mirent en haye du côté où j'étois, & la merveilleuſe Criſtalline ſortit du bain preſque auſſi nue qu'on peut l'être, ſans l'être tout-à-fait. Elle fut quelque tems dans cet état au milieu de ces quatre vieilles taupes, avant qu'on pût lui donner de quoi ſe couvrir. Je connus l'artifice; mais, quoique je fuſſe perſuadé de l'avantage que ſon éclat recevoit par l'oppoſition de ces figures affreuſes, j'avoue que je fus frappé de la blancheur dont toute ſa perſonne m'éblouït, & je ne comptai pour rien le péril de l'entrepriſe, dans l'eſpoir qu'une Beauté ſi rare auroit quelque reconnoiſſance pour le ſervice que je prétendois lui rendre.

Je ne ſais de quelle maniere, elle & ſes Suivantes diſparurent, pendant que je faiſois ce beau raiſonnement; mais, quelques momens après, une de ces Moreſſes vint me dire, que la céleſte Criſtalline ſa Maîtreſſe, cette Divinité que j'avois eu le bonheur de voir au ſortir de ſon bain, m'attendoit dans ſon lit, où elle venoit de ſe mettre, dans l'eſpérance que je voudrois bien lui ſauver la vie par cette généreuſe complaiſance. Je ne ſavois comment me perſuader qu'on ne ſe moquoit pas de moi par une propoſition ſi cavaliere & ſi flateuſe

en même tems. Finiſſe l'Avanture comme elle pourra, diſois-je en moi-même, pourvû qu'elle commence comme cette honnête Meſſagere veut me le faire entendre. Je la ſuivis avec empreſſement; car elle marchoit à grands pas: je me doutai bien qu'on me menoit au Pavillon de Darius; & dès que j'y fus introduit, je le vis environné d'une troupe de gens armez, qui ſe poſterent tout au-tour. Cela fait, la Nymphe Criſtalline me pria de m'aſſeoir un moment au chevet de ſon lit. Dès que j'y fus, elle prit une ſonnette d'or; & dès qu'elle eut ſonné, parut un Vieillard dont la barbe étoit d'environ trois pieds plus longue que celle de mon Secrétaire: dans ſa gauche, il tenoit une faux, & dans ſa droite une pendule qu'il poſa ſur une table de l'autre côté du chevet, & ſe retira. Dès qu'il fut ſorti, parurent deux autres figures encore plus extraordinaires: l'une étoit une eſpéce de Grand-Prêtre, vénérable par ſon habillement, mais de l'aſpect le plus féroce qu'on ait jamais vû, & qui parmi ſes vêtemens Sacerdotaux avoit un grand couteau de Boucher paſſé dans ſa ceinture, ſans compter une barbe plus longue encore que la premiere: l'autre étoit un Serrurier, autant que je le pus juger par un marteau, des clous, & une lime dont il étoit muni. Il portoit de plus une ſorte de clavier, qui au lieu de clefs étoit tout farci de bagues de différentes eſpéces. Il paſſa ce clavier dans un anneau qui ſortoit du milieu d'une plaque d'or enfoncée dans la terre. La Déeſſe du lit, que je n'avois pas eu le tems de regarder à cauſe de toute cette mommerie, me pria de faire la premiere épreuve, c'eſt-à-dire, de lui apporter une de ces bagues; que cela fait, l'Avanture étoit finie, elle libre, & moi maître de ſa perſonne & de tous ſes tréſors. Ce fut à ces mots que je tournai les yeux ſur elle; mais j'en étois trop près pour la trouver auſſi merveilleuſe que la premiere fois: malgré tout l'art

l'art qui ſoutenoit quelques reſtes de beauté, ſon viſage me parut fort flétri. Je ne ſais ſi elle crut que ma ſurpriſe venoit de ce que je la croyois fardée; car elle affecta de ſe laiſſer voir la gorge & les bras pour me prouver qu'elle ne l'étoit pas: & ce fut juſtement ce qui me perſuada qu'elle l'étoit depuis la tête juſques aux pieds; & dès ce moment je fus auſſi dégoûté de ſes charmes, que j'en avois été ſurpris en la voyant ſortir du bain. Cependant, comme il étoit queſtion de tenter l'Avanture, & qu'elle ne conſiſtoit qu'à lui mettre une bague au doigt, je me levois pour aller vers le clavier, lorſque cet Archiprêtre à longue barbe me voyant armé: Mon petit ami, me dit-il en langue Arabeſque, où avez-vous appris à paroître devant des Dames couchées l'épée à la main? Qu'on ſe mette tout à l'heure à deux genoux, & qu'on me rende cette inutile flamberge. Il ſeroit impoſſible, magnanime Empereur, de vous faire comprendre la fureur où cette inſolence me mit. Cependant, comme je la voulus modérer de peur de quelque indécence: Monſieur l'Abbé, lui dis-je, quoique ce que vous venez de dire, ſoit le refrein de toute la canaille dont ces lieux ſont habitez, je vous avertis que, s'il ſort du buiſſon qui vous couvre toute la face, une autre parole comme celles que vous venez de proférer, votre tête ne ſervira plus qu'à balayer les ordures de ces lieux. Après ce compliment, je lui fis ſiffler deux ou trois fois mon épée au tour des oreilles, & je vis bien, que tout ce qui me parloit dans ces Iſles, n'aiant qu'un même langage, prenoit le même parti lorſque j'y répondois; car mon Grand-Prêtre s'enfuit après avoir fait le plongeon chaque fois que mon épée lui paſſoit par-deſſus la tête, & le Serrurier le ſuivit de fort près.

Dès que je me vis ſeul, je voulus finir l'Avanture en portant une bague à la Fée Criſtalline; car je croyois qu'il n'y avoit qu'à ſe baiſſer, comme on dit,

dit, pour en prendre. Mais j'eus beau m'évertuer, & les tirer l'une après l'autre d'une force que les Dieux n'ont accordée qu'à peu d'hommes, jamais je n'en pus ébranler une seule. Le dépit d'une réſiſtance où je ne m'étois pas attendu, me fit redoubler mes efforts à pluſieurs repriſes; mais toujours inutilement.

Cette Avanture me fit ſouvenir d'Alexandre au ſujet du Nœud Gordien, & je ſortois pour ramener le Serrurier, ou pour lui prendre une de ſes limes, lorſque la Nymphe me pria de me remettre auprès d'elle; & dès que j'y fus: Ce ne ſont pas de pareils efforts, me dit-elle, d'où dépendent mon ſalut & le vôtre. Vous voyez que toute la puiſſance de l'Univers ne peut dégager une de ces bagues du clavier, de la maniere que vous l'avez voulu faire; cependant il en eſt une qui les fera ſortir l'une après l'autre avec autant de facilité que ſi le clavier étoit ouvert: reprenez haleine, avant que je vous en inſtruiſe; & tandis que vous reſpirerez, remarquez bien ce que vous verrez dans ce Pavillon.

Je tournai les yeux de toutes parts, & j'y vis, outre la pendule & le clavier, une armoire de criſtal & deux rouëts à filer. Alors la Dame du lit, voyant que je lui prétois attention, me parla de cette maniere:

Je ſuis née avec tous les ſentimens de ſageſſe & de vertu qu'on a beſoin d'inſpirer aux autres, mais avec une curioſité qu'il ne m'a jamais été poſſible de vaincre. Une Mere qui me vouloit conſerver dans toute la pureté de mon innocence, ne laiſſoit point approcher d'hommes des lieux où j'étois élevée. Ma curioſité naturelle n'eut plus pour objet que la préſence d'une créature dont je ne connoiſſois que le nom. On eut beau me peindre cette créature comme un monſtre affreux qui me dévoreroit dès la premiere vûë, ma curioſité n'en fit qu'augmenter;

&

& je n'eus pas plutôt atteint l'âge de douze ans, qu'elle devint ſi vive, que je réſolus de m'échaper, & de voir un homme à quelque prix que ce fût. Je ſortis du lit, lorſque je crus toute la maiſon enſévelie dans un profond ſommeil: je ſautai de la fenêtre dans le jardin, du jardin je grimpai ſur la muraille, je la franchis au hazard de me tuer; & tout cela pour chercher une bête qui devoit me dévorer. Je courois au travers des champs comme une folle, de peur qu'on ne courût après moi pour me ramener; & dès que je me crus aſſez loin, je m'aſſis auprès d'un buiſſon pour m'y repoſer en attendant le jour.

Deſſous ce même buiſſon un jeune Pelerin que la nuit avoit apparemment ſurpris, s'étoit auſſi réfugié.

Je ne m'en apperçus que quand l'aube du jour me fit diſtinguer les objets. Il s'éveilla dans le même tems, & parut auſſi ſurpris, que je fus d'abord de voir quelqu'un ſi près de moi. J'étois alors d'une innocence ſi parfaite, malgré toute ma curioſité, que je crus que c'étoit une fille de mon âge, mais de quelque Pays étranger, à cauſe qu'elle étoit coëffée tout différemment, & que ſes habits étoient beaucoup plus courts que les miens: du reſte, quoi que je fuſſe alors toute auſſi belle que vous me voyez, ſon viſage me parut encore plus beau que le mien. Nous fûmes quelque tems à nous regarder ſans rien dire; à la fin prenant la parole: Bel Etranger, me dit-il, ſi vous entendez la langue que je vous parle, je vous prie de m'enſeigner où je pourrai trouver une femme. Mon Pere qui demeure dans le lieu de toute la Province le plus déſert & le plus rempli de bêtes ſauvages, m'aiant élevé dès mon enfance dans l'exercice de la chaſſe, me permettoit de les pourſuivre toutes, & de combattre les loups, les ſangliers, & les ours; mais il me défendoit de m'éprouver contre la plus dangereuſe de

de toutes les bêtes, qu'on appelle la femme, qu'il m'aſſuroit être pleine de venin, & contre laquelle il étoit impoſſible de ſe défendre. Je lui demandai comment cette bête étoit faite, afin de pouvoir l'éviter; il ne voulut pas me le dire. Je le priai d'en faire venir une toute jeune pour tâcher de l'apprivoiſer dans la maiſon; mais il n'en voulut rien faire: & tant de refus aiant augmenté le deſir extrême que j'avois de voir un de ces dragons, il y a bien un mois que je me ſuis dérobé de chez mon Pere, & que je parcours en vain les bois les plus ſombres & les déſerts les plus affreux pour trouver une de ces bêtes; ainſi, comme je vois par votre habillement que vous êtes d'un autre Pays, ſi par hazard il s'y trouve des femmes, je vous conjure encore une fois de m'en montrer quelqu'une. Et n'en êtes-vous pas une vous-même? lui dis-je toute étonnée. Non, dit-il, n'ayez point peur; & quand même il en viendroit quelqu'une ici, vous voyez cet arc & ces fléches, je ſais ſi bien m'en ſervir, que je vous en garantirois. Mais, ſi vous n'êtes pas une femme, lui dis-je, que pouvez-vous donc être? Je ſuis un homme comme vous, répondit-il. Que vous dirai-je, Seigneur Chevalier? Après beaucoup d'étonnement & de queſtions de part & d'autre, nous nous rapprochâmes, nos premieres allarmes ceſſerent, nous trouvâmes ce que nous cherchions; & ſans qu'il me dévorât, ou que je l'empoiſonnaſſe de mon venin, notre curioſité fut ſatisfaite.

Nous fûmes ſi contens de cette découverte, & ſi choquez de la ſupercherie de nos parens, que nous réſolûmes de ne plus nous quitter pour retourner chez eux. Nous nous cachâmes pendant quelques jours dans l'épaiſſeur des forêts, perſuadez que l'on ne manqueroit pas de me chercher par-tout à la ronde; car nous ne craignions rien tant que d'être ſéparez, & je comptai pour rien, pendant les premiers jours, de ne vivre que de la chaſſe de celui qui

qui m'accompagnoit, & de n'avoir point d'autre retraite pendant la nuit que les arbres & les rochers.

Mais, comme mon penchant à la curioſité n'étoit point éteint, pour avoir ſatisfait la premiere, elle ſe reveilla dans cette ſolitude. L'ennui me prit: je m'imaginai que tous les hommes n'étoient pas renfermez dans le premier que j'avois rencontré; que, quoiqu'il fût beau comme le jour, il s'en pourroit trouver par le monde qui ſeroient encore plus mon fait que celui-là; & dès que je me le fus mis dans le tête, je réſolus d'en avoir le cœur net. Je lui propoſai donc de ſortir des bois, pour voir un peu ce qui ſe paſſoit ailleurs. Il ne demandoit pas mieux, & nous marchâmes tant que nous arrivâmes au bord de la mer. Il n'avoit jamais vû ce vaſte élément non plus que moi. Vous ſavez que c'eſt un objet qui ſurprend toujours la premiere fois qu'il s'offre; & nous étions tous deux fort attentifs à le conſidérer, lorſque la ſurface en fut troublée par une eſpéce de bouillonnement qui parut auſſi loin que la vûë pouvoit s'étendre de l'endroit où nous étions. Il en ſortit une vapeur épaiſſe qui, s'élevant d'abord juſques au Ciel, s'épaiſſit en redeſcendant, & formant un nuage obſcur, fut pouſſée par un vent ſubit droit à l'endroit d'où nous le regardions. J'en fus envelopée comme d'un manteau, qui me ſerrant de plus en plus, m'enleva de terre au milieu des cris de mon Amant qu'on laiſſa-là. Je ſentis qu'on me tranſportoit d'un mouvement rapide; mais c'étoit la moindre de mes inquiétudes: je ſuis naturellement hardie, & je n'étois en peine que du brouillard qui me cachoit (à ce que je croyois) mille choſes dignes de ma curioſité. Dans ce moment il ſe diſſipa, la mer s'entr'ouvrit, & j'en fus engloutie, ſans autre mal que celui de me trouver au milieu d'une Grotte ſpacieuſe, ornée de tous les différens coquillages que la mer produit, & qui paroiſſoit

roiſſoit enrichie de tout le corail & des plus belles perles qui ſoient dans ſon ſein. A peine eus-je le tems de me reconnoître & de revenir de ma ſurpriſe, que je vis auprès de moi la fidéle Harpieane, qui eſt cette fille qui vous eſt allé chercher dans la Chaloupe d'or, & qui des rives de Floriſpahan vous a conduit au Rocher de Criſtal.

Elle étoit à peu près vêtue comme les Suivantes de Thetis, c'eſt-à-dire, preſque point: cela ne lui étoit pas trop avantageux; car elle étoit encore plus laide que vous ne la voyez à préſent. Elle me dit, après une grande révérence, que j'étois la bien-venue, & que le Souverain de cet Empire l'avoit envoyée pour me ſervir, pour me faire voir les merveilles de l'abîme, & pour me conduire enſuite dans les lieux où j'étois attendue. Elle me conduiſit, en diſant cela, par une grande galerie de criſtal, dont la voûte étoit ſoutenue d'un rang de colomnes, revêtues de nacre de perles & de branches de corail. Quand nous fûmes au bout, elle me demanda ſi je ne voulois pas voir le magazin des naufrages avant que de monter. Je ne ſavois ce que cela vouloit dire. Elle s'en apperçut, & me dit que nous étions ſur la Mer rouge; que cette Mer étant le canal par-où les tréſors des Indes ſe communiquent par une navigation continuelle au reſte de l'Univers, il arrivoit ſouvent que ceux qui par de longs travaux s'étoient enrichis des dépouilles de la terre, en portoient le tribut au fond de la mer, où l'on recueilloit avec ſoin (en rangeant avec ordre) les divers préſens que les tempêtes faiſoient au plus avide de tous les élémens.

Je n'eus garde de refuſer cette propoſition, moi qui ne pouvois rien refuſer à ma curioſité. Nous entrâmes donc dans une Salle, où je ne vis que monceaux d'or, d'argent, & de pierreries; mais cette Salle me parut d'une ſi vaſte étenduë, que je ne comprenois pas comment la terre avoit pu fournir

nir les tréſors immenſes dont elle étoit remplie. Après avoir admiré toutes ces choſes, on me conduiſit dans un magazin encore plus digne de ma curioſité. C'étoit une Salle moins large, mais plus longue que la premiere: on y voyoit d'un côté des ſtatuës d'or, d'argent, de bronze, & de marbre, avec des emmeublemens de toutes façons, & des armes de toutes les eſpéces, toutes enrichies ou précieuſes par leur ouvrage: de l'autre côté de cette Salle, on voyoit une rangée d'armoires à perte de vûë: ſur chacune de ces armoires étoit le portrait d'un homme & d'une femme, avec une inſcription au deſſous. Les coëffures, les habillemens, & les draperies de ces portraits, étoient de différentes Nations. J'examinois les premiers avec tant d'attention, que la Nymphe Harpieane me dit que l'impatience qu'on avoit de me voir ailleurs, ne me permettoit pas de faire là autant de ſéjour, qu'il en auroit fallu pour l'examen du reſte: elle ajouta que dedans chaque armoire étoient les habits de ceux dont on avoit mis les portraits & l'hiſtoire au dehors; que c'étoient tous les perſonnages illuſtres de l'un & l'autre ſexe, que différens naufrages avoient fait périr; qu'on avoit fait peindre les plus diſtinguez de tant de malheureux; qu'on en avoit ranimez les uns, & pris le portrait des autres après leur mort: par exemple, ajouta-t-elle, il y a vingt-deux ans que je me noyai à la ſuite de la Sultane Fatime, favorite du Grand-Seigneur, qui portoit de riches offrandes à la Mecque; qu'en arriva-t-il? On nous ranima toutes deux; elle pour ſon extrême beauté, moi pour la ſervir. Le Souverain de ces lieux en étoit paſſionnément amoureux; cependant tout ſon art & toute ſa puiſſance ne la purent ſauver: elle mourut au bout de ſix mois de la petite vérole, qui eſt le ſeul mal dont on ne guérit point à ſa Cour. Tenez, voilà ſon portrait, ajouta-t-elle, & dans cette même armoire ſont

ſes

ſes habits. Elle l'ouvrit pour me les montrer : Il n'y avoit rien de plus magnifique ni de plus galant ; & tandis que je les regardois avec attention, m'aiant examinée à ſon tour : C'eſt juſtement votre fait, me dit-elle ; les habits que vous portez, ne ſont pas dignes d'une taille comme la vôtre, ceux de la Sultane y conviendront beaucoup mieux : on diroit même qu'ils ſont faits pour vous ; je viens de prendre la meſure de votre perſonne d'un ſeul regard, & je ne m'y trompe jamais.

Je conſentis à la propoſition ; & dès que je fus traveſtie, ma nouvelle Dame d'atour me trouva ſi charmante, qu'elle me preſſa de monter dans des lieux dont je me verrois bien-tôt après la Maîtreſſe, & dont j'allois être enchantée.

Vous y verrez le Génie des Génies, pourſuivit-elle ; & vous l'y verrez à vos pieds. N'y verrai-je point quelqu'homme, lui dis-je en l'interrompant ? Cette queſtion la ſurprit ; mais elle n'eut pas le tems d'y répondre, celui dont elle venoit de me parler, ce Génie des Génies vint lui-même y ſatisfaire : l'impatience qu'il avoit de voir ſa nouvelle proye, le tranſporta je ne ſais de quelle maniere dans l'endroit où nous étions, au lieu de nous attendre comme il convenoit à ſa dignité. Sa préſence me ſurprit ſans m'effrayer ; quoiqu'il fût tout autrement fait que le Pelerin du buiſſon, je connus que c'étoit un homme : il s'en falloit bien qu'il ne fût auſſi beau que le premier ; mais en recompenſe il s'en falloit plus de la moitié que le premier ne fût auſſi grand. Ainſi, conſidérant en moi-même que l'homme dont on m'avoit fait ſi peur, étant un animal ſi excellent de lui-même, plus il étoit élevé, plus il devoit être merveilleux. Après les premiers complimens, je conſentis à la propoſition qu'il me fit d'être à lui, tant j'étois ſimple comme je vous ai dit, ſur l'apparence des choſes.

Après cette cérémonie (l'unique de notre mariage,)

riage,) il me donna la main ou plutôt la patte, car elle étoit velue juſques au bout des doigts: nous montâmes par un magnifique degré, & nous montâmes tant que nous nous trouvames au milieu du Rocher de Criſtal, ce même Rocher que vous avez traverſé pour venir ici: de ce Rocher je fus conduite à cette Iſle, & ce fut ſous le pavillon où nous ſommes que notre mariage s'accomplit. J'en fus bien-tôt dégoûtée; car la Nation des Génies eſt ſotte, bizarre, cruelle, & mal-batie, du reſte ſorciere à toute outrance. Quoique le mien fût auſſi volage naturellement, qu'il étoit naturellement amoureux, il devint ſi conſtant pour moi, que j'en penſai mourir de chagrin: à cette conſtance ſe joignit une jalouſie démeſurée, mais en même tems d'une eſpéce toute nouvelle. Il vouloit qu'on me regardât pour m'admirer; mais il étoit furieux lorſqu'il ſoupçonnoit qu'on avoit pris du goût pour moi. J'étois un tréſor qu'il vouloit garder pour lui ſeul; cependant il n'étoit pas content qu'il n'y eût que lui ſeul qui connût combien le tréſor qu'il poſſédoit, étoit rare. Je paſſai fort triſtement pluſieurs années avec un animal qui me contraignoit par ſes viſions, & qui me dégoûtoit par ſes empreſſemens. Harpieane étoit ma ſeule conſolation: elle me conſeilla de bien cacher une averſion dont ſon Seigneur & le mien pourroit s'appercevoir, tout groſſier qu'il étoit; & me dit qu'il falloit plutôt, par un redoublement de complaiſance, lui laiſſer croire que j'étois folle de ſa perſonne & de ſes agrémens, pour le mieux tromper quand l'occaſion s'en préſenteroit. Je ſuivis ſon conſeil, & je m'établis ſi parfaitement dans la confiance du Génie mon Epoux, qu'il me revéloit inſenſiblement tous ſes ſecrets; entre leſquels il me dit qu'il n'y avoit que trois Génies dans l'Univers qui fuſſent auſſi puiſſans que lui; qu'ils étoient tous trois ſes ennemis; & qu'ils avoient chacun un rouët qu'il falloit mettre entre les mains

des

des trois plus belles Princeſſes du monde, pour les rendre ſes eſclaves, & que les aiant en ſa puiſſance, d'abord qu'elles auroient aſſez long-tems filé, pour faire une corde qui pût atteindre du ſommet de la montagne la plus haute juſques à la mer, il auroit gagné ſon procès; mais, que juſqu'alors il couroit riſque de perdre ce qui faiſoit la force de tous ſes enchantemens, quoique ce myſtere fût ſi bien caché, que perſonne au monde n'en avoit la moindre connoiſſance. Dès qu'il m'en eut parlé, je le flatai tant, & lui fis tant de careſſes, que je fus maîtreſſe d'un ſecret qu'il avoit ſi bien caché juſqu'alors. Il fit ſortir du petit doigt d'un de ſes pieds un ongle effroyable qu'il ſavoit cacher quand il vouloit, comme font les lions, & me dit que tant que cet ongle ne ſeroit pas ſéparé de ſon corps, il ſeroit invincible; & que quand même on pourroit l'en ſéparer, il ſauroit l'y rejoindre, à moins qu'on n'avalât la partie ſéparée juſqu'à cet ongle, avant qu'il y pût mettre ordre. Il me dit de plus, car il étoit en train de dire tant il fut charmé de mes careſſes: il me dit donc, qu'il avoit l'art de ſe rendre ſi néceſſaire, que ceux, chez qui il s'inſinuoit, ne pouvoient ſe paſſer de ſes ſervices; que par ce moyen il s'étoit emparé de deux des rouës dont il étoit queſtion; mais, que ce n'étoit rien faire à moins que de ſe mettre en poſſeſſion du troiſiéme qui étoit le plus difficile de tous à conquérir. Je lui marquai tant de reconnoiſſance après cette découverte, qu'il ne ſavoit quelle fête me faire; mais voyant que l'air ſe troubloit, & que les vents commençoient à ſiffler, il me fit tranſporter avec lui tout au haut de la Roche de Criſtal, pour me donner le divertiſſement de quelque naufrage qu'il jugea que l'orage prochain devoit cauſer. Il me dit que c'étoit de ce poſte élevé qu'il m'avoit fait enlever du bord de la mer; & me mit en main une lunette d'approche qui n'étoit gueres plus longue que le doigt, & cependant

pendant elle étoit ſi merveilleuſe, qu'on voyoit à cinquante lieuës les moindres objets comme s'ils étoient préſens. Dès que j'y mis l'œil, je vis un Navire en pleine mer, dont tout l'équipage paroiſſoit effrayé de la tempête qui le menaçoit, à la réſerve d'un ſeul homme. Le viſage de cet homme étoit auſſi beau que celui de mon petit Pelerin, & ſa taille preſque auſſi avantageuſe que celle de mon grand benêt de Génie. L'orage devint tout-à-coup ſi violent, que le Vaiſſeau fut englouti par les flots conjurez avec les vents, ſans qu'un ſeul homme s'en ſauvât, excepté celui que j'avois remarqué, qui par des efforts incroyables diſputoit ſa vie contre la fureur des vagues ennemies. J'en ſentis je ne ſais quelle compaſſion qui me mit toute hors de moi. Le Génie crut que c'étoit l'excès du divertiſſement que j'avois eu qui me tranſportoit, & m'en ſut bon gré. Il me dit que je n'avois encore rien vû, & qu'il m'alloit bien autrement rejoüir. Cela dit, il me fit mettre auprès de lui dans une Roulette qui parut tout-à-coup. Ce ne fut pas ſans inquiétude, que je vis ébranler cette machine pour ſe précipiter avec nous, d'un lieu que je crus le plus élevé de la terre, dans un abîme que je n'oſois regarder. Je n'eus pas le tems d'y faire de longues réflexions; car dans un inſtant je me trouvai dans la Galerie de criſtal, où nous entrâmes par l'endroit qu'il m'y avoit jettée la premiere fois. De cette Galerie on voyoit diſtinctement tout ce qui ſe paſſoit juſques à la ſurface de la mer lorſqu'elle n'étoit point agitée; mais il me fut impoſſible d'y rien démêler alors. Quelque tems après, on nous vint dire que cette tempête n'avoit rien produit qu'un Vaiſſeau de tranſport avec dix ou douze Matelots, quelques vivres en fond de cale, avec un beau cheval. Le Génie mon Epoux aiant vû ces miſérables, dit que ce n'étoit pas la peine de ranimer des coquins comme cela, me demanda pardon d'un ſpectacle ſi chétif,

tif, & pour m'en dédommager, me fit voir en détail ce que je n'avois vû qu'en gros la premiere fois. C'étoit ce qu'il falloit à ma curioſité naturelle, & je pris un plaiſir extrême à lire les hiſtoires, après avoir examiné les portraits & les différens habits de ceux dont on avoit renfermé les dépouilles dans ces armoires. Le Génie, charmé de l'attention avec laquelle j'examinois toutes ces choſes, eût voulu multiplier ſes tréſors & ſes raretez pour mon amuſement; car, quoiqu'il fût jaloux à toute outrance, il n'étoit point contraignant: au contraire, c'étoit le Génie du monde le plus commode dans tout ce qui n'intéreſſoit point ſa tendreſſe.

Il m'avoit laiſſé la fidéle Harpieane pour m'expliquer les faits qui pourroient en avoir beſoin, & j'étois bien-aiſe de prolonger la revûë des armoires & de leur friperie pendant ſon abſence. C'étoit rarement qu'il me quittoit de vûë, & ce n'étoit que pour me préparer quelque divertiſſement de galanterie, qui me ſurprenoit quelquefois, mais qui ne me plaiſoit jamais.

Je mourois d'envie que la mer nous envoyât mort ou vif ce malheureux qui ſeul s'étoit ſauvé du naufrage pour quelques momens, & j'avois un deſir extrême de voir de près un homme qui m'avoit paru ſi charmant de loin; car je vous ai dit à quel point je ſuis curieuſe. Mais c'étoit inutilement que je levois à chaque inſtant la vûë vers la ſurface des ondes; le calme qui les avoit applanies, ne m'y laiſſa rien voir, & ceux qui parcouroient par-tout à la ronde les abîmes où nous étions, n'y trouverent rien que les miſérables débris du Vaiſſeau qui venoit de périr.

La fête que le Génie me donna dans ces lieux, nous y retint toute la nuit. Le lendemain il me donna le divertiſſement d'une pêche aux dauphins, ſur les bords de l'Iſle de Criſtal. Rien n'étoit plus agréable à voir que cette pêche.

On embarqua dans la Chaloupe dorée le plus excellent concert de voix & d'inſtrumens qui ſoit peut-être dans l'Univers. Dès que tout cela fut en pleine mer, ce concert harmonieux ſe fit entendre. Les dauphins qui ſont les poiſſons du monde les plus curieux, s'aſſemblerent de toutes parts autour de la brillante Chaloupe, pour la conſidérer de près; & comme ils ont encore plus de goût pour la muſique que pour les objets d'éclat, ils ſuivoient le concert dans un merveilleux ſilence, ſans s'appercevoir, tant ils étoient attentifs, que la Chaloupe les conduiſoit inſenſiblement dans une vaſte enceinte de filets qu'on avoit tendus le long du rivage.

Cependant l'avanture ne leur fut pas extrêmement fatale, puiſqu'il n'en coûta que la liberté aux plus beaux, que le Génie faiſoit mettre dans de ſuperbes réſervoirs, dans leſquels il ſe plaiſoit à faire élever ces illuſtres poiſſons.

Au troiſiéme voyage que fit la Chaloupe, un des Pêcheurs nous vint dire qu'il croyoit qu'on avoit pris le Roi des dauphins, de la peſanteur dont ils ſentoient les filets, & de l'agréable variété dont ſes écailles brilloient au travers des flots. Mais, quelle fut ma ſurpriſe, quand au lieu de ce magnifique poiſſon, je vis tirer du milieu des filets ce même homme que j'avois vû dans le Navire avant la tempête, & que j'avois vû nager ſi long-tems après! Les armes dont il étoit encore couvert, étoient émaillées d'or, d'azur, & d'un nombre infini de pierreries de différentes couleurs.

Le Génie mon Epoux qui ne ſavoit ce que c'étoit que la généroſité, commanda d'abord aux Pêcheurs de le dépouiller de ſes belles armes, & de le rejetter dans la mer. Je cherchai par-tout des yeux ma confidente Harpieane, pour la conjurer de détourner l'exécution de cet ordre par le pouvoir qu'elle avoit ſur l'eſprit du Génie; mais je ne la

vis point: & comme j'allois en parler moi-même, on nous avertit que cet homme avoit encore quelques reſtes de vie; & le Génie qui vouloit apprendre ſon hiſtoire pour la faire écrire ſur l'armoire dans laquelle on mettroit ſon équipage, ordonna de le ſecourir. C'étoit me donner la vie que de lui ſauver la ſienne, tant la pitié m'intéreſſoit pour lui. Le ſecours qu'on lui donna, fut ſi prompt, qu'il ouvrit les yeux, reprit ſes eſprits, & fut debout en moins d'une heure.

Il parut ſurpris de la figure du Génie; mais il n'en parut point effrayé. Il comprit d'abord que tout ce qu'il voyoit dans ces lieux enchantez, étoit au pouvoir de cette figure. Il tourna les yeux ſur moi; mais il ne les y tint qu'un moment, jugeant bien que nous étions l'un & l'autre en la puiſſance de celui qui nous éclairoit de ſi près. Je ne ſais comment il ſe trouva de ce regard; mais je m'en retournai tout-à-fait gâtée. Il fit un compliment à mon Epoux ſur le ſecours qu'il en avoit reçu, qui ſans avoir rien de bas ou de ſervile, étoit plein de reconnoiſſance & d'inſinuation. Il en parut tout radouci. Pour moi, j'y trouvai tant d'eſprit, que j'en penſai tomber à la renverſe. Après cela, ſans attendre qu'on l'interrogeât, il nous dit que le deſir de s'éprouver dans un avanture fameuſe que perſonne n'ignoroit, l'avoit obligé de s'embarquer au Port de Floriſpahan, pour ſe rendre auprès de Mouſſeline la Sérieuſe, moins pour ſes beaux yeux, que pour la gloire que cette avanture offroit au milieu de tant de périls; que le quatriéme jour de ſa navigation, une tempête effroyable avoit fait périr ſon Navire avec tous ſes gens, ſans pouvoir s'imaginer de quelle maniere les flots l'avoient mis aſſez près de ces rives hoſpitalieres pour y pouvoir être ſecouru; qu'au-reſte, il n'auroit aucun regret d'avoir fait naufrage, puiſque ce petit malheur l'avoit jetté dans les Etats du Prince le plus magnifique & le

mieux

mieux fait de l'Univers, ſi ce n'étoit qu'il y voyoit une femme, qui étoit la choſe du monde pour laquelle il avoit le plus d'averſion. Ce diſcours & ſes manieres ne pouvoient manquer de plaire à mon Génie, qui étoit l'animal du monde le plus avide de louanges, & le plus ſuſceptible de jalouſie; & dès ce moment il prit tant de goût à ſa converſation, qu'il ne pouvoit plus ſe paſſer de lui. Il affectoit de m'éviter par-tout, & bien loin de me regarder lorſque le Génie qui ne me quittoit que rarement, le faiſoit venir où j'étois, il me tournoit toujours le dos, ſans jamais m'adreſſer la parole. Cela me mettoit au deſeſpoir; car, plus je m'étois imaginée par toutes ces impoliteſſes qu'il me haïſſoit, plus je voulois lui plaire. Le Génie mouroit de rire voyant la contrainte où ma préſence le mettoit: il lui faiſoit même la guerre de ſon averſion pour un ſexe qui faiſoit tout le bonheur des hommes, & ſe tuoit de lui dire que s'il vouloit ſeulement me regarder un moment entre deux yeux, il étoit perſuadé que ſon averſion s'apprivoiſeroit. Il n'en falloit pas davantage pour le faire ſortir des lieux où j'étois, comme ſi on lui eût propoſé quelque choſe d'horrible. A la fin, on l'importuna tant, qu'il voulut bien me regarder, à la charge qu'on ne lui en parleroit plus. Je faiſois des façons auſſi de mon côté, tant pour marquer un véritable dépit à l'Etranger, que pour me parer d'une feinte délicateſſe en préſence de mon Epoux; ſi bien qu'il fût obligé de ſe mettre derriere moi pour me tenir la tête à deux mains, de peur que je n'évitaſſe les regards de ſon nouveau Favori. O que j'y aurois perdu, ſi je les avois évitez! car, tandis que ce baudet de Génie ſe tourmentoit le corps & l'ame pour faire lorgner ſa Femme, les yeux du charmant Etranger faiſoient leur devoir. Ils m'apprirent qu'on mouroit d'amour pour moi, & que toutes ces marques d'averſion n'étoient qu'un jeu

joué. Cette premiere ſcène finie, celui qui l'avoit imaginée, triomphoit, & demandoit à l'Etranger comment il s'en trouvoit. Si mal, dit il, que ſi cela m'arrivoit plus ſouvent, j'en deviendrois fou, & peut-être même que mes emportemens n'épargneroient pas la Déeſſe votre Epouſe dans ces premiers tranſports. Je crus entendre ces menaces, & dès ce moment je me ſentis un deſir violent de me voir la proye des emportemens dont on m'avoit menacée; & tout cela par curioſité. Cependant le Génie fort étonné que l'inſenſibilité de ſon cœur, au lieu de céder à cette épreuve, n'eût fait que ſe changer en fureur, lui dit qu'il n'en vouloit pas avoir le démenti; qu'il étoit réſolu de lui faire voir qu'une femme, comme j'étois, n'étoit pas une créature contre laquelle il fût permis de ſe gendarmer; & que, puiſque les charmes de mon viſage n'y avoient rien fait, il falloit que ceux de ma perſonne depuis les pieds juſques à la tête en vinſſent à bout. Jugez, Seigneur, ſi l'extravagance d'un Jaloux peut aller plus loin? Notre charmant Hôte fit ſemblant de changer de couleur à cette propoſition, & ne manqua pas de demander ſon congé, plutôt que de ſe voir expoſé chaque jour à des complaiſances dont il ſe connoiſſoit incapable. Le ſot Génie, dans le deſſein de le tromper, l'aſſura qu'on le laiſſeroit en repos, & qu'il ne ſeroit plus queſtion de moi ni de mes appas, puiſque ſa prévention lui donnoit tant d'horreur pour une choſe dont il n'auroit prié que lui ſeul dans l'Univers. Mais tout cela, comme j'ai dit, n'étoit que pour le tromper plus finement; & voici comme il s'y prit.

Il fit faire une armoire de criſtal ſemblable à celle que vous voyez. Il la plaça dans le magazin des naufrages parmi les autres, après l'avoir couverte d'un rideau de taffetas verd en brodérie d'or. Cela fait, il me communiqua ſon deſſein, qui étoit de m'y renfermer toute nue, de maniere pourtant qu'il n'y

n'y eût que lui ſeul qui pût l'ouvrir, de peur d'accident. Je mourois d'envie de communiquer ce beau projet à l'Etranger; mais jamais je n'en pus venir à bout, toujours obſédée comme j'étois par mon éternel Génie. Mais, comme l'Etranger avoit plus d'eſprit & de pénétration que tous les étrangers du monde, je ne doute pas qu'il n'eût deviné quelque choſe de ce qu'on avoit prémédité pour le ſurprendre; & vous l'allez voir.

Tout étant diſpoſé pour cette nouvelle ſcène, le Génie s'aviſa (pour l'amener plus naturellement) de demander à ſon illuſtre Hôte, s'il n'avoit point fait proviſion d'armes pour ſon expédition, ſelon l'uſage des autres Avanturiers. L'autre lui dit qu'il ſe ſouvenoit bien qu'il étoit armé le jour de ſon naufrage; mais qu'il ne ſavoit ce que ſes armes étoient devenues, à la réſerve de ſon épée qu'on avoit eu la bonté de lui laiſſer. Eh bien, dit le Génie, je vous ferai demain voir le ſeul endroit que vous n'avez pas encore vû depuis que vous êtes ici; peut-être aurez-vous des nouvelles de vos armes dans ce lieu, du moins y verrez-vous quelque choſe d'aſſez digne de votre attention. Je vous y laiſſerai ſeul, de peur que ma préſence ne vous obligeât à précipiter l'examen de pluſieurs raretez qu'il eſt bon de viſiter à loiſir; car je gage que vous n'avez jamais rien vû de plus curieux que ce que renferment les armoires de ceux dont vous verrez les portraits & les noms au dehors. Et moi, dit l'Etranger, je gage que de tous ces noms il n'y en a pas un qui ſoit ſi curieux que le mien. Et qu'a-t-il, dit mon Génie, pour être ſi curieux? La grace de la nouveauté, répondit-il, puiſque je m'appelle *Facardin*, & qu'il n'y a pas un autre nom de cette eſpéce dans l'Univers. Oh! pour celui-là, je vous l'accorde, dit le Génie; mais, mon ami Facardin, puiſque Facardin y a, vous tomberez d'accord du reſte.

Le lendemain mon Jaloux m'enferma lui-même dans l'armoire de criſtal, dans l'état où je vous ai dit, après m'avoir bien exagéré la ſurpriſe où ſeroit l'Etranger, & le plaiſir que j'aurois de voir ſon étonnement. Mais je fus au deſeſpoir de voir que cette armoire étoit inutilement tranſparente, puiſqu'elle ne ſe pouvoit ouvrir, ni par dedans, ni par dehors. Le rideau fut tiré par-deſſus, & le Génie ſe preſſa de faire conduire ſon Hôte dans la ſalle où j'étois renfermée, après en être fidélement ſorti lui-même ſelon ſa promeſſe.

Le cœur me battoit d'impatience, malgré la douleur où j'étois de me voir renfermée ſans reſſource, principalement quand je ſongeois que le beau Façardin pourroit bien oublier mon armoire, en examinant les autres, ou ne ſe pas aviſer de tirer le rideau qui la cachoit; mais je ne fus pas trop longtems dans cette inquiétude. Il y vint tout d'abord; & pour ne pas perdre le tems que mon Animal s'imagina qu'il donnoit à la viſite du reſte, il tira mon rideau, & parut ſi charmé de la maniere dont on m'expoſoit à ſes yeux, qu'après quelques légers efforts pour me délivrer plus paiſiblement, il mit cette priſon fragile en mille morceaux de deux coups d'épée.

Comme il ne prétendoit pas m'avoir rendu ce ſervice en vain, & que j'avois le cœur rempli d'une honnête reconnoiſſance, toute ſa curioſité ſe borna à la viſite des merveilles dont on avoit à toute force voulu lui donner la connoiſſance; & la mienne en fut ſi ſatisfaite, que je crus que le mérite de tous les Pelerins, & de tous les Génies de la terre, étoit renfermé dans le ſeul Facardin qui fût au monde. Nous convînmes des rôles que nous devions jouër pour rendre raiſon de la ruine de mon armoire, & pour la conduite que nous devions tenir enſuite; mais cette derniere précaution fut bien inutile comme vous allez voir. Le charmant Etranger ti-

ra

ra ſes belles armes de l'endroit où je lui dis qu'elles étoient; & s'en étant couvert, je crus voir le Dieu Mars, qui, ſortant de chez la belle Venus, emportoit tous les charmes de ſon Fils. Il étoit preſque auſſi grand que le Génie, comme je vous ai dit; mais cette taille avantageuſe ne gâtoit rien dans une figure toute gracieuſe. Il ſortit de la ſalle des armoires l'épée à la main. Le Génie qui revenoit, fut ſurpris de le voir tout armé; mais il le fut encore plus, lorſque ſe plaignant à lui de la ſupercherie qu'on lui avoit faite, il lui dit qu'après avoir tiré le rideau verd, il avoit été tellement indigné de voir une ſtatuë de femme ſans habits, que dans les premiers mouvemens de ſa colere, il avoit mis ſa niche en piéces, & qu'il croyoit même cette ſtatuë fort endommagée du coup d'épée qu'il venoit de lui donner. Il n'en fallut pas davantage pour allarmer mon amoureux Génie, qui ſans lui répondre, courut à mon ſecours. J'étois toute platte à terre, ou je faiſois ſemblant d'être évanouie lorſqu'il arriva; mais voyant que je n'avois aucune bleſſure, ſes allarmes ceſſerent, & lorſque j'eus la bonté de revenir de mon évanouïſſement, il ſe tenoit les côtez de rire, au recit que je lui fis de la fureur où s'étoit mis l'Etranger, & de l'horrible frayeur où m'avoit mis un emportement ſi brutal. Il ne fut pourtant pas content de ce qu'il ne s'étoit pas donné le tems d'examiner tous les charmes dont j'étois pourvûe, avant que de caſſer mon armoire; car la grande folie de mon Epoux, étoit que tout le monde connût le prix d'un tréſor dont lui ſeul étoit en poſſeſſion, & je connus à ſa mine qu'il étoit réſolu de nous remettre enſemble par quelque nouveau ſtratagême. Mais la fortune en diſpoſa tout autrement. Le charmant Facardin ne ſe trouva plus depuis ce jour, ni dans l'Iſle où nous ſommes, ni dans le Rocher de Criſtal, quoiqu'on les parcourût un mois durant l'un & l'autre pour le chercher.

J'en tombai dans un chagrin ſi violent, que je n'en étois pas connoiſſable. Le mérite de celui dont je regretois l'abſence, étoit bien capable de produire cet effet. Cependant la curioſité me parut y avoir encore plus de part, & je ne pouvois me conſoler de n'avoir pu ſatisfaire l'envie que j'avois de ſavoir ſi cet Etranger ſeroit auſſi charmant dans une ſeconde entrevûë, qu'il m'avoit paru dans la premiere. Comme la complaiſance de mon Génie ne s'épuiſoit point pour moi, l'ennui où j'étois, lui fit de la peine. Il ſe mit donc en tête qu'il falloit changer d'air pour me remettre, & voyager pour me divertir. Je fus charmée du projet, mais je ne fus pas contente des précautions qu'il prit pour l'exécuter; car il fit faire une armoire de criſtal ſemblable à la premiere, & c'eſt juſtement celle que vous voyez. Il m'y renferma toute habillée ſur ſon dos, & commença ſes voyages par le fond de la Mer. Nous en ſortions pour nous repoſer & pour nous rafraîchir dans les endroits les plus délicieux de ſon rivage. Il ne manquoit pas de me tirer de mon étui dans ces occaſions, & de s'endormir la tête ſur mes genoux d'un ſommeil ſi profond, que j'avois toutes les peines du monde à le reveiller quand il étoit queſtion de partir. J'avois eſpéré que pendant mes voyages la fortune pourroit me donner des nouvelles de l'excellent Facardin; mais, comme rien ne l'offroit à mon impatience, & que j'étois outrée de ſervir par-tout de chevet à ce mâtin de Génie qui ne faiſoit que ronfler, ma curioſité naturelle vint à mon ſecours. Elle me demanda comment je pourrois faire pour tromper un Jaloux qui me portoit ſur ſon dos bien empaquetée, quand il ne dormoit pas, & qui ne dormoit jamais que ſur moi. Je lui répondis qu'il falloit voir. Pour cet effet je m'exerçai d'abord à me tirer de deſſous lui ſans l'éveiller; & voyant qu'il n'y avoit rien de plus facile, & que je me promenois des heures entieres ſans qu'il ſongeât

geât à remuer de l'endroit où je poſois ſa vilaine tête, je fis l'autre épreuve à la premiere occaſion qui s'en préſenta. Je trouvai cela ſi plaiſant, tant pour la rareté du fait, que pour la vengeance, que ma curioſité toujours fertile en nouvelles idées, me perſuada de ne point ceſſer que je n'euſſe porté ces innocentes épreuves juſqu'à la centiéme infidélité; m'aſſurant que je me divertirois extrêmement aux différentes excuſes, & aux indignes frayeurs de tous ceux que la préſence du Génie épouvanteroit. J'avois ſur moi ce Clavier que vous voyez ſi chargé de bagues, & ce ſont celles des perſonnes qui m'ont aſſiſtée dans mes infidélitez, & dont aucun ne s'y eſt porté que de la plus mauvaiſe grace du monde; mais ſur-tout les deux derniers, qui me parurent les coquins les plus lâches & les plus effrayez qui fuſſent dans l'Univers.

Comment dites-vous cela? Trébizonde mon ami, dit le Sultan en l'interrompant. Seigneur, pourſuivit l'autre, je diſois que la vertueuſe Criſtalline aiant mené ſes avantures juſqu'à la quatre-vingts-dix-huitiéme, me conta que les deux qui fournirent les deux dernieres bagues, étoient des miſérables qui mouroient de peur. Elle en a menti, dit le Sultan. Mais pourſuivez votre hiſtoire, nous en parlerons une autre fois.

Le Prince de Trébizonde, pour obéïr à ſon Souverain, dit que la Nymphe du Rocher pourſuivit ainſi:

Mon Clavier aiant le nombre accompli de bagues que j'avois réſolu d'y mettre, je m'ennuyai de tromper un Jaloux ſi ſtupide, & je réſolus de donner quelqu'autre amuſement à ma curioſité; mais la fortune qui m'avoit favoriſée juſqu'alors, me tourna le dos lorſque j'y ſongeois le moins.

Nous étions de retour depuis quatre mois & quelques minutes. Je ne fus pas fâchée de me voir dans une priſon moins étroite que celle que j'avois eue pendant mes voyages. Le Rocher d'Argent, le Pa-

villon où nous ſommes, & le Palais des naufrages, étoient des lieux qui dans leur variété m'offroient par-tout des agrémens ſinguliers; mais de toutes ces habitations, la Salle des Armoires étoit celle que le ſouvenir du merveilleux Facardin me rendoit la plus agréable. Je m'y étois un jour renfermée avec Harpieane pour en parler. Cette fille ne l'avoit jamais vû; mais, comme elle étoit dans mes intérêts, elle mouroit d'impatience de le voir, aux merveilles que je lui contois, & de ſa taille, & de la gentilleſſe de ſon procédé.

Nous ne ſavions comment faire pour en avoir des nouvelles; car quelque eſprit qu'elle eût, & quelques expédiens que me fournît ma curioſité, nous ne pûmes jamais en venir à bout, environnées comme nous étions de la mer.

Si vous aviez une épée, me diſoit-elle, je vous l'irois chercher moi-même. Et pourquoi faut-il une épée? lui dis-je. C'eſt, me répondit-elle, que la Chaloupe dorée eſt le ſeul bâtiment qui ſoit en ces lieux, & que cette Chaloupe eſt immobile, excepté lorſque le Génie la touche lui-même, ou lorſqu'on y peut entrer l'épée à la main. Comme nous n'avions ni l'un ni l'autre de ces moyens, nous n'y ſongeâmes plus.

Je ne ſais ce que j'avois prétendu faire des bagues dont j'avois fait un ſi beau recueil; mais je les avois toujours ſur moi ſans avoir jamais ſongé à les examiner. Cette malheureuſe curioſité me prit un jour, & le Génie me ſurprit au milieu de cette occupation.

J'en fus toute troublée. Cet embaras lui fut ſuſpect. Il fut étonné de ce grand nombre de bagues, & me demanda où je les avois priſes. Comme je le vis tout changé en me faiſant cette queſtion, je vis bien que c'étoit la jalouſie en propre perſonne qui m'interrogeoit par ſa bouche; & comme il n'y a pas au monde de bête ſi vilaine & ſi terrible en même

même tems, qu'un Jaloux quand il interroge, je me jettai toute plaute à ſes genoux, pour lui demander pardon d'un crime que je n'avois pas commis, afin de cacher celui dont j'étois coupable. Je lui dis donc que j'avois volé ces bagues dans les armoires des Noyez. Ce fut ce qui redoubla ſes ſoupçons; car il avoit lui-même recueilli toutes ces bagues qu'il avoit renfermées ailleurs, & le nombre de ces bagues ne montoit pas à plus de quinze ou vingt: au lieu qu'il en trouva cent bien comptées au Clavier qu'il m'arracha. Il les examina toutes l'une après l'autre, ſans trouver celle qu'il ſembloit chercher; & voyant que je ne ſavois plus ce que je diſois pour m'excuſer après ce premier menſonge, il devina ſi bien toutes les circonſtances de mes tranſgreſſions, qu'il prononça ma ſentence ſur le champ. Il me condamna donc à être brûlée toute vive au bout d'un an, ſi je ne trouvois avant ce terme quelque Avanturier qui pût dans une ſeule nuit retirer de mon Clavier toutes le bagues que j'y avois miſes pendant l'année de nos voyages; que tous les efforts humains ne les en pouvoient faire ſortir que l'une après l'autre, & que ce n'étoit que la maniere dont je les avois acquiſes, qui pût les ébranler de l'endroit où l'on prendroit ſoin de les attacher avant ces épreuves.

Voilà l'arrêt du Monſtre. Ses Miniſtres furent chargez de l'exécution. Il diſparut depuis ce jour pour je ne ſais quelle expédition dont il ne me ſouvient plus; & depuis ce jour, la plupart de ceux que la Chaloupe dorée a conduit ici, ont lâchement refuſé de tenter une Avanture, où par un léger ſervice, il eſt queſtion de me ſauver la vie. J'avois toujours eſpéré que parmi ceux dont Harpieane alloit par-tout implorer le ſecours, l'invincible Facardin pourroit ſe trouver, perſuadée qu'il mettroit à fin cette Avanture; mais c'eſt inutilement que je m'en ſuis flatée: la fortune le refuſe à tous mes vœux.

Elle ne m'a juſqu'à ce jour préſenté que des malheureux qui ont mieux aimé choiſir l'habillement & l'occupation où vous les avez vûs pour le reſte de leur vie, que de regarder ſeulement l'Avanture dont il eſt queſtion, après m'avoir vûe ſortir du bain. On vous a ſans doute inſtruit du reſte des conditions, & de tout ce qui peut y avoir quelque rapport. Le tems preſſe: vous ſavez en quoi conſiſte cette Avanture. Il ne reſte plus qu'à voir ce que le cœur vous en dit, afin de faire mettre la pendule ſur la minute que vous vous mettrez au lit. Douze heures qu'on vous donne, ſont autant qu'il en faut pour me ſauver la vie, à un tel homme fait comme vous. Tel fut le recit des Avantures de la modeſte Criſtalline: telle fut la propoſition qu'elle me fit en finiſſant ſon hiſtoire; & voici ma réponſe mot pour mot. J'ai juré de faire mon poſſible pour vous ſecourir; mais je n'ai pas juré de faire l'amour, au lieu de faire la guerre. Il me ſeroit auſſi facile, ſans vanité, de mettre fin à l'Avanture de la maniere qu'on propoſe, que par la voye des armes; mais, comme la gloire m'invite à l'une, & que votre perſonne toute merveilleuſe que vous la croyez, ne m'invite point du tout à l'autre, je vais me frayer un paſſage, les armes à la main, au travers de votre Ecorcheur, de votre Horlogeur, de votre Serrurier, & de vos Femmes Mores, de votre entremetteuſe Harpieane, de ſon autre Compagne, & finalement au travers de toute la canaille qui file dans ces lieux. Voyez donc le parti qu'il vous plaira de prendre. Si c'eſt celui de me ſuivre, je vous garantirai du ſupplice qu'on vous prépare au péril de ma vie: ſi c'eſt au contraire celui de reſter ici, pour me trahir, je vous déclare que vous ſerez la premiere à qui je couperai la tête ſi l'on m'attaque. La Dame couchée parut plus morte que vive à cette menace. Elle ſauta de ſon lit à terre, m'embraſſa les genoux, & me dit qu'elle ne demandoit

pas

pas mieux que de me ſuivre par tout le monde; mais elle me conjura d'écouter l'avis qu'elle avoit à me donner pour faciliter mon entrepriſe. A ces mots, elle prit une robe de chambre, ſe remit au lit, & me dit qu'elle alloit ſonner trois fois, à trois différentes repriſes: qu'à la premiere, celui qui régloit la pendule, ne manqueroit pas de venir pour la mettre ſur l'heure où devoit commencer l'épreuve: qu'à la ſeconde fois qu'elle ſonneroit, le Serrurier viendroit voir combien on avoit ôté de bagues du Clavier; & qu'à la troiſiéme je verrois accourir le Sacrificateur à la grande barbe, pour me délivrer, ſi je m'en étois rendu digne par l'accompliſſement des épreuves, ou pour me tirer entre les mains de ſes Miniſtres, en attendant qu'il m'écorchât, au cas que j'euſſe entrepris l'Avanture ſans l'achever: que ces trois perſonnages étoient les principaux, les plus dangereux, & les plus cruels de tous ceux que le Génie ſon Epoux avoit laiſſé pour la garder & pour exécuter ſes ordres; que les aiant attirez dans l'endroit où nous étions, l'un après l'autre, comme elle venoit de dire, j'en diſpoſerois à ma volonté. Cependant, pourſuivit-elle, comme vous avez ſuffiſamment éprouvé que le Clavier enchanté ne ſe peut ouvrir par la force, peut-être pourriez-vous douter qu'on en pût venir à bout par les voyes de la douceur? C'eſt pourquoi votre curioſité peut ſe ſatisfaire ſur ce point avant que d'en venir à l'autre extrémité. Sonnez, ſonnez, Madame Criſtalline, lui dis-je; je ne ſuis pas né ſi curieux que vous.

O! que c'étoit bien parler! dit le Sultan. Je crois que j'aurois fait tout comme vous; car plus les femmes ſont curieuſes, plus il leur faut faire voir qu'on eſt exempt de cette foibleſſe. Mais, pourſuivez; car ce recit me paroît ſi divertiſſant, que je paſſerois ma vie à vous écouter. Vous étiez donc en robe de chambre, en bonnet de nuit, en mules, &

& l'épée à la main au chevet de la Nymphe de Criſtal, quand vous lui dites de ſonner; car vous voyez que je me ſouviens de tout. Eh bien, après? Après, dit le Trébizonde, je me levai dans l'équipage que votre prudente Alteſſe vient de dire; & m'étant poſté juſtement auprès de la porte du Pavillon, de maniere que ces Meſſieurs ne pouvoient me voir qu'ils ne fuſſent entrez, la Dame curieuſe ſonna. L'homme à la pendule ne manqua pas d'entrer; & je ne manquai pas de lui couper la tête. J'en fis autant au Serrurier; & comme je faiſois ſigne à la Nymphe de ſonner le Sacrificateur, elle leva la main droite, & me parlant des doigts de cette même main, elle me dit que les deux Officiers que je venois d'expédier, devoient, ſelon les fonctions de leurs charges, entrer l'un après l'autre pour compter les bagues qui ſortiroient du Clavier, & qu'ils avoient le privilége de reſter dans le Pavillon depuis le commencement de l'épreuve juſqu'à la fin; mais, que c'étoit une moquerie de ſonner le troiſiéme ſi-tôt, puiſqu'il n'y avoit pas d'apparence qu'il pût croire qu'on eût mis fin à l'Avanture en ſi peu de tems, & encore moins qu'on ſe preſſât de le faire venir ne l'aiant pas achevée; qu'elle me conſeilloit donc d'attendre encore trois ou quatre heures, pendant leſquelles nous aurions tout le tems qu'il nous faudroit pour faire une ouverture au derriere du Pavillon, par laquelle il nous ſeroit moins difficile de nous ſauver pendant l'obſcurité de la nuit, que par la porte, toujours environnée d'une infinité de gens armez. Après ce diſcours, elle baiſſa la main dont elle venoit de m'entretenir.

Comme je tenois mon épée de la main droite, je lui fis réponſe de la gauche; car je parle auſſi facilement de l'une que de l'autre. Je lui répondis donc, que Facardin de Trébizonde n'avoit pas coutume de ſortir par la porte de derriere, pour éviter le

le péril; que je n'avois que faire de ſon ouverture pour me tirer d'affaire; & que ſi elle n'avoit la bonté de ſonner tout-à-l'heure pour faire venir ſon bourreau de Pontife, j'étois réſolu de l'aller chercher pour l'envoyer après ſes deux Compagnons. Je n'eus pas plutôt ceſſé de parler, c'eſt-à-dire de remuer les doigts, que les ſiens reprirent la parole, pour me dire que, puiſque telle étoit ma réſolution, elle me conjuroit au moins de prendre un de ces Rouëts, & de le mettre à mon bras gauche pour me ſervir de bouclier, d'autant que les Satellites qui s'oppoſeroient à mon paſſage, avoient tant de vénération pour ces machines, qu'ils perdroient plutôt la vie que de ſe hazarder à les briſer, tant elles étoient précieuſes au Génie leur ſouverain Maître. Ce conſeil ne me déplut pas tant que les deux premiers; & dès que je me fus ſaiſi du premier Rouët, la vertueuſe Criſtalline ſauta du lit à terre, prit l'autre, & me conſeilla de ſortir, au lieu d'attendre l'ennemi, parce que nous pourrions le prendre au dépourvû, ne ſongeant à rien moins qu'à cette téméraire ſortie.

Elle n'en fut pas dédite. Nous ſortîmes à l'improviſte du Pavillon de Darius. L'étonnement des gens armez qui l'environnoient, fut tel, que j'en tuai cinq ou ſix avant qu'ils euſſent le tems de ſe reconnoître. Le reſte ſe mit en fuite avec des hurlemens épouvantables. Je les pourſuivis un peu trop chaudement: car le Sacrificateur que j'avois laiſſé derriere, tandis que je le cherchois en avant, quitta l'autel qu'il m'avoit fait préparer, & me ſuivit avec une douzaine de ſes Miniſtres qui portoient chacun une groſſe chaîne pour m'enchaîner. Criſtalline m'en avertit par un grand cri qui me fit retourner. On n'oſoit approcher d'elle à cauſe qu'elle ſe couvroit du reſpectable Rouët, & que pardeſſus cette protection elle filoit lorſqu'elle étoit trop preſſée; ce que les plus déterminez de nos ennemis

nemis n'oſoient regarder ſans ſe proſterner le viſage contre terre. Ce fut dans une de ces humiliations que je coupai la tête au maudit Grand-Prêtre, ſans reſpecter, ni ſa longue barbe, ni ſon caractere. Après cet exploit, le reſte fut plutôt une déroute qu'un combat. Je tuai tout ce que je pus joindre ſans m'amuſer à faire des priſonniers; & traverſant le Rocher de Criſtal ſans le moindre obſtacle, je fis entrer l'Epouſe du Génie dans la Chaloupe dorée, je m'y mis après elle; & dès que j'y fus, la Chaloupe ſe mit à voguer comme une folle ſans nous demander où nous voulions aller. Je ne celerai point à Votre Hauteſſe, que ma joye fut ſi grande d'avoir mis fin à cette Avanture, que je ne me ſouvins de mes armes, que lorſque nous fûmes en pleine mer. Ce m'étoit une eſpéce de reproche de les laiſſer dans ce lieu par une retraite précipitée; & ne voulant pas que le Génie, à ſon retour, les érigeât en trophée, je voulus faire retourner la Chaloupe d'où nous étions partis; mais la Chaloupe n'en voulut rien faire, & malgré tous mes efforts nous abordâmes à un rivage où nous trouvâmes bonne compagnie, comme vous verrez dans la ſuite de ce recit.

Je vous ai dit le deſeſpoir où j'avois été de ne pouvoir retourner au Rocher de Criſtal pour y reprendre mes armes. Ce fut toute autre choſe lorſque je vis que la Chaloupe voguoit tout droit à ce rivage. Il étoit bordé d'un nombre infini de Peuple; des gens à cheval ſuperbement armez s'y promenoient; & je voyois en éloignement des tentes & des pavillons tendus au milieu d'une prairie bordée tout autour de grands arbres dont le feuillage ſembloit y former une ombre délicieuſe.

Ce Peuple & ces Chevaliers, ſurpris du ſpectacle que nous leur offrions, étoient accourus juſques au bord de la mer, d'où nous contemplant avec des lunettes d'approche, ils marquoient leur étonnement

ment à meſure que nous approchions du rivage. J'étois tellement outré de me voir contraint de débarquer au milieu de cette aſſemblée, avec une Demoiſelle preſque en chemiſe, moi l'épée à la main en robe de chambre, en mules, & n'aiant pour tout équipage dans notre vaiſſeau que deux Rouëts à filer, que je fus tenté de me jetter de cette maudite Chaloupe au beau milieu de la mer, pour ne pas aborder en cet état. Il fallut pourtant aborder. J'étois dans une confuſion à faire pitié : j'avois la tête baiſſée, je n'oſois lever les yeux, & je ne ſavois où me cacher. Mais la Dame Criſtalline n'étoit pas ſi décontenancée. Elle ne fut pas plutôt débarquée avec ſon Rouët, qu'elle ſe mit à filer ; & quoiqu'on ne portât pas le même reſpect à cette filerie qu'on avoit fait dans l'Iſle du Pavillon, tout ce qui nous avoit vû débarquer, ne laiſſa pas de s'aſſembler autour d'elle.

Je m'étois attendu qu'on nous recevroit avec des éclats de rire, & force huées de moquerie; mais voyant tout le contraire, je pris courage. Je levai les yeux. & je fus ſurpris de voir que tous les hommes de diſtinction étoient dans un équipage pour le moins auſſi ridicule & tout auſſi bizarre que le mien, quoique ce fût de différentes manieres.

Trois de ceux que j'avois vûs à cheval, mirent pied à terre pour me recevoir; & deux de ces trois firent pouſſer un cri d'étonnement à Criſtalline, & bien-tôt après la jetterent dans des éclats de rire à n'en pouvoir plus. Je lui tins compagnie. Celui qui m'aborda le premier, me dit civilement que ce n'étoit rien faire que de ne pas filer moi-même. C'étoit l'homme le plus grand & le mieux fait que j'euſſe jamais vû. Il portoit une marmite de cuiſine ſur la tête au lieu de caſque, & une grande broche lui pendoit au côté en guiſe d'épée ; du reſte ſes armes étoient toutes brillantes d'or, d'azur, & de pierreries. Cet habillement & le ſérieux dont

il

il me parla, auroient fait rire un criminel ſur la roue. Je ne vous demande point, dit-il, d'où vous venez; la Chaloupe dorée, la Princeſſe que voilà, & votre épée teinte encore du ſang d'un ennemi redoutable, me font aſſez connoître qu'il faut que vous ſoyez un des plus vaillans hommes du monde en guerre comme en amour. Je vous en fais mon compliment; mais dans l'Avanture que vous venez tenter, ce n'eſt pas aſſez d'être Héros, il faut être plaiſant. Ainſi je vous conſeille de prendre le Rouët des mains de votre Compagne, & de filer un peu vous-même devant nous. Je ne ſavois de quelle maniere prendre cette raillerie, lorſque celle qu'il appelloit ma Compagne, courut à lui les bras ouverts, en lui diſant: Ah! mon cher & bien-aimé Facardin! la fortune enfin vous rend à toute l'impatience de ma premiere curioſité. Criſtalline la curieuſe, dit-il en la repouſſant, d'autres tems, d'autres ſoins; il n'eſt pas à préſent queſtion de vous. Quel climat du monde n'eſt pas inſtruit des conditions d'un enchantement que ce redoutable Chevalier vient de rompre, & quelle curioſité dans l'Univers n'en ſeroit pas ſatisfaite?

La bonne Criſtalline parut un peu mortifiée de cette reception; mais elle n'en perdit pas courage. Elle courut avec le même empreſſement vers l'autre; mais ce fut avec le même ſuccès: il ne daigna pas ſeulement la regarder, & la repouſſant encore plus rudement que n'avoit fait le premier, il ſe tourna vers moi pour me parler. Il étoit plus beau que le jour; & voici comme il s'étoit mis:

Son front étoit ceint d'une liziere de cuir en forme de diadême. De cette liziere s'élevoit un nombre infini de plumes flotantes. Il portoit une cuiraſſe d'acier luiſant; deſſous cette cuiraſſe un tablier de cuir aſſez craſſeux. Il tenoit d'une main une alène, de l'autre la forme d'un ſoulier; & au bout d'une eſpéce de chaîne, compoſée d'un petit cordon

tout

tout poiſſé, pendoit un chauſſepied tout des plus vulgaires. Dans le tems qu'il ouvroit la bouche pour me parler, le troiſiéme vint me faire la révérence. Je vis bien que ce troiſiéme n'étoit pas de la connoiſſance de la Nymphe Criſtalline; car ſa curioſité n'eut rien à lui dire. Cependant ſa figure & ſon habillement étoient aſſez dignes de la curioſité de tout autre.

Il étoit d'une taille très-médiocre, pour ne pas dire très-petite. Il portoit un caſque qui repréſentoit parfaitement la tête d'un coq, dont la crête lui ſervoit de cimier. A chaque bras il avoit une eſpéce de bouclier couvert de plumes; & croiſant ces deux boucliers ſur ſon dos, on eût juré que c'étoient les ailes d'un coq. Sa cuiraſſe couverte auſſi des mêmes plumes, formoit l'eſtomac de l'oiſeau. Une touffe épaiſſe de longues plumes retrouſſées ſembloient s'élever de ſon échigne; & chaque jambe étoit armée d'un éperon doré, au-deſſus de la cheville du pied: & pour que rien ne manquât à la reſſemblance de ce qu'il vouloit repréſenter, il battit trois fois de ces boucliers déguiſez en ailes, & trois fois imita ſi parfaitement le chant du coq, qu'il n'y a pas de poule au monde qui ne s'y fût méprise.

Comme je ne pouvois m'imaginer ce que tout cela vouloit dire, je prévins les queſtions qu'ils étoient ſur le point de me faire, pour les ſupplier de me dire en quel endroit de la terre nous étions; ce que tant de figures ſi différemment traveſties pouvoient ſignifier; & pourquoi il leur avoit pris en fantaiſie, à eux trois particulierement, de s'habiller en emblêmes.

Il n'eſt pas vraiſemblable, me dit le grand Facardin, que vous en ignoriez le ſujet, puiſque de la maniere que vous voilà mis vous-même, vous ne vous rendez ici que pour le même deſſein. Nous étions les derniers venus avant votre arrivée, c'eſt à nous

à nous à vous demander ſi vous voulez vous engager dans l'Avanture, ſoit que vous la ſachiez, ou qu'elle vous ſoit inconnue. Si vous y conſentez, vous ſerez des nôtres; ſi non, vous aurez tout ce qui peut vous être néceſſaire pour continuer votre route ailleurs. Je leur dis que je ne demandois pas mieux que de me ſignaler avec eux dans quelque entrepriſe que ce pût être, & je leur en donnai ma parole. Puiſque cela eſt, dit celui qui portoit le chauſſepied en médaille, c'eſt à moi comme au dernier venu des trois, à vous recevoir, à vous conduire, à vous informer de quoi il eſt queſtion dans ces lieux, & à commencer à vous rendre compte le premier des avantures qui m'ont conduit ici; mais ce ne ſera, s'il vous plaît, qu'après vous avoir conduit à l'un des pavillons que vous voyez ſous ces arbres pour vous rafraîchir, & pour vous repoſer. Peu de gens ignorent l'enchantement du Rocher de Criſtal: vous avez mis à fin l'Avanture du Clavier, en délivrant Madame que voilà. Venez vous remettre de vos fatigues; & tandis qu'elle filera auprès de vous, je lui dirai des nouvelles du Génie ſon Epoux, qui ne laiſſeront pas de la ſurprendre.

Ce compliment fini, Meſſieurs les trois Chevaliers demanderent leurs chevaux, & m'en firent préſenter un richement enharnaché. Le Coq monta le premier, & je penſai mourir de rire quand je le vis à cheval ſous cette figure, & qu'après avoir battu des alles, il ſe remit à chanter; car ſon cheval, tout éperdu de ces deux actions, fit des ſauts, des bonds, & des trépignemens ſi merveilleux, que la Nymphe Criſtalline qu'on avoit miſe en croupe derriere moi, ſuivant la rubrique de ces lieux, en eut des vapeurs ſi conſidérables à force de rire, que nous eûmes toutes les peines du monde à la faire revenir. Dès qu'elle eut repris connoiſſance: Belle Dame, lui dit le Coq, je vous ſuis infiniment obligé; mais j'ai bien peur que tout cela ne réuſ-

réuſſiſſe pas quand il en ſera queſtion. Pour vous, valeureux Chevalier, me dit-il, je vous conſeille de prendre le Rouët de ſes mains, & de filer à votre ordinaire. A mon ordinaire? lui dis-je. Tenez moi pour un traître & pour un infame, ſi de ma vie j'ai filé. Il n'importe, dit celui qui devoit être mon maître de cérémonies, & qui portoit le tablier de cuir, il eſt bon de s'exercer.

Cela dit, il ordonna qu'on fît venir le reſte de mon équipage, c'eſt-à-dire, l'autre Rouët, & que l'on conduiſît la Chaloupe dorée par l'embouchure du fleuve prochain, juſques aux bords où l'on avoit tendu les pavillons.

Dès que nous commençâmes à marcher, nous recommençâmes à nous examiner les Etrangers & moi, depuis les pieds juſques à la tête. J'avois la bouche ouverte pour leur demander tout de nouveau par quel hazard ils portoient encore leur déguiſement du dernier Carnaval, lorſque le Chevalier de l'alène, devinant ma penſée: Je vois bien, dit-il, que ce n'eſt point un deſſein prémédité qui vous a fait débarquer ici dans l'équipage où vous êtes. Il n'en eſt pas de même à notre égard; & puiſque vous paroiſſez ſurpris de nos armes & de nos habillemens, vous ignorez apparemment l'Avanture à laquelle vous venez de vous engager. Je vais vous en informer, vous inſtruire de toutes ſes particularitez, & mettre devant vos yeux les périls & la recompenſe qu'elle promet.

Le Roi d'Aſtracan, un des plus puiſſans Princes de l'Aſie, ſoit pour l'étenduë de ſes Etats, ſoit pour les mines d'or & d'argent qu'ils contiennent, ſoit enfin pour les manufactures de toile peinte qui le rendent fameux, ſe croyoit le plus malheureux de tous les hommes, au milieu de tant de grandeurs & de proſpéritez, parce qu'il n'avoit point d'enfans pour hériter de lui. La Reine ſa Femme

étoit

étoit belle, jeune, & bien faite, d'une taille avantageuſe, & d'une ſanté ſi vive, qu'on auroit juré qu'elle n'étoit point cauſe de l'affliction du Roi. Comme elle en étoit éperduement aimée, il n'eut garde de s'en prendre à elle, ou de s'offenſer de ce qu'elle rioit depuis le matin juſques au ſoir de ſon inquiétude & de toutes les peines qu'il prenoit pour ſe donner un ſucceſſeur; car tous les Temples & tous leurs Miniſtres n'en pouvoient plus à force d'offrir des vœux & des ſacrifices pour une bénédiction ſi ardemment deſirée. Le Roi même qui ſe croyoit ſeul coupable de ſon malheur, ne ceſſoit de ſe baigner, de ſe purger, d'aller aux eaux, & enfin de faire tout ce qu'on preſcrit aux femmes pour attirer la fécondité. La Reine en mouroit de rire, comme des vœux, des offrandes, & des ſacrifices que l'on prodiguoit par-tout inutilement. Cependant on ne trouvoit point mauvais que dans une conſternation ſi générale, elle fût la ſeule qui parût inſulter à la douleur publique. La pauvre Princeſſe ne le faiſoit point par malice, & le ſeul défaut qu'elle eût, étoit d'être la plus grande ricaneuſe du ſiécle: tout la faiſoit rire, & rien ne la divertiſſoit. Le Roi ſon Epoux avoit eu pluſieurs guerres avec les Princes voiſins ſur ce ſujet; car, dès qu'ils envoyoient faire part de quelque nouvelle funeſte, comme de la mort d'un Fils unique, elle répondoit aux Ambaſſadeurs avec leurs manteaux traînans, par des éclats de rire, dont ils étoient ſi ſcandaliſez, qu'ils ſortoient de l'audience pour faire de grandes dépêches à leurs Maîtres, toutes remplies de plaintes & d'indignation de ce que le droit des gens & la majeſté des Souverains étoient violez en leurs perſonnes. Cette maladie ne faiſant que croître & embellir, le Roi réſolut par l'avis de ſon Conſeil, qu'elle iroit en pelerinage à l'Oracle fameux du Coq, mais qu'elle partiroit com-

comme on fait dans ces occaſions, avec une ſuite très-médiocre; & d'autant que le Temple de cet Oracle eſt aux portes de Fourchimène, Capitale du Royaume de Bactriane, elle s'y rendit en déguiſant ſon nom & ſa qualité, pour éviter les cérémonies & la magnificence des réceptions.

Le Roi qui la ſuivoit *incognito*, voulut lui-même expoſer le ſujet du voyage à la Prêtreſſe du Temple; & tandis qu'il la conſultoit ſur les néceſſitez de la Reine, elle ſe tenoit les côtez de rire. La Prêtreſſe en fut indignée. Cependant, après quelques gambades & quelques contorſions, voici l'Oracle qu'elle prononça de la part du Coq:

Ce que le Pelerin deſire,
Au Pelerin arrivera.
La Pelerine accouchera;
Mais rira bien, dans la ſaiſon de rire,
Celui pour qui l'enfant rira.

Le commencement de cette réponſe n'étoit point obſcur; mais la fin embaraſſoit un peu les conjectures & les raiſonnemens des ſpéculatifs. Cependant l'Oracle tint parole, & la tint ſi bien, que la Reine, au bout de neuf mois, mit au monde un Fils & une Fille plus beaux l'un que l'autre, & tous deux plus beaux que tous les enfans du monde ne le ſont en naiſſant; mais il en coûta la vie à la pauvre Reine, qui mourut de rire en accouchant. Le Roi ne s'en conſola que par les enfans qu'elle lui laiſſoit, & par la douceur de pouvoir reſpirer dans ſon Palais ſans être éternellement étourdi par des éclats de rire immodérez. Mais ſon deſtin n'étoit pas de jouïr long-tems d'un bonheur tranquille. Au bout de ſix mois, le feu prit au milieu de la nuit à l'appartement de ſes cheres eſpérances. Il

y courut à la premiere allarme; & quoique tout s'empreſſât à ſon exemple, & que l'on courût au travers des flammes pour ſauver ſes enfans, l'embraſement fut ſi prompt & ſi terrible, qu'on ne put jamais en retirer que ſa Fille. La plupart des Officiers de ſa Maiſon, qui pour marquer leur zéle étoient reſtez juſques à l'extrémité dans le feu & la fumée, revinrent à moitié grillez, ſans avoir pu ſauver le petit Prince.

Cette perte mit tout l'Etat dans une déſolation extrême, & le Roi refuſoit abſolument de s'en conſoler; mais le tems qui conſole de tout, effaçoit inſenſiblement ſa douleur, en augmentant les attraits de la Princeſſe ſa Fille. C'étoit la vivante image de la Reine ſa Mere, hors qu'elle étoit plus grande, mieux priſe dans ſa taille, plus blanche, & plus blonde; que ſes yeux étoient mille fois plus brillans, & qu'elle eſt à préſent, s'il en faut croire ceux qui l'ont vûe, mille fois plus belle que toutes les Beautez de l'Univers. Mais hélas! pourſuivit-il avec un grand ſoupir, il s'en faut bien que ceux qui en parlent de cette maniere, n'aient vû toutes les Beautez de la terre. Après cette réflexion, il reſta quelques momens enſéveli dans une profonde rêverie, dont il ſortit enfin pour reprendre ainſi ſon diſcours.

Le Roi plus ébloui de ſes charmes, que tout ſon Peuple & toute ſa Cour, ne ceſſoit de ſe mirer dans ſon ouvrage; & la jugeant digne de toutes les Couronnes du monde, n'eut garde de ſonger à de ſecondes nôces pour lui ôter la ſienne. Mais, comme ſon étoile ne permettoit pas qu'il joüit d'un bonheur parfait dans ſa famille, cette Princeſſe ſi merveilleuſe, dont les regards étoient armez de traits & de feu, dont toute la perſonne & les moindres mouvemens étoient accompagnez d'une grace toute vive & toute animée, n'avoit jamais ouvert la bouche pour rire ou pour parler; & ce n'étoit que lorſ-

lorſqu'elle bâilloit, ce qui lui arrivoit aſſez ſouvent, qu'on voyoit les gencives les plus vermeilles, & les dents les plus blanches, qu'on verra jamais. Le bon Roi qui, pendant l'enfance de ſa Fille, n'avoit ceſſé de louer le Ciel de ce qu'elle n'avoit pas le défaut de ſa Mere, eût donné la moitié de ſon Royaume, lorſqu'elle fut devenue grande, pour la voir rire tout le jour & toute la nuit, tant il étoit ennuyé d'un ſérieux qui lui paroiſſoit encore plus inſupportable. On n'épargna rien pour lui faire rompre un ſilence qui déſoloit tout le monde, & pour la tirer d'un ſérieux qui ſembloit la deſeſpérer elle-même; car on voyoit bien par ſes manieres, qu'elle ſe divertiſſoit de tout, ſans que rien la fît rire. Tous les Chymiſtes, tous les Siffleurs de ſanſonnets, tous les Maîtres de langue, & les Précepteurs de tous les perroquets à qui l'on enſeignoit à parler, perdoient leur tems auprès d'elle. Il en étoit de même à l'égard de ſon ſérieux. On avoit raſſemblé tous les bouffons & tous les plaiſans, tant bons que mauvais du Royaume: on avoit même fait venir la plus excellente troupe des Comédiens de la Chine, qui ſont les meilleurs de l'Univers pour la farce, ſans que tout cela l'eût ſeulement fait ſourire.

Cependant, comme les malheurs qui paroiſſent ſans remède, ſont quelquefois ſuivis d'un déſaſtre encore plus funeſte, il ſurvint un accident qui rendit bien-tôt le Roi, la Cour, & toute la Province, du moins auſſi ſérieux qu'étoit la belle Princeſſe. Elle aimoit toutes ſortes de divertiſſemens, & ſur tout celui de la chaſſe. Une ſuperbe maiſon, ſituée dans le milieu d'une forêt délicieuſe, & diſtante d'une petite journée de la Capitale, étoit le ſéjour qu'elle avoit choiſi pour cet exercice: elle étoit plus ferme à cheval qu'une Amazone, plus belle en habit de chaſſe que Diane elle-même, & ſans comparaiſon plus adroite.

Un jour que l'ardeur de la chaſſe l'avoit emportée plus loin qu'à l'ordinaire, & qu'elle étoit fatiguée à force de tuer ou de pourſuivre les hôtes des bois, elle ſe trouva ſur le bord d'un fleuve qui paſſe au travers de la forêt, & juſtement le même, par l'embouchure duquel votre Chaloupe doit nous joindre au rivage où nous allons. Les eaux de ce fleuve ſont pour le moins auſſi claires que celles de la riviere où le Grand Alexandre penſa perdre la vie; mais il s'en faut bien qu'elles ſoient auſſi dangereuſes. Comme on en connoiſſoit les qualitez, on ne s'oppoſa point à l'envie que la Princeſſe eut de ſe rafraîchir. Elle s'y jetta donc encore toute couverte de ſueur & de pouſſiere, ſans attendre qu'on y eût tendu le magnifique pavillon de toile peinte brodée d'or & d'argent qu'on avoit coutume d'y dreſſer dans ces occaſions. Tous les hommes de ſa ſuite s'étoient retirez bien loin avant qu'elle fût deshabillée; mais deux Dames & quatre Filles d'honneur qui par ordre du Roi ſon Pere ne la quittoient point, les plus éternelles parleuſes du Royaume, s'étant jettées dans le fleuve, & s'étant rangées auprès d'elle, les bords de la riviere, les bois, & les rochers d'alentour, furent bien-tôt étourdis du caquet le plus immodéré qui fût jamais. Pour moi, je ſuis perſuadé qu'au lieu d'apprendre à parler à force de les entendre, ſelon l'intention du Roi, la pauvre Princeſſe excédée de leur flux de bouche, avoit fait vœu d'être muette toute ſa vie, pour ne leur pas reſſembler. Quoi qu'il en ſoit, il fallut bien-tôt lui refaire un nouveau train; car, tandis que la divine Princeſſe rafraîchiſſoit le plus beau corps du monde dans l'eau la plus claire & la plus délicieuſe qui fût jamais, ces babillardes ſe mirent à la louer en parlant toutes à la fois: l'une diſoit qu'il falloit que le Dieu de ce fleuve fût le plus ſot poiſſon du monde, de

voir

voir la beauté la plus parfaite de l'Univers dans ſon lit, ſans donner le moindre ſigne de vie: une autre s'écrioit que le bon Jupiter étoit apparemment bien vieilli, puiſqu'il ne ſe ſervoit d'aucune métamorphoſe pour rendre ſes hommages à une mortelle plus charmante que toutes les Déeſſes; lui, qui s'étoit transformé en Cigne & en Taureau pour des créatures qui n'auroient paru que comme des Servantes de cuiſine auprès d'une Beauté qui brilloit de cent mille appas au travers de la ſimple mouſſeline dont elle étoit couverte. On ne ſait ſi ce fut le Dieu du fleuve, étourdi de leur caquet, ou ceux de l'Olympe indignez de leur inſolence, qui voulurent les en punir; mais, quoi qu'il en ſoit, elles virent que les flots ſe ſoulevoient tout-à-coup; & comme elles tâchoient à gagner le rivage de peur de ſe noyer, elles virent derriere elles un Monſtre dont l'énorme grandeur rempliſſoit tout l'eſpace qu'il y avoit entre l'une & l'autre rive. Ce fut en vain qu'elles s'efforçoient de grimper ſur les bords de la riviere, quoique l'eau commençât à les égaler, elles furent entraînées par la rapidité du courant, & bien-tôt englouties, comme des grénouilles, dans la vaſte gueule du Crocodile qui les ſuivoit de près.

La Princeſſe qui avoit vû la fin tragique de ſes Dames & de ſes Filles d'honneur, eut moins envie de rire que jamais, d'autant que le Monſtre, après s'être amuſé à ſe faire curer les dents par un certain poiſſon qui le ſuit par-tout pour cela, venoit tout droit à elle. Son premier deſſein fut de franchir les bords du fleuve à la faveur des flots qui les avoient déja franchis, & de prendre ſon arc & ſes fléches pour ſe défendre, & pour attaquer le Crocodile; mais voyant que tous les hommes qui s'étoient retirez par reſpect avant qu'elle ſe mît dans l'eau, s'étoient raſſemblez aux cris des mal-

heureuſes, quand elle en voulut ſortir, ſa pudeur ne jugea pas à propos de s'expoſer à leurs regards, couverte d'une gaze mouillée. Dans cette extrémité, s'étant défaite de cette chemiſe qui l'auroit empêchée de nager avec liberté, elle fit tous ſes efforts pour ſe ſauver du Crocodile ; mais, comme il n'étoit qu'à dix pas d'elle, elle n'eſpéroit pas lui pouvoir échaper, lorſqu'aiant apperçu ſa chemiſe qui flottoit ſur l'eau, il s'en ſaiſit, & comme s'il eût été content de cette précieuſe dépouille, il ceſſa de pourſuivre la belle Princeſſe, & diſparut auſſi ſubitement qu'on l'avoit vû paroître.

La riviere qui s'étoit débordée pendant qu'il l'occupoit, rentra dans ſon lit; cela fit juger qu'il n'y reviendroit plus, du moins pour cette fois. La Princeſſe qui ſe trouvoit nue, ne laiſſoit voir que ſa tête au-deſſus de l'eau. Tout ce qui lui reſtoit de ſa ſuite, n'étoit compoſé que de ces hommes accourus aux cris des pauvres Dames que le Crocodile avoit dévorées : elle leur fit ſigne de dreſſer un de ces ſuperbes pavillons à quelque diſtance du fleuve. Dès que cela fut fait, elle leur fit encore ſigne de ſe retirer, pour lui laiſſer la liberté de ſortir de l'eau. Elle eut bien-tôt gagné le pavillon; & s'étant couverte de tous ſes habits, à la réſerve de ſa chemiſe, elle prit ſes armes, & aiant joint ſa ſuite qui s'étoit retirée par ſes ordres, elle monta à cheval, & tandis qu'elle ſe rendoit au magnifique Palais d'où elle étoit partie le matin, pluſieurs Couriers furent dépêchez à la Cour pour informer le Roi de ſon avanture. Il n'attendit pas le lendemain pour partir, toute ſa Cour le ſuivit, & dès la pointe du jour il ſe rendit auprès d'une Fille qu'il aimoit plus que ſa vie, & que le danger où elle s'étoit trouvée, ſembloit lui rendre plus chere que jamais. Il pleuroit de joye en l'embraſſant; enſuite il s'évanouïſſoit de frayeur au recit qu'on lui

lui faiſoit du Crocodile. Il ramena la Princeſſe le jour même, de peur qu'il ne s'aviſât de faire une ſeconde viſite, & qu'il ne trouvât moyen de ſortir de l'eau, pour faire le même ravage ſur la terre. Les rejouïſſances que l'on fit dans la Ville pour ſa délivrance, ne furent pas univerſelles: ceux que l'intérêt du ſang, ou celui de la tendreſſe, animoit pour les Beautez que le Monſtre avoit dévorées, étoient inconſolables de leur perte, & ſur-tout les Amans, qui ne ceſſoient de demander au Roi la permiſſion de parcourir les bords & les environs du fleuve juſqu'à ſon embouchure, pour venger la mort de leurs Divinitez, par celle de ce maudit Crocodile. Il y conſentit enfin, dès qu'il eut réſolu d'envoyer des Ingénieurs à l'embouchure de la riviere, pour la fermer par quelque ouvrage aux approches du Monſtre, avec ordre pourtant de ſuivre toujours les rives du fleuve en deſcendant vers la mer, afin de ne l'y pas enfermer, au lieu de lui en défendre l'entrée. Les Avanturiers ſervant d'eſcorte aux Ingénieurs, s'étant ſéparez en deux troupes, marcherent ſur les deux bords de la riviere, depuis l'endroit où le Crocodile avoit paru la premiere-fois, & maudiſſoient la fortune de ce qu'ils étoient déja parvenus à la moitié du cours de la riviere, ſans avoir des nouvelles de ce qu'ils cherchoient, lorſque ceux qui ſuivoient la rive droite, rencontrerent un marais qui les obligeoit à prendre un aſſez grand détour. Tandis qu'ils s'y diſpoſoient, ils virent ceux qui marchoient ſur le rivage oppoſé, ſe précipiter au milieu du fleuve: ils virent flotter un linge, & ne doutant pas que leurs Compagnons n'euſſent vû le Monſtre, ils ſe jetterent auſſi-tôt dans la riviere après eux; & le perfide Crocodile qui s'étoit mis en embuſcade dans les roſeaux du marais, ſe jetta ſur eux, &

les traita tous comme il avoit fait leurs Parentes ou leurs Maîtreſſes.

Les Ingénieurs avec leurs Ouvriers, de qui l'affaire n'étoit pas de ſe ſignaler par des actions de valeur ou de témérité, revinrent ſur leurs pas, & ſans eux on n'auroit jamais rien appris de la deſtinée des pauvres Avanturiers.

Pendant qu'on déploroit leur perte, comme ils avoient fait celle de leurs défuntes Maîtreſſes, on apprit que ce maudit Crocodile ne gardoit plus aucune meſure dans les ravages qu'il faiſoit : il avoit déſolé l'une & l'autre rive de la riviere, en dévorant le bétail & les paſteurs, qui n'aiant rien ſû de l'Avanture, y conduiſoient leurs troupeaux pour les y abreuver à l'ordinaire. Bien-tôt après, on vit diminuer dans la Ville cette abondance de vivres, & cette profuſion des choſes les plus rares & les plus ſingulieres qui ſervent au luxe & à la magnificence des Capitales, & que la riviere y conduiſoit de toutes les Régions du monde. Le Monſtre, caché comme on a dit, dans l'épaiſſeur des roſeaux où il s'étoit poſté, d'un ſeul ſaut du marais dans la riviere, abîmoit tous les bâtimens qui la remontoient avec leurs marchandiſes, & les miſérables qui les conduiſoient, devenoient ſa proye. On ne ſait, s'il avoit entendu dire que les femmes ſont naturellement plus tendres que les hommes ; mais il eſt conſtant qu'il avoit toute une autre avidité pour le beau ſexe qu'il n'avoit pour le nôtre.

Le Roi d'Aſtracan étoit tellement accablé de tant de malheurs annoncez coup ſur coup, qu'il ne ſavoit plus ce qu'il faiſoit ; cependant il ne ſavoit pas encore tous ſes malheurs.

La belle Princeſſe qui, à ſon retour, de trois cens ſoixante-quatorze douzaines de chemiſes que ſa feue Dame d'atour avoit eues en garde, n'en trouva point, ne put jamais en faire faire une ſeule

qui

qui lui convint. Après avoir épuiſé les magazins de la Ville & des environs, de mouſſeline, de toute ſorte de toile & de linge, elle fut réduite à ſe paſſer de chemiſe, qui étoit la choſe du monde qui lui faiſoit le plus de peine. Toutes les chemiſes neuves qu'elle avoit eſſayées, paroiſſoient comme enforcellées; car celles qu'elle avoit portées le jour, lui avoient ôté toute envie de boire ou de manger, & celles qu'elle avoit miſes la nuit, toute envie de dormir.

Le Roi, plus touché du chagrin de ſa Fille, que de tous ſes autres malheurs, crut qu'il n'avoit rien de mieux à faire dans cette extrémité, que d'envoyer de riches préſens par les grands Officiers de la Couronne, vers l'Oracle du Coq.

Ils furent bien reçus de la Prêtreſſe du Temple. & leurs préſens encore mieux; mais elle leur dit qu'il y avoit déja quelque tems que le Coq étoit allé rendre viſite au Grand Caramouſſal; & que c'étoit aux environs du Mont Atlas qu'ils auroient ſatisfaction ſur ce qu'ils étoient venus chercher aux environs de Fourchimène.

Quoique le Roi leur Maître fût affligé de ce retardement, il ne perdit pas courage, & ne donnant que le tems qu'il falloit pour les préparatifs, il dépêcha les mêmes Ambaſſadeurs avec trois cens Eléphans chargez de la plus magnifique toile peinte, & des plus beaux Singes qui fuſſent dans tous ſes Etats; & pour rendre la choſe encore plus touchante aux yeux de l'Enchanteur Caramouſſal, il y joignit ſa muſique de campagne, quoique cette muſique (au rapport de ceux qui l'ont entendue) ſoit beaucoup plus propre à faire devenir fou, qu'à divertir ceux qui n'y ſont pas accoutumez.

Le Prince de Trébizonde, alloit lui dire qu'il

en ſavoit quelque choſe; mais l'autre ne lui donna pas le tems, & pourſuivant ſon recit:

Les Satrapes d'Aſtracan s'étant, dit-il, mis en chemin avec leur toile peinte & leurs Guénons, après avoir côtoyé la Cherſoneſe Taurique, & traverſé l'une & l'autre Armenie, ſe rendirent enfin à une forêt, où ils penſerent perdre une partie des préſens dont ils étoient chargez. Je vous ai dit que trois cens Eléphans portoient chacun un vaſte balot de la plus riche toile peinte qui fût dans l'Univers, & qu'au haut de chacun de ces balots on avoit mis un Singe. Je ne ſais ce que le Roi leur maître prétendoit que le ſage Caramouſſal fît de trois cens Singes; mais, quoi qu'il en ſoit, il leur avoit recommandé ſur toutes choſes de n'en pas perdre un ſeul.

La forêt qu'il falloit traverſer pour ſe rendre où ils vouloient aller, étoit ſi farcie de toutes ſortes de bêtes fauves, qu'il fallut avoir recours à leur muſique pour s'y faire un paſſage. Dès qu'elle ſe fit entendre, on les vit fuir toutes éperdues, & diſparoître en un moment, plus effrayées que ſi toutes les meutes & tous les piqueurs du monde euſſent été à leurs trouſſes. Cependant cet heureux ſuccès penſa leur être funeſte quelque tems après; car ils ne furent pas plutôt au milieu de ce bois, formé de pommiers, de noyers, & d'amandiers, que tous leurs Singes qui du haut de leurs Eléphans n'avoient qu'un ſaut à faire pour ſe percher au haut des arbres, le firent dans un moment, à la réſerve d'un ſeul.

Ce Singe étoit le plus beau, le plus noble en ſes manieres, & le mieux fait de tous les Singes, mais ſi triſte, que les Satrapes pleurerent plus d'une fois pendant le voyage, de la douleur qui ſembloit l'accabler; car, bien loin de gambader, & de faire

toutes

toutes les bouffonneries que faiſoient ſes compagnons, il paſſoit la plus grande partie du tems à lire ; & quand il étoit interrompu par quelque accident, on le voyoit tantôt la tête appuyée ſur une des mains, s'enſévelir dans une profonde rêverie, & tantôt les bras croiſez lever les yeux au Ciel, pouſſer de longs ſoupirs, & répandre des larmes en ſi grande abondance, qu'il étoit impoſſible à ceux qui l'obſervoient, de ne lui pas tenir compagnie.

Il s'étoit donc remis à lire ſur ſon Eléphant, tandis que les autres déchaînez par la forêt faiſoient un tintamarre & un vacarme à deſeſpérer tous les environs. La caravane des Ambaſſadeurs fut obligée de s'arrêter trois jours entiers dans ce bois, avant que de pouvoir les raſſembler ; car ils ne quitterent les arbres pour rejoindre la compagnie, que lorſqu'ils furent excédez de toutes ſortes de fruits : encore n'en revinrent-ils pas tous ; car, à quelques jours de là, il en mourut trois d'une indigeſtion d'amandes, & trois autres d'un dévoyement cauſé par les pommes vertes dont ils s'étoient crévez. Tout ce que purent faire les Envoyez du Roi, fut de les écorcher, & d'en emplir les peaux de paille, pour qu'il ne manquât rien au nombre lorſqu'ils auroient l'honneur de les préſenter au célébre Caramouſſal.

Dès qu'ils furent au pied de la Montagne, ils envoyerent donner avis de leur arrivée par un Courier, & ſavoir en même tems de l'Enchanteur, ſi ſon plaiſir étoit qu'ils ſe miſſent en chemin avec tout leur équipage, pour ſe rendre à ſa demeure ; ou bien s'il aimoit mieux qu'ils fiſſent camper leur caravane aux environs, en attendant qu'il ordonnât de quelle maniere il vouloit qu'ils lui fiſſent voir les préſens dont ils étoient chargez.

Le Courier revint au bout de trois jours, & leur

dit que Caramouſſal n'étoit plus à l'endroit qu'il habitoit d'ordinaire; que s'étant retiré tout au ſommet du Mont Atlas, il n'y avoit que leurs Singes qui puſſent grimper juſques-là; qu'il avoit cru devoir les en avertir, afin qu'ils priſſent leur parti. Celui qu'ils prirent à cette nouvelle, fut de laiſſer leurs préſens & leur ſuite ſous ſure garde au pied de la Montagne, & de gagner du mieux qu'ils pourroient, l'endroit où l'on venoit d'apprendre qu'il s'étoit retiré.

Ils marcherent quinze jours durant, toujours en montant, par la route la plus pénible qui fût jamais, ſans rien trouver que des rochers & des précipices. Enfin, après avoir maudit plus d'une fois le Crocodile qui leur donnoit tant de peine, & la préférence dont on les avoit honorez pour cet illuſtre emploi, les objets qui s'offrirent à leurs yeux, & la route même, leur parurent moins effroyables. Quoiqu'ils montaſſent toujours, ils trouverent de petits valons arroſez de ruiſſeaux agréables dont les bords étoient embellis de fleurs champêtres: ils virent des oiſeaux d'une eſpéce toute nouvelle, à meſure qu'ils montoient, & de petits pavillons répandus par-ci par-là. Ce fut à ſix-cens ſtades plus haut, qu'ils n'eurent plus à monter, & qu'ils ne virent que le Ciel au-deſſus d'eux, qu'ils rencontrerent le fameux Caramouſſal.

Il ſortit d'un pavillon plus grand que ceux qu'ils avoient vûs en montant, qui d'un côté étoit ombragé d'un nombre infini d'orangers, & de l'autre environné de pluſieurs machines qui ſoutenoient des aſtrolabes, des téleſcopes, & tous les inſtrumens dont on ſe ſert pour obſerver le cours des Aſtres. Lorſqu'il ſortit de ce pavillon, il étoit accompagné d'un homme qui portoit le bras en écharpe. Comme ils étoient en peine lequel des deux étoit celui qu'ils cherchoient, il s'avança

vers eux, & leur demanda civilement ce que les Satrapes du grand Roi d'Aſtracan ſouhaitoient de Caramouſal. A ces mots, ils ſe proſternerent devant lui, comme ils auroient fait devant quelque Divinité ; car ſa préſence leur inſpira tout un autre reſpect, que cette vénération que ſa renommée par-tout répandue ſembloit exiger. Ils s'étoient attendus à voir la figure hideuſe d'un Enchanteur, ou tout au moins quelque Vieillard à longue barbe, tout courbé par ſon extrême décrépitude ; mais ils furent bien étonnez de voir un grand homme qui, quoique ſur le retour de ſon âge, avoit l'air auguſte, le port majeſtueux, & qui étoit vêtu le plus noblement du monde.

Il les releva d'abord. Ils expoſerent leur commiſſion, les circonſtances des malheurs ſur leſquels ils venoient le conſulter, & lui firent le dénombrement des préſens qu'ils lui portoient.

Après les avoir paiſiblement écoutez, il les conduiſit, avant que de leur répondre, vers un endroit de la Montagne dont on découvroit toute la mer, & dont on auroit pu découvrir toute la terre, ſi la vûë des hommes en étoit capable. Ils furent épouvantez de la prodigieuſe élévation où ils ſe virent : les Iſles qui s'élevoient dans la mer, leur parurent comme de petites taches noires, & les plus gros Vaiſſeaux comme des atômes flottans. Ce fut alors que prenant la parole, il leur tint ce diſcours : Je ne ſuis rien moins que ce que croyoient la plupart de ceux qui ne me connoiſſent que par une réputation que je ne mérite pas. Il eſt bien vrai qu'une connoiſſance acquiſe par de longues méditations, une ſpéculation continuelle, & peut-être la proximité des corps céleſtes, m'ont donné de grandes lumieres dans tout ce que l'Aſtrologie a de plus infaillible : je dirai même que la plupart des Oracles ont moins de certitude dans leurs réponſes,

ponſes, qu'il n'y en a dans mes conjectures & mes prédictions. Pour celui du Coq, d'où l'on vous a renvoyé vers moi, ou plutôt qu'on vous a conſeillé de chercher en ces lieux, il n'eſt plus queſtion deſormais de ſa divinité : d'autres ſoins & d'autres emplois l'occupent.

Conſidérez, pourſuivit-il, la diſtance qu'il y a de l'endroit où nous ſommes, juſques aux flots qui ſe briſent contre le pied de la Montagne : ſi le Roi votre maître pouvoit raſſembler trois Rouëts qui ſont diſperſez par le monde, il ne lui ſeroit pas impoſſible par le moyen de ces trois Rouëts, de faire une corde qui, du ſommet du Mont Atlas où nous ſommes, pût atteindre juſques à la ſurface de la mer. Cet ouvrage achevé, tous ſes ſouhaits ſeroient accomplis, le Monſtre diſparoîtroit pour jamais, la Princeſſe ſa Fille riroit, parleroit, & les mêmes Rouëts lui fileroient une chemiſe plus fine que celle qu'elle a perdue, ſans qu'elle lui ôtât l'appetit pendant le jour, ni le repos pendant la nuit ; mais, comme il eſt impoſſible, que le Roi d'Aſtracan ſoit jamais en poſſeſſion de ces Rouëts enchantez tous trois enſemble, voici ce que je lui conſeillerois de faire, pour ſauver ſes Etats d'une entiere déſolation, & pour donner à la plus belle Princeſſe de l'Univers ce qui lui manque pour être la plus heureuſe & la plus accomplie : Qu'il faſſe publier par toutes les Régions de la Terre, que quiconque fera rire la Princeſſe, ou vaincra le Crocodile en combat ſingulier, n'aura qu'à choiſir pour ſa recompenſe, ou l'adorable Mouſſeline avec tous les Etats du Roi ſon Pere, ou bien toutes les forces & toute la puiſſance du même Roi, pour l'aſſiſter dans telle autre conquête qu'il pourroit méditer. Qu'il ſoit permis aux Avanturiers de combattre le Monſtre quand ils n'auroient

roient pas réuſſi dans l'autre entrepriſe; car il eſt indifférent qu'on commence par le Monſtre, ou par la Princeſſe ; qu'elle ſoit acceſſible à tous ceux qui demanderont à la voir, de quelque figure, & de quelque condition qu'ils puiſſent être ; & enfin qu'elle ne manque pas de faire un voyage de deux mois chaque année, pour expoſer ſes appas divins dans les différentes Provinces qui joignent les Etats du Roi ſon Pere. Allez, illuſtres Satrapes, pourſuivit-il, rendez au Prince qui vous envoye, les magnifiques préſens dont il a voulu m'honorer. Caramouſſal ne veut pour recompenſe des ſervices qu'il rend, que le plaiſir de les avoir rendus. Et ſi l'arc & les fléches, dit celui qui portoit le bras en écharpe, ſe trouvoient parmi leurs préſens, ou leur équipage? Les Ambaſſadeurs qui ne s'étoient pas aviſez de le regarder avec attention avant ce diſcours, tournerent les yeux ſur lui, & penſerent tomber de leur haut, de lui voir une bouche ſi prodigieuſement grande, qu'elle n'en devoit rien à l'énormité de celle du Roi Fortimbras. Caramouſſal, ſans être ſurpris de leur étonnement, prévint les proteſtations que les Ambaſſadeurs alloient faire, qu'ils n'avoient ni arc ni fléches; & s'adreſſant à celui qui portoit le bras en écharpe : Ce n'eſt pas, lui dit-il, ſi près de ces lieux, qu'il faut eſpérer de retrouver les armes dont vous parlez. Enſuite aiant congédié Meſſieurs de l'Ambaſſade, ils rejoignirent leur caravane en moins de tems & avec moins de peine qu'ils n'avoient eu à ſe rendre auprès du Grand Caramouſſal.

Comme ils avoient été long-tems abſens, ils firent la revûë des Eléphans, de leurs balots de toile peinte, & de leurs Singes; le compte ſe trouva juſte, à la réſerve du Singe affligé, qui, depuis huit jours, avoit diſparu, ſans que ceux qu'on avoit laiſ-

laiſſez à la garde de l'équipage, puſſent dire de quelle maniere, & ſans qu'on en eût pu ſavoir des nouvelles, quelque recherche qu'on eût faite partout à la ronde.

Les Satrapes, affligez de ſa perte, & de n'avoir pu du moins trouver ſon corps pour le bourer de paille, comme ils avoient fait ceux des ſix autres, ſe mirent en chemin, pour ſe rendre auprès du Roi leur maître.

A la ſixiéme journée de chemin, après avoir fait un long détour pour éviter le bois ſi funeſte à leurs Singes, il leur arriva une avanture qui les embaraſſa d'abord, quoique la fin leur donnât beaucoup de joye. Ils apperçurent de loin des chameaux, eſcortez d'une troupe de gens armez. Comme les Chefs de cette troupe paroiſſoient être de quelque conſéquence, & que les chameaux ſi ſoigneuſement gardez, leur parurent chargez de quelque choſe de rare ou de précieux, ils ordonnerent à leur muſique de jouer auſſi-tôt qu'ils furent en état de ſe faire entendre. A ce concert infernal, il n'y eut ni bête ni homme, parmi ceux qu'ils avoient prétendu honorer, qui fût capable de réſiſter; mais, ſur-tout, les chameaux faiſoient rage de regimber, de ſe cabrer, & de mettre le deſordre par-tout. Dans la frayeur épouvantable dont ils étoient ſaiſis, ils jetterent à terre les charges qu'ils portoient, & ces charges en tombant firent ouvrir certaines cages de fer, d'où ſortirent certains tigres & certains lions, qui ne plurent pas aux Muſiciens de la ſérénade; car ils vinrent droit ſur eux, & il en coûta la vie à quelques-uns des moins diligens à ſe ſauver.

Cependant les Eléphans faiſoient bonne contenance, & les Singes fort mauvaiſe; car, tandis que les premiers tenoient ces bêtes carnacieres en reſpect avec leurs trompes, les Singes rempliſ-

ſoient

ſoient l'air de cris effroyables, & gâtoient toute la magnifique toile peinte ſur laquelle ils étoient perchez. Ce fut dans ce moment que la gloire de tous les Singes de l'Univers, ſortant de derriere une pointe de rocher dont il s'étoit couvert, parut, au grand étonnement des Satrapes. Il étoit armé d'un arc & d'un carquois garni de fléches. Il en choiſit une pour chaque tigre & une pour chacun des lions, & d'une atteinte infaillible, leur en perça le cœur l'un après l'autre: quand il les vit par terre, il fut de ſang-froid retirer ſes fléches de leurs corps, ſalua les Satrapes ſes conducteurs, & diſparut parmi les rochers qui bordoient la plaine, auſſi ſubitement qu'il s'étoit offert à leurs yeux.

Je ne ſais de quelle maniere les Ambaſſadeurs & l'eſcorte des lions & des tigres ſe ſéparerent après cette avanture; mais on ſait que les premiers (de retour à la Cour d'Aſtracan,) aiant informé le Roi leur maître de la réponſe & des conſeils du Grand Caramouſſal, qu'ils avoient apportez par écrit, le Roi, de l'avis de ſon Conſeil, & du conſentement de la Princeſſe ſa Fille, avoit envoyé publier par tout l'Univers, les conditions auxquelles il étoit permis à tous Avanturiers d'entrer en lice, d'aſpirer à la poſſeſſion de la plus belle Princeſſe qui fût ſous le Ciel, & de l'un des plus puiſſans Empires de la Terre.

Comme, depuis cette publication, la renommée avoit porté le bruit de la beauté de la Princeſſe, encore plus loin que n'avoit fait le péril effroyable, ou la ſingularité des deux Avantures qu'on devoit éprouver, la Princeſſe n'a pas manqué de ſe promener par toutes les Provinces à la ronde pendant deux ou trois mois de chaque année; tous ceux qui l'ont vûe, ſoit dans ſes voyages, ſoit à la Cour du Roi ſon Pere, ont trouvé ſa beau-

beauté infiniment au-deſſus de ce qu'on en publioit; & la plupart, ſéduits par tant d'éclat & par des eſpérances ſi brillantes, ont ſuccombez dans l'épreuve des Avantures.

Voilà, Seigneur, me dit le Chevalier de l'Alène, ce qui nous raſſemble ici, & voilà l'Avanture que votre parole vous engage de tenter. En finiſſant ce recit, nous nous trouvâmes au bord du fleuve, où mes yeux furent ſurpris du plus rare & du plus magnifique ſpectacle qu'on puiſſe voir.

Mais je crois qu'il eſt bon de remettre le reſte du recit que faiſoit le Prince de Trébizonde, à la ſeconde Partie de ces Mémoires.

VOYAGE
DE
BACHAUMONT,
ET
CHAPELLE.

VOYAGE
DE MESSIEURS
DE BACHAUMONT
ET
CHAPELLE
A ENCAUSSE, EN GASCOGNE.

A Meſſieurs BROUSSIN.

CEſt en Vers que je vous écris,
Meſſieurs les deux Freres, nourris
Auſſi-bien que gens de la Ville.
Auſſi voit-on plus de Perdrix
En dix jours chez vous, qu'en deux mille
Chez les plus Friands de Paris.
Vous vous attendez à l'Hiſtoire
De ce qui nous eſt arrivé,
Depuis que, par le long pavé,
Qui conduit aux Rives de Loire,
Nous partîmes pour aller boire

Les eaux dont je me ſuis trouvé
Aſſez mal, pour vous faire croire
Que les Deſtins ont réſervé
Ma guériſon & cette gloire
Au remède tant éprouvé,
Et par qui, de fraîche mémoire,
Un de nos Amis s'eſt ſauvé
Du bâton à pomme d'yvoire.

Vous ne ſerez pas frustrez de votre attente, & vous aurez, je vous aſſure, une aſſez bonne Relation de nos Avantures; car Monſieur de Bachaumont qui m'a ſurpris, comme j'en commençois une mauvaiſe, a voulu que nous la fiſſions enſemble, & j'eſpere qu'avec l'aide d'un ſi bon ſecond, elle ſera digne de vous être envoyée.

CHAPELLE.

Contre le ſerment ſolemnel que nous avions fait Monſieur Chapelle & moi, d'être ſi fort unis dans ce Voyage, que toutes choſes ſeroient en commun, il n'a pas laiſſé, par une diſtinction Philoſophique, de prétendre en pouvoir ſéparer ſes penſées; & croyant y gagner, il s'étoit caché de moi pour vous écrire. Je n'ai pu ſouffrir qu'il eût ſeul cet avantage. Ses Vers m'ont paru d'une maniere ſi aiſée, que m'étant imaginé qu'il étoit bien facile d'en faire de même,

Quoique malade & pareſſeux,
Je n'ai pu m'empêcher de mettre
Quelques-uns des miens avec eux.
Ainſi le reſte de la Lettre
Sera l'Ouvrage de tous deux.

Bien

Bien que nous ne ſoyons pas tout-à-fait aſſurez de quelle façon vous aurez traité notre abſence, & ſi vous méritez le ſoin que nous prenons de vous écrire, & vous rendre ainſi compte de nos actions; nous ne laiſſons pas néanmoins de vous envoyer le recit de tout ce qui s'eſt paſſé dans notre Voyage, ſi particulierement, que vous en ſerez aſſurément ſatisfaits. Nous ne vous ferons point ſouvenir de notre ſortie de Paris; car vous en fûtes témoins, & peut-être même que vous trouvâtes étrange de ne voir ſur nos viſages que des marques d'un médiocre chagrin. Il eſt vrai que nous reçûmes vos embraſſemens avec aſſez de fermeté, & nous vous parûmes ſans doute bien Philoſophes

Dans les aſſauts & les allarmes
Que donnent les derniers adieux.
Mais il fallut rendre les armes
En quittant tout de bon ces lieux
Qui pour nous avoient tant de charmes;
Et ce fut lors, que de nos yeux
Vous euſſiez vû couler des larmes.

Deux petits cerveaux deſſéchez n'en peuvent pas fournir une grande abondance: auſſi furent-elles en peu de tems eſſuyées; & nous vîmes le Bourg la Reine d'un œil ſec. Ce fut en ce lieu que nos pleurs ceſſerent, & que notre appetit commença. Mais l'air de la campagne l'avoit rendu ſi grand dans ſa naiſſance, qu'il devint tout-à-fait preſſant vers Antoni, & preſqu'inſupportable à Longjumeau. Il nous fut impoſſible de paſſer outre, ſans l'appaiſer auprès d'une fontaine dont l'eau paroiſſoit la plus claire & la plus vive du Monde.

Là, deux Perdrix furent tirées

D'entre les deux croutes dorées
D'un bon pain rôti, dont le creux
Les avoit juſques-là ſerrées;
Et d'un appetit vigoureux
Toutes deux furent dévorées,
Et nous firent mal à tous deux.

Vous ne croirez pas aiſément, que des eſtomacs auſſi bons que les nôtres, aient eu de la peine à digérer deux perdrix froides? voilà pourtant en vérité la choſe comme elle eſt. Nous en fûmes toujours incommodez juſques à Saint-Euverte où nous couchâmes, deux jours après notre départ, ſans qu'il nous arrivât rien qui mérite de vous être mandé. Vous ſavez le long ſéjour que nous y fîmes; & vous ſavez encore que Mr. Boyer, dont tous les jours nous eſpérions l'arrivée, en fut la cauſe. Des gens qu'on oblige d'attendre, & qu'on tient ſi long-tems en incertitude, ont apparemment de méchantes heures; mais nous trouvâmes moyen d'en avoir de bonnes dans la converſation de Monſieur l'Evêque d'Orléans, que nous avions l'honneur de voir aſſez ſouvent, & dont l'entretien eſt tout-à-fait agréable. Ceux qui le connoiſſent, vous auront pu dire que c'eſt un des plus honnêtes-hommes de France; & vous en ſerez entierement perſuadez, quand vous apprendrez qu'il a

L'eſprit & l'ame d'un d'Elbène,
C'eſt-à-dire, avec la bonté,
La douceur & l'honnêteté,
Cette vertu mâle & Romaine
Qu'on reſpecte en l'Antiquité.

Nos ſoirées ſe paſſoient le plus ſouvent ſur le bord de

de la Loire; & quelquefois les après-dînées, quand la chaleur étoit plus grande, dans les routes de la forêt qui s'étend du côté de Paris. Un jour pendant la canicule, à l'heure que le chaud eſt le plus inſupportable, nous fûmes bien ſurpris d'y voir arriver une maniere de courrier aſſez extraordinaire,

Qui, ſur une Mazette outrée,
Bronchant à tout moment trotoit.
D'ours ſa caſaque étoit fourrée,
Comme le bonnet qu'il portoit;
Et ce Cavalier-ci étoit
Tout couvert de toile cirée,
Qui, par le ſoleil retirée,
Et fondant par tout dégoutoit.
Ainſi l'on peint dans les tableaux
Un Icare tombant des nuës,
Où l'on voit dans l'air épandues
Ses aîles de cire en lambeaux,
Par l'ardeur du ſoleil fondues,
Cheoir autour de lui dans les eaux.

La comparaiſon d'un homme qui tombe des nuës, avec un qui court la poſte, vous paroîtra peut-être bien hardie; mais, ſi vous aviez vû le tableau d'un Icare que nous trouvâmes quelques jours après dans une hôtellerie, cette viſion vous ſeroit venue comme à nous, ou tout au moins, vous ſembleroit ſemblable. Enfin, de quelque façon que vous la receviez, elle ne vous ſauroit paroître plus bizarre que le fut à nos yeux la figure de ce Cavalier, qui ſe trouva être par hazard notre Ami d'Abbeville. Quoique notre joye fût extrême dans cette rencontre,

nous n'oſâmes pourtant pas nous hazarder de l'embraſſer en l'état qu'il étoit. Mais, ſi-tôt

Qu'au logis il fut déciré,
Frotté, débotté, défouré,
Et qu'il nous parut délaſſé,
Il fut, comme il faut, embraſſé.

Nous écrivîmes en ce tems-là, comme après avoir attendu l'homme que vous ſavez inutilement, nous réſolûmes enfin de partir ſans lui. Il fallut avoir recours à Blande pour une voiture, n'en pouvant trouver de commodes à Orléans. Le ſoir qu'il nous devoit arriver un caroſſe de Paris, nous reçûmes une lettre, au matin, de Monſieur Boyer, par laquelle il nous aſſuroit qu'il viendroit dedans, & que ce ſoir-là nous ſouperions enſemble. Après donc avoir donné les ordres néceſſaires pour le recevoir, nous allâmes au-devant de lui. A cent pas des portes parut le long du grand-chemin une maniere de coche délabré, tiré par quatre vilains chevaux, & conduit par un vieux cocher de louage.

Un équipage en ſi mauvais ordre ne pouvant être que ce que nous cherchions, nous en fûmes bientôt aſſurez, quand ceux qui étoient dedans, aiant reconnu nos livrées, firent arrêter;

Et lors ſortit, avec grands ris,
Un Béquillard d'une portiere,
Bazané, courbé, ſec, & gris,
Béquillant de même maniere
Que Boyer béquille à Paris.

A cette démarche, qui n'eût cru voir Monſieur Boyer?

Boyer ? & cependant c'étoit le petit Duc avec Monſieur Potel. Ils s'étoient tous deux ſervis de la commodité de ce carroſſe, l'un pour aller à la maiſon de Monſieur ſon Frere auprès de Tours, & l'autre à quelques affaires qui l'appelloient dans le même Pays. Après les civilitez ordinaires, nous retournâmes tous dans la Ville, & nous fûmes une lettre d'excuſe qu'ils apportoient de la part de Mr. Boyer; & cette fâcheuſe nouvelle nous fut depuis confirmée de bouche par ces Meſſieurs. Ils nous aſſurerent que, nonobſtant la fiévre qui l'avoit pris malheureuſement cette nuit, il n'eût pas laiſſé de partir avec eux, comme il l'avoit promis, ſi ſon Médecin qui ſe trouva chez lui par hazard à quatre heures du matin, ne l'en eût empêché. Nous crûmes ſans beaucoup de peine que, puiſqu'il ne venoit pas après tant de ſermens, il étoit aſſurément

Fort malade, & preſqu'aux abois;
Car on peut, ſans qu'on le cajole,
Dire pour la premiere fois,
Qu'il avoit manqué de parole.

Il fallut donc ſe réſoudre à marcher ſans Monſieur Boyer. Nous en fûmes d'abord un peu fâchez, mais, avec ſa permiſſion, en peu de tems conſolez. Le ſouper préparé pour lui ſervit à régaler ceux qui vinrent à ſa place; & le lendemain tous enſemble nous allâmes coucher à Blois. Durant le chemin, la converſation fut un peu goguenarde; auſſi véritablement étions-nous avec des gens de bonne compagnie. Etant arrivez, nous ne ſongeâmes d'abord qu'à chercher Monſieur Coulon : après une ſi longue abſence, chacun mouroit d'envie de le voir. Il étoit dans une hôtellerie, avec Monſieur le Préſident de Bailleul, faiſant ſi bien les honneurs de

la Ville, qu'à peine nous put-il donner un moment pour l'embraſſer. Mais le lendemain à notre aiſe nous renouvellâmes une amitié qui, par le peu de commerce que nous avions eu depuis trois années, ſembloit avoir été interrompue. Après mille queſtions faites toutes enſemble, comme il arrive ordinairement dans une entrevûë de bons amis qui ne ſe ſont point rencontrez depuis long-tems, nous eûmes, quoiqu'avec regret, une extrême curioſité d'apprendre de lui, comme la perſonne la mieux inſtruite, & que nous ſavions avoir été le ſeul témoin de tout le particulier,

Ce que fit en mourant notre pauvre ami Blot,
Et ſes moindres diſcours, & ſa moindre penſée.
La douleur nous défend d'en dire plus d'un mot:
Il fit tout ce qu'il fit d'une ame bien ſenſée.

Enfin, aiant cauſé de beaucoup d'autres choſes, qu'il ſeroit trop long de vous dire, nous allâmes enſemble faire la révérence à Son Alteſſe Royale (*); & de-là dîner chez lui avec Monſieur & Madame la Préſidente de Bailleul.

Là, d'une obligeante maniere,
D'un viſage ouvert & riant,
Il nous fit bonne & grande chere,
Nous donnant à ſon ordinaire
Tout ce que Blois a de friand.

Son couvert étoit le plus propre du monde. Il ne ſouffroit pas ſur la nape une ſeule miette de pain.

(*) *Gaſton* Duc d'Orléans, Frere de Louis XIII. Il s'étoit retiré à Blois en 1652. où il mourut le 2. Février l'an 1660.

pain. Des verres bien rincez de toutes ſortes de figures brilloient ſans nombre ſur ſon buffet; & la glace étoit tout autour en abondance.

En ce lieu ſeul nous bûmes frais;
Car il a trouvé des merveilles
Sur la glace & ſur les baquets,
Et pour empêcher les bouteilles
D'être à la merci des Laquais.

La Sale étoit parée pour le Bal du ſoir; toutes les Belles de la Ville priées; tous les violons de la Province aſſemblez; & tout cela ſe faiſoit pour divertir Madame de Bailleul.

Et cette belle Préſidente
Parut ſi belle ce jour-là,
Qu'elle en devoit être contente;
Car ſurement elle effaça
Tant de Beautez qu'à Blois on vante.

Ni la bonne compagnie, ni les divertiſſemens qui ſe préparoient, ne purent nous empêcher de partir incontinent après le dîner. Amboiſe devoit être notre couchée; & comme il étoit déja tard, nous n'eûmes que le tems qu'il falloit pour y pouvoir arriver. La ſoirée s'y paſſa fort mélancoliquement, dans le déplaiſir de n'avoir plus à voyager ſur la levée & ſur les rives de cette agréable (*) Riviere,

Qui, par le milieu de la France,
Entre ſes plus heureux Côteaux,
Laiſſe

(*) La Loire.

Laiſſe en paix répandre ſes eaux,
Et porter par-tout l'abondance
Dans cent Villes & cent Châteaux
Qu'elle embellit de ſa préſence.

Depuis Amboiſe juſqu'à Fontollade, nous vous épargnerons la peine de lire le recit des incommoditez de quatre méchans gîtes, & à nous le chagrin d'un ſi fâcheux reſſouvenir: vous ſaurez ſeulement que la joye de Monſieur de Luſſans ne parut pas petite de voir arriver chez lui des perſonnes qu'il aimoit ſi tendrement Mais, nonobſtant la beauté de ſa maiſon, & ſa grande chere, il n'aura que les cinq Vers que vous avez déja vûs:

Ni les Pays où croît l'encens,
Ni ceux d'où vient la caſſonade,
Ne ſont point pour charmer les ſens
Ce qu'eſt l'aimable Fontollade
Du tendre & commode Luſſans.

Il ne ſe contenta pas de nous avoir ſi bien reçus chez lui, il voulut encore nous tenir compagnie juſqu'à Blaye. Nous nous détournâmes un peu de notre chemin, pour aller rendre tous enſemble nos devoirs à Monſieur le Marquis de Jonſac, ſon Beau-Frere. Un compliment de part & d'autre décida la viſite; & de tous les offres qu'il nous fit, nous n'acceptâmes que des perdreaux & du pain tendre. Cette proviſion nous fut aſſez néceſſaire, comme vous allez voir;

Car, entre Blaye & Jonſac,
On ne trouve que Croupignac.
Or, Croupignac eſt très-funeſte;

Car

Car ce Croupignac eſt un lieu,
Où ſix mourans faiſoient le reſte
De cinq ou ſix cens que la peſte
Avoit envoyé devant Dieu ;
Et ces ſix mourans s'étoient mis
Tous ſix dans un même logis.
Un ſeptiéme, ſoi-diſant Prêtre,
Plus peſtiféré que les ſix,
Les confeſſoit par la fenêtre,
De peur, diſoit-il, d'être pris
D'un mal ſi fâcheux & ſi traître.

Ce lieu ſi dangereux & miſérable fut traverſé bruſquement, & n'eſpérant pas trouver de Village, il fallut ſe réſoudre à manger ſur l'herbe, où les perdreaux & le pain tendre de Monſieur de Jonſac furent d'un grand ſecours. Enſuite de ce repas ſi cavalier, continuant notre chemin, nous arrivâmes à Blaye, mais ſi tard, & le lendemain nous en partîmes ſi matin, qu'il nous fut impoſſible d'en remarquer la ſituation qu'à la clarté des étoiles. Le montant qui commençoit de très bonne heure, nous obligeoit à cette diligence. Après donc avoir dit mille adieux à Luſſans, & reçu mille baiſers de lui, nous nous embarquâmes dans une petite chaloupe, & voguâmes long-tems avant le jour.

Mais, ſi-tôt que par ſon flambeau
La lumiere nous fut rendue,
Rien ne s'offrit à notre vûë,
Que le Ciel, & notre bâteau,
Tout ſeul dans la vaſte étenduë
D'une affreuſe campagne d'eau.

La Garonne eſt effectivement ſi large, depuis qu'au Bec d'Abeſſe elle eſt jointe avec la Dordogne, qu'elle reſſemble tout-à-fait à la Mer; & ſes marées remontent avec tant d'impétuoſité, qu'en moins de quatre heures nous fîmes le trajet ordinaire,

Et vîmes, au milieu des eaux,
Devant nous paroître Bourdeaux,
Dont le Port en Croiſſant reſſerre
Plus de Barques & de Vaiſſeaux,
Qu'aucun autre Port de la Terre.

Sans mentir, la Riviere en étoit alors ſi couverte, que notre chaloupe eut bien de la peine à trouver une place pour aborder. La Foire qui ſe devoit tenir dans peu de jours, avoit attiré cette grande quantité de Navires & de Marchands preſque de toutes ſortes de Nations, pour charger les vins en ce Pays;

Car ce fameux & riche Port,
En cette ſaiſon a la gloire
De donner tout les ans à boire
Preſqu'à tous les Peuples du Nord.

Ces Marchands emportent de-là tous les ans une effroyable quantité de vins; mais ils n'emportent pas les meilleurs. On les traite d'Allemans; & nous apprîmes qu'il étoit défendu, non ſeulement de leur en vendre pour l'enlever, mais encore de leur en laiſſer boire dans les cabarets. Après être deſcendus ſur la Gréve, & avoir admiré quelque tems la ſituation de cette Ville, nous nous retirâmes au Chapeau rouge, où Monſieur Talemand nous vint prendre auſſi-tôt qu'il ſût notre arrivée.

rivée. Depuis ce moment nous ne nous retirâmes dans notre logis, pendant notre ſéjour à Bourdeaux, que pour y coucher. Les journées toutes entieres ſe paſſoient le plus agréablement du monde chez Monſieur l'Intendant; car les plus honnêtes-gens de la Ville n'ont point d'autre réduit que ſa maiſon. Il n'y a point d'homme dans le Parlement qui ne ſoit ravi d'être de ſes amis. Il a trouvé même que la plupart étoient ſes couſins; & on le croiroit plutôt le Premier Préſident de la Province, que l'Intendant. Enfin, il eſt toujours de même que vous l'avez vû, hormis que la dépenſe eſt plus grande. Mais, pour Madame l'Intendante, nous vous dirons en ſecret, qu'elle eſt tout-à-fait changée.

Quoique ſa beauté ſoit extrême,
Qu'elle ait toujours ce grand œil bleu,
Plein de douceur, & plein de feu,
Elle n'eſt pourtant plus la même;
Car nous avons appris qu'elle aime,
Et qu'elle aime bien fort, le Jeu.

Elle qui ne connoiſſoit pas autrefois les cartes, paſſe maintenant les nuits à jouer au Lanſquenet. Toutes les femmes de la Ville ſont devenues Joueuſes pour lui plaire: elles viennent régulierement chez elle la divertir; & qui veut voir une belle Aſſemblée, n'a qu'à lui rendre viſite. Mademoiſelle du Pin ſe trouve-là toujours bien à propos, pour entretenir ceux qui n'aiment pas le jeu. En vérité, ſa converſation eſt ſi fine & ſi ſpirituelle, que ce ne ſont point les plus mal partagez. C'eſt-là que Meſſieurs les Gaſcons apprennent le bel air, & la belle façon de parler.

Mais cette agréable du Pin,
Qui dans ſa maniere eſt unique,
A l'eſprit méchant & bien fin;
Et ſi jamais Gaſcon s'en pique,
Gaſcon fera mauvaiſe fin.

Au-reſte, ſans faire ici les Goguenards ſur Meſſieurs les Gaſcons, puiſque Gaſcons y a, nous commencions nous-mêmes à courir quelque riſque; & notre retraite un peu précipitée ne fut pas mal à propos. Voyez pourtant quel malheur! Nous nous ſauvons de Bourdeaux, pour donner deux jours après dans Agen.

Agen, cette Ville fameuſe,
De tant de Belles le ſéjour,
Si fatale & ſi dangereuſe
Aux cœurs ſenſibles à l'amour,
Dès qu'on l'approche ſeulement,
On doit bien prendre garde à ſoi;
Car tel y vient de bonne-foi
Pour n'y paſſer qu'une journée,
Qui s'y ſent par je ne ſai quoi
Arrêté pour plus d'une année.

Un nombre infini de perſonnes y ont même paſſé le reſte de leur vie, ſans en pouvoir ſortir; & le fabuleux Palais d'Armide ne fut jamais ſi redoutable. Nous y trouvâmes Monſieur de Saint-Luc arrêté depuis ſix mois, Nort depuis quatre années, & Dortis depuis ſix ſemaines; & ce fut lui qui nous inſtruiſit de toutes ces choſes, & qui voulut abſolument nous faire voir les Enchantereſſes de ce lieu. Il pria donc toutes les Belles de la Ville à ſou-

à ſouper; & tout ce qui ſe paſſa dans ce magnifique repas, nous fit connoître que nous étions dans un Pays enchanté. En vérité, les Dames ont tant de beauté, qu'elles nous ſurprirent dans leur premier abord, & tant d'eſprit, qu'elles nous gagnerent dans la premiere converſation. Il eſt impoſſible de les voir, & de conſerver ſa liberté; & c'eſt la deſtinée de tous ceux qui paſſent en ce lieu, s'ils ont la permiſſion d'en ſortir, d'y laiſſer au moins leur cœur pour ôtage d'un prompt retour.

Ainſi donc qu'avoient fait les autres,
Il fallut y laiſſer les nôtres.
Là, tous deux ils nous furent pris;
Mais n'en déplaiſe à tant de Belles,
Ce fut par l'aimable Dortis:
Auſſi nous traita-t-il mieux qu'elles.

Cela ne ſe fit néanmoins que ſous leurs bons plaiſirs. Elles ne lui envierent point cette conquête; & nous jugeant apparemment infirmes, elles ne daignerent pas employer le moindre de leurs charmes pour nous retenir. Auſſi le lendemain de grand matin trouvâmes-nous les portes ouvertes, & les chemins libres; de-ſorte que rien ne nous empêcha de gagner Encauſſe, ſur les coureurs que Monſieur de Chemerault nous avoit promis, & qui nous attendoient depuis un mois à Agen. C'eſt de ce véritable Ami qu'on peut aſſurer,

Et dire, ſans qu'on le cajole,
Qu'il ſait bien tenir ſa parole.

Encauſſe eſt un lieu dont nous ne vous entretiendrons

drons gueres; car, excepté ſes eaux qui ſont admirables pour l'eſtomac, rien d'agréable ne s'y rencontre. Il eſt au pied des Pirenées, éloigné de tout commerce; & l'on n'y peut avoir de divertiſſement que celui de voir revenir ſa ſanté. Un petit ruiſſeau qui ſerpente à vingt pas du Village entre des ſaules & des prez les plus verds qu'on puiſſe s'imaginer, étoit toute notre conſolation. Nous allions tous les matins rendre nos eaux en ce bel endroit, & les après-dînées nous y promener. Un jour que nous étions ſur ſes bords aſſis ſur l'herbe, & que nous reſſouvenant des hautes marées de la Garonne, dont nous avions la mémoire encore aſſez fraîche, nous examinions les raiſons que donnent Deſcartes & Gaſſendi, du flux & reflux, ſortit tout d'un coup d'entre les roſeaux les plus proches, un homme qui nous avoit apparemment écoutez: c'étoit

Un Vieillard, tout blanc, pâle, & ſec,
Dont la barbe & la chevelure
Pendoient plus bas que la ceinture.
Ainſi l'on peint Melchiſedec,
Ou, plutôt, telle eſt la figure
D'un certain vieux Evêque Grec,
Qui, faiſant le Salamalec,
Va diſant la bonne avanture;
Car il portoit un chapiteau,
Comme un couvercle de leſſive,
Mais d'une grandeur exceſſive,
Qui lui tenoit lieu de chapeau;
Et ce chapeau dont les grands bords
Alloient tombant ſur ſes épaules,
Etoit fait de branches de ſaules,

Et

Et couvroit preſque tout ſon corps.
Son habit, de couleur verdâtre,
Etoit d'un tiſſu de roſeaux,
Le tout couvert de gros morceaux
D'un criſtal épais & bleuâtre.

A cette apparition, la peur nous fit faire deux ſignes de croix, & trois pas en arriere. Mais la curioſité prévalut ſur la crainte; & nous réſolûmes, bien qu'avec quelques petits battemens de cœur, d'attendre ce Vieillard extraordinaire, dont l'abord fut tout-à-fait gracieux, & qui nous parla fort civilement de cette ſorte:

Meſſieurs, je ne ſuis point ſurpris
Que de ma rencontre imprévûe
Vous ayez un peu l'ame émûe;
Mais, lorſque vous aurez appris
En quel rang les Deſtins ont mis
Ma naiſſance à vous inconnue,
Et le ſujet de ma venuë,
Vous raſſurerez vos eſprits.
Je ſuis le Dieu de ce ruiſſeau,
Qui, d'une urne jamais tarie,
Penché au pied de ce côteau,
Prens le ſoin, dans cette prairie,
De verſer inceſſamment l'eau
Qui la rend ſi verte & fleurie.
Depuis huit jours, matin & ſoir,
Vous me venez réglement voir,
Sans croire me rendre viſite.
Ce n'eſt pas que je ne mérite
Que l'on me rende ce devoir;

Car

Car enfin j'ai cet avantage,
Qu'un canal ſi clair & ſi net,
Eſt le lieu de mon appanage:
Dans la Gaſcogne un tel partage
Eſt bien joli pour un Cadet.
Auſſi l'avez-vous trouvé tel,
Louant mes bords & leur verdure;
Ce qui me plaît, je vous aſſure,
Plus qu'une offrande, ou qu'un Autel,
Et, tout-à-l'heure, je vous jure,
Vous en ferez, foi d'Immortel,
Recompenſez avec uſure.
Dans ce petit Valon champêtre
Soyez donc les très-bien venus.
Chacun de vous y ſera Maître:
Et puiſque vous voulez connoître
Les cauſes du flux & reflux,
Je vous inſtruirai là-deſſus,
Et vous ferai bien-tôt paroître,
Que les raiſonnemens cornus
De tous tems ſont les attributs
De la foibleſſe de votre Etre;
Car tous les dits & les redits
De ces vieux Rêveurs que jadis
On crut avoir tant de lumiere,
Ne ſont que Contes d'Amadis:
Même dans vos Sectes dernieres,
Les Deſcartes, les Gaſſendis,
Quoiqu'en différentes manieres
Et plus heureux & plus hardis
A fouiller les cauſes premieres,

N'ont

N'ont jamais traité ces matieres,
Que comme de vrais étourdis.
Moi, qui ſai le fin de ceci,
Comme étant choſe qui m'importe,
Pour vous mon amour eſt ſi forte,
Qu'après en avoir éclairci
Votre eſprit de ſi bonne ſorte,
Qu'il n'en ſoit jamais en ſouci,
Je veux que la docte Cohorte
Vous en doive le grand-merci.

Il nous prit lors tous deux par la main, & nous fit aſſeoir ſur le gazon à ſes côtez. Nous nous regardions aſſez ſouvent ſans rien dire, fort étonnez de nous voir en converſation avec un Fleuve. Mais, tout d'un coup,

Il ſe moucha, cracha, touſſa,
Puis en ces mots il commença:
Lorſque l'Onde en partage échut
Au Frere (*a*) du Grand Dieu (*b*) qui tonne,
L'avènement à la Couronne
De ce nouveau Monarque fut
Publié par-tout, & fallut
Que chaque Dieu Fleuve en perſonne
Allât lui porter ſon tribut.
Dans ce rencontre la Garonne
Entre tous les autres parut;
Mais, ſi bruſque & ſi fanfaronne,
Que

(*a*) Neptune Dieu de la Mer.
(*b*) Jupiter Dieu du Ciel, & Maître du Tonnerre.

Que ſa démarche lui déplut,
Et ce puiſſant Dieu réſolut
De châtier cette Gaſconne
Par quelque ſignalé rebut.
De fait, il en fit peu de cas,
Quand elle lui vint rendre hommage,
Et ſe renfrogna le viſage,
Et la traita de haut en bas.
Mais elle, au lieu de s'abaiſſer,
Aiant pris ſoin de ramaſſer
Avec la puiſſante Dordogne
Mille autres Fleuves de Gaſcogne,
Sembla le vouloir offenſer.
Car, d'une orgueilleuſe maniere,
Deux fois Neptune elle preſſa,
Qui, comme il a l'humeur altiere,
Amerement s'en courrouça,
Et d'une mine froide & fiere
Deux fois ſi loin la repouſſa,
Que cette inſolente Riviere
Toutes les deux fois rebrouſſa
Plus de ſix heures en arriere.
Bien qu'au vrai cette téméraire
Se fût attiré ſur les bras
Un peu follement cette affaire,
Les grands Fleuves ne crurent pas
Devoir en un tel embaras
Se ſéparer de leur Confrere,
Ni l'abandonner; au contraire,
Ils en murmurerent tout bas,
Accuſant le Roi trop ſévere.

Mais,

Mais lui, branlant ſes cheveux blancs
Tout dégoutans de l'Onde amere :
Taiſez-vous, dit-il, Inſolens,
Ou vous ſaurez en peu de tems
Ce que peut Neptune en colere.
Sur le champ, au lieu de ſe taire,
Plus haut encore on murmura.
Le Dieu lors en furie entra,
Son Trident par trois fois ſerra,
Et trois fois par le Styx jura :
Quoi donc ici l'on oſera
Dire hardiment ce qu'on voudra ?
Chaque petit Dieu gloſera
Sur ce que Neptune fera ?
Per Dio, queſto non ſara.
Chacun d'eux s'en repentira,
Et pareil traitement aura :
Car deux fois par jour on verra,
Qu'à ſa ſource il retournera,
Et deux fois mon courroux fuira ;
Mais plus loin que pas un ira
Celui qui pour ſon malheur a
Cauſé tout ce deſordre-là,
Et cet exemple durera
Tant que Neptune regnera.
Au Grand Dieu du moite Elément
Les Rebelles lors ſe ſoumirent,
Et, quoique grondans, obéïrent
Par force à ce commandement.
Voilà ce qu'on na jamais ſû,
Et ce que tout le monde admire.

Auſſi

Auſſi nous avions réſolu,
Pour notre honneur, de n'en rien dire;
Mais, aujourd'hui vous m'avez plu
Si fort, que je n'ai jamais pu
M'empêcher de vous en inſtruire.

Il n'eut pas achevé ces mots, qu'il s'écoula d'entre nous deux; mais ſi vîte, qu'il étoit à plus de vingt pas devant que nous nous en fuſſions apperçus. Nous le ſuivîmes le plus légerement que nous pûmes; & voyant qu'il étoit impoſſible de l'attraper, nous lui criâmes pluſieurs fois:

Hé! Monſieur le Fleuve, arrêtez;
Ne vous en allez pas ſi vîte:
Hé! de grace, un mot, écoutez;
Mais il ſe remit dans ſon gîte,

Et rentra dans ces mêmes roſeaux dont nous l'avions vû ſortir. Nous allâmes en vain juſqu'à cet endroit; car le bon-homme étoit déja tout fondu en eau quand nous arrivâmes, & ſa voix n'étoit plus,

Qu'un murmure agréable & doux.
Mais cet agréable murmure
N'eſt entendu que des cailloux,
Et ne le put être de nous;
Et certes, ſans vous faire injure,
Il ne l'eût pas été de vous.

Après l'avoir inutilement appellé pluſieurs fois, enfin la nuit nous obligea de retourner en notre logis, où nous fîmes mille réflexions ſur cette avan-

avanture. Notre eſprit n'étoit pas entierement ſatisfait de cet éclairciſſement, & nous ne pouvions concevoir, pourquoi dans une ſédition où tous les Fleuves avoient trempé, il n'y en avoit eu qu'une partie de châtiez. Nous revînmes encore pluſieurs fois en ce même lieu, dans le tems que nous demeurâmes à Encauſſe, pour y conjurer cet honnête Fleuve de nous vouloir donner ſur ce ſujet un quart-d'heure de converſation; mais il ne parut plus, & nos eaux étant priſes, le tems vint enfin de s'en aller. Un caroſſe que Monſieur le Sénéchal d'Armagnac avoit envoyé, nous mena bien à notre aiſe chez lui à Caſtillon, où nous fûmes reçus avec tant de joye, qu'il étoit aiſé de juger que nos viſages n'étoient point deſagréables au Maître de la maiſon.

C'eſt chez cet illuſtre Fontrailles,
Où les Tourtes, les Ortolans,
Les Perdrix rouges, & les Cailles,
Et mille autres rôts ſucculens
Nous firent horreur des mangeailles
Dont Carbon, & tant de Canailles,
Vous affrontent depuis vingt ans.

Vous autres Cazaniers qui ne connoiſſez que la Vallée de Miſere, & vos Rôtiſſeurs de Paris, vous ne ſavez ce que c'eſt que la bonne-chere. Si vous vous y connoiſſez, & ſi vous l'aimez, comme vous dites,

Soyez donc aſſez braves gens
Pour quitter enfin vos murailles;
Et ſi vous êtes de bon-ſens,
Allez & courez chez Fontrailles
Vous gorger de mets excellens.

Vous

Vous y ſerez bien reçus aſſurément; & vous le trouverez toujours le même: ſans plus s'embaraſſer des affaires du monde, il ſe divertit à faire achever ſa maiſon, qui ſera parfaitement belle. Les honnêtes-gens de la Province en ſavent fort bien le chemin; mais les autres ne l'ont jamais pu trouver. Après nous y être empifrez quatre jours avec Monſieur le Préſident de Marmieſſe, qui prit la peine de s'y rendre le plus obligeamment du monde auſſi-tôt qu'il fut averti de notre arrivée, nous allâmes tous enſemble à Toulouſe deſcendre chez Mr. l'Abbé de Beauregard qui nous attendoit, & qui nous donna un de ces repas qu'on ne peut faire qu'à Toulouſe. Le lendemain Mr. le Préſident de Marmieſſe nous voulut faire voir, dans un dîner, juſques où peut aller la ſplendeur & la magnificence, ou plutôt, avec ſa permiſſion, la profuſion & la prodigalité. Le Feſtin du (*) Menteur n'étoit rien en comparaiſon; & c'eſt ici qu'il faut redoubler nos efforts pour vous en faire une deſcription magnifique.

Toi, qui préſides aux Repas,
O! Muſe, ſois-nous favorable,
Décris avec nous tous les plats
Qui parurent ſur cette table:
Pour notre honneur & pour ta gloire
Fai qu'aucun de tous ces grands mets
Ne s'échape à notre mémoire,
Et fai qu'on en parle à jamais.
Mais, comme notre eſprit s'abuſe
De s'imaginer qu'aux Feſtins
Puiſſe préſider une Muſe,

Et

(*) Comédie de *P. Corneille.*

Et qu'elle ſe connoiſſe en vins !
Non, non, ces doctes Damoiſelles
N'eurent jamais un bon morceau,
Et ces vieilles Sempiternelles
Ne bûrent jamais que de l'eau.
A qui donc adreſſer ſes vœux
En des occaſions pareilles?
Eſt-ce à Come? Eſt-ce au Dieu des Treilles?
Ou bien ſeroit-ce à tous les deux?
Mais, pour rimer, Bacchus & (a) Come
Sont des Dieux de peu de ſecours,
Et jamais de mémoire d'homme
On ne leur fit un tel diſcours.

Tout nous manque au beſoin; & de notre chef nous n'oſerions entreprendre une ſi grande affaire: il faut donc nous contenter de vous dire que jamais on ne vit rien de ſi ſplendide; & nous euſſions cru Toulouſe, ce lieu ſi renommé pour la bonne-chere, épuiſé pour jamais de toute ſorte de gibier, ſi l'un de vos Amis & des nôtres ne nous eût dès le lendemain encore dans un dîner fait admirer cette Ville, comme un prodige, pour la quantité de bonnes choſes qu'elle fournit. Vous devinerez aiſément ſon nom, quand nous vous dirons,

Que c'eſt l'un de ces Beaux-Eſprits
Dont Toulouſe fut l'origine:
C'eſt le ſeul Gaſcon qui n'a pris,
Ni l'air, ni l'accent du Pays;

Et

(a) *Dieux des Feſtins.*

Et l'on jugeroit à ſa mine,
Qu'il n'a jamais quitté Paris.

Enfin, c'eſt l'agréable Monſieur d'Oſneville, dont l'air & l'eſprit n'ont rien que d'un homme qui n'auroit jamais bougé de la Cour.

Vous ſaurez qu'il eſt marié,
Environ depuis une année,
Et qu'il eſt tout-à-fait lié
Du ſacré lien d'hymenée:
Lié tout-à-fait, c'eſt-à-dire,
Qu'il eſt lié tout-à-fait bien,
Et qu'il a tout ce qu'il deſire,
Enfin, qu'il ne lui manque rien.
L'Epouſe eſt bien apparentée,
Et bien apparenté l'Epoux;
Elle jeune, riche, eſpritée;
Il eſt jeune, riche, (*a*) eſprit, doux.

Avec lui, & dans ſon caroſſe, nous quittâmes Toulouſe, pour aller à Grouillet, où Monſieur le Comte d'Aubijoux nous reçut fort civilement. Nous le trouvâmes dans un petit Palais qu'il a fait bâtir au milieu de ſes jardins entre des fontaines & des bois, & qui n'eſt compoſé que de trois chambres,

(*a*) Je crois qu'il y a une faute en cet endroit. J'ai conſulté inutilement différentes Editions de ce Voyage, pour pouvoir la corriger. J'ai trouvé dans toutes celles que j'ai vûes, *Eſprit, doux*; ce qui me paroit fort étrange. Peut-être l'Auteur avoit écrit, ſans virgule, *Eſprit doux*: qualité fort néceſſaire dans le ménage, s'il eſt vrai ce que dit *La Fontaine*, qu'on doit appeller un bon, voire un parfait Hymen, *Quand les Conjoints ſe ſouffrent leurs ſotiſes.*

bres, mais bien peintes, & tout-à-fait appropriées. Il a deſtiné ce lieu pour ſe retirer en particulier avec deux ou trois de ſes amis; ou, quand il eſt ſeul, s'entretenir avec ſes livres, pour ne pas dire avec ſa Maîtreſſe.

Malgré l'injuſtice des Cours,
Dans cet agréable hermitage
Il coule doucement ſes jours;
Et vit en véritable Sage.

De vous dire qu'il tenoit une fort bonne table & bien ſervie, ce ne ſeroit vous apprendre rien de nouveau; mais peut-être ſerez-vous ſurpris de ſavoir que, faiſant ſi grande chere, il ne vivoit que d'une croûte de pain par jour: auſſi ſon viſage étoit-il d'un homme mourant. Bien que ſon parc fût très-grand, & qu'il eût mille endroits tous plus beaux les uns que les autres pour ſe promener, nous paſſions les journées entieres dans une petite Iſle plantée & tenue auſſi propre qu'un jardin, & dans laquelle on trouve, comme par miracle, une fontaine qui jaillit, & va mouiller le haut d'un berceau de grands cyprès qui l'environnent.

Sous ce berceau qu'Amour exprès
Fit pour toucher quelque Inhumaine,
L'un de nous deux un jour au frais,
Aſſis près de cette fontaine,
Le cœur percé de mille traits,
D'une main qu'il portoit à peine,
Grava ces Vers ſur un cyprès:
Hélas! que l'on ſeroit heureux
Dans ce beau lieu digne d'envie,
Si toujours aimé de Sylvie

L'on pouvoit, toujours amoureux,
Avec elle paſſer la vie!

Vous connoîtrez par-là que, dans notre Voyage, nous ne ſongions pas toujours à faire bonne-chere, & que nous avions quelquefois des momens aſſez tendres. Au-reſte, quoique Grouillet ait tant de charmes, Monſieur d'Aubijoux ne nous put retenir que trois jours, après leſquels il nous donna ſon caroſſe pour aller à Caſtres prendre celui de Monſieur de Penautier, qui nous mena chez lui à Penautier, à une demi lieuë de Carcaſſone. Vos ſantez y furent bûes mille fois avec le cher ami Dalſaux, qui ne nous quitta pas un moment. La Comédie fut auſſi un de nos divertiſſemens aſſez grand, parce que la troupe n'étoit pas mauvaiſe, & qu'on y voyoit toutes les Dames de Carcaſſone. Quand nous en partîmes, Monſieur de Penautier qui ſans doute eſt un des plus honnêtes-hommes du monde, voulut abſolument que nous priſſions encore ſon caroſſe pour aller à Narbonne, quoiqu'il y eût une grande journée. Le tems étoit ſi beau, que nous eſpérions le lendemain ſur nos chevaux frais, & qui ſuivoient en main depuis Encauſſe, aller coucher bien près de Montpellier. Mais, par malheur,

Dans cette vilaine Narbonne,
Toujours il pleut, toujours il tonne.
Toute la nuit doncques il plut,
Et tant d'eau cette nuit il chût,
Que la campagne ſubmergée
Tint deux jours la Ville aſſiégée.

Que cela ne vous ſurprenne point: quand il pleut ſix heures en cette Ville, comme c'eſt toujours par orage,

orage, & qu'elle eſt ſituée dans un fond tout environné de montagnes, en peu de tems les eaux s'y ramaſſent en ſi grande abondance, qu'il eſt impoſſible d'en ſortir, ſans courir riſque de ſe noyer. Nous nous voulûmes pourtant hazarder; mais l'accident d'un Laquais emporté par une ravine, & qui ſans doute étoit perdu, ſi ſon cheval ne l'eût ſauvé à la nage, nous fit rentrer bien vîte, pour attendre que les paſſages fuſſent libres. Des Meſſieurs que nous trouvâmes ſe promenant dans la grande place, & qui nous parurent être des Principaux du Pays, aiant appris notre avanture, crurent qu'il étoit de leur honneur de ne nous laiſſer pas ennuyer. Ils nous voulurent donc faire voir les raretez de leur Ville, & nous menerent d'abord à l'Egliſe Cathédrale, qu'ils prétendent être un chef-d'œuvre pour la largeur de ſes voûtes. Mais nous ne ſaurions pas bien vous dire au vrai,

Si l'Architecte qui la fit,
La fit ronde, ovale, ou quarrée,
Et moins encor s'il la bâtit
Haute, baſſe, large, ou ſerrée;
Car, arrivez en ce ſaint lieu,
Nous n'eûmes jamais autre envie
Que de faire des vœux à Dieu
De n'y rentrer de notre vie.
Ce qu'on y montre encor de rare,
Eſt un vieux & ſombre Tableau,
Où l'on voit ſortir un Lazare,
A demi-mort de ſon tombeau.
Mais le Peintre l'a ſi bien fait
Pâle, hideux, noir, effroyable,

Qu'il ſemble bien moins le portrait
Du bon Lazare, que du Diable.

Ces Meſſieurs ne furent pas contens de nous avoir fait voir ces deux Merveilles; ils eurent encore la bonté, pour nous régaler tout-à-fait, de nous préſenter à deux ou trois de leurs plus polies Damoiſelles, qui tomboient en vérité de la Virole. Voilà tous les divertiſſemens que nous eûmes à Narbonne. Voyez par-là, ſi les deux jours que nous y demeurâmes, ſe paſſerent agréablement. Toi, qui nous as ſi bien divertis,

Digne objet de notre courroux,
Vieille Ville toute de fange,
Qui n'es que ruiſſeaux, & qu'égouts,
Pourrois-tu prétendre de nous
Le moindre Vers à ta louange?
Va, tu n'es qu'un quartier d'hyver
De quinze ou vingt malheureux Drilles;
Où l'on peut à peine trouver
Deux ou trois miſérables filles
Auſſi mal ſaines que ton air.
Va, tu n'eus jamais rien de beau,
Rien qui mérite qu'on le priſe:
Bien peu de choſe eſt ton Tableau,
Et moins que rien ta belle Egliſe.

L'apoſtrophe eſt un peu violente, & l'imprécation un peu forte; mais nous paſſâmes dans cette étrange demeure deux journées avec tant de chagrin, qu'elle en eſt quitte à bon marché. Enfin, les eaux s'écoulerent, & nos chevaux n'en aiant plus que juſques aux ſangles, il nous fut permis de ſortir. Après avoir

avoir marché trois ou quatre lieuës dans les plaines toutes noyées, & paſſé ſur de méchantes planches un torrent qui s'étoit fait, par l'égout des eaux, large comme une riviere, Beziers, cette Ville ſi propre & ſi bien ſituée, nous fit voir un Pays auſſi beau, que celui que nous venions de quitter, étoit deſagréable. Le lendemain aiant traverſé les belles Landes de Saint-Hubery, & goûté les bons Muſcats de Loupian, nous vîmes Montpellier ſe préſenter à nous, environné de ces plantades & de ces blanquettes que vous connoiſſez. Nous y abordâmes à travers de mille boules de Mail; car on joue-là le long des chemins à la Chicane. Dans la grande ruë des Parfumeurs, par-où l'on entre d'abord, l'on croit être dans la boutique de (*a*) Martial; & cependant,

Bien que de cette belle Ville
Viennent les meilleures ſenteurs,
Son terroir en Muſcats fertile
Ne lui produit jamais de fleurs.

Cette ruë ſi parfumée conduit dans une grande place, où ſont les meilleures hôtelleries. Mais nous fûmes bien épouvantez

De rencontrer dans cette place
Un grand concours de populace.
Chacun y nommoit d'Aſſouci.
Il ſera brûlé, Dieu merci,
Diſoit une vieille Bagaſſe:

Dieu

(*a*) Marchand Parfumeur à Paris.

Dieu veuille qu'autant on en faſſe
A tous ceux qui vivent ainſi.

La curioſité de ſavoir ce que c'étoit, nous fit avancer plus avant. Tout le bas étoit plein de Peuple, & les fenêtres remplies de Perſonnes de qualité. Nous y connûmes un des Principaux de la Ville, qui nous fit entrer auſſi-tôt dans le logis & dans la chambre où il étoit. Nous apprîmes là, qu'effectivement on alloit brûler d'Aſſouci, pour un crime qui eſt en abomination parmi les femmes. Dans cette même chambre nous trouvâmes un grand nombre de Dames, qu'on nous dit être les plus jolies, les plus qualifiées, & les plus ſpirituelles de la Ville; quoique pourtant elles ne fuſſent, ni trop belles, ni trop bien miſes. A leurs petites mignardiſes, leur parler gras, & leurs diſcours extraordinaires, nous crûmes plutôt que c'étoit une Aſſemblée des Précieuſes de Montpellier; mais, bien qu'elles fiſſent de nouveaux efforts à cauſe de nous, elles ne paroiſſoient que des Précieuſes de campagne, & n'imitoient que foiblement les nôtres de Paris. Elles ſe mirent exprès ſur le chapitre des Beaux-Eſprits, afin de nous faire voir ce qu'elles valoient par le commerce qu'elles ont avec eux. Il ſe commença donc une converſation aſſez plaiſante :

Les unes diſoient que Ménage;
Avoit l'air & l'eſprit galant,
Que Chapelain n'étoit pas ſage,
Que Coſtra n'étoit pas pedant:
Les autres croyoient Scudery
Un homme de fort bonne mine,
Vaillant, riche, & toujours bien mis;

Sa

Sa Sœur, une Beauté divine;
Et Peliſſon un Adonis.

Elles en nommerent encore une très-grande quantité, dont il ne nous ſouvient plus. Après avoir bien parlé des Beaux-Eſprits, il fut queſtion de juger de leurs Ouvrages. Dans (*a*) l'*Alaric*, & dans le (*b*) *Moyſe*, on ne loua que le jugement & la conduite; & dans la *Pucelle*, rien du tout; dans Sarraſin, on n'eſtima que la Lettre de Monſieur Ménage; & la Préface de Monſieur Peliſſon fut traitée de ridicule; Voiture même paſſa pour homme groſſier. Quant aux Romans, (*c*) *Caſſandre* fut eſtimé pour la délicateſſe des converſations; (*d*) *Cyrus* & *Clelie*, pour la magnificence de l'expreſſion & la grandeur des évènemens. Mille autres choſes ſe débiterent encore plus ſurprenantes que tout cela. Puis, inſenſiblement la converſation tomba ſur d'Aſſouci, parce qu'il leur ſembla que l'heure de l'exécution s'approchoit. Une de ces Dames prit la parole; & s'adreſſant à celle qui nous avoit paru la principale & la Maîtreſſe Précieuſe, lui demanda:

Ma bonne, eſt-ce celui qu'on dit
Avoir autrefois tant écrit,
Même compoſé quelque choſe
En vers ſur la (*e*) *Métamorphoſe*?

II

(*a*) Poëme Héroïque de Mr. *Scudery*.
(*b*) Autre Poëme Héroïque de *S. Amant*.
(*c*) Roman de *Calprenede*.
(*d*) *Cyrus* & *Clelie*, deux Romans de Mademoiſelle de *Scudery*.
(*e*) D'*Aſſouci* a traduit en Vers Burleſques les *Métamorphoſes d'Ovide*. Cette Traduction eſt à peine digne *d'occuper le loiſir des Laquais & des Pages*.

Il faut donc qu'il ſoit Bel-Eſprit.
Auſſi l'eſt-il, & l'un des vrais,
Reprit l'autre, & des premiers faits;
Ses Lettres lui furent ſcellées
Dès leurs premieres Aſſemblées.
J'ai la liſte de ces Meſſieurs,
Son nom (*a*) eſt en tête des leurs.
Puis, d'une mine ſérieuſe,
Avec certain air affecté,
Penchant ſa tête de côté,
Et de ce ton de Précieuſe,
Lui dit: ma Chere, en vérité,
C'eſt dommage que dans Paris
Ces Meſſieurs de l'Académie,
Tous ces Meſſieurs les Beaux-Eſprits
Soient ſujets à telle infamie.

L'envie de rire nous prit alors ſi furieuſement, qu'il fallut quitter la chambre & le logis, pour en aller éclater à notre aiſe dans l'hôtellerie. Nous eûmes toutes les peines du monde à paſſer dans les ruës, à cauſe de l'affluence du Peuple.

Là d'hommes on voyoit fort peu.
Cent mille femmes animées,
Toutes de colere enflammées,
Accouroient en foule en ce lieu
Avec des torches allumées.

Elles

(*a*) *D'Assouci* n'a jamais été de l'Académie Françoiſe. C'eſt ſans doute une faute que Chapelle fait faire à ces Précieuſes pour les rendre plus ridicules.

Elles écumoient toutes de rage; & jamais on n'a rien vû de ſi terrible : les unes diſoient que c'étoit trop peu de le brûler; les autres qu'il falloit l'écorcher vif auparavant; & toutes, que ſi la Juſtice le leur vouloit livrer, elles inventeroient de nouveaux ſupplices pour le tourmenter. Enfin,

L'on auroit dit à voir ainſi
Ces Bacchantes échevelées,
Qu'au moins ce Monſieur d'Aſſouci
Les auroit toutes violées;

Et cependant il ne leur avoit jamais rien fait. Nous gagnâmes avec bien de la peine notre logis, où nous apprîmes en arrivant, qu'un homme de condition avoit fait ſauver ce Malheureux; & quelque tems après on nous vint dire que toute la Ville étoit en rumeur, que ces femmes y faiſoient une ſédition, & qu'elles avoient déja déchiré deux ou trois perſonnes, pour avoir été ſeulement ſoupçonnées de connoître d'Aſſouci. Cela nous fit une grande frayeur, en vérité;

Et de peur d'être pris auſſi
Pour amis du Sieur d'Aſſouci,
Ce fut à nous à faire gille.
Nous fûmes donc aſſez prudens,
Pour quitter d'abord cette Ville;
Et cela fut d'aſſez bon-ſens.

Nous nous ſauvons, comme des criminels, par une porte écartée, & prenons le chemin de (a) Maſ-

(a) Bourg à quatre lieuës de Montpellier.

Maſſiliargues, eſpérant y pouvoir arriver avant la nuit. A une lieuë de Montpellier, nous rencontrâmes notre d'Aſſouci avec un petit Page aſſez joli qui le ſuivoit. En deux mots, il nous conta ſes diſgraces; auſſi n'avions-nous pas le loiſir d'écouter un long diſcours, ni de le faire. Chacun donc s'en alla de ſon côté; lui fort vîte, quoiqu'à pied, & nous aſſez doucement, à cauſe que nos chevaux étoient fatiguez. Nous arrivâmes devant la nuit chez Monſieur de Cauviſſon, qui penſa mourir de rire de notre Avanture. Il prit le ſoin, par ſa bonne-chere & par ſes bons lits, de nous faire bien-tôt oublier ces fatigues. Nous ne pûmes, étant ſi proches de Niſmes, refuſer à notre curioſité de nous détourner pour aller voir

Ces grands & fameux bâtimens
Du Pont du Gar & des Areines
Qui nous reſtent pour monumens
Des Magnificences Romaines.
Ils ſont plus entiers & plus ſains,
Que tant d'autres reſtes ſi rares
Echapez aux brutales mains
De ce déluge de Barbares
Qui furent le fléau des Humains.

Fort ſatisfaits du Languedoc, nous prîmes aſſez vîte la route de Provence, par cette grande Prairie de Beaucaire, ſi célébre pour ſa Foire; & le même jour nous vîmes de bonne heure

Paroître ſur le bord du Rhône
Ces murs pleins d'illuſtres Bourgeois,
Glorieux d'avoir autrefois

Eu

Eu chez eux la Cour & le Trône
De trois ou quatre puiſſans Rois.

On y aborde par

Cette heureuſe & fertile Plaine
Qui doit ſon nom à la vertu
Du grand & fameux Capitaine,
Par qui le fier Danois battu
Reconnut la Grandeur Romaine.

Nous vîmes donc, pour vous parler un peu moins poëtiquement, cette belle & célébre Ville d'Arles, qui, ſur ſon pont de bateaux, nous fit paſſer du Languedoc en Provence. C'eſt aſſurément y entrer par la plus belle porte. La ſituation admirable de ce lieu y a preſque attiré toute la Nobleſſe du Pays: les Dames y ſont propres, galantes, jolies, mais ſi couvertes de mouches, qu'elles en paroiſſent un peu coquettes. Nous les vîmes toutes au cours où nous fûmes, faiſant fort bien leur devoir, avec quantité de Meſſieurs aſſez bien faits. Elles nous donnerent lieu de les accoſter, quoiqu'inconnues; & ſans vanité, nous pouvons dire qu'en deux heures de converſation nous avançâmes aſſez nos affaires, & que nous fîmes peut-être quelques jaloux. Le ſoir on nous pria d'une Aſſemblée, où l'on nous traita plus favorablement encore; mais avec tout cela, ces Belles ne purent obtenir de nous qu'une nuit, & le lendemain nous en partîmes, & traverſâmes avec bien de la peine

La vaſte & (a) pierreuſe Campagne,
Cou-

a) Elle eſt appellée par les anciens Romains *Campi Lapidei*; c'eſt,

Couverte encor de ces cailloux
Qu'un Prince revenant d'Eſpagne
Y fit pleuvoir dans ſon courroux.

C'eſt une grande Plaine toute couverte de cailloux effectivement, & qui dure juſqu'à Salon, petite Ville qui n'a point d'autre rareté que le tombeau de (a) Noſtradamus. Nous y couchâmes, & nous n'y dormîmes pas un moment, à cauſe des hauts cris d'une Comédienne qui s'aviſa d'accoucher cette nuit, proche de notre Chambre, de deux petits Comédiens. Un tel vacarme nous fit monter à cheval de bon matin, & cette diligence ſervit à nous faire conſidérer plus à notre aiſe, en arrivant à Marſeille, cette multitude de maiſons qu'ils appellent Baſtides, dont toute la campagne voiſine eſt couverte. Le grand nombre en eſt plus ſurprenant que la beauté; car elles ſont toutes fort petites & fort vilaines. Vous avez tant ouï parler de Marſeille, que de vous en entretenir préſentement, ce ſeroit répéter les mêmes choſes, & peut-être vous ennuyer.

Tout le monde ſait que Marſeille
Eſt riche, illuſtre, & ſans pareille
Pour ſon Terroir & pour ſon Port.
Mais il vous faut parler du Fort,
Qui ſans doute eſt une Merveille:

C'eſt

c'eſt, dit *Pline*, Liv. III. Ch. IV. un monument des Combats d'Hercule, *Herculis Præliorum memoria.* Ce Héros aiant à combattre quelques Géans en cet endroit-là, Jupiter fit tomber ſur eux une pluye de pierre qui couvrit de cailloux cette grande Plaine. Apparemment c'eſt à cette Fable, que Mr. Chapelle fait alluſion.

(a) On voit par une Inſcription gravée ſur ſon tombeau, qu'il mourut en 1566. âgé de 62. ans, ſix mois, dix jours.

C'eſt Notre-Dame de la Garde,
Gouvernement commode & beau,
A qui ſuffit, pour toute garde,
Un Suiſſe avec ſa hallebarde
Peint ſur la porte du Château.

Ce Fort eſt ſur le ſommet d'un rocher preſque inacceſſible, & ſi haut élevé, que s'il commandoit à tout ce qu'il voit au-deſſous de lui, la plupart du Genre humain ne vivroit que ſous ſon bon plaiſir.

Auſſi voyons-nous que nos Rois,
En connoiſſant bien l'importance,
Pour le confier ont fait choix
Toujours de gens de conſéquence,
De gens pour qui dans les allarmes
Le danger auroit eu des charmes,
De gens prêts à tout hazarder,
Qu'on eût vû long-tems commander,
Et dont le poil poudreux eût blanchi ſous les armes (*a*).

Une deſcription magnifique qu'on a faite autrefois de cette Place, nous donna la curioſité de l'aller voir. Nous grimpâmes plus d'une heure avant que d'arriver à l'extrémité de cette montagne, où l'on eſt bien ſurpris de ne trouver qu'une méchante mazure tremblante, prête à tomber au premier vent. Nous frappâmes à la porte, mais dou-

(*a*) Tout ce qu'on dit ici de Notre-Dame de la Garde, contient, je crois, une fine raillerie contre Mr. de *Scudery* qui avoit eu le Gouvernement de cette Place, & dont il avoit fait une Deſcription magnifique.

doucement, de peur de la jetter par terre; & après avoir heurté long-tems, ſans entendre même un chien aboyer ſur la tour,

Des gens qui travalloient là-proche,
Nous dirent: Meſſieurs, là-dedans
On n'entre plus depuis long-tems:
Le Gouverneur de cette Roche,
Retournant en Cour par le coche,
A depuis environ quinze ans
Emporté la clef dans ſa poche.

La naïveté de ces bonnes-gens nous fit bien rire, ſur-tout quand ils nous firent remarquer deſſus la porte un Ecriteau que nous lûmes avec aſſez de peine; car le tems l'avoit preſque effacé:

Portion de Gouvernement
A louer tout préſentement.

Plus bas en petit caractere:

Il faut s'adreſſer à Paris,
Ou chez Conrard le Secretaire,
Ou chez (a) Courbé l'Homme d'Affaire
De tous Meſſieurs les Beaux-Eſprits.

Croyant après cela n'avoir plus rien de rare à voir en ce Pays, nous le quittâmes ſur le champ, & même avec empreſſement, pour aller goûter des Muſcats à la Cioutat. Nous n'y arrivâmes pourtant que fort tard, parce que les chemins ſont rudes,

(a) Fameux Libraire.

rudes, & que paſſant par Caſſie, il eſt bien difficile de ne s'y pas arrêter à boire. Vous n'êtes pas aſſurément fort curieux de ſavoir de Cioutat,

Que les Marchands & les Nochers
La rendent fort conſidérable,
Mais pour ce Muſcat adorable
Qu'un ſoleil proche & favorable
Confit dans ſes brûlans Rochers,
Vous en aurez, Freres très-chers,
Et du meilleur ſur votre table.

Les grandes affaires que nous avions en ce lieu, furent achevées auſſi-tôt que nous eûmes choiſi le meilleur vin. Ainſi le lendemain vers le midi, nous nous acheminâmes vers Toulon. Cette Ville eſt dans une ſituation admirable, expoſée au midi, & couverte au Septentrion par des montagnes élevées juſques aux nuës, qui rendent ſon Port le plus grand & le plus ſûr qui ſoit au monde. Nous trouvâmes Monſieur le Chevalier Paul, qui, par ſa charge, par ſon mérite, & par ſa dépenſe, eſt le premier & le plus conſidérable du Pays.

C'eſt ce Paul dont l'expérience
Gouverne la mer & le vent;
Dont le bonheur & la vaillance
Rendent formidable la France
A tous les Peuples du Levant.

Ces Vers ſont auſſi magnifiques que ſa mine; mais, en vérité, quoiqu'elle ait quelque choſe de fier, il ne laiſſe pas d'être commode, doux, & tout-à-fait honnête. Il nous régala dans ſa Caſſine, qui eſt ſi propre & ſi bien entendue, qu'elle ſemble un petit Palais enchanté. Nous n'avions trouvé juſques-là que des orangers d'une médiocre grandeur, & dans des jardins; l'envie d'en voir de gros comme des chênes, & dans le milieu des champs, nous fit aller juſques à Yeres. Que ce lieu

lieu nous plût! qu'il eſt charmant! & quel ſéjour ſeroit-ce que Paris ſous un ſi beau climat?

Que c'eſt avec plaiſir, qu'aux mois
Si fâcheux en France & ſi froids,
On eſt contraint de chercher l'ombre
Des orangers, qu'en mille endroits
On y voit, ſans rang & ſans nombre,
Former des forêts & des bois.
Là, jamais les plus grands hyvers
N'ont pu leur déclarer la guerre;
Cet heureux coin de l'Univers
Les a toujours beaux, toujours verds,
Toujours fleuris en pleine terre.

Qu'ils nous ont donné de mépris pour les nôtres, dont les plus conſervez & les mieux gardez ne doivent pas être en comparaiſon appellez des orangers!

Car ces petits nains contrefaits,
Toujours tapis entre deux ais,
Et contraints ſous des caſemattes,
Ne ſont à bien parler, que vrais
Et miſérables cûs-de-jatte.

Nous ne pouvions terminer notre Voyage par un lieu qui nous laiſſât une idée plus agréable; auſſi dès ce moment ne ſongeâmes-nous plus qu'à retourner à Paris. Notre dévotion nous fit pourtant détourner de notre chemin pour aller à la Sainte-Baume. C'eſt un lieu preſque inacceſſible, & que l'on ne peut voir ſans effroi. C'eſt un antre dans le milieu d'un rocher eſcarpé de plus de quatre-vingt toiſes de haut, fait aſſurément par miracle; car il eſt aiſé de voir que les hommes

N'y peuvent avoir travaillé,
Et l'on croit avec apparence,
Que des ſaints Eſprits ont taillé
Ce Roc qu'avec tant de conſtance,

La

La Sainte (a) a ſi long-tems mouillé
Des larmes de ſa pénitence.
Mais, ſi d'une adreſſe admirable,
L'Ange a taillé ce Roc divin,
Le Démon cauteleux & fin
En a fait l'abord effroyable,
Sachant bien que le Pelerin
Se donneroit cent fois au Diable,
Et ſe damneroit en chemin.

Nous y montâmes cependant, avec bien de la peine, par une horrible pluye, & par la grace de Dieu, ſans murmurer un ſeul moment; mais nous n'y fûmes pas ſi-tôt arrivez, qu'il nous prit, ſans ſavoir pourquoi, une extrême impatience d'en ſortir. Nous examinâmes donc aſſez bruſquement la bizarrerie de cette demeure, & nous nous inſtruiſîmes en un moment, dès Religieux, de leur Ordre, de leur coutume, & de leur maniere de traiter les Paſſans; car ce ſont eux qui les reçoivent, & qui tiennent hôtellerie.

L'on n'y mange jamais de chair,
L'on n'y donne que du pain d'orge,
Et des œufs qu'on y vend bien cher.
Les Moines hideux ont de l'air
Des gens qui ſortent d'une forge.
Enfin ce lieu ſemble un enfer,
Ou pour le moins un coupe-gorge.
L'on ne peut être ſans horreur;
Dans cette terrible demeure:
Et la faim, la ſoif, & la peur,
Nous en firent ſortir ſur l'heure.

Bien

(a) *Marie-Madelaine*, dont il eſt parlé dans l'Evangile, laquelle ſe retira, dit-on, ſur ce Rocher, pour ſe mettre à couvert de la perſécution des Juifs & des Payens. C'eſt une Tradition appuyée du témoignage d'Auteurs qui ont vécu fort long-tems après *Marie-Madelaine*; & par conſéquent, *il croûr à corrafia.*

Bien qu'il fût preſque nuit, & qu'il fît le plus vilain tems du monde, nous aimâmes mieux hazarder de nous perdre dans les montagnes & dans les déſerts, que de demeurer dans la Sainte-Baume. Les Reliques qui ſont à Saint-Maximin (*a*), nous porterent bonheur, & nous y firent arriver avec l'aide d'un guide, ſans nous être égarez, mais non pas ſans être furieuſement mouillez. Auſſi le lendemain la matinée s'étant paſſée toute entiere en dévotion, c'eſt-à dire, à faire toucher des chapelets à quantité de Corps ſaints, & à mettre d'aſſez groſſes piéces dans les baſſins & dans les troncs, nous allâmes nous enyvrer d'excellente blanchette de Negreaux, & de-là coucher à Aix. C'eſt une Capitale, ſans riviere, & dont les dehors ſont fort deſagréables; mais, en recompenſe, aſſez belle, aſſez bien bâtie, & de bonne-chere. Orgon fut enſuite notre couchée, lieu célébre pour les bons vins; & le jour d'après, Avignon nous fit admirer la beauté de ſes murailles. Madame (*b*) de Caſtelane y étoit, à qui nous rendîmes viſite auſſi-tôt. Bien qu'il fût le jour des Morts, nous la trouvâmes chez elle en bonne compagnie: elle n'étoit point comme les autres Veuves dans les Egliſes à prier Dieu;

Car, bien qu'elle ait l'ame aſſez tendre
Pour tout ce qu'elle auroit chéri,
On aura peine à la ſurprendre
Sur le tombeau de ſon Mari.

Avignon nous avoit paru ſi beau, que nous voulûmes y demeurer deux jours, pour l'examiner plus à loiſir. Le ſoir que nous prenions le frais ſur le bord du Rhône par un beau clair de lune, nous ren-

(*a*) Petite Ville à huit lieuës d'Aix.
(*b*) Si connue depuis ſous le nom de *Marquiſe de Gange*. Elle épouſa le Baron de Caſtelane à l'âge de treize ans en 1644., & en ſecondes Nôces le Marquis de Gange en 1648.

rencontrâmes un homme qui ſe promenoit, qui nous ſembla avoir de l'air du Sieur d'Aſſouci: ſon manteau qu'il portoit ſur le nez, empêchoit qu'on ne le pût bien voir au viſage. Dans cette incertitude, nous prîmes la liberté de l'accoſter, & de lui demander :

Eſt-ce vous, Monſieur d'Aſſouci ?
Oui, c'eſt moi, Meſſieurs, me voici,
N'aiant plus pour tout équipage,
Que mes Vers, mon Luth, & mon Page.
Vous me voyez ſur le pavé
En deſordre, mal propre & ſale:
Auſſi je me ſuis eſquivé
Sans emporter paquet ni male;
Mais, enfin, me voilà ſauvé,
Car je ſuis en Terre Papale.

Il avoit effectivement avec lui ce même Page que nous lui avions vû, lorſqu'il ſe ſauva de Montpellier, & que l'obſcurité nous avoit empêché de pouvoir diſcerner. Il nous prit envie de ſavoir au vrai ce que c'étoit que ce petit garçon, & quelle belle qualité l'obligeoit à l'emmener avec lui. Nous le queſtionnâmes donc aſſez malicieuſement, lui diſant:

Ce petit Garçon qui vous ſuit,
Et qui derriere vous ſe gliſſe,
Que ſait-il? En quel exercice,
En quel art, l'avez-vous inſtruit ?
Il ſait tout, dit-il: s'il vous duit,
Il eſt bien à votre ſervice.

Nous le remerciâmes lors bien civilement, ainſi que vous euſſiez fait, & ne lui répondîmes autre choſe,

Qu'adieu, bon ſoir, & bonne nuit;
De votre Page qui vous ſuit,
Et qui derriere vous ſe gliſſe,

Et

Et de tout ce qu'il fait auſſi,
Monſieur d'Aſſouci, grand-merci,
D'un ſi bel offre de ſervice,
Grand-merci, Monſieur d'Aſſouci.

Notre Lettre finira par un bel endroit, quoiqu'elle ſoit écrite de Lyon : ce n'eſt pas que nous n'ayons encore mille choſes à vous mander des beautez du Pont-Saint-Eſprit; des bons vins de l'Hermitage, de Condrieux, & de Côte-rôtie; mais en vérité, nous ſommes ſi las d'écrire, que la plume nous tombe des mains, outre que nous voulons avoir dequoi vous entretenir, lorſque nous aurons le plaiſir de vous revoir.

Si nous allions tout vous déduire,
Nous n'aurions plus rien à vous dire;
Et vous ſentez qu'il eſt plus doux
De cauſer bûvant avec vous,
Qu'en voyageant de vous écrire.
Adieu, les deux Freres nourris
Auſſi-bien que gens de la ville,
Que nous aimons plus que dix mille
Des plus aimables de Paris.

Date.

De Lyon, où l'on nous a dit
Que le Roi, par un rude Edit,
Avoit fait défenſes expreſſes,
Expreſſes défenſes à tous
De plus porter Chauſſes Suiſſeſſes.
Cet Edit qui n'eſt rien pour nous,
Vous réduit en grandes détreſſes,
Groſſes bédaines, groſſes feſſes;
Car où diable vous mettrez-vous?

Adreſſe.

A Meſſieurs les aînez BROUSSINS.
Chacun enſeignera la rue;
Car leur demeure eſt plus connue
Au Marais, que les Capucins.

FIN

BE-

BERALDE,

PRINCE

DE SAVOYE.

BERALDE,

PRINCE

DE SAVOYE.

LE triſte Beralde, ſi fameux par le bonheur de ſes armes & par les malheurs de ſon amour, erroit depuis dix ans dans toutes les Cours de l'Europe, & cherchoit à finir ſa vie dans les occaſions de la guerre, ou par la main d'un Chevalier plus vaillant que lui, ou quelque Belle qui pût effacer de ſon cœur l'image de Mariane. Mais ſon amour plus ingénieux à ſe fortifier que Beralde ne l'étoit à l'affoiblir, le conduiſit à un bois au pied des Alpes, où il entendit les cris d'une femme, dont il lui ſembla que la voix ne lui étoit pas inconnue. Il pouſſa ſon cheval vers ce bruit, & au bout d'une longue route il apperçut un Chevalier qui venoit d'enlever une Dame, & qui l'emportant ſur l'arçon fuyoit à toute bride, tandis que ſes compagnons paſſoient au fil de l'épée ceux qui accompagnoient le chariot de cette Dame. Beralde n'arriva pas aſſez tôt pour empêcher ce carnage; & ceux qui l'avoient fait, s'éloignoient au galop, quand il put reconnoître à l'habit des morts qu'ils étoient Allemans. Cependant, comme il vit briller des pierreries vers la main de celui qui étoit le plus apparent, il fit deſcendre ſon Ecuyer, & ſe les étant fait donner, il vit

que c'étoit le portrait de Mariane. O Ciel! s'écria-t-il, pourquoi me préſentez-vous encore cette Infidéle? ou pourquoi ne me la préſentez-vous pas avec tout ce qui a terni ce qu'elle avoit d'adorable? Il tournoit bride pour courir après les Raviſſeurs de l'Inconnuë, quand il ſe vit environné d'une troupe de Cavaliers qui de loin lui crierent de ſe rendre, & qui, en lui demandant ſon épée, le traitoient de Voleur. L'injure & le danger l'irriterent, & il s'alloit mettre en défenſe pour mourir glorieuſement plutôt que de ſe laiſſer arrêter; mais faiſant réflexion que s'il venoit à être opprimé par le nombre, il paſſeroit pour coupable du crime qui venoit d'être commis, il modéra ſon reſſentiment. Je me joindrai à vous, leur cria-t-il, pour pourſuivre les auteurs de ces meurtres, & le Raviſſeur d'une Dame que je n'ai pas eu le tems de ſecourir. Vous êtes pourtant du Pays de ces Voleurs, reprit le chef de la troupe, quoique votre perſonne ſemble démentir ce que nous pouvons penſer de vous. Hedemont qui eſt d'illuſtre naiſſance, & un des hommes du monde le mieux fait, n'a pas laiſſé de ſe déclarer Chef des Brigands qui occupent les Alpes. Hedemont eſt leur Chef? s'écria Beralde. Allons, mes amis, courons après, ſoyez vaillans, & ſouvenez-vous que Beralde eſt à votre tête. Le nom de Beralde, & l'air dont il parla, le firent ſuivre avec plaiſir. Seigneur, dit celui qui commandoit la troupe, votre nom eſt illuſtre, & vos démêlez avec Hedemont ſon célébres. Vous l'avez vaincu en bataille rangée, vous le vaincrez ſans doute à la tête de ces Brigands. Je crois pourtant qu'il eſt fort inutile de courir maintenant après lui: il ſe ſera retiré avec la priſe qu'il vient de faire, dans le Château de Cuſan, que le Marquis de Saluces lui a livré depuis peu, & qui eſt ſitué à l'iſſuë de cette forêt ſur un roc qui ne peut être forcé. Permettez-moi, Seigneur,

gneur, de vous dire qu'il ſeroit à propos que vous envoyaſſiez au Roi d'Arles mon maître, qui eſt à Marſeille, pour lui témoigner que vous avez intérêt d'avoir Hedemont entre vos mains. Il vous donnera, ſans doute, les troupes qui ont ordre de venir nettoyer les Alpes de ces Brigands. Cependant nous inveſtirons le Château; & en mon particulier, Seigneur, je ferai gloire de ſuivre vos ſentimens, en attendant qu'il me ſoit permis d'obéïr à vos ordres. Beralde approuva l'avis, & envoya un des principaux de la troupe au Roi d'Arles. En attendant ſon retour, il alla commencer d'inveſtir la place, qui fut tout-à-fait bloqué le lendemain par l'Infanterie que ce Roi avoit envoyée, & qui venoit d'arriver. Peu de jours après, on eut ſa réponſe, qui portoit, qu'il accordoit avec quelque honte à un auſſi Grand-Homme que Beralde un emploi ſi peu conſidérable; mais que pour lui rendre moins ennuyeuſe la priſe d'un Château qu'on ne pourroit avoir que par famine, il viendroit lui-même pour le voir, & lui tenir compagnie dans ce ſiége. En effet, peu après la Cour d'Arles arriva près de Cuſan. La Reine & les Dames ſe logerent à Nice, & le Roi voulut aller camper avec Beralde, qui vint au-devant de Sa Majeſté. Il en reçut un accueil fort civil: elle lui témoigna beaucoup de joye de le voir, & lui donna des marques de la haute eſtime qu'elle avoit pour lui. Enſuite elle ſe plaignit obligeamment de ce que la Cour d'Arles étoit la ſeule en toute l'Europe qu'il n'avoit pas viſitée. Ce n'eſt point la plus belle, lui dit ce Roi; mais après la Cour du Roi de France, elle eſt ſans doute la plus galante. Ajoutez à cela, Sire, répondit Beralde, que le mérite des Souverains étant ce que je cherchois le plus, je devois avoir plus ſouhaité de voir celle de Votre Majeſté qu'aucune des autres. Mais, Sire, vous êtes parent de Cunegonde; & pour peu que vous ſachiez mon Hiſtoire, vous ne devez pas

être ſurpris que je traverſe vos Etats ſans avoir eu l'honneur d'aller vous offrir mes reſpects. C'étoit plutôt pour cela, dit le Roi, que vous étiez, ce me ſemble, obligé d'y venir, ne fût-ce que pour vous excuſer du peu de juſtice que vous rendez à une Princeſſe qui vous aime avec tant de conſtance. Je n'ai jamais douté que vous n'ayez de puiſſantes raiſons pour appuyer un procédé ſi extraordinaire, & je n'ai jamais rien deſiré avec tant de paſſion, que d'entendre de votre bouche tout ce que l'amour vous a fait ſouffrir, & qu'il vous a obligé de faire. Toute la terre dit que Beralde eſt le plus malheureux & le plus injuſte de tous les hommes. Pour moi, qui ai toujours jugé de vos ſentimens par votre courage, j'ai ſoutenu que cette magnanimité qui vous éleve au-deſſus des plus Illuſtres de notre ſiécle, ne peut compâtir avec l'injuſtice. Je veux bien, Sire, repartit Beralde, rendre compte à Votre Majeſté, quand il lui plaira, de toutes les actions de ma vie. Je dois cette confiance à la bonté qu'elle a eu de vouloir juſtifier un Malheureux qui ne ſe conſoleroit jamais, ſi vous le trouviez digne de blâme après que vous l'aurez entendu. Je n'ai jamais eu de ſi grande joye que j'en aurai d'entendre votre Hiſtoire, reprit le Roi; mais je voudrois que vous m'en puſſiez faire le recit en repos, & hors de l'embaras de la guerre. Hedemont ſait que la loi des armes oblige celui qui commande dans un Château, de le rendre auſſi-tôt qu'un Roi paroît devant la place; voyons ſi le métier qu'il fait aujourd'hui, lui auroit fait oublier ces maximes d'honneur : faiſons-lui dire que je ſuis ici.

Hedemont aiant appris par un Trompette, que le Roi d'Arles l'aſſiégeoit en perſonne, dit qu'il n'attendoit que cela, & qu'il remettoit au Roi le Château, ſa perſonne, & une Dame qu'il avoit priſe. Sur cela le Roi lui fit dire que ce ſeroit pour

pour le lendemain. Nous voilà donc quittes du ſoin de la guerre, dit-il à Beralde, & rien n'empêche que je n'écoute tranquillement ce que je deſire ſavoir depuis ſi long-tems. Alors le Roi fit ſigne qu'on les laiſſât ſeuls. Il ſe coucha ſur ſon lit, & aiant fait aſſeoir Beralde ſur le fauteuil: Premierement, continua-t-il, démêlez-moi, s'il vous plaît, pourquoi vous avez fait mourir Mariane que vous aimiez; pourquoi vous avez fiancé Cunegonde que vous n'aimiez pas, & pourquoi vous avez abandonné cruellement cette Amante infortunée, pour errer de Cour en Cour comme vous faites, cherchant les occaſions de la guerre & les combats particuliers.

Le Roi d'Arles, répondit Beralde, eſt le ſeul homme du monde que je veux & que je puis éclaircir ſur tout cela, parce que je ſais que l'amour lui a fait ſentir ſes traits les plus délicats, & qu'étant perſuadé qu'il ſait aimer, je ne doute point qu'il n'eſtime ce que peut-être bien d'autres n'approuveroient pas. Outre que je ſuis perſuadé que Votre Majeſté ne répandra pas dans ſa Cour ce qu'elle trouvera dans mon recit que je ne devrois jamais dire; ſi je n'étois certain qu'il ne ſera pas divulgué. Ainſi je raconterai volontiers toutes mes Avantures à Votre Majeſté.

J'ai paſſé la jeuneſſe la plus heureuſe qu'on puiſſe s'imaginer. Le Duc de Saxe mon Pere étant mort dans mon enfance, & aiant laiſſé l'Empereur Othon, ſon Frere, le tuteur de ſes trois enfans, avec pouvoir de donner le Duché de Saxe à celui qu'il en jugeroit le plus digne, j'eus le bonheur, au ſortir de mes exercices, d'être fort agréable à l'Empereur, & de me voir en même tems, ſi je l'oſe dire, l'amour des Belles de ſa Cour. Je ne ſais comment, par un effet tout extraordinaire dans le Septentrion, où vous ſavez que les Dames cédent à l'amour plus difficilement qu'ailleurs, je fis ſoupirer les plus belles

en peu de tems; & comme c'eſt aſſez la maniere en ces Pays froids, que les Dames ne font pas un fort grand myſtere de leur amour, quand elles en ont, je m'entendis en peu de jours nommer aimable & cruel en cent manieres différentes. Il ſe répandit enfin dans la Cour un méchant bruit de moi: on ne m'appelloit plus que l'Inſenſible; mais, comme ſi cette réputation eût irrité le deſir des Dames, il ſembloit qu'elles euſſent entrepris à l'envi de me la faire perdre. Cependant mon cœur par une bizarrerie qui me priva de mille plaiſirs, concevoit d'abord une averſion inſurmontable pour toutes celles qui me découvroient leur paſſion. Je regardois leur facilité comme une foibleſſe digne de mépris, & je ne croyois pas faire une grande injuſtice d'en rire avec l'Empereur. Je lui faiſois tous les jours confidence de quelque nouvelle conquête. L'Empereur qui n'avoit pas encore vingt-cinq ans, & qui eſt un des Princes du monde le plus univerſellement amoureux, répondoit en mon nom aux billets que je recevois, prenoit quelquefois des rendez-vous pour moi, & achevoit l'Avanture que j'avois commencée. Il étoit ſecret, l'affaire ne s'éventoit pas; mais la Belle qui diſſimuloit le ſujet de ſon reſſentiment, ne perdoit pas l'occaſion de me nuire, & de parler à mon deſavantage. De là me vint ce nom d'Inſenſible, que je mérite ſi peu.

Entre toutes les Belles de cette Cour, l'admirable Cunegonde étoit preſque la ſeule qui ne m'avoit pas fait entrevoir quelque bonne volonté. L'Empereur aimoit cette merveilleuſe Princeſſe, mais n'avoit pour elle qu'une de ces paſſions injurieuſes que les Souverains croyent leur être permiſes avec leurs Sujettes. Il lui diſoit ſans ceſſe qu'il l'aimoit, & ſon amour en effet étoit véritable. Cependant il me préparoit un équipage magnifique pour m'envoyer en Arragon épouſer en ſon nom la Princeſſe Mariane, autant célébre alors par ſa beauté, qu'elle l'eſt

l'eſt maintenant par ſes malheurs. Cunegonde indignée de cette maniere d'amour que l'Empereur avoit pour elle, le traitoit avec une rigueur héroïque, & Othon s'obſtinoit à la perſécuter. Il gagna par de fort grands préſens la Mere de Cunegonde, qui étoit veuve du Prince de Mons en Hainaut.

On lui livroit tous les jours la victime, & tous les jours elle ſe défendoit avec une vertu ſans exemple. La réſiſtance enflammoit le jeune Empereur; mais la vanité, plus forte en ſon ame que ſon amour, l'empêcha toujours d'exprimer des deſirs légitimes, & Cunegonde fût morte mille fois plutôt, que d'en favoriſer de criminels. Prince, me dit-il un jour qu'il en avoit été traité fort ſévérement, faut-il pour mon malheur que Cunegonde ſoit la ſeule Beauté de cette Cour qui n'a point de complaiſance pour vous? Il me ſeroit bien cruel qu'elle aimât quelqu'autre que moi; mais enfin dans le deſeſpoir où je ſuis d'en être jamais aimé, ſi elle s'étoit laiſſé toucher pour vous, comme les autres, je trouverois peut-être mon bonheur dans cette diſgrace, & vous m'aimez aſſez pour m'en laiſſer chercher la conſolation dans une innocente ſupercherie. Autant que je me ſuis diverti, Seigneur, lui répondis-je, à tromper des Beautez faciles; autant aurois-je de repugnance à tromper une auſſi honnête & auſſi ſage Princeſſe que l'eſt Cunegonde, dont les rares qualitez doivent au contraire lui attirer le reſpect & la protection de tous ceux qui aiment la vertu. Mais, ſi elle avoit pour vous, reprit-il, la même foibleſſe que les autres, auriez-vous plus d'égard pour elle? J'ai peine à croire que ce que vous dites, puiſſe arriver, lui répondis-je, puiſqu'il n'eſt point arrivé. Je la vois plus ſouvent, & avec plus de plaiſir, que toutes les autres, & je ne lui trouve rien qui ne ſoit héroïque. Mon cher Beralde, interrompit Othon, tâchez de vous en faire aimer. Ce ſeroit une trahiſon trop noire, lui dis-je. Si je cherchois à me faire

aimer, je l'aimerois ; & ſi je l'aimois, je vous ſervirois mal. Il faut pourtant que vous me ſerviez, continua-t-il, ou je n'aurai jamais de repos. Je ne puis vous rien promettre, Seigneur, repliquai-je, tant que Cunegonde aura autant de vertu que je lui en reconnois. Auſſi je ne laiſſai rien eſpérer à Othon de cette entrepriſe. Je m'attachai ſeulement, pour lui plaire, à voir plus ſouvent Cunegonde. Elle s'étoit plongée depuis quelques jours dans une mélancolie ſi grande, que j'en eus pitié, ſans connoître ce qui la cauſoit. Je crus d'abord qu'elle ne venoit que de la perſécution de l'Empereur, & du danger où elle étoit à tout moment, par la facilité qu'avoit Othon de tout entreprendre dans la ſolitude où on les laiſſoit. Elle ſût néanmoins ſi bien faire, qu'elle le tint toujours dans le reſpect, & elle prononçoit avec tant d'horreur le nom de Tyran, du moment qu'il commençoit à s'oublier, qu'il différoit à le devenir. Un jour qu'elle avoit eu bien de la peine à vaincre : Hà Seigneur ! lui dit-elle, par quelle horrible tyrannie vous obſtinez-vous à me perdre, & par quelle étrange fureur vous faites-vous un plaiſir de violenter une Princeſſe dont vous n'aurez jamais le cœur, & qui en aime un autre que vous ? Quoi ! Cunegonde aime ? interrompit Othon. O Dieu ! quel eſt donc cet heureux Rival ? Vous ne le ſaurez pas, Seigneur, dit-elle : il n'en ſait rien lui-même, & ne le ſaura de ſa vie. Je ne lui ai pas donné mon cœur, il l'a enlevé, quelque réſiſtance que j'aie pu faire ; & quoique vous faſſiez, & que je faſſe, il m'eſt impoſſible d'aimer jamais autre que lui. Détachez-vous donc, Seigneur, d'une malheureuſe Princeſſe qui n'a ſû défendre ſon cœur. Délivrez moi de la douleur effroyable, qu'un homme qui ne m'aime pas, ait pu me le ravir ; & qu'un homme que je n'aime pas, m'enleve l'honneur. Eh bien, Princeſſe, repartit Othon, je vous jure de vous ſacrifier mon amour, de ceſſer toutes mes pour-

pourſuites, & de ne vous ſervir qu'avec le reſpect que vous méritez, pourvû que vous me nommiez ce glorieux vainqueur qui a ſû m'ôter l'eſpérance d'un bien que j'eſtime plus que ma vie. Que vous importe, Seigneur, dit elle, de connoître un homme qui ne ſaura jamais l'avantage qu'il a ſur vous & ſur moi? C'eſt, Madame, répondit-il, que s'il eſt digne de vous, je veux vous donner une marque d'amour plus grande que vous ne l'attendriez d'un homme que vos rigueurs mettent au deſeſpoir. Je vous le donne dès maintenant pour Epoux, s'il mérite de l'être; mais, s'il ne le mérite pas, je ne ſouffrirai jamais qu'aucun autre qu'Othon emporte les premieres faveurs de Cunegonde. Il y a tant de déréglement dans votre diſcours, dit la Princeſſe, qu'on n'en doit rien eſpérer, & qu'on en peut tout craindre. Je ne demande point au Ciel de me venger de mon Empereur, je ſuis aſſurée qu'il me vengera plus qu'une Sujette ne le doit deſirer; mais, afin que vous ne puiſſiez pas dire, Seigneur, que celui que j'aime, n'eſt pas digne de moi, & que c'eſt pour cacher ma honte que j'en cache le nom, j'aime Beralde, & n'aimerai jamais que lui. Beralde! s'écria l'Empereur avec une joye qui ſurprit Cunegonde. Hà Madame! c'eſt le ſeul homme du monde qui vous mérite, & le ſeul de tous les hommes entre les bras duquel je vous verrai ſans jalouſie. Il eſt encore bien jeune pour vous épouſer; je deſirerois ſeulement que vous vouluſſiez différer quelque tems votre mariage. Quoique j'aime Beralde, Seigneur, répondit-elle, ce n'eſt pas que je veuille l'épouſer, s'il ne m'aime pas; & il eſt ſi inſenſible, qu'il n'aime perſonne. Je veux qu'il vous aime, dit l'Empereur, & je veux être le confident de votre amour. Permettez-moi, ma Princeſſe, de me reconcilier avec vous, & accordez-moi le pardon de mon injuſtice & de mes fureurs. Je vous pardonne tout, dit-elle, à la charge que vous laiſſerez

Beralde dans la liberté de ſe choiſir une Femme, & que vous ne lui découvrirez pas le ſecret que je vous ai confié. Vous ne devez pas deſirer, repartit Othon, que Beralde ignore ſa fortune; il pourroit s'engager ailleurs: je n'aurois pas la conſolation de n'être rendu malheureux que par Beralde; & je ne vous répondrois pas de mon reſpect, ſi un autre que lui aſpiroit à vous poſſéder. Hà Seigneur! dit Cunegonde, pour le moins défendez à Beralde, de ma part, de me parler jamais de ma foibleſſe. Cela ſe peut eſpérer de ſa diſcrétion, dit l'Empereur; mais la joye de ſe voir aimé d'une ſi charmante Princeſſe que Cunegonde, aura peine à ſe contenir dans les bornes que vous deſirez. Quoiqu'il en arrive, Seigneur, vous me promettrez au moins de me laiſſer deſormais en repos. Othon le lui promit, la quitta, & m'aiant fait chercher à l'inſtant, il m'enferma dans ſon cabinet.

Cher Beralde, me dit-il en m'embraſſant, donne-moi la vie, puiſque le Ciel & l'Amour t'en ont rendu le maître. Cunegonde t'aime: ménage-moi, cher Prince, le bonheur de la poſſéder. Je te déclare Duc de Saxe, & je te ferai déclarer Roi des Romains. Si Cunegonde m'aime, lui dis-je, & qu'elle ait la foibleſſe de me le dire, & d'oublier pour moi ſa vertu, elle n'eſt pas digne que je la traite mieux que j'ai traité les autres; & j'aurai pour elle le même mépris que j'ai pour toutes celles qui cherchent à ſe faire aimer, plutôt qu'à ſe faire eſtimer. L'Empereur me voyant dans la diſpoſition qu'il ſouhaitoit, m'envoya chez Cunegonde. Seigneur, avez-vous vû l'Empereur? me dit-elle dès qu'elle me vit. Oui, Madame, lui dis-je, & il m'a tenu le diſcours le plus ſurprenant du monde. Etes-vous ſurpris, dit-elle, de ce que j'ai cru que vous avez aſſez de vertu pour me mettre à couvert de la perſécution d'un homme qui peut tout? Et ne me pardonnerez-vous point d'avoir feint de vous aimer, parce

parce que c'eſt le ſeul moyen qui m'eſt venu dans l'eſprit pour me garantir de ſa violence? J'ai fait ſemblant d'avoir de l'amour pour vous, pour lui ôter tout eſpoir. Ayez la généroſité pour moi, Seigneur, non ſeulement d'agréer cette feinte, mais de feindre de même de votre côté que vous m'aimez auſſi, de dérober à l'Empereur tout le tems que vous pourrez, & de ne le quitter jamais quand il viendra me voir. Hà Madame! repris-je, que j'étois ſimple de ſoupçonner qu'une auſſi aimable perſonne s'aviſât d'aimer Beralde la premiere, & de le déclarer! Je promets à votre rare vertu de la défendre juſqu'à la mort. Oui, je feindrai de vous aimer, moi, qui hais mortellement toute ſorte de feinte; & je ne prétens de ce ſervice, que la gloire d'avoir été le protecteur d'une ſi haute vertu. Vous ferez, Seigneur, repartit-elle, une action digne d'une louange immortelle, d'autant plus que vous ne pourrez feindre d'aimer Cunegonde, ſans vous faire beaucoup de violence, & qu'inſenſible comme vous êtes, le perſonnage d'Amant vous ſera difficile. Je ne ſais, lui dis-je, ma belle Princeſſe, ſi j'aurai de la peine à feindre de vous aimer; mais je ſais bien que je deſire de tout mon cœur de vous aimer véritablement, & que je quitterois à la fortune & à l'amour toutes les proſpéritez qu'ils me préparent, pour le plaiſir de vous aimer auſſi ardemment que je connois que vous méritez d'être aimée. Que ſavez-vous, me dit-elle, ſi ce ſeroit un auſſi grand plaiſir que vous penſez? il faudroit pour cela que je vous aimaſſe auſſi. Pardonnez-moi, Madame, lui répondis-je; pour me donner un fort grand plaiſir, il faudroit que j'euſſe premierement celui de vous toucher par mes ſoupirs, & de vaincre par l'ardeur ou par la pureté de ma flamme, la repugnance que vous auriez à m'aimer. Plus cette repugnance ſeroit forte, plus il me ſeroit doux de la faire céder à la violence de ma paſſion! Quoi! Beralde, interrompit-elle en riant,

ſi on vous aimoit préſentement, vous ne trouveriez point de douceur à aimer & à le dire? Ce que vous ſuppoſez étant impoſſible, lui répondis-je, je puis vous dire ſans ingratitude, que la plus aimable perſonne de la terre ceſſeroit de l'être à mon égard, ſi elle s'aviſoit de m'aimer la premiere, & de me le dire. C'en ſeroit aſſez pour m'empêcher de l'aimer; & tout ce que je pourrois faire pour elle, iroit à peine aux civilitez ordinaires. Avez-vous dit votre humeur à l'Empereur? interrompit-elle. Cent fois, lui dis-je, & il m'en fait toujours la guerre. Prenons donc d'autres meſures, continua-t-elle: j'ai dit que je vous aime; & pour conſerver votre caractere, il faudroit que vous diſiez que vous me haïſſez, ou que vous me mépriſez. Ainſi, pourſuivit-elle en eſſuyant ſes yeux pleins de larmes, me voilà derechef expoſée à la perſécution d'Othon. Hà Madame! lui dis-je, il me ſuffit de ſavoir que ce que vous avez dit, n'eſt qu'une feinte, pour me faire deſirer de vous adorer: & pour l'Empereur, j'en ſerai quitte en lui diſant que je ne vous vois que par honnêteté, & pour ne point traiter indignement une Princeſſe qui me fait l'honneur de m'aimer. Oui, dit-elle; mais Othon & toute la terre ſauront que je vous aime, & que vous ne m'aimez pas. Hà Prince! feignez de m'aimer, je vous en conjure. Je le veux, Madame, lui dis-je, je ſerois inhumain de ne pas me rendre à vos larmes. Mais ſavez-vous bien, Madame, les conſéquences de cette feinte? L'Empereur qui croira que j'aime, ne voudra pas me laiſſer languir un moment, & nous obligera d'épouſer. Hà Beralde! dit-elle, il ne hâtera pas tant que vous craignez: mais, quand cela ſeroit, un cœur inſenſible eſt ingénieux à trouver mille défaites pour rompre toutes les meſures qu'on peut prendre pour l'engager; & vous n'en manquerez pas au beſoin. Il faudra donc, Madame, que vous me les inſpiriez, repar-

repartis-je, je ne vois pas par-où vous pourrez vous en défendre. Je ſuis aſſuré que ſi je dis ce ſoir que je vous aime, on m'offrira d'abord de me rendre heureux. Et la malheureuſe Cunegonde ne pouvant vous rendre heureux, interrompit elle; vous vous retracterez incontinent, vous direz que tout votre amour n'étoit qu'une feinte, & me voilà derechef devenue l'objet des fureurs d'Othon. Généreux Beralde, continua-t-elle en me prenant la main & la mouillant de ſes larmes, la généroſité n'a-t-elle pas ſes douceurs auſſi-bien que l'amour? & une belle ame comme la vôtre ne ſentiroit-elle pas autant de plaiſir à ſauver une Princeſſe infortunée de la perſécution d'un Tyran, que vous en pourriez avoir en vous donnant à une perſonne que vous aimeriez, & dont la poſſeſſion éteindroit peut-être la paſſion que vous auriez pour elle? Donnez-vous, Seigneur, à la triſte Cunegonde, puiſque vous ſeul pouvez l'empêcher d'être la plus malheureuſe Princeſſe de l'Univers, & devenez ſenſible au plaiſir ſolide que vous trouverez dans la gloire de vous être ſacrifié au ſalut d'une Princeſſe dont toute l'application ſera de ſe rendre digne de vous, tant qu'elle vous aura pour maître. Vous me comblez d'honneur, lui dis-je, Madame, & vous prenez mon cœur par-où il eſt ſans doute le plus ſenſible. L'amour le touche moins que la gloire; & puiſque par un ſentiment de vertu, vous pourrez bien vous réſoudre à paſſer votre vie avec un homme que vous n'aimez pas, je veux vous montrer, Madame, que je ne ſuis pas tout-à-fait indigne du choix que vous faites; je me donne à vous dès ce moment, & je vais vous demander à l'Empereur.

Je le fis comme je l'avois promis; j'allai de ce pas trouver Othon. Hà Seigneur! lui dis-je, qu'avez-vous fait de me dire que Cunegonde m'aimoit? Peut-on être aimé d'elle ſans l'adorer. L'Empereur

fut ſurpris, il me regarda long-tems ſans répondre: puis il ſe promena fort en rêvant; enfin il ſe détermina. Prince, me dit-il, il eût été à deſirer que vous euſſiez reſpecté mon amour; mais, puiſque la choſe eſt ſans remède, de l'humeur dont vous êtes, ma réſiſtance ne feroit que vous enflammer davantage, & je n'en ſerois pas plus heureux. Allez retrouver votre Cunegonde: dites-lui que je conſens que vous ſoyez fiancez demain, à condition qu'elle me pardonnera le peu de reſpect que j'ai eu juſques ici pour elle. Et, pour vous, Beralde, préparez-vous à partir dans trois jours, pour aller épouſer en mon nom la Princeſſe d'Arragon: durant le voyage, vous conſulterez votre cœur, vous examinerez ſi vous aimez véritablement; & ſi vous êtes le même à votre retour d'Eſpagne que vous le dites, nous épouſerons en même jour. Allez, laiſſez-moi ſeul achever de me détacher de Cunegonde. J'allai dire cette nouvelle à la Princeſſe. Jugez, Seigneur, quelle fut ſa joye? Elle n'en exprima pourtant qu'une partie, appréhendant de me faire trop connoître toute ſa paſſion. Je crus en effet, que cette joye n'étoit cauſée que par la fin de la perſécution d'Othon que je lui annonçois, & tout au plus par l'établiſſement conſidérable qu'elle trouvoit en épouſant un Prince qui apparemment ſeroit Duc de Saxe, & qui étoit Neveu de l'Empereur. De-ſorte que je ſentois alors toute la joye que ſent un cœur généreux, quand il peut faire la fortune d'une perſonne vertueuſe. A cette joye, Cunegonde ſe flata que je pourrois avoir de l'amour; & l'Empereur entrant alors inopinément, fut perſuadé que nous en avions beaucoup l'un pour l'autre. La jalouſie qui l'avoit fait me ſuivre de ſi près, augmenta; & quoiqu'il la diſſimulât ſi bien que nous ne nous en apperçûmes pas, il s'attacha tellement à moi les trois jours qui me reſtoient, que je ne pus voir un moment Cunegonde ſans qu'il y fût préſent.

Com-

Comme je n'avois point d'amour, je ne m'en affligeois pas. Il n'en étoit pas de même de Cunegonde : elle étoit visiblement dans un grand chagrin. La nuit qui préceda mon départ, l'Empereur & moi veillâmes long-tems chez elle, & il eut l'inhumanité de vouloir être témoin de l'adieu que nous nous dirions. Quand nous nous fûmes retirez, celle de ses femmes qu'elle aimoit le plus, l'aiant priée d'entrer dans son cabinet : Voilà, dit-elle, Madame, un billet que le Prince Beralde m'a commandé de vous donner, ou, pour mieux dire, que je lui ai conseillé de vous écrire, vaincue par sa tendresse, persuadée de la vôtre, & touchée des peines cruelles que vous souffrez l'un & l'autre. Hà Felicime ! répondit la Princesse, que vous m'annonceriez une chose nouvelle, si vous m'appreniez que Beralde a de l'amour ! Il en a plus qu'on n'en eut jamais, dit Felicime, & vous n'avez, ni tendresse, ni reconnoissance, si vous héſitez un moment à lui accorder ce qu'il souhaite de vous. Qu'est ce que l'aimable Beralde, s'écria la Princesse, qu'est ce que l'aimable & le généreux Beralde peut souhaiter de la passionnée Cunegonde, qu'elle lui puisse refuser sans une ingratitude digne d'horreur ? En disant cela, elle ouvrit le billet, & y lut à peu près ces paroles :

Divine Cunegonde, faut-il que je parte si amoureux & si malheureux ? Vous avez fait naître une passion si prodigieuse, que je suis assuré que si vous n'avez la bonté d'adoucir ce qu'elle a d'insupportable, vous ne me reverrez jamais. Il est impossible que je ne meure dans ce voyage. Partirai-je sans savoir si vous m'aimez, si ce n'est pas le Duché de Saxe qui vous a flatée, & si tout ce que vous m'avez laissé entrevoir de tendresse, n'a pas été un artifice d'ambition ? Et puis, qui me répondra durant mon absence, que l'amour de l'Empereur ne vous touchera point, & que sa violence ne vous ravira pas ce qui peut faire la félicité

ed

de Beralde? J'en mourrai de crainte, Madame. Si vous voulez que je vive, Felicime vous donnera le moyen unique de me conſerver.

Dites-moi donc, Felicime, dit Cunegonde, ce que Beralde demande? Il demande ſa Cunegonde, repartit Felicime. Hé n'eſt-elle pas à lui? reprit la Princeſſe. Hélas! dit Felicime, a-t-on un bien que l'on ne poſſéde point? Hà! je vais donc lui écrire que je l'adore, interrompit Cunegonde. J'ai eu grand tort, en effet, de ne lui avoir point dit à quel point je l'aime. Ce n'eſt pas-là ſeulement ce que veut l'aimable Beralde, lui dit Felicime en l'embraſſant, Princeſſe peu tendre & peu ſavante en l'art d'aimer. Beralde eſt votre Epoux depuis trois jours: la cérémonie qui reſte à faire, n'eſt gueres attendue que par ceux qui ne s'aiment pas. Voulez-vous que Beralde amoureux aille en Eſpagne, ſans emporter ce que peut-être Othon lui ravira? Faut-il qu'il ait lieu de croire que vous êtes d'intelligence à le faire partir, & que le Duc & le Duché de Saxe ſont la recompenſe qu'Othón donne à vos faveurs?

Cunegonde immobile laiſſa tomber la lettre qu'elle tenoit, & ſe laiſſant tomber elle-même ſur un fauteuil, la douleur lui ferma la bouche, & appuyant ſa tête de ſa main, en regardant fixement à terre, elle ſembloit chercher quelque réſolution. Felicime crut qu'elle délibéroit ſur les moyens. Ma belle Princeſſe, lui dit-elle, venez-vous remettre au lit, & laiſſez-moi le ſoin du reſte. J'ai déja dit qu'une de mes parentes viendra paſſer la nuit avec moi: Beralde viendra déguiſé en fille, je me charge de tout votre bonheur, & de tout le ſecret que peut deſirer la pudeur de votre amour. Allez, malheureuſe, interrompit Cunegonde, ſortez tout à-l'heure de mon appartement, & que je ne vous voye de ma vie. J'obéïrai, Madame, dit Felicime, & j'en mourrai de déplaiſir; mais, ſi je n'in-

n'introduis Beralde cette nuit, la Princeſſe votre Mere l'introduira. Je vais lui dire la commiſſion que j'avois priſe, & que par une délicateſſe hors de ſaiſon, vous ruinez entierement votre fortune. Je vous apprens que Beralde ne vous épouſera jamais ſi vous ne le recevez; perſuadé comme il eſt, que vous avez promis à l'Empereur de le favoriſer moyennant le Duché de Saxe. Je vous laiſſe délibérer, Madame, ſur un vain & foible ſcrupule qui décidera votre établiſſement & tout le repos de votre vie. Déterminez-vous; je ne puis vous donner que demi-heure, après quoi je reviendrai ſavoir votre réſolution. Elle ſortit à ces mots, & laiſſa Cunegonde conſternée, & ne ſe réſolvant qu'à mourir. Quelquefois pourtant ſon amour eſſayoit de perſuader à ſa raiſon, que Beralde ne demandoit rien d'injuſte, ni d'extraordinaire; que preſqu'aucun Amant de ſon rang n'attendoit en Allemagne la ſolemnité du mariage; & que ce qu'on lui demandoit, ne ſe faiſant point par mépris des cérémonies, mais ſur de preſſantes raiſons, tout l'Univers croiroit innocente la faveur qu'elle accorderoit. Enfin, diſoit-elle, je l'aime, & je ſuis ſon Epouſe: il eſt mon maître à double titre. Dequoi t'aviſes-tu, cruelle raiſon, de venir tourmenter mon cœur? Toutesfois la délicateſſe de ſa vertu, peut-être le peu de tems qu'elle avoit à ſe réſoudre, l'empêcha de ſuccomber à cette dangereuſe occaſion. De-ſorte que ſe déterminant tout-à-coup, elle prit une plume, & écrivit cette lettre:

Aimable Beralde, Cunegonde vous adore; & dès le premier jour qu'elle vous a vû, elle a ſenti que vous êtes le plus aimable de tous les hommes. Cet amour, auſſi-bien que la vertu, m'a toujours défendue contre l'Empereur: il faut que vous trouviez bon, mon cher Prince, que ma vertu me défende maintenant contre cet amour. Il a révolté mon cœur & mes deſirs

contre ma raiſon, & je ne vous refuſe qu'en ſoupçonnant la demande que Felicime m'a faite de votre part. Qu'il vous ſuffiſe de ſavoir, mon cher Prince, que Cunegonde eſt toute à vous. Que ſi l'amour eût fait naître quelque occaſion durant ces trois jours, je ſens que j'avois peut-être trop d'ennemis à combattre pour vaincre. Mais, plutôt que Felicime ſût ma foibleſſe, partez, cher Epoux, ſans me donner cette honte, & hâtez-vous de revenir.

Elle appella ſes femmes après avoir écrit, fit défendre à Felicime de ſe préſenter devant elle; & faiſant venir un Page, elle le chargea ſecrettement de me chercher, de me porter ſa lettre, & de ſe dérober durant que je la lirois ſans attendre de réponſe. Le Page me trouva ſortant de chez l'Empereur qui s'étoit couché. Je pris la lettre, j'entrai dans mon cabinet pour la lire; & par un caprice épouvantable, je m'en affligeai comme d'un grand malheur. Quoi! diſois-je, Cunegonde a eu dès qu'elle m'a vû, la foibleſſe des autres, & je ſerai le Mari d'une Princeſſe emportée, capable de s'embraſer la premiere, & incapable de ſe modérer? Car enfin, ce qu'elle feint de me refuſer, eſt une indigne ſollicitation & l'effet d'une impatience déréglée. Elle ne veut pas que je m'adreſſe à Felicime, & ce n'eſt qu'un artifice pour me montrer qu'on m'attend. Beralde infortuné! ne trouveras-tu jamais une femme ſans foibleſſe? Et n'y a-t-il point au monde une vertu que tu puiſſes aimer? Je repaſſois alors dans mon eſprit toutes les manieres de Cunegonde, & je les trouvois ſi ſages, que je ne pouvois comprendre qu'elle eût été capable d'un tel emportement, que de me prier elle-même. Puis faiſant réflexion à la précipitation avec laquelle l'Empereur m'avoit fait fiancer, & à ce qu'il avoit voulu ſe coucher cette nuit plutôt qu'à l'ordinaire, je me mis tout-à-coup dans l'eſprit qu'Othon & Cunegonde pouvoit être convenus enſemble

de

de m'écrire ainſi; que de gré ou de force il avoit obtenu ce qu'il deſiroit; & que, pour prévenir les ſuites, elle ſe hâtoit de m'offrir ſon lit. Ce raiſonnement qui, comme vous voyez, Seigneur, étoit contre toute apparence, fut pourtant celui où je m'arrêtai, & ſur quoi je réglai ma conduite. Je crus qu'il étoit de mon honneur, avant que de partir, de m'éclaircir de la vérité; & je n'en imaginai point de meilleur moyen que d'aller chez Cunegonde, pour la pénétrer dans ſes manieres & dans l'air dont elle recevroit le reſpect que je pris réſolution d'avoir pour elle, quelque emportement qu'elle pût témoigner. Je crus encore qu'en faiſant parler Felicime, j'en pourrois tirer quelque lumiere. Dans ce deſſein je me dérobai: j'allai chez la Princeſſe, je trouvai l'antichambre vuide, l'ordre en étoit ainſi donné, & j'entendis du monde dans la chambre de la Princeſſe: je crus même démêler la voix d'Hermentrude ſa Mere. Je trouvai à propos de paſſer dans la chambre de Felicime, pour attendre qu'elle y vînt; & pour n'être point vû, s'il ſurvenoit quelqu'un, je me mis ſur ſon lit. Peu de tems après, j'entendis ſortir la Ducheſſe, & dans peu de momens je vis entrer au lieu où j'étois, une perſonne qui en fermoit la porte à la hâte, & fort ſoigneuſement. J'entr'ouvris le rideau, croyant que ce fût Felicime; mais ma ſurpriſe fut extrême, quand je vis que c'étoit Cunegonde en chemiſe, les yeux tout en larmes, qui jettant ſur le plancher un flambeau qu'elle portoit, vint ſe jetter ſur le lit fort éplorée, & me ſembloit s'arracher les cheveux. O Dieu! s'écria-t-elle, ne me protégerez-vous point? De quelle Mere m'avez-vous fait naître? Les ſanglots & les larmes l'empêcherent de parler, & elle s'abandonnoit à une extrême affliction. J'étois dans un deſordre difficile à dépeindre. Cunegonde nue m'avoit ébloui, & ma réſolution en étoit ébranlée. Il n'y

n'y eut jamais rien au monde de ſi beau. Les larmes que je crus qu'elle verſoit pour moi, affligée de n'avoir pas eu de réponſe, me firent preſque réſoudre de les eſſuyer; mais ce qu'elle avoit dit en ſe jettant ſur le lit, m'avoit troublé: je n'en concevois pas le ſens, & j'étois attentif à écouter ſi elle ne diroit pas encore quelque choſe qui m'expliquât ce que je n'avois pas entendu; mais elle ſe tut, ſe tourmenta long-tems, puis elle ſe mit dans le lit, & ſoupirant beaucoup, nomma pluſieurs fois Beralde. Elle s'endormit enfin, accablée de laſſitude & d'ennuis. Je cherchois dans mon eſprit quelle étoit cette Avanture: je ne pouvois comprendre pourquoi Cunegonde avoit ainſi changé de lit, & qu'elle s'affligeoit ſi fort; pourquoi elle s'étoit plaint de ſa Mere, & que ſe jettant ſur ce lit, elle s'étoit écriée comme une perſonne dont la vertu eſt en danger, elle qui m'avoit écrit une lettre dont je trouvois le ſens ſi peu vertueux. Je faiſois cent jugemens différens, quand j'entendis en un petit eſcalier qui deſcendoit dans la ruelle, le bruit de quelques perſonnes qui n'en faiſoient en deſcendant que le moins qu'elles pouvoient. Ils ouvrirent doucement la porte qui entroit dans la chambre de ce côté-là. J'entrevis Felicime par l'ouverture du rideau, & une Dame avec elle dont le viſage étoit couvert d'un voile. Cette Dame approcha d'un miroir, ôta ſon voile & ſa juppe; & ce fut l'Empereur. Je fus près de me lever, & de me plaindre; mais je m'arrêtai, le voyant aller incontinent vers la porte qui paſſoit à la chambre de Cunegonde. Il la trouva fermée, il fit ſigne à Felicime qui, l'étant allé ouvrir fort doucement, introduiſit Othon dans la chambre de la Princeſſe. Elle revint à l'inſtant pour attendre ſur ſon lit la fin de l'Avanture. Le flambeau que Cunegonde avoit jetté à terre en entrant, ſe trouva ſous les pieds de Felicime, & fit du bruit qui éveilla la Princeſſe; & com-

comme à la lumiere qui étoit dans la chambre, elle m'eut apperçu à ſes cotez : O Ciel ! s'écria-t elle, ô Beralde ! faut-il que le protecteur de Cunegonde en devienne le perſécuteur & l'ennemi ? Quel nom me donnez-vous-là, belle Princeſſe ? lui dis-je ; vous allez voir tout-à-l'heure que je ne le mérite pas. Hà Beralde ! donnez-moi la mort. O Dieu ! pourſuivit-elle en étendant les bras vers le Ciel, que je ſuis malheureuſe ! Il ne m'aime pas : s'il m'aimoit, il ne chercheroit pas à m'outrager. J'aimerois mieux mourir, Madame, lui dis-je ; & le Ciel que vous reclamez, m'a fait arriver ici pour vous ſauver du plus grand péril que vous puiſſiez jamais courir. J'ouvris alors le rideau, & je voulus lui montrer Felicime ; mais s'étant effrayée quand elle nous entendit, elle s'etoit retirée à la hâte par l'eſcalier de la ruelle. Felicime s'eſt dérobée, lui dis-je : on s'eſt prévalu, Madame, permettez-moi de vous le dire, on s'eſt prévalu de la foibleſſe que vous avez eue de vouloir que je vinſſe vous voir cette nuit, & on a voulu vous mettre entre les bras de . . . . . Vous ajoutez encore, s'écria-t-elle, à l'outrage que vous me faites de vous tenir ſur ce lit, celui de me dire que je vous y ai appellé. Hà Cunegonde ! Beralde n'eſt pas digne de ton amour, & tu es deſtinée à avoir une Mere, un Empereur, & un Epoux, ſans vertu. Elle fondoit en larmes en parlant ainſi, & j'avois le plaiſir de voir que ſon affliction étoit véritable. Alors, pour me venger de l'Empereur que je ſuppoſai qui m'écoutoit, & par le deſir qu'on a de ſavoir juſqu'où peut aller la vertu de celle qu'on doit épouſer, j'affectai de m'attendrir, & contrefaiſant l'Amant que la paſſion & l'occaſion tranſportent : Eſt-ce être ſans vertu, ma belle Princeſſe, lui dis-je d'un ton flateur, que de vouloir dire à mon Epouſe que je l'aime ? Non, dit-elle en eſſuyant ſes larmes, & ce ſeroit avoir beaucoup de vertu, que d'avoir pour moi toute la tendreſſe que j'ai pour

pour vous ; mais .... Mais, eſt-ce un crime, ma Cunegonde, interrompis-je en la baiſant, d'exprimer cette tendreſſe? & n'êtes-vous pas bien peu tendre vous-même, de vouloir que mon ardeur me conſume, & que j'emporte en Eſpagne une langueur mortelle qui m'ôtera peut-être la vie? Hà Beralde! dit-elle, ſi vous voulez conſerver la mienne, dites-moi que vous m'aimez, & ne me dites pas que vous ſouffrez; & ſi vous m'aimez, ne me rendez pas indigne d'être aimée. Contentez-vous de mon cœur, & de tout ce que l'engagement qui eſt entre nous, permet de libertez innocentes, & donnez-moi la joye de voir que Beralde eſtime Cunegonde digne d'un peu de reſpect. Je n'étois pas encore ſatisfait, Seigneur; il me ſembloit qu'elle ſe défendoit foiblement. Ces privautez innocentes qu'elle m'offroit, me ſembloient être le commencement des criminelles : auſſi ne les prenois-je point. Je voyois ſon beau ſein ſans y toucher, & n'attentois plus rien ſur ſa bouche. Elle prit, pour le reſpect qu'elle me demandoit, le ſérieux que je lui faiſois paroître; & m'embraſſant avec beaucoup de tendreſſe: Achevez, mon cher Prince, me dit-elle, achevez de remporter votre victoire, vainquez votre cœur & vos jeunes deſirs: levez-vous, allez dans votre appartement, & me laiſſez deſirer plus ardemment que vous votre retour d'Eſpagne. Vous voulez donc, Madame, lui dis-je, que je vous laiſſe entre les bras de l'Empereur, qui eſt dans votre chambre? L'Empereur! s'écria-t-elle; & qui l'a amené-là? Felicime, lui dis-je, & l'amour m'a conduit ici pour vous défendre. Je lui racontai alors ſuccinctement ce que j'avois vû. Hà mon protecteur! me dit-elle en m'embraſſant, cher Prince! ne m'abandonnez pas. C'eſt donc Othon qui m'a écrit en votre nom? Hélas! mais ne me ſuis-je point ruinée dans votre eſprit, en vous apprenant par ma réponſe que je vous aime depuis ſi longtems, vous, qui m'avez tant dit que vous n'aimeriez

riez jamais une perſonne qui auroit eu la foibleſſe de vous aimer la premiere ? O cruel Othon ! que tu me fais de maux. Je viens les réparer, Madame, repartit Othon qui entroit alors dans la chambre avec Hermentrude, le Marquis de Brandebourg, un Aumônier, trois Gentilshommes, & Felicime. Beralde, me dit-il, pardonnez-moi mes folies, je veux en arrêter tout-à-fait le cours, & mettre des bornes inviolables à l'injuſtice de mes deſirs. Monſieur l'Aumônier, mariez-les, s'il vous plaît, tout-à l'heure ; que l'amour les uniſſe dès cette nuit, & me rende ſage pour toujours.

L'Aumônier s'approcha du lit : Seigneur, me dit-il, voulez-vous Cunegonde pour votre Epouſe ? Non, m'écriai-je, j'ai trop de reſpect pour Cunegonde, pour faire un mariage ſi précipité, ſi peu honorable pour elle, & ſi peu obligeant pour moi. Je ne veux point me marier ainſi, s'écria Cunegonde; mais, qu'on nous épouſe demain, & que Beralde m'emmène en Eſpagne. Il vous ſeroit également injurieux, Madame, lui dis-je, d'épouſer demain ou préſentement : on diroit toujours dans le monde, que nous nous épouſons à la hâte, parce qu'on nous a trouvez enſemble; il faut que le tems juſtifie que, ni l'Empereur, ni Beralde, n'ont rien attenté contre vous. Je vous entens Beralde, reprit Cunegonde : vous êtes jaloux. Ah! Seigneur, dit-elle à l'Empereur, voyez dans quel malheur vous me jettez. O mon Dieu! effacez ces injuſtes impreſſions de l'eſprit de Beralde, & donnez-moi mille fois la mort. Un torrent de larmes noyoit ſon viſage, & ne noyoit pas mes ſoupçons. Cet Aumônier & ces témoins ſurvenus ſi à propos, avoient ſurpris mon imagination, & je ne revins que long-tems après mon retour d'Eſpagne, des doutes que j'avois conçus.

En effet, dit le Roi d'Arles, comment cet Aumônier s'étoit-il trouvé ſi tard ? L'Avanture eſt ſingu-

ſinguliere, reprit Beralde. L'Empereur n'aiant pas trouvé Cunegonde dans ſon lit, revenoit ſur ſes pas vers Felicime, quand il entendit ma voix & celle de ma Princeſſe. Il crut que nous avions découvert ſon intrigue, & que nous avions voulu le prévenir. Il prit le parti, laiſſant démêler la fuſée à Felicime, de paſſer dans la chambre d'Hermentrude qui étoit de ſon intelligence. Hermentrude étoit encore jeune, belle & galante. Le Marquis de Brandebourg en étoit aimé, & il avoit accoutumé de venir la voir à peu près à cette heure-là. L'Empereur aiant gratté à la porte, la Douairiere le prit pour ſon Marquis: elle alla ouvrir avec la liberté & le peu de précaution d'une Amante, & en ouvrant elle embraſſa l'Amant prétendu avec ſon emportement ordinaire. Le jeune Othon comprit la mépriſe, & en profita. Le Marquis ſurvint, & fut témoin de ſa diſgrace. Seigneur, s'écria-t-il, je ne croyois pas que vous fuſſiez mon Rival. Je ne le ſuis pas auſſi, Monſieur le Marquis, dit Othon: je venois avertir Madame, que je viens de laiſſer enſemble Beralde & Cunegonde; & afin que l'Avanture de Madame & de moi ſoit ſecrette, diſons que nous nous ſommes aſſemblez pour ſurprendre par galanterie Beralde & Cunegonde enſemble; & pour leur donner malgré eux des plaiſirs licites, allez promptement faire venir un Aumônier, & deux ou trois de vos gens, pour être les témoins du mariage. L'Electeur alla, malgré lui, prendre deux ou trois Gentilshommes de ceux qui l'attendoient à la porte du Palais: il envoya faire éveiller un Aumônier; & étant revenu à la hâte, ils vinrent enſemble pour nous faire épouſer, & rencontrerent Felicime en leur chemin qui les ſuivit. Mais, quoique les uns & les autres puſſent faire, ils ne m'ôterent pas le ſoupçon qu'ils n'euſſent préparé cette partie de plus loin. Ainſi, m'obſtinant ſans beaucoup ménager Cunegonde, que je croyois qui l'avoit ſû, je dis que j'étois encore trop jeune pour

pour me hâter de me marier. Cunegonde comprenant le ſens de ces paroles, pâma de douleur, ſes femmes s'empreſſerent de la ſecourir, & l'Empereur voyant le trouble où j'étois, m'emmena. Il me demanda mille fois pardon de la ſupercherie qu'il avoit voulu me faire, me proteſta avec mille ſermens, que tous mes ſoupçons étoient mal fondez, & que je devois entierement être en repos pour l'avenir, par l'Avanture qu'il venoit d'avoir avec la Mere de Cunegonde. Il m'en fit un plaiſant recit, que je ne crus pas, ou du moins qui ne me guérit de rien. Je partis le lendemain, ſans qu'il pût m'obliger de voir Cunegonde. Dans le chemin, je conſultai mon cœur, & je ne me trouvai point amoureux. Si Cunegonde m'aime, diſois-je, elle m'a aimé trop tôt, cette foibleſſe a toujours été l'averſion de mon cœur; & ſi Cunegonde ne m'aime pas, ces tendres diſcours & ces larmes feintes méritent que je la mépriſe toute ma vie. Mais, ſi l'Empereur avoit tout obtenu, ou tout entendu, ſerois-je la duppe de l'Avanture? Alors un reſſentiment ſecret contre l'Empereur m'inſpira que j'allois avoir une occaſion de me venger de lui; & je réſolus preſque de la prendre. J'arrivai enfin en Arragon, où je fus reçu avec autant d'appareil, que l'Empereur l'auroit été lui-même. Le Roi d'Arragon vint me recevoir ſur la frontiere. Après lui avoir fait mon compliment, j'allai chez la Princeſſe. Je ne crois pas qu'il ſoit jamais arrivé qu'un homme ait été tant & ſi ſoudainement enflammé. Je ſentis à la vûë de Mariane ce que je ne ſaurois exprimer, & qu'on auroit peine de ſe figurer des plus grandes ſurpriſes. Auſſi cette Beauté ſurpaſſoit l'imagination de tous ceux qui ſe ſont faits des portraits d'une Beauté parfaite. Il eſt ſur-tout impoſſible, Seigneur, de vous faire comprendre les feux dont ſes yeux étoient pleins. Ce n'étoient pas de ces ſortes de feux qui ne paroiſſent être allumez que pour tourmenter; Mariane en paroiſſoit

roiſſoit enflammée elle-même, & elle ſembloit n'ouvrir les yeux que pour dire : Je meurs d'amour, & je veux que vous en mouriez. Auſſi ne ſavois-je ſi je devois plutôt croire que je brûlois, ou qu'elle brûloit; & j'étois preſque perſuadé de ce que je n'oſois eſpérer. J'eus peine à parler pour Othon, & il me ſembla que mon embaras lui plaiſoit. La Fille du Roi d'Arragon, me répondit-elle avec un ton de voix qui n'étoit pas moins charmant ni moins engageant que ſes yeux, répondra en Allemagne aux galanteries de l'Empereur, ſi toutefois on en dit à une Epouſe. Mariane aſſure cependant Beralde, qu'elle les recevra fort agréablement, ſi on les lui dit en Allemagne d'auſſi bonne grace qu'en Arragon. L'Empereur, repris-je en me raſſurant, eſt le plus accompli & le plus amoureux de tous les hommes : & la plus aimable Princeſſe qui fut jamais, aura le plaiſir ſans doute de recevoir la Couronne Impériale de la main d'un Prince très-digne d'être aimé. Je le trouverai tel quand il en ſera tems, me dit-elle en ſouriant; mais juſques-là je ſerai peut-être de l'avis de toute la terre, & je donnerai cette derniere louange à un autre. Vous feriez une extrême injuſtice à l'Empereur, Madame, lui répondis-je; Othon eſt aſſurément le plus aimable de tous les hommes. Ne diſputez point avec moi, repliqua-t-elle, pour la premiere fois que nous nous voyons, vous me feriez peut-être commettre une incivilité; & je vous conteſterois encore, pourſuivit-elle avec un ſouris plein d'une malice engageante, je vous conteſterois peut-être encore, qu'Othon ſoit auſſi amoureux qu'un Prince que je connois. Je me déconcertai tout-à-fait à ces paroles : elle rit & rougit de mon deſordre, & acheva de me perdre en me faiſant admirer par ſon rire les plus belles dents & la plus belle bouche du monde. Je ne puis, Madame, lui dis-je en me retirant, vous entendre parler ainſi contre l'Empereur. Souvenez-vous donc, ajouta-t-elle,

t-elle, de prendre toujours ſes intérêts avec autant de chaleur que vous les prenez aujourd'hui, & venez ſouvent me perſuader qu'il eſt le plus amoureux de tous les hommes; je vous promets de ne plus vous le conteſter.

Je ſortis, & je voulus aller rêver quelque part; mais le Roi fut à mon logis preſque auſſi-tôt que moi, & le reſte de la journée il me combla d'honneurs qui m'étoient autant importuns qu'il croyoit me devoir être agréables. Le ſoir il y eut Comédie. Le ſujet étoit un jeune Prince envoyé par ſon Roi pour épouſer en ſon nom l'Infante dont il devenoit amoureux. Il l'épouſoit, & mouroit d'amour en mettant la cuiſſe nue dans le lit de la Princeſſe, ſuivant la coutume de ce Royaume. Seriez-vous bien-aiſe, Madame, dis-je à Mariane en baiſſant la voix, que je mouruſſe ainſi? Je ne ſuis pas ſi cruelle, répondit l'Infante en rougiſſant; & pour éviter ce danger, je vous prie de faire enſorte avec le Roi, que cette cérémonie ne ſe pratique pas. Ne m'épouſez pas au nom de l'Empereur; faites ſeulement conſentir le Roi, que vous me menerez en Allemagne, où l'Empereur m'épouſera lui-même. Tout cela ne ſe peut faire, Madame, lui dis-je, j'accomplirai cette heureuſe cérémonie, duſſai-je en mourir. Pour en mourir, repliqua-t-elle, il faudroit être le plus amoureux de tous les hommes, & vous ſavez bien que cette louange ne peut être donnée qu'à Othon. Je ſuis obligé de le dire ainſi, Madame, repris-je; & de plus je ſuis obligé de rapporter à l'Empereur tout ce que vous m'avez dit contre lui. Je le ferai, Madame, ſi vous ne me nommez ce Prince que vous trouvez plus amoureux & plus aimable qu'Othon. Je lui dirai auſſi, repartit-elle, le deſordre avec lequel vous m'avez fait ſon compliment. Le Roi nous interrompit pour me demander ce qu'il me ſembloit de ſes Comédiens; puis il lia tout-à-fait la converſation, & je ne pus plus rien

dire en particulier à Mariane de tout ce ſoir-là. Quand je fus retiré, je paſſai la nuit à admirer le changement qui s'étoit fait en mon ame. J'aimois plus que je n'avois cru juſqu'alors qu'on fût capable d'aimer. Tous les diſcours de la Princeſſe m'enflammoient & me rempliſſoient d'eſpérance. J'étois charmé de la facilité avec laquelle il me ſembloit qu'elle s'étoit laiſſée toucher, moi qui m'en fuſſe rebuté de toutes les Beautez d'Allemagne. Enfin, Seigneur, je me ſerois trouvé dans ce moment le plus heureux du monde, ſi la penſée du mariage que je venois faire, ne fût venue me faire ſentir que je n'avois pas moins de malheur que d'amour. Je fûs d'abord bon gré à la Princeſſe de m'avoir propoſé de différer de l'épouſer pour Othon; mais voyant en même tems l'impoſſibilité & l'inutilité de ce deſſein, je me laiſſois poſſéder à une douleur mortelle qui ne m'abandonna plus. Le lendemain je me levai dès le point du jour, ſans ſavoir pourquoi, & je me promenois penſif & ſombre de ma chambre ſur un balcon qui regardoit le jardin. Le ſoleil n'étoit pas encore dans ce jardin, que j'y vis entrer l'Infante. Elle me ſalua de loin, & m'envoya dire ſi j'y voulois aller prendre le frais avec elle. Je deſcendis plein d'amour & d'eſpérance, croyant que j'aurois la hardieſſe de lui dire que je l'aimois. Pourquoi dormez-vous ſi peu, Seigneur? dit-elle. Oſerois-je, Madame, lui répondis-je, vous faire la même demande? J'ai une raiſon pour ne point dormir, me dit-elle; j'ai pleuré toute cette nuit pour le Prince ſi aimable dont je vous parlois hier. Il lui ſera deſormais défendu de dire & de faire connoître qu'il aime, & on ne pourra jamais lui donner aucune marque de tendreſſe. Hà! que deviendra-t-il, Madame, interrompis-je, s'il eſt, comme vous dites que vous le ſavez, le plus amoureux de tous les hommes? Il menera, ſi je ne me trompe, répondit-elle, la plus miſérable vie qui fut jamais, & il ne pourra

pourra pas ſeulement s'en plaindre; parce que ſe plaindre, ſeroit offenſer celle qu'il aime, & qu'il ne peut, ſans perdre le reſpect & ſans lui faire outrage, ne pas cacher à elle & à toute la terre, le feu qu'elle voit bien qui le conſume inutilement. Je fus mortellement touché de l'entendre parler de la ſorte: je m'appuyai contre un arbre pour me ſoutenir; mais ni l'arbre ni la Princeſſe ne purent m'empêcher de tomber ſans mouvement. La nourrice & la Princeſſe prirent dans leurs mains de l'eau d'un baſſin qui étoit près de là, & m'en jetterent ſur le viſage pour me faire revenir; elles ne le purent, & la gloire en étoit dûe à quelques larmes de Mariane, qui, tombant ſur mes joues, me reſſuſciterent: heureux! ſi elle n'eût pas promptement eſſuyé ſes yeux & détourné ſon viſage, pour aller faire ſigne à ſes femmes & à ſes pages de venir. L'un d'eux alla querir mes gens qui me porterent dans mon lit. Le Roi qui ſe levoit, en fut averti, & y accourut, & m'aiant témoigné beaucoup de déplaiſir de mon accident, il me laiſſa entre les mains de la Princeſſe, lui diſant que c'étoit ſon affaire de me guérir, & que la durée de mon mal retarderoit d'autant ſon avènement à l'Empire. Mariane demeura donc dans la chambre, & ſes femmes & mes gens ſe tenoient éloignez par reſpect. Etes-vous ſujet à ces maux? me dit-elle, & faudra-t-il une autrefois prendre des précautions quand on vous priera de vous aller promener le matin? Hà! Madame, lui répondis-je, avez-vous encore aſſez peu de bonté pour inſulter un homme que vous avez penſé faire mourir? Il eſt vrai, dit elle, que c'eſt moi qui ſuis la cauſe de l'accident qui vous vient d'arriver, puiſque c'eſt moi qui vous ai fait deſcendre au jardin. Mais, qui l'eût pu croire qu'un jeune Prince qui a tant de cœur dans les combats, & qui ſupporte avec plaiſir toutes les fatigues de la guerre, ne puiſſe pas ſoutenir un quart d'heure l'ennui que lui donne la converſation d'une jeune Prin-

ceſſe? Durant qu'elle parloit ainſi, je raiſonnois que, puiſqu'elle étoit ſi enjouée, elle ne plaignoit gueres mon mal, que je m'étois bien abuſé de croire qu'elle eût quelque bonté pour moi. Je conclus qu'elle ne cherchoit qu'à ſe divertir, & qu'elle avoit entrepris de me donner de l'amour pour en rire avec ſes filles. Cette réflexion me ſaiſit le cœur, & rappella ma foibleſſe. Je me pâmai derechef, & cet évanouïſſement fut bien plus long que le premier. En revenant enfin, j'eus la conſolation de voir que Mariane eſſuyoit ſes larmes, & qu'elle étoit plongée dans une triſteſſe qui me parut véritable. Elle s'aſſit ſur mon lit, tandis qu'on me donnoit quelque eſſence pour me fortifier: elle y demeura long-tems immobile, ſans rien dire, & ſans lever les yeux. Quoique ce ſilence me plût beaucoup plus que tout ce qu'elle m'avoit dit ce jour-là, je le voulus rompre. Vous ne me dites plus rien, Madame; & il ſemble, à vous voir en cet état, que vous êtes fâchée que je ſois reſſuſcité? Comment faut-il que je vous réponde, repartit-elle, pour vous empêcher de mourir? Il ne faut, Madame, continuai-je, ni rire de mon mal comme vous venez de faire, ni m'interdire tout eſpoir de conſolation comme vous avez fait dans le jardin. Je vous ai dit ſérieuſement dans le jardin, me répondit-elle, que j'avois pleuré toute la nuit; vous avez trouvé cela ſi cruel, que vous en êtes tombé mort à mes pieds: j'ai pris un air enjoué, de peur que mon air ſérieux ne vous fût encore funeſte; vous en êtes mort encore. Dites-moi donc le moyen de vous faire vivre? Pourquoi, repris-je, me diſiez-vous dans le jardin, Madame, qu'il m'eſt défendu de parler? Mais, pourquoi parler, repliqua-t-elle, quand on ne ſait que trop ce que vous avez à dire? Si on le ſait, pourſuivis-je, pourquoi n'en ſuis-je donc point ſoulagé? Parce que vous n'êtes pas raiſonnable, dit-elle, & qu'il n'eſt jamais arrivé en moins de vingt-quatre heures, car il n'y a pas encore

ce

ce tems-là que je vous plais, qu'on ait voulu s'obſtiner à mourir, ou à être aimé. S'il ne falloit que renoncer à l'Empire pour vous, je ne demanderois pas un jour entier pour délibérer; mais il faudroit renoncer à l'obéïſſance que je dois à mon Pere. C'eſt-là, Prince trop injuſte, ce que vous ne devriez pas deſirer, & ce que je ne mettrois pas en délibération, en duſſai-je mourir. Allez, Madame, lui dis-je, vous venez de me faire mourir de douleur; vous me feriez maintenant mourir de joye. Que le plaiſir, dit-elle en ſe levant, ne vous faſſe pas mourir; nous n'en jouïrons pas long-tems, & ma cruelle vertu l'empêchera toujours: je vous en plains par avance, & ſi vous connoiſſez quelque jour que je mérite que vous me plaigniez, ne refuſez pas à mes malheurs les larmes que je vous donne. Elle pleuroit en diſant ces paroles, & ſe retiroit. Ses femmes & mes gens virent ſes larmes, quelque ſoin qu'elle prit de les cacher; & le Roi fût un moment après, que nous avions fait une converſation tendre. L'ambition & la politique lui firent prendre l'alarme: il vint, & il trouva que je me faiſois habiller. Je ſuis ravi, me dit-il, Seigneur, que vous ſoyez en état de vous lever; & je craignois que votre mal ne fût plus long, & qu'il ne différât la cérémonie plus que l'Empereur ne le deſire. Quel jour trouvez vous bon que nous prenions pour la faire? Aujourd'hui, Seigneur, ſi Votre Majeſté le veut, repliquai-je. C'eſt trop tôt auſſi, Seigneur, me dit-il; mais, ſi votre ſanté le permet, ce ſera demain: plus je différerois cet honneur, moins je témoignerois de le deſirer. Ce ſera donc demain, lui dis-je, le plus heureux jour de ma vie, & je n'aurai jamais de plus grande joye, que de voir ſur le premier Trône du monde une Princeſſe dont le grand mérite eſt au-deſſus de ſon incomparable beauté. Je dis cela d'un air ſi ſincere & ſi ouvert, que le Roi n'appréhenda plus que, quelque amour que j'euſſe pour l'Infante, je cherchaſſe aucun retardement au

mariage. Je ne vis pourtant plus la Princeſſe de ce jour-là. Le lendemain la fête ſe fit avec plus de faſte & de pompe que je ne l'euſſe oſé attendre d'un Roi d'Arragon. Je m'étois mis le plus magnifiquement que j'avois pu, la Princeſſe étoit parée de même; mais on vit bien de la différence ſur mon viſage. J'étois riant & gai, comme un Amant qui va mettre ſur le Trône Impérial ce qu'il aime: Mariane étoit triſte, comme une Amante qui va être ſacrifiée à un homme qu'elle aime; & ſa triſteſſe s'irrita par la joye qu'elle me vit. J'allai la prendre dans ſon appartement, où ſon Pere étoit avec tous les Grands d'Arragon, & je lui donnai la main pour la conduire au Temple. Comme nous allions à l'Autel pour être bénis: Adieu, Beralde, me dit-elle en me ſerrant la main. Je fus frappé par ces paroles, comme d'un coup de foudre, & je ne ſûs plus ce que je faiſois. L'Archevêque de Saragoſſe qui faiſoit la cérémonie, me demanda deux fois ſi je voulois au nom d'Othon Mariane Infante d'Arragon pour Epouſe. Je ne répondis rien, & j'étois tellement hors de moi, que je n'entendois pas même ce qu'il me diſoit. Il le veut. il le veut, dit la Princeſſe. Je veux, dis-je alors, que Mariane ſoit Impératrice. Vous l'épouſez donc au nom d'Othon? pourſuivit l'Archevêque. Oui, dis-je triſtement. Et Mariane, comme conſolée par cette triſteſſe, répondit ſon oui d'un viſage plus content. Je m'affligeai de cette joye, & je me démêlai aſſez mal de tout le reſte de la fête. Le Roi qui comprenoit tout ce myſtere, & qui, comme vous verrez tantôt, croyoit avoir de bonnes raiſons pour ne s'en tourmenter pas beaucoup, diſoit galamment après le dîner, qu'il étoit d'avis qu'on laiſſât les Mariez enſemble. Il le dit ſi ſouvent, que l'heure du tournoi approchant, tous les hommes ſortirent pour aller s'y préparer plutôt qu'ils n'euſſent fait, & ces Dames allerent prendre leurs places de bonne heure.

heure. Le Roi qui aimoit une des filles de la Princeſſe, prit cette occaſion pour s'entretenir avec elle : il les emmena même toutes, leur diſant que ce n'étoit pas encore le tems de voir ou d'entendre ce que font les nouveaux Mariez. Je ne me vis pas plutôt ſeul avec Mariane, que me jettant à ſes pieds, & lui prenant la main malgré elle, je laiſſai tomber ma bouche deſſus, & l'arroſant de mes larmes : Je ſuis perdu, Madame, lui dis-je, vous m'avez dit adieu pour jamais. Oui, Beralde, repliqua-t-elle, laiſſez cette main que vous avez donnée à un autre ; & je vous conjure par toute la foibleſſe que vous avez pu remarquer en la miſérable Mariane, de ne la reprendre jamais. Quoi ! Madame, n'avez-vous pas éprouvé, lui dis-je, que vous me faites mourir, quand vous me faites de ces cruels diſcours? Mourons donc tous deux, reprit-elle, puiſque nous ne pouvons vivre heureux & innocens : je vous en donnerai ſans doute bien-tôt l'exemple ; car enfin je ne puis vous diſſimuler que j'aime mieux mourir que de vivre ſans vous, & encore mille fois mieux mourir, que de vivre ſans gloire. La gloire, ma belle Princeſſe, lui repliquai-je, n'eſt que l'eſtime que l'on fait de nous ; vous ne me faites peut-être pas l'injuſtice de croire que je puiſſe jamais vouloir diminuer cette eſtime. Non, dit-elle ; mais votre eſtime m'eſt plus chere que celle de tout ce qu'il y a de gens au monde. La gloire d'une Amante, lui repartis-je, eſt d'aimer ſans meſure & ſans réſerve. Terrible maxime ! s'écria-t-elle ; plût au Ciel qu'elle fût véritable, ou que je la cruſſe telle. Ah ! vous ne m'aimez point, Madame, lui dis-je ; vous la croiriez telle, ſi vous m'aimiez. Non, non, Beralde, pourſuivit-elle, n'entreprenez point de ſéduire un jeune cœur, & ne vous prévalez point de ſa foibleſſe. Je ſais qu'il y a une vertu, & ni l'amour ni la mort ne la banniront jamais de mon ame. Contentez-vous, Prince trop aimable, de ſavoir que je vous

aime. Que j'euſſe été heureuſe avec vous! que je ſerai malheureuſe ſans vous! & qu'autant que vous ſouffrirez de me voir entre les bras d'Othon, autant ſouffrirai-je de vous voir entre les bras de Cunegonde! Cunegonde! m'écriai-je. Hà! jamais Cunegonde ne ſera mon Epouſe. Vous l'avez pourtant fiancée, repartit-elle. Il eſt vrai, repris-je, mais Othon me l'a débauchée. Que me dites-vous? interrompit-elle. Je lui racontai lors en peu de mots l'Avanture que vous avez ouïe, Seigneur, & je conclus en proteſtant contre Cunegonde. Vous la blâmez, me dit Mariane, & vous travaillez à me rendre auſſi coupable qu'elle eſt. Je la blâme, répondis-je, d'avoir favoriſé l'Empereur qu'elle n'aime pas, pour obtenir le Duché de Saxe. *Aucune raiſon ne peut excuſer celle qui donne les premieres faveurs à un homme qu'elle n'aime point, au préjudice d'un homme qu'elle aime.* Quoi qu'il en ſoit, dit-elle, je vous défens de vous mettre dans l'eſprit le deſſein de vous venger d'Othon; & ſi je le connois, je vous défendrai de me voir de votre vie.

Je trouvai fort doux que la penſée de cette vengeance lui fût venue ſans mon ſecours; je ſentis combien cette vengeance ſeroit douce, & me laiſſant emporter au plaiſir de cette idée, je lui dis d'un air enjoué: Je ne vous crains point, Madame, vous ne pouvez me défendre de vous voir ſans découvrir à tout le monde que je vous aime, vous ne pouvez le découvrir ſans me perdre, & vous ne pouvez pas vouloir me perdre ſi vous m'aimez. Quant à la vengeance que vous me défendez de prendre, je vous promets par tout mon amour, Madame, que je ne la prendrai jamais toute entiere; j'ai trop de reſpect pour vous, & pour *cette idée* de vertu, toute fauſſe qu'elle eſt, que vous avez eu la facilité de vous donner. Mais il n'eſt pas juſte auſſi, Madame, qu'Othon demeure tout-à-fait impuni, & Beralde ſans ſatisfaction. Je prendrai toute ma vie à Mariane

que

que j'adore, ce qu'un ſage amour peut accorder, je vous ferai mille larcins innocens, ou ſi leur hardieſſe a quelque choſe de criminel, je n'en ſerai que trop puni par la modération & la retenuë que je vous jure, par ces yeux adorables, de garder juſqu'au dernier ſoupir; & diſant cela, je baiſois ſes yeux. Elle voulut d'abord ſe retirer; mais enfin laiſſant tomber ſon viſage contre le mien: Beralde, me dit-elle, m'aimez-vous? Je ne dis rien, mais j'embraſſai ſes genoux. Puiſque vous m'aimez, Beralde, pourſuivit-elle, je vous fais le protecteur de ma vertu: jurez-moi que vous n'attenterez jamais rien contre elle. Quelque terrible que ſoit ce ſerment, lui dis-je, je vous le fais; mais vous, Madame, jurez à votre tour, que vous m'aimez, que vous n'aimerez jamais que moi, & que vous me donnerez toujours tous ces charmes que je vois, & tous les plaiſirs innocens que deſirera mon amour. Quelque terrible que ſoit ce ſerment, me répondit-elle, je jure à Beralde que je l'aime, & je lui donne ſa Mariane. Elle me préſenta lors ſa bouche, & m'abandonna les beautez que je lui avois demandées. L'innocence de ces plaiſirs les rendoit plus doux, & ce qui leur manquoit, les rendoit encore plus ſenſibles. J'appréhendois quelquefois qu'elle ne mourût d'amour ſur mes yeux & ſur mes levres, & j'étois charmé de ne la voir reſſuſciter que lorſque je lui donnois lieu de craindre que j'oubliaſſe mon ſerment. Déja les trompettes du tournoi nous avertiſſoient qu'on viendroit bien-tôt nous appeller, pour nous donner des plaiſirs moins agréables. Beralde, dit-elle, que ces trompettes ſonnent à propos, que je ſuis heureuſe que vous avez juré, & que je vous ſuis redevable de ce que vous tenez votre parole. Mais, ſi vous voulez que je continue à vous accorder les faveurs que vous venez de recevoir, ou de dérober, faites encore un autre ſerment ſur une autre peine. Avez-vous imaginé encore quelque cruauté, Madame? lui dis-je. Non, reprit-elle en m'embraſſant, non,

Beralde; je ne ſuis pas en état d'être cruelle : jurez-moi que, ſi cédant à l'amour, j'étois quelque jour aſſez foible pour oublier ma vertu, vous m'en ferez ſouvenir fortement, & que vous la réformerez quand vous la verrez chanceler. Je trouvai cette précaution ſi douce pour moi, que tranſporté d'amour & de joye, je lui jurai tout ce qu'elle voulut, quand le Roi entra. Si tous les Electeurs vous ſont auſſi ſoumis, dit-il en entrant, il faut tirer bon augure de ce commencement d'Empire. N'en rougiſſez point, Madame; une Impératrice peut traiter ſes Sujets avec toutes les douceurs qu'il lui plaît. Celui-ci néanmoins eſt d'un rang à n'être point laiſſé à genoux toutes les fois qu'il lui pourroit prendre envie de s'y mettre. Il nous mena ſur les échafauts qu'on avoit dreſſez pour voir les tournois. Il y en avoit un ſous un dais pour l'Impératrice & pour moi. Je n'aime point ces ſpectacles, me dit-elle, comme les joûtes furent commencées. Othon vous en fera pourtant voir beaucoup, repartis-je, car il les aime paſſionnément; & je ne doute point que le tournoi de votre mariage ne ſoit le plus beau qui ait jamais été en Allemagne. Je m'ennuyerai donc bien dans ce triſte ſéjour, me dit-elle; car apparemment vous ne ſerez pas auprès de moi comme vous êtes aujourd'hui. Hélas! Madame, lui dis-je, de quel malheur me faites-vous ſouvenir? ce ſera le jour qu'Othon triomphera de mes amours. Plût au Ciel que la lance de quelque Chevalier plus vaillant que Beralde, perçât ce jour-là mon cœur, & que je ne viſſe point cette nuit fatale qui doit me ravir ce que mon amour ſeul peut mériter. Ne faites point des vœux ſi tragiques, interrompit Mariane, ſi vous ne voulez me faire mourir; mais je vous permets d'imaginer, ſi vous voulez, quelque faveur particuliere que ma vertu puiſſe vous accorder ce jour-là, pour adoucir les maux que vous ſentirez, & qui, au lieu de vous faire craindre ce jour fatal, vous le faſſe deſirer. Je ſongeai quelque tems. Une choſe, lui

lui dis-je un peu après, pourroit charmer ma douleur: ce ſeroit la penſée qu'Othon ne jouïroit que d'un bien que je lui aurois laiſſé, & dont on m'auroit fait le maître plutôt que lui. Vous pouvez donc dès maintenant vous en conſoler, me dit-elle, puiſque vous avez eu aujourd'hui la complaiſance pour ma vertu de ne rien entreprendre contre elle, & que vous vous êtes privé vous-même, par le généreux ſerment que vous avez fait, de tous les droits que votre amour & ma foibleſſe vous donnoient ſur moi. Ce n'eſt pas aſſez, lui dis-je, il faut que le même jour qu'Othon vous devra poſſéder, mon adorable Mariane ait été entre mes bras ſur le lit même d'Othon. Vos ſermens me ſeroient alors ſuſpects, me dit-elle, je ne ſaurois expoſer à un ſi grand péril ma vertu & votre vie. Mais encore, quelle invention trouveriez-vous pour réuſſir à ce que vous dites, ſi j'étois aſſez folle pour vous le promettre? je crois la choſe impoſſible. Elle n'eſt gueres difficile, repris-je, ſi vous voulez, aimable Mariane: nous eſſayerons aujourd'hui, ſi nous ne pourrons pas réuſſir à Vienne. Vous n'êtes gueres ſage, dit elle; mais voyons juſqu'où peut aller l'imagination d'un homme amoureux. Je partirai d'ici, continuai-je, comme m'allant armer pour aller rompre quelques lances, & j'irai tout droit à votre ruelle. Vous direz quand je ſerai parti, que vous allez repoſer, & que quand Beralde entrera dans le champ, on vienne vous reveiller. Le Roi ira ſans doute ſe faire armer pour rompre une lance avec moi .... Seigneur Beralde, me cria alors le Roi, voulez-vous bien que nous allions rompre une lance? Ah Seigneur! lui dis-je, je ne joûte point contre Votre Majeſté. Allez, Seigneur, ajouta-t-il, allez vous faire armer: je vous défie pour l'Arragon, vous tiendrez pour l'Allemagne; & je ſoutiendrai que les Arragonois ſont plus heureux en amour que les Allemans. Le Roi partit alors avec une réſolution Eſpagnole, &

moi ſaluant la Princeſſe avec un regard qui lui expliqua bien des choſes, j'allai dans mon appartement, ordonner qu'on fît armer cent Chevaliers de ma ſuite pour marcher devant moi quand j'entrerois dans le champ; & durant qu'on m'obéïſſoit, je paſſai à l'appartement de la Princeſſe, & me mis dans un petit cabinet qui étoit dans ſa ruelle. Mariane, après que je l'eus quittée, dit qu'elle ne vouloit pas voir combattre le Roi ſon Pere, & que quand il auroit rompu ſes lances, on vînt l'appeller pour voir les faits d'armes de Beralde contre les autres Chevaliers. Sa nourrice ſeule la ſuivit. Qui vous fait ainſi quitter le tournoi, ma fille? lui dit la nourrice en entrant dans la chambre. Hà, ma mere, répondit Mariane, euſſiez-vous dit que votre fille fût capable de tant d'amour? Je ne puis pas vivre ſans Beralde, & je n'ai pu demeurer en un lieu d'où il eſt ſorti. Puiſqu'il vous aime autant que vous l'aimez, ma fille, reprit la nourrice, donnez-moi cette écharpe qui vous couvre la gorge, je vais la lui donner de votre part dans ſon appartement, où il ſe fait armer; je lui dirai que vous le priez d'être aujourd'hui bon Chevalier, & peut être aura-t-il aſſez d'honnêteté pour venir recevoir l'écharpe de votre main. Mariane ſe coucha ſur le lit, la nourrice ferma les volets des fenêtres, & s'en alla. Elle ſortoit à peine, que mon amour me tira du cabinet où j'étois. Ainſi puiſſai-je trouver Mariane ſur le lit d'Othon! dis-je en tirant le rideau. Ah Beralde!! dit-elle, êtes-vous ſi proche? L'amour eſt-il moins ingénieux qu'une nourrice? repartis-je en me mettant à genoux. Oui, Madame, me voici plein de tout l'amour & de tout le reſpect que vous méritez. Beralde, me dit-elle, le Roi mon Pere m'a fait tantôt entendre que vous n'êtes pas d'un rang à être laiſſé à genoux. Venez, Beralde, pourſuivit-elle, venez faire voir à Mariane combien vous avez d'amour & de vertu. Je me levai, Seigneur,

gneur, & je fus ſurpris & ébloui de la blancheur & de la beauté de ſon ſein admirable. Que vous dirai-je? il n'y eut jamais au monde tant de bonheur, tant d'amour, tant de ſageſſe. Je ne pouvois comprendre comme Mariane pouvoit avoir tant d'amour en ſi peu de tems; un moment après je le trouvois poſſible, parce qu'il me ſembloit que j'en avois plus qu'elle: enſuite j'admirois comme il ſe pouvoit faire que j'euſſe la retenuë de ne point poſſéder entierement la plus parfaite Beauté de la terre, que l'amour m'abandonnoit ainſi; puis j'avouois que le plaiſir d'avoir cette complaiſance pour la vertu de Mariane, & cette reconnoiſſance pour ſa tendreſſe, étoit beaucoup plus ſenſible que ne me l'eût pu être une indiſcrete jouïſſance; car Mariane, aſſurée & charmée de mon reſpect, avoit des reſſources de careſſes & des emportemens ſi tendres & ſi paſſionnez, que l'amour n'a jamais donné des plaiſirs ſi doux ni ſi ſolides que ceux qu'elle me faiſoit goûter. Cependant la nourrice cherchoit en vain Beralde, & deſeſpérant de réuſſir dans la négociation qu'elle avoit projettée, elle revint ſur ſes pas, & entrant doucement dans la chambre, de peur d'éveiller Mariane, elle entr'ouvrit le rideau, & vit notre félicité, qu'elle conſidéra quelque tems ſans rien dire. Elle ne pouvoit comprendre où ſa fille avoit appris tant de tendres emportemens, & où j'avois appris tant de modeſtie. Après mille douceurs nouvelles, Mariane porta ſes levres à l'endroit de mon cœur, & les y attacha ſi tendrement & ſi long-tems, qu'il ſembloit qu'elle y laiſſoit ſon ame. Ingrat Chevalier, s'écria la nourrice, vous laiſſez mourir cette Princeſſe! La peur & la honte nous ſurprit tellement, que nous ne ſavions ce que nous faiſions. Ne craignez rien, Chevalier innocent & timide, continua la nourrice, je ne ſuis pas ennemie de votre amour; mais je le ſuis de cette froideur inſupportable que je viens de

de vous voir pour la plus belle & la plus paſſionnée Amante qui fut jamais. Taiſez-vous, ma mere, dit Mariane, vous ne connoiſſez pas les douceurs d'une tendreſſe vertueuſe; s'il étoit moins reſpectueux, je ſerois moins emportée, & il ne ſeroit pas ſi heureux. Je n'entens pas ces maximes nouvelles, dit Nugna, c'étoit le nom de la nourrice, on n'aime pas de la ſorte en Eſpagne, & vous êtes heureuſe, ma fille, de trouver tant de douceur dans la façon d'aimer des Allemans, puiſque vous devez vivre avec eux. Cependant je vous annonce deux choſes: la premiere, que vous vous repentirez peut-être quelque jour d'avoir perdu cette occaſion; & la ſeconde, que le Roi eſt déja armé, & qu'il attend Beralde dans le champ. Prenez donc mon écharpe, Beralde, dit Mariane, & allez ſoutenir qu'un Allemand modeſte en amour eſt plus heureux qu'un Eſpagnol indiſcret. Je baiſai ſa bouche & ſes beaux yeux, je reçus l'écharpe de ſa main, & j'allai promptement me faire armer. J'entrai dans le tournoi précedé de cent Chevaliers armez richement, & montez à l'avantage. Le Roi les vit entrer deux à deux avec impatience, & m'appercevant enfin: Les Chevaliers d'Allemagne ſont bien modeſtes, dit-il, de différer ſi long-tems d'acquerir de la gloire. Ils en ſont plus heureux & plus louables, repartis-je. Je maintiens, dit le Roi entrant dans la lice, que dans la guerre & dans l'amour les Eſpagnols ſont les plus hardis & les plus heureux du monde. Et je ſoutiens, dis-je en prenant ma lance, qu'en amour auſſi-bien qu'en guerre les Allemans ſont plus heureux, parce qu'ils ſont plus modeſtes. Les trompettes ſonnerent, & nous courûmes l'un contre l'autre. Je levai ma lance, je reçus la ſienne ſur mon bouclier, & je fournis ma carriere. C'eſt plus, Seigneur, pour ſatisfaire à la belle ardeur qui vous tranſporte, m'écriai-je en levant la viſiere, que pour m'éprouver contre vous, que je ſuis entré

entré en lice. Je ne joûterai point contre le Pere de mon Impératrice ; je vous conjure, Seigneur, de vouloir être mon Juge, & de donner la cauſe des Eſpagnols à défendre aux plus vaillans d'entre les Chevaliers qui vous environnent. Ce défi piqua tous ces Chevaliers; ils perſuaderent, quoiqu'avec peine, le vieux Monarque, & il alla ſe placer parmi les Juges. Mariane parut alors ſur ſon échafaut, & il me ſembla que ſa préſence me rendoit invincible. Sans m'arrêter à vous dire le détail & les circonſtances d'une valeur qui, toute médiocre qu'elle eſt, fut aſſez heureuſe, je portai par terre tous ceux qui ſe préſenterent pour me combattre, juſqu'à ce que Mariane envoya dire au Roi ſon Pere, qu'une ſi grande fatigue pourroit nuire à une ſanté qui ne pouvoit être encore bien affermie depuis un jour, & qu'elle le prioit qu'on fît combattre mes Chevaliers. Le Héraut m'ordonna de céder la carriere aux autres Chevaliers Allemans, qui joûterent à fortune égale avec les Eſpagnols.

On vit entrer dans le champ un Chevalier d'une taille extraordinaire, montant un cheval Arabe, plus noir que du geai : ſes armes étoient d'un acier poli & plus noir encore, quoique brillant plus qu'un miroir, & réfléchiſſant de même les rayons du ſoleil qui le frappoient. Sa lance conforme à ſa taille, étoit beaucoup plus groſſe que les nôtres : il ne portoit point d'épée; on voyoit pendre à ſa ceinture un grand Ciméterre, & à l'arçon une maſſe d'armes d'une prodigieuſe groſſeur. Un Ecuyer Caſtillan le précedoit, qui tenoit un cartel à la main fait de l'écorce d'un arbre. On fit place au fier Chevalier, il alla au bout de la lice, & fit ſigne qu'on fît ſilence. On ſe tût, & l'Ecuyer liſant à haute voix l'écorce qu'il tenoit, on entendit le cartel à peu près en ces termes:

Althapha, Prince de l'Arabie Pierreuſe, Chevalier de

de l'implacable Elanire, lui avoit juré par ſes beaux yeux, qu'il n'entreprendroit rien contre elle dans un rendez-vous qu'il lui demanda; elle y fut à cette condition. L'amoureux Alibapha n'aiant pas tenu ſa parole, Elanire le bannit & ne veut plus le voir. Pour la convaincre de l'injuſtice de ſa colere, ſon Chevalier lui a promis de ſoutenir contre cent Princes, que les Amans ſont diſpenſez de ces ſortes de ſermens, & s'eſt obligé de lui envoyer les cent épées de ceux qu'il aura vaincus. Elle en a déja quatre-vingts-dix-neuf; Alibapha vient ici chercher la centiéme.

Ton action, Alibapha, mécriai-je, fut indigne d'un véritable Amant, & tu devois plus aimer l'honneur d'Elanire, que ton plaiſir. A ces mots, je pris une lance, & nous courûmes l'un contre l'autre. Nos lances volerent en éclats, & je confeſſe que je n'eus jamais tant de peine à demeurer ferme dans l'arçon. Je gardai pourtant mes étriers, & je fournis ma carriere. Alibapha s'irrita de ne m'avoir pas porté par terre, & mettant la main à l'épée, il tourna contre moi, courant avec une impétuoſité qui fit trembler Mariane. Je jugeai que j'allois faire un combat où j'avois beſoin d'adreſſe. Je ne me laiſſai point emporter à mon ardeur, & j'étudiai le jeu de mon ennemi. Ce Prince terrible avoit une vanité toute particuliere. Il portoit un braſſelet de cheveux de ſon Elanire, & ſon bras à l'endroit du braſſelet n'étoit point couvert par ſon braſſart. Comme il venoit à moi l'épée haute, il baiſa le braſſelet. Elanire, s'écria-t-il, je vais immoler le centiéme à votre injuſte reſſentiment. Il fondit ſur moi avec une extrême fureur: je parai ſes coups, & il para les miens; car il déchargea un ſi grand coup ſur ma tête, que mon caſque en fut ſéparé, & j'admirai qu'il ne m'eût point fendu la tête. Je me levai ſur mes étriers, pour décharger un auſſi grand coup ſur la tête du

Prince

Prince Arabe; mais mon épée gliſſa ſur l'épaule droite, & y fit une playe profonde. Voilà du ſang d'Alibapha, m'écriai-je. Et la victoire pour Beralde, s'écria Mariane; qu'on ſépare ces Chevaliers. Les Juges commanderent au Héraut de venir nous ſéparer; mais, comme ils le commandoient, Alibapha furieux prit ſa maſſe d'armes, & leva le bras fort haut pour la décharger ſur ma tête. Alors paſſant à côté de l'Arabe, j'évitai ce terrible coup qui gliſſa le long de la cuiſſe de mon cheval; & au même tems que je vis ſes armes entr'ouvertes ſous le bras qu'il avoit levé, j'enfonçai bien avant mon épée en cet endroit. De ce coup & de la perte du ſang qui couloit abondamment de ſa premiere bleſſure, il chancela d'abord, & peu après il tomba aux pieds de nos chevaux. Ah! Elanire, s'écria-t-il, je ne vous appaiſerai bien-tôt jamais; & après il expira. J'allai porter ſon épée à Mariane. Elle m'ôta le gantelet elle-même, & me mit au doigt la bague que vous y voyez, Seigneur, & ſur ma tête une couronne de mirthe & de laurier qui étoit le prix du vainqueur. L'amour innocent & ſage, me dit-elle, triomphe aujourd'hui par votre vertu, généreux Beralde. Je m'eſtime heureuſe de vous en donner la recompenſe. Ainſi puiſſent triompher les Amans modeſtes & reſpectueux! Tandis que de la main droite elle me couronnoit, je baiſois la main qui ne me couronnoit pas. Mariane voyant bien que c'étoit ma plus douce recompenſe, ôta & remit deux ou trois fois la couronne, comme pour la mieux ajuſter. Le Roi ſurvint, qui me donna mille louanges, qui dit qu'à l'avenir il vouloit aimer avec reſpect. Nous allâmes nous faire deſarmer, & nous revînmes chez l'Impératrice, où étoient toutes les Dames. Après le feſtin & le bal, on fit la cérémonie du lit nuptial, c'eſt-à-dire, Seigneur, qu'on me mena dans l'antichambre. Mariane étant dans ſon lit, le Roi vint

vint me prendre par la main, & m'y conduiſit : je m'y couchai à demi ſuivant la coutume. Jugez, Seigneur, du tranſport où j'étois. Comme il fallut me relever, je vis que Mariane ſe mouroit. Eh Dieu! m'écriai-je, Mariane ſe meurt. Je me mis tout-à-fait ſur le lit, & j'appuyai ſa tête contre moi pour la ſoulever. Je fis avec ceux qui étoient accourus, tous les efforts poſſibles pour la faire revenir, ſans y pouvoir réuſſir. Le Pere infortuné ſe deſeſpéroit, & fondoit en larmes. Enfin, elle revint un peu, & ſe trouvant entre mes bras, elle ſembla en être bien-aiſe. L'évanouiſſement étant tout-à-fait paſſé, elle remit ſa tête ſur le chevet. Allez, Seigneur, dit-elle, achevez cette cérémonie. Elle me perça le cœur de l'air dont elle dit ces paroles, & le Roi me tenoit déja par la main pour me relever & pour m'habiller ſelon la coutume, que je ne m'en appercevois pas. Allons, Seigneur, me dit-il aſſez triſte, achevons, & prions le Ciel que tout ceci ne ſoit pas de mauvais augure. Je me levai, & le Roi m'aiant conduit dans l'antichambre, on m'y habilla, & je me retirai, en repaſſant dans mon eſprit, lorſque je fus couché, tout ce qui m'étoit arrivé cette journée. Je ne l'oſois appeller malheureuſe, puiſque j'y avois eu de ſi doux plaiſirs ; & je ne la pouvois nommer fortunée, puiſque j'avois aſſuré le même jour la poſſeſſion de Mariane à un autre.

Le Roi étant entré chez la Princeſſe, qu'il trouva tout-à-fait remiſe, commanda qu'on le laiſſât ſeul. Après quoi il lui parla de la ſorte :

Vous ſeriez bien malheureuſe, ma Fille, ſi le Duc de Saxe vous réduiſoit à mourir d'amour ; le flambeau de vos nôces ſeroit celui de vos funerailles. Les loix des Allemans ſont cruelles. Je ne crois pas que vous ayez jamais la foibleſſe de vous expoſer à leur rigueur ; mais, ma Fille, vous ne ſauriez prendre trop de ſoin de ne point donner

ner d'ombrage à l'Empereur. Ils ont accoutumé de faire des épreuves publiques, quand ils ſont jaloux; & c'eſt toujours une grande faute à une Princeſſe d'avoir donné par ſa conduite occaſion à ſon Mari de la ſoupçonner. Ne me le déguiſez point, vous aimez Beralde. Je l'aime, dit-elle, Seigneur, en ſe couvrant le viſage de ſa main; quoique je ſois confuſe de ma foibleſſe, je vous jure par tout ce qu'il y a de ſaint, qu'il n'aura jamais aucune marque de mon affection. Je ne connois pas ſi peu l'amour, ma Fille, repartit le Roi, que je ne ſache que ceux qui aiment, ne font que trop ſouvent de vains ſermens. Auſſi ne viens-je pas vous faire des remontrances ſéveres, qui ſont d'ordinaire inutiles. Tout ce que je vous demande, ma Fille, c'eſt que ſi vous ne pouvez maîtriſer votre paſſion, vous ne la faſſiez connoître à Beralde qu'en Arragon, & que vous faſſiez en ſorte qu'il vous laiſſe en repos en Allemagne. J'aime Beralde, Seigneur, dit Mariane; mais je ſaurai toujours l'aimer en Princeſſe vertueuſe, & je le haïrois s'il étoit capable d'entreprendre ſur les droits d'Othon. Votre jeune cœur, ma Fille, reprit le Roi, s'eſt laiſſé enchanter à l'idée d'une vertu & d'un amour qui n'eſt que dans les Romans. Pour peu que vous laiſſiez Beralde ſur ſa bonne foi, il aura d'autres penſées, & ce prétendu reſpect héroïque n'eſt qu'une adroite feinte pour ſéduire plus ſurement. Quoi qu'il en ſoit, vivez avec Beralde comme vous l'entendrez, tant que vous ſerez ici, j'ai des raiſons pour vous le permettre; mais je vous jure une inimitié éternelle, ſi vous le voyez une ſeule fois en Allemagne. J'ai de la vertu, Seigneur, dit elle; Beralde en a beaucoup; je vous aſſure, que ni en Eſpagne, ni en Allemagne, je ne ferai rien d'indigne de vous. Adieu ma Fille, ajouta le Roi en s'en allant, ou ceſſez d'aimer, ou n'aimez qu'en Eſpagne.

Eſpagne. Il laiſſa la Princeſſe irréſolue ſur la conduite qu'elle devoit tenir. Se voyant ſeule, elle commença à faire réflexion au progrès que l'amour avoit fait en elle en ſi peu de tems: elle ſe fit cent reproches, pouſſa mille ſoupirs, & ne pouvant digérer que dans la derniere cérémonie ſon amour eût plus éclaté, eût été plus fort que le mien, elle commença à craindre pour ma vertu, & à ſe défier de la ſienne. Si je me trouvois ſeule avec Beralde, diſoit-elle, & que la violence de ma paſſion me réduiſit à l'état où j'ai été; ſans doute elle m'y réduira, puiſqu'elle croît ſans ceſſe; quel moyen que je réſiſte, & qu'il ne triomphe pas tout-à fait de moi, quand il aura lieu de me dire que ſa hardieſſe ſera plutôt un ſoulagement qu'un outrage? Hà! Mariane, ces doux emportemens d'une paſſion innocente ne te ſeront donc plus permis, & tu dois te les interdire, ou vivre ſans gloire? Juſte Ciel! que ne ſuis-je née en quelque climat, où ſous quelque aſtre moins paſſionné, ou que ne me deſtinez-vous à Beralde? Cependant la nourrice étoit entrée dans ma chambre, & m'avoit fort ſurpris. Seigneur, me dit-elle, je ne veux pas que vous laiſſiez mourir ma fille: il eſt honteux pour un Chevalier ſi accompli de l'avoir ainſi dédaignée & réduite à mourir de honte & de deſeſpoir. Falloit-il, Chevalier peu digne des graces d'amour, laiſſer paſſer tantôt l'occaſion, & laiſſer mourir d'amour votre Amante? Levez-vous, & venez réparer la faute que vous avez faite; je ne veux point que ma fille meure, parce qu'elle aime un innocent. En diſant cela, elle me donnoit ma robe de chambre, & me faiſoit repentir de la vertu que j'avois eue toute la journée, que j'appellai dans mon cœur, comme Nugna, innocence & ſimplicité. Je ſuivis la Vieille où elle voulut me conduire. Ce fut dans la chambre de Mariane; mais, dès que je la vis, j'oubliai mes folles imaginations, je

je ſuivis le premier mouvement de mon amour, & mettant un genou en terre près de ſon chevet, je mis mon bonheur ſuprême à adorer la Princeſſe ſans lui parler. Voilà Beralde, ma fille, dit Nugna, il vient plein de repentir de vous avoir preſque donné la mort par le procédé qu'il a tenu aujourd'hui avec vous. La Princeſſe rougit; & l'amour, la honte & la colere enflammant ſes yeux & ſon viſage, elle voulut parler; mais les larmes inondant tout-à-coup ſes jouës : Hélas! Madame, lui dis-je, quelle nouvelle douleur vous poſſéde? & voyant qu'elle ne ſe conſoloit point, & qu'elle pleuroit toujours: Vous voulez donc que je meure, Madame? ajoutai-je. Ingrat, interrompit-elle, vous ne mourrez point, c'eſt la miſérable Mariane que la douleur de ſa foibleſſe & la honte de vous tant aimer doivent mettre au tombeau. Quoi! vous n'avez point eu de douleur dans toute cette étrange cérémonie, & vous n'avez point eu d'amour? ou du moins vous en avez eu beaucoup moins que Mariane? & le ſouvenir qu'Othon prendra un jour la place que vous aviez, ne vous a pas réduit en ſi triſte état que moi? Hélas! je mourrois, ſi je croyois qu'une autre dût vous poſſéder, qu'un autre auroit bien-tôt ce qu'il m'eſt défendu de vous donner. Mais quelles plaintes vous fais-je ici? pourſuivit-elle ſans vouloir me laiſſer répondre. De quel repentir vient de me parler cette femme? Que venez-vous chercher à mon lit à ces heures? Avez-vous oublié vos ſermens? ou avez-vous réſolu lâchement de les rompre? Venez-vous expoſer ma pudeur au dernier péril? mettre à la derniere épreuve ma foible vertu, ou vous ſatisfaire malgré elle? Eſt-ce ainſi qu'on aime, ô Beralde! eſt ce ainſi qu'on aime dès que l'on ſe voit ardemment aimé? & n'a-t-on du reſpect & de la vertu, que lorſqu'on en doute? Je m'attendois donc vainement que vous ſou-

ſoutiendriez ma foibleſſe : m'aviez-vous juré de corrompre cette vieille femme, pour me tromper & pour m'obliger à faire ſuccéder une haine cruelle à cette tendreſſe ſi douce qui s'étoit emparée de mon cœur? Allez, Prince ſans vertu, ſans foi, ſans parole, ſans générosité, ſans amour, je vous défens de me voir jamais. Ah Madame! interrompis-je. Je vous défens auſſi de me répondre, continua-t-elle. Je me levai deſeſpéré, réſolu de m'aller tuer. Beralde, dit-elle comme j'étois près de ſortir, je vous défens auſſi de mourir. Prince innocent & timide, me dit Nugna me prenant par le bras, votre amour céde donc miſérablement à la pudeur d'une jeune Amante qui pleure quand on veut contenter ſes deſirs, & qui ſe meurt quand on ne les contente pas? Nugna, interrompit Mariane, ſi vous parlez à Beralde, je ne vous menerai point en Allemagne. Cette vieille femme alla reprendre ſon flambeau, & revenant à la hâte, elle m'éclaira juſques dans mon appartement ſans me dire un ſeul mot. Etant ſeul, je m'abandonnai à la douleur & au repentir d'avoir irrité ce que j'adorois : j'oubliai mon peu de vertu, j'admirai celle de Mariane; & je réſolus de la ſervir toute ma vie ſans intérêt & ſans baſſeſſe. Qu'il eſt glorieux à la divine Mariane, diſois-je, d'avoir ſû vaincre ſa foibleſſe! & qu'il eſt honteux à Beralde d'avoir oublié ſa vertu! Ah! je dois réparer mon crime par un reſpect inviolable, & me priver même de tous ces plaiſirs ſi doux que j'ai goûtez auprès d'elle. Mais comment, ajoutai-je, n'en ſerois-je point privé, puiſque je ne la verrai plus en particulier? Alors, je commençai à ſentir la grandeur de ce mal, & il me ſembla que ma punition étoit plus grande que ma faute; mais j'eſpérai que Mariane adouciroit ſon arrêt.

Le lendemain n'oſant aller chez l'Impératrice, j'allai chez le Roi. Il me dit qu'il venoit d'apprendre que le Roi de France avoit quelque deſſein d'arrêter

Mariane

Mariane quand elle ſeroit dans ſes Etats, pour tâcher de ſe faire céder Perpignan, ſur lequel il avoit quelque prétention. Ainſi, Seigneur, ajouta-t-il, vous aurez le tems, ſi vous avez fait quelque Maîtreſſe en Arragon, d'en achever la conquête, cependant qu'on négociera cette affaire avec le Roi de France. J'irai en France, Seigneur, lui dis-je, ſi vous le trouvez bon, pour faire ſouvenir le Roi de la parole qu'il m'a donnée quand j'y ai paſſé. Le Roi d'Arragon me regardoit attentivement, comme je parlois ainſi, & s'imaginant tout-à-coup que ſa Fille m'aimoit, que je ne l'aimois pas, & que je voulois éviter ſa pourſuite, touché de compaſſion pour ce que ſa Fille endureroit de mon abſence, & de crainte que ce reméde ne fût gueres propre à la guérir, il dit qu'il ne conſentiroit jamais que j'allaſſe en France; que l'Impératrice avoit beſoin que je l'inſtruiſiſſe des mœurs d'Allemagne, de l'humeur de l'Empereur, & de tout ce qui regardoit ſa conduite dans cette Cour; qu'il me prioit de l'entretenir tous les jours quelque tems en particulier; & qu'il lui recommanderoit de ſuivre en tout mes inſtructions & mes ſentimens. Enſuite, il me mena chez l'Impératrice: elle n'étoit pas levée, & ſes filles diſoient qu'elle avoit quelque indiſpoſition pour n'avoir pas dormi la nuit. Madame, lui dit le Roi, vous ne ſerez pas fâchée que j'aie arrêté auprès de vous le Prince Beralde, qui vouloit aller en France: je lui ai repréſenté qu'il étoit très-propre à vous apprendre à regner, à connoître vos Sujets, & en un mot toutes les manieres de la Cour où vous allez. L'art de regner eſt difficile, on ne peut trop s'appliquer à le ſavoir. Je veux, s'il vous plaît, Madame, que ce Prince vous entretienne tous les jours en particulier; c'eſt pourquoi je vous le laiſſe maintenant. Il emmena alors tout le monde avec lui. Je n'oſois demeurer, & je n'oſois ſortir, ni lever les yeux vers Mariane: elle tenoit auſſi la vûë baiſſée. Nous demeurâmes ainſi quelque tems interdits. Qu'a-

vez-vous à me dire, Beralde? me dit-elle enfin. Que je vous adore, Madame, répondis-je; que je ſuis coupable; & que je ſuis malheureux. Rien de tout cela ne peut être vrai, Beralde, reprit-elle; mais, quoi qu'il en ſoit, ne m'en parlez jamais, de peur que tout cela ne fût trop vrai à mon égard. Allez, je ne veux plus être ſeule avec vous, je ferai changer cette prétendue politique du Roi mon Pere: je ne veux rien apprendre de Beralde; ce que j'en ai appris, me coûte trop cher, & il s'ingere d'apprendre aux autres ce qu'il ne ſait pas lui-même. Encore une fois, Beralde, ne revenez plus me parler ſeul, & amenez toujours avec vous quelqu'un des Seigneurs de votre ſuite. J'eus tant de triſteſſe d'entendre parler ainſi Mariane, que je ne pus lui rien répondre; & voici, Seigneur, la ſource de mes malheurs. Il me ſembla que Mariane offenſoit mon amour: il ſe mêla dans la triſteſſe que j'en conçus, un petit dépit, ou une de ces fiertez à contre-tems, que les Amans les plus tendres prennent quelquesfois, ſans ſavoir bien pourquoi, lorſqu'étant perſuadez qu'ils ſont tendrement aimez, ils n'ont pas tout ce qu'ils deſirent, & qu'ils ſont refuſez de quelqu'une de leurs demandes. Je ne demandois rien, à la vérité, mais mon amour & mon cœur demandoient tout ſans que je m'en apperçuſſe; ainſi ils s'irriterent de ce que, bien loin de leur donner des faveurs nouvelles, on leur ôtoit celles qui leur avoient été accordées. Ce dépit & cette colere, pour me mieux ſéduire, prirent l'apparence du reſpect & de l'obéïſſance. Je fis une révérence plus profonde même que je n'avois accoutumé, mais plus prompte & plus précipitée. En me relevant, je ne regardai point Mariane, & je ſortis de la chambre plus promptement, ſans doute, que Mariane ne le vouloit. Je trouvai encore le Roi dans l'antichambre avec ſes filles. Il fut ſurpris de me voir ſortir ſi-tôt: il n'oſoit toutesfois m'en demander la cauſe, de peur de me donner du chagrin; car, quoique

que j'eſſayaſſe de compoſer mon viſage, il y avoit remarqué d'abord de l'altération. Il deſcendit avec moi dans les jardins, & ne me parla que d'affaires d'Etat; & de ce diſcours il paſſa à la différence des Gouvernemens, de-là à la diverſité des mœurs & des inclinations des Peuples. Sur ces diſcours mon chagrin me fit occaſion de lui dire que je ſerois bien-aiſe, s'il le trouvoit à propos, de viſiter, en attendant que l'Impératrice dût partir, les plus belles Villes de l'Arragon. Il fut ſurpris de cette demande. Je ne crois pas, dit-il, que ma Fille y conſente. Je ſuis aſſuré de ſa permiſſion, Seigneur, lui dis-je, je ne demande que la vôtre. Vous êtes le maître dans mes Etats, reprit-il; mais, en mon particulier, je ne ſaurois me priver ſi-tôt de vous; vous me permettrez de vous accompagner par-tout. C'eſt me refuſer honnêtement, Seigneur, repartis-je; il n'y a gueres d'apparence de priver l'Impératrice de la préſence d'un Pere à qui elle va dire un ſi long adieu. Le Roi ſoupira comme un homme qu'une douleur ſecrette & inconnue tourmente plus qu'on ne croit. Si vous perſiſtez demain dans ce deſſein, me dit-il, je ne vous accompagnerai qu'un jour, & je viendrai rejoindre l'Impératrice. J'allai donc comme pour préparer mon départ. Dès que je pus être ſeul, je m'abandonnai à mon prétendu reſpect, qui n'étoit qu'un dépit injuſte, que quelque conſtellation fatale m'inſpira. Je conclus que, par toute ſorte de raiſons, il falloit aider à la vertu de Mariane, & préſerver la mienne du péril où elle étoit déja tombée; que je devois, non ſeulement éviter d'être ſeul avec elle, mais ſa préſence même, de peur qu'elle ne relâchât de l'héroïque réſolution qu'elle avoit priſe, & qu'il ne me prît envie de la divertir d'un ſi beau deſſein. Dans ces ingrates conſidérations que je croyois raiſonnables & généreuſes, je paſſai toute la journée. Le lendemain aiant pris cinq ou ſix des principaux de ma ſuite, j'allai

chez l'Impératrice. Elle me reçut de l'air du monde le plus ouvert & le plus riant. Je crus qu'elle inſultoit à ma peine. Voici des Sujets, Madame, lui dis-je, qui viennent vous demander la permiſſion d'aller voir les plus belles Villes de l'Arragon. Elle dit d'un air fort obligeant, qu'elle prieroit le Roi ſon Pere qu'on les reçût par-tout avec honneur. Je vis bien, qu'elle ne me comptoit pas de ce voyage, & je me fis un plaiſir bizarre de la tromper, & de pouvoir partir ainſi ſans qu'elle le ſût. J'allai de ce pas chez le Roi. L'Impératrice vous laiſſe-t-elle partir, Seigneur? me dit-il. Comme je répondis que je venois prendre congé de lui, je vis que les larmes coulerent ſur ſes jouës. Veuille le Ciel détourner ce fâcheux augure, dit-il, & que les autres Sujets de ma Fille ne la quittent pas ſi-tôt que vous faites. Ah! Seigneur, lui dis-je, pourquoi Votre Majeſté prend-elle de mauvaiſes conjectures d'un voyage de plaiſir qui ſe fait de l'aveu même de l'Impératrice? Allez, Seigneur, reprit-il, nous ne ſaurions éviter nôtre deſtinée. Je pris congé, le Roi commanda au Connétable d'Arragon de m'accompagner & de me faire rendre par-tout les mêmes honneurs qu'à lui-même. Je trouvai en ſortant des chevaux qui m'attendoient. Je partis ſans attendre le Connétable, qui me vint joindre le ſoir. Dès que je fus parti, le Roi paſſa chez ſa Fille comme je l'ai ſû depuis. Vous avez laiſſé partir Beralde, lui dit-il la menant dans ſon cabinet, & vous vous réſervez à continuer ou à finir vos triſtes amours quand vous ſerez en Allemagne. Ah! s'il y a encore quelque reméde, rapellez Beralde, & ſatisfaites votre cœur aſſez, pour pouvoir vous ſurmonter quand vous ſerez en la puiſſance de votre Mari. Vous êtes ſurpriſe de mon diſcours, ma Fille, & de tout ce que j'ai fait depuis que je connois que vous aimez; mais apprenez que je ſavois dès votre naiſſance, que vous deviez être Impératrice, que vous deviez aimer en la devenant,

& que ſi votre amour ne ſe terminoit avant que vous fuſſiez au pouvoir de votre Mari, vous ſerviriez d'exemple à la poſtérité de la mort la plus deſaſtreuſe qui fut jamais. Ma Fille, c'eſt le Grand Alphonſe, le plus Grand des Rois mes Prédéceſſeurs, qui a écrit ainſi votre deſtinée. Il a marqué dans un livre écrit en chiffre, dont la clef eſt toujours le nom de la perſonne dont il décrit les avantures, tout ce qui doit arriver de mémorable aux Rois d'Arragon, juſqu'à ce que cette Couronne ſoit jointe à celle de Caſtille. Aiant cherché à lire dans ce chiffre avec mon nom, j'ai trouvé, entre pluſieurs autres prédictions, la menace que je viens de vous faire, conçue en ces termes:

Tu verras ta Fille Impératrice; rien ne peut traverſer ſon bonheur, que l'amour qu'elle prendra en le devenant. L'unique remède à la cataſtrophe la plus tragique qui fut jamais, c'eſt que tu ne la laiſſes point partir d'Eſpagne, qu'elle ne ſoit guérie de ſa paſſion. Si celui qui l'aimera, ne la poſſede plutôt que ſon Mari, on n'a jamais vû de Princeſſe plus malheureuſe. Pere infortuné! tu mourras de cette douleur.

Voyez, ma Fille, de quelle conſéquence eſt le voyage de Beralde. Je n'ai pu blâmer votre amour pour ce Prince, parce que je ſavois bien que c'étoit un effet de la conſtellation. Sa violence en eſt la preuve: vous avez de la vertu & toutes les inclinations Royales; cependant vous vous êtes ſenti enflammée ſoudainement à la premiere vûë de ce Prince: c'eſt votre étoile qui a elle-même allumé cette flamme fatale. Plaiſe au Ciel qu'elle ne vous conſume point, puiſque vous n'en brûlez point par votre faute; mais je crains, ma Fille, que vous ne hâtiez vous-même votre deſtin. Ah! Seigneur, s'écria Mariane, qu'eſt-ce que Votre Majeſté me vient dire? Puis tout-à-coup elle ſe laiſſa tomber ſur un fauteuil, & s'appuyant, ou pour ſe ſoutenir, ou pour penſer à ſa deſtinée, elle ſembloit avoir oublié que ſon Pere étoit là préſent. Le Vieillard, de

ſon côté, demeuroit immobile, & puis ſe promenoit en pleurant. Puiſque vous connoiſſez, Seigneur, dit-elle, & toute la malignité de mon étoile, & toute la foibleſſe de mon cœur, apprenez auſſi toute ma conduite & ma derniere réſolution : Sachez que ſentant cette influence d'emportement & de paſſion démeſurée que le ſavant Alphonſe a prédite, j'ai exigé de Beralde, & lui ai ordonné de ne me voir jamais ſeul; & maintenant ma réſolution eſt, Seigneur, de ſuivre celui des deux remédes, que le Grand Alphonſe propoſe, qui eſt digne de vous & de moi, & que le ridicule voyage de Beralde mérite bien que je prenne. Je guérirai d'une paſſion conçue malheureuſement, & que le Ciel puniroit avec juſtice, ſi je l'entretenois. Bien loin de rendre heureux Beralde, je ne le verrai de ma vie, & je mourrai, ou je ceſſerai de l'aimer. Je demande au Ciel, ma chere Fille, dit le Roi d'Arragon en l'embraſſant, qu'il m'envoye l'effroyable mort dont il vous menace, & qu'il vous en préſerve, fléchi par la généreuſe réſolution que vous prenez. Si j'euſſe cru qu'on pût être maître de ſon cœur lorſque le Ciel ſe mêle de l'aſſujettir, & qu'il fût poſſible d'étouffer l'amour quand notre deſtin fait qu'il s'empare de notre ame, je n'euſſe pas expoſé votre vertu comme j'ai fait ; mais ſachant par une longue expérience, que la réſiſtance irrite les paſſions, j'ai mieux aimé céder à ce torrent, & vous mettre d'abord dans l'occaſion, aiant éprouvé qu'il n'arrive gueres que les Amans ſe prévalent des premieres faveurs qui leur ſont offertes, & eſpérant qu'à la premiere querelle que vous auriez, vous ne laiſſeriez pas de trouver Beralde auſſi ingrat que ſi vous lui aviez tout donné, & que vous rompriez avec lui comme vous faites. En effet, ſon ingratitude mérite bien.... Ah! Seigneur, interrompit Mariane, il n'eſt pas beſoin que vous l'exagériez : qu'il vous ſuffiſe que je ſaurai me vaincre, & que ſi mon deſtin inexo-

rable

rable eſt tel que vous deviez apprendre un jour que je meurs malheureuſe, vous aurez du moins la conſolation de ſavoir que je meurs innocente.

Telle fut, Seigneur, la réſolution de Mariane: réſolution dont le dépit fut la cauſe, & qui dura plus que celle que le mien m'avoit inſpirée. J'étois à peine hors de la Ville, que je ſentis toute la noirceur de l'ingratitude que j'avois eue de quitter Mariane, & toute la douleur que l'abſence & le repentir peuvent cauſer à un homme qui aime éperdûment. Je voulus cent fois revenir ſur mes pas; mais n'aiant point de raiſon plauſible à alléguer au Roi pour un retour ſi précipité, je me vis forcé de parcourir l'Arragon avec le plus de diligence qu'il me ſeroit poſſible, & de revenir me jetter aux pieds de Mariane. Cependant je ne pus m'empêcher de lui écrire la lettre du monde la plus tendre, que j'adreſſai à Nugna; mais la Vieille la montra au Roi, qui ne voulut pas que ſa Fille la vît, & la nourrice me renvoya la lettre avec ce billet:

Seigneur, je ſuis au deſeſpoir de vous dire que l'Impératrice m'a commandé de vous renvoyer votre lettre, qu'elle n'a point voulu voir; & de plus elle vous défend de lui écrire de votre vie.

Vous vous imaginez bien, Seigneur, l'état où ce billet me mit. Je conçus un tel deſeſpoir, que dans deux jours j'en tombai malade, & je m'étonne que je n'en mourus pas. Le Roi ſachant ma maladie, en comprit la cauſe, & défendit qu'on en parlât à l'Impératrice. Il lui diſoit tous les jours au contraire, que je me divertiſſois extrêmement, & que par-tout où je paſſois, je faiſois mille galanteries aux Dames, dont il lui particulariſoit toutes les circonſtances, comme admirant la providence du Ciel qui le permettoit ainſi, pour affermir Mariane dans l'héroïque deſſein qu'elle avoit fait de me bannir de ſon cœur. Cependant on envoyoit tous les jours un courrier de la part du Roi. Ce

courrier disoit aussi qu'il venoit de la part de l'Impératrice pour savoir l'état de ma santé, & on apprenoit tous les jours que mon mal empiroit. Le Roi craignant que je ne mourusse, fit que la nourrice m'envoya le portrait de Mariane. Je donnai dans ce piége, & ma douleur séduite fit place à quelque espérance que Mariane s'appaiseroit. Je résolus de guérir au plutôt; mais mon mal étoit tel, que je n'en pouvois guérir de long-tems. Cependant le Roi de France consentit au passage de l'Impératrice, & l'Empereur qui avoit sû ma maladie, pressoit qu'on lui envoyât son Epouse, sans attendre ma guérison. Le Roi ne manqua pas d'insinuer à sa Fille, que peut-être l'Empereur avoit déja pris quelque ombrage de Beralde: de-sorte, lui disoit-il, que tout commerce vous est interdit; & le Ciel favorise ouvertement le vertueux dessein que vous avez fait de guérir du mal que sa colere vous avoit envoyé. Hâtez-vous donc, Seigneur, dit Mariane, de me faire partir sans Beralde. Quand je serai partie, dites, s'il vous plaît, à cet ingrat la prophétie du Roi Alphonse, & conjurez-le d'éviter ma vûë, & de ne rien contribuer à mes malheurs. Le Roi lui donna le premier Prince de son Sang pour l'escorter. Je pensai mourir, quand le Roi m'envoya la nouvelle du départ de l'Impératrice avec la lettre de l'Empereur. J'envoyai tout ce que j'avois de gens à ma suite pour grossir l'équipage de Mariane, qui d'ailleurs étoit très-magnifique, & je ne gardai qu'un seul Ecuyer. Je ne m'abandonnai point à la douleur, parce que je voulois guérir pour la suivre promptement, & je cherchai toute la consolation que je pus, dans la prétendue faveur que l'on m'avoit faite de m'envoyer le portrait, avec lequel je passois les jours & les nuits. Dès que je pus souffrir le chemin, j'allai à la Cour d'Arragon: le Roi vint au-devant de moi, & me fit mille excuses devant tout le monde, & un compliment

très-

très-obligeant de la part de l'Impératrice, qui me prioit de guérir aſſez-tôt pour la trouver ſur la frontiere de France. Je crus ce qu'il diſoit, & j'en fus ſi conſolé, que je guéris en peu de jours, & que je crus être en état de prendre la poſte. Mais les Médecins gagnez par le Roi, me ſoutenoient toujours que je ne ſerois pas en état de ſupporter la fatigue du voyage, & ils me retinrent ſi longtems, qu'ils me replongerent dans une mélancolie pire que la premiere. Le Roi voyant enfin qu'il falloit me laiſſer partir, me tint ce langage : Généreux Beralde, j'eſtime Mariane plus heureuſe d'avoir pour Amant un Prince auſſi vertueux que vous êtes, que d'être Impératrice, puiſque ſon étrange deſtinée eſt telle, que l'amour doit être l'arbitre de ſon bonheur & de ſon malheur. Ce diſcours vous ſurprend, Seigneur, je ſuis pourtant obligé de vous le faire. La renommée du Grand Alphonſe vous eſt connue; mais vous ne ſavez peut-être point qu'il a laiſſé aux Rois d'Arragon ſes Succeſſeurs, des avis ſalutaires pour éviter les malheurs qui les menacent : l'évènement juſtifie tous les jours la vérité de ſes prédictions. Il a laiſſé par écrit que ma Fille feroit la fin du monde la plus tragique, ſi elle ne guériſſoit d'un amour immodéré qu'elle auroit, avant que d'être dans le lit de l'Empereur. Elle a lû la prophétie écrite de la main d'Alphonſe; & elle a pris la généreuſe réſolution d'étouffer dans ſon enfance la paſſion que vous avez fait naître en ſon ame. Ce deſſein ſera inutile, Seigneur, ſi vous ne lui aidez : la confiance que j'ai eue en votre généroſité, a fait que j'ai bien voulu vous conſerver la vie que votre paſſion alloit vous ôter. C'eſt moi qui vous ai envoyé le portrait de Mariane à ſon inſû. Quoi ! Seigneur, m'écriai-je, ce n'eſt donc pas Mariane qui m'a envoyé ce portrait? Non, dit-il. Ah! Seigneur, continuai-je, que vous êtes barbare de ne m'avoir pas laiſſé

mourir! vous euſſiez bien mieux empêché par ma mort cette prétendue deſtinée de Mariane : j'ignorois qu'elle m'aimât, & toute la terre eût ignoré la cauſe de ma mort. Si vous aimez véritablement Mariane, interrompit le Roi, vous ne ferez jamais rien qui puiſſe lui nuire ; & bien loin d'être ſon perſécuteur, vous ſerez ſon plus grand protecteur contre les aſtres dont elle eſt menacée. Je ſuis bien éloigné, Seigneur, dis-je alors, d'ajouter aucune foi à ces prédictions des aſtres, ce ne ſera jamais cette conſidération qui réglera mes actions. Le reſpect que j'ai pour l'Impératrice, ſera la régle de ma vie, & ce reſpect ſera ſans doute, que tant qu'elle demeurera dans la réſolution qu'elle a priſe de m'oublier, je n'aurai jamais la hardieſſe de lui faire connoître le plus petit reſte des ſentimens que j'ai été aſſez malheureux de ne pouvoir pas l'empêcher de voir. Le Roi pleuroit comme je parlois ainſi. Vous parlez comme un Amant qui a du dépit, me dit-il en m'embraſſant. Hélas! mon Fils, ſi vous aimez Mariane, demeurez toujours dans cette fierté, ou ſi elle vous quitte, ne le faites jamais connoître. Nous eûmes pluſieurs entretiens de cette nature. Enfin, il me laiſſa partir, en me diſant qu'il dépendoit de moi de l'empêcher d'être le plus malheureux Pere qui fût jamais. Je traverſai la France en peu de jours ; mais quelque diligence que je puſſe faire, je n'arrivai à Vienne que la veille de la nôce & du tournoi. J'arrêtai dans le Fauxbourg, & aiant appris en arrivant que la fête ſeroit magnifique, & que le tournoi étoit ouvert à une infinité de Chevaliers de toutes Nations, le deſir de voir Mariane, quelque dépit que j'euſſe contre elle, & quelque réſolution que j'euſſe priſe de l'oublier, ce deſir, dis-je, m'inſpira d'envoyer acheter des armes & des chevaux. J'ordonnai à l'Ecuyer de m'apporter des armes noires, & m'en étant couvert, j'allai au tournoi. En entrant j'apper-

perçus Mariane plus belle que l'aſtre du jour, ſous un dais ſuperbe, l'Empereur à ſon côté, plein de la joye que lui donnoit l'eſpérance de la nuit prochaine. Ah Ciel! quelle fut alors ma douleur, quel regret d'être venu & de n'être point mort, & quel deſir de me faire tuer dans le tournoi! J'entrai furieux dans la lice; & courant contre le premier malheureux qui ſe préſenta, je l'atteignis dans la viſiere, & l'étendis mort à mes pieds. J'en fis autant au deuxiéme avec la même lance; & l'ayant briſée contre le troiſiéme, je le portai dix pas loin de ſon cheval, & ſa chûte fut ſi rude, qu'il demeura mort ſur la place. Mes deux autres lances firent des effets peu différens, & je portai une telle terreur par tout le tournoi, que je refroidis l'ardeur des plus déterminez. L'Empereur qui eſt un des plus rudes Joûteurs du monde, voulut ſe ſignaler aux yeux de Mariane, & ſortit ſans rien dire pour aller ſe faire armer. Comme je le vis ſortir, je donnai le portrait de l'Impératrice à mon Ecuyer, & le chargeai de lui dire que le Chevalier aux armes noires lui envoyoit cette boëte; qu'il prioit Sa Majeſté de la rendre à qui elle appartenoit, prétendant n'en retirer jamais aucun avantage. L'Impératrice ouvrit la boëte, & y trouva ſon portrait. Elle dit toute interdite: Ce Chevalier m'oblige fort de me rendre cette boëte, & il m'obligera encore davantage de ne combattre pas ſi cruellement. L'Ecuyer avoit à peine quitté l'Impératrice, qu'elle ſe leva & ſe retira. Je crus qu'elle ſuivoit l'Empereur impatient de joüir de tant de beautez, & qu'elle alloit le rendre heureux. Cette penſée me faiſant ſouvenir du ſerment que nous avions fait en Arragon, de nous trouver dans ſa chambre durant le tournoi: J'irai du moins, dis-je, tenir ma parole, & je troublerai par ma préſence le plaiſir que la perfide ne devoit pas tant ſe hâter de donner à Othon.

Alors fendant la preſſe à coups de ciméterre, je ſortis ſi bruſquement, que mon Ecuyer n'eut pas le tems de me joindre. J'allai à la porte du Palais, & aiant donné mon caſque & mon cheval à un des Gardes, je montai à la chambre de l'Impératrice : je trouvai dans l'antichambre Nugna comme en ſentinelle. L'Empereur eſt-il déja couché avec Mariane ? lui dis-je d'un ton qui la fit trembler. Oui, Seigneur, dit-elle, n'entrez pas s'il vous plaît. Ils attendront bien la nuit, lui dis-je. Alors entrant malgré l'effort que la nourrice fit pour me retenir, j'allai au lit, & tirant le rideau, je vis un homme qui ſe jetta dans la ruelle, & Mariane éplorée. Ah ! Beralde, s'écria-t-elle ; la honte, les ſanglots, le deſeſpoir, l'amour, lui fermerent la bouche. Un moment après je vis le Marquis de Brandebourg qui venoit à moi l'épée à la main. Mariane ſe levant ſe jetta ſur lui pour l'arrêter. La douleur & la colere m'ôterent alors la raiſon, je mis la main au ciméterre, & en déchargeant un grand coup ſur la tête du Marquis, il tomba ſur le lit ; mais la pointe de mon épée, en frappant le Marquis, donna par malheur ſur le viſage de Mariane, qui s'étoit jettée ſur lui pour l'arrêter, & pour me défendre. Elle tomba pâmée ſur le lit, plus de l'effroi, que du coup. Le Marquis la reçut entre ſes bras, & eut l'inſolence de la baiſer. L'Empereur entroit en ce moment dans la chambre la viſiere levée ; car aiant paru dans le tournoi pour combattre, ne m'aiant point trouvé, & ne voyant point l'Impératrice, il étoit revenu dans la crainte qu'elle ne fût indiſpoſée. O Dieu ! s'écria-t-il en entrant, que vois-je ? & mettant la main au ciméterre, il courut pour tuer le Marquis de Brandebourg. Perce, Tyran, s'écria le Marquis ; je ſuis vengé. Va jouïr à ton aiſe de mon Hermentrude. Diſant cela, il ſe préſenta lui-même ; & tenant une main ſur le ſein de Mariane, il

reçut

reçut la mort de la main d'Othon. Cependant j'appellai du monde, & revenant à Mariane je tâchois d'arrêter le ſang de la petite playe que je lui avois faite, & je lavois de mes larmes ſon ſein & ſon viſage, ſouillez du ſang du Marquis mêlé au ſien. Qu'eſt-ce que je vois, Beralde? s'écria l'Empereur. Vous voyez mon malheur, & votre honte, lui dis-je. Il étoit immobile, & la douleur lui ôtoit la parole & le ſentiment de ſon infortune. A cette douleur ſuccéda la jalouſie. Pourquoi n'avez-vous point auſſi tué cette Infame, me dit-il; & que ne l'achevez-vous au lieu de la ſecourir? Voulez-vous que je croye encore que vous l'avez violée en Eſpagne, pour vous venger de la tromperie que j'ai voulu faire à Cunegonde? Alors l'Infortunée ouvrit les yeux, & me voyant auprès d'elle avec Othon, elle s'efforça de parler plutôt que ſa foibleſſe ne permettoit. Seigneur, dit elle foiblement, vous à qui je venois donner mon lit, & vous à qui j'ai donné mon cœur, ſi vous avez quelque pitié de mon impitoyable deſtinée, hâtez-vous de me mettre à l'épreuve du feu: ſi le juſte Ciel me conſerve, & ne m'impute point un malheur involontaire, renvoyez-moi, Seigneur, au Roi d'Arragon; & vous, Beralde, plaignez un peu mon infortune. Que ſi le Ciel m'impute ce crime, qu'il réduiſe promptement en cendres cette Beauté malheureuſe qui n'étoit deſtinée, ni pour ſon Amant, ni pour ſon Epoux, & qui a été, ô Dieu! la proye d'un lâche & d'un perfide. L'Empereur ſortit ſans rien dire, paroiſſant peu perſuadé par ce diſcours. Un moment après on vint arrêter Mariane, & on m'apporta un ordre en même tems de me retirer inceſſamment dans la Saxe. O Dieu! m'écriai-je, ſi Mariane eſt coupable, envoyez-moi la mort. Vivez, Beralde, me dit elle; & ſi vous m'avez aimée, vivez pour me juſtifier au Roi mon Pere & à tout l'Univers. Celui qui m'apportoit l'ordre, me fit ſortir; & je trouvai à la porte du Palais

une compagnie de Gens-d'armes de la garde de l'Empereur, qui avoit ordre de me conduire juſques ſur les Terres de Saxe. Comme je montois à cheval, Cunegonde éplorée ſurvint. Ingrat Beraldo! s'écria-t-elle d'un ton de colere qu'un torrent de pleurs radoucit un moment après, n'avez-vous donc tant fait l'inſenſible à la plus tendre & à la plus pure flamme qui fût jamais, que pour aimer une infame qui deshonore en arrivant, & votre amour, & ton Epoux, & l'Empire? N'êtes-vous venu faire tant de faits d'armes, ô Chevalier indigne de combattre pour Cunegonde, & trop digne d'être toujours le Chevalier de Mariane! que pour voir l'Electeur de Brandebourg préféré à vous, & pour me donner la honte d'aimer le refus d'une lâche Eſpagnole, pour laquelle vous avez été vainement malade à la mort, vainement amoureux, & vainement invincible? Toutesfois fuſſiez vous encore plus ingrat mille fois, je vous veux punir en vous aimant juſqu'à la mort, & en m'attachant à la malheureuſe fortune qui va vous ſuivre, pour l'injuſtice que vous m'avez faite de me croire coupable. Mais, lui répondis-je tout interdit & d'un air peu touché de tout ce que je venois d'entendre, ſi l'adorable Mariane n'eſt pas innocente, perſonne ne le peut être, & jamais aucune Beauté ne me touchera. Va, lâche, me dit-elle, trop digne de tous les maux dont ton cœur barbare eſt bourrelé: je ne demande au Ciel impitoyable d'autre ſatisfaction des outrages que tu me fais, que le remords que tu ſentiras le reſte de tes jours d'avoir préféré la lâche Mariane à la vertu de Cunegonde. Elle courut au Palais après ces mots, ſans attendre de réponſe; & s'allant jetter aux pieds de l'Empereur, elle demanda l'épreuve du feu contre mes ſoupçons, & le pria avec tant d'inſtance que je fuſſe préſent au ſpectacle, que l'Empereur ne put lui refuſer l'un & l'autre. On envoya donc après moi, & l'on me ra-

ramena au Palais, où je fus gardé dans mon appartement juſqu'au lendemain. Repréſentez-vous, Seigneur, quelle fut cette nuit pour moi, pour Othon, pour Mariane, & pour Cunegonde? On préparoit cependant les bûchers: ils furent dreſſez dans la cour du Palais, où le tournoi avoit été fait: ils étoient faits de bois de canelle & de matieres propres à s'enflammer ſur le champ: ils avoient environ trente pieds de long, & l'on avoit fait un eſcalier à chacun des bouts: il y avoit une forge entre les deux bûchers pour faire rougir le ſceptre de fer qu'on devoit mettre en main aux Princeſſes ſoupçonnées. Toute la Cour & tout le Peuple de Vienne fut dès la pointe du jour dans la place, aux fenêtres & ſur les échafauts qui avoient été dreſſez pour le ſpectacle du tournoi. Sur les dix heures mes Gardes me firent monter à cheval, & me mirent aſſez près des bûchers, avec ordre de me conduire en Saxe, enſuite que la cérémonie ſeroit faite. Un peu après on vit paroître Cunegonde, plus belle à mes yeux que je ne l'avois jamais vûe, quoiqu'elle ne le fût point à mon cœur. Elle étoit vêtue de toile d'argent, cent plumes blanches à la tête, & un lys à la main, le viſage riant, quoique ſon rire parût accompagné de dépit & de colere. Elle monta fierement ſur le bûcher. Je deſirai de n'avoir jamais vû Mariane, & je ne doutai pas que les plus cruelles flammes ne reſpectaſſent cette Beauté. Quand elle fut ſur la derniere marche, elle mit un pied ſur le bûcher, & me cherchant des yeux, elle rougit aiant rencontré les miens; & s'attachant ſur mon viſage, elle ſembla vouloir me parler: toutesfois elle dédaigna mon ingratitude, & tendant la main à l'Archevêque de Vienne, elle demanda par cette action le ſceptre qui rougiſſoit dans la forge. L'Archevêque le lui préſenta avec de longues pincettes. O Dieu! s'écria-t-elle d'une voix haute & ferme, qui ſe fit en-

entendre à toute cette grande aſſemblée qui frémiſſoit de crainte ou de défiance pour le miracle, ſi j'ai jamais brûlé que pour l'ingrat Beralde, & ſi je ne lui ai pas conſervé mon cœur & mon innocence, brûlez Cunegonde à ſes yeux. Lors elle prit le ſceptre terrible, monta ſur le bûcher ſans changer de couleur, & elle le traverſa d'un pas lent & ſuperbe; & quand elle fut arrivée à la premiere marche de l'autre extrémité, elle me regarda d'un œil colere, & me dit d'un ton tendre & languiſſant: Ingrat! Tout le Peuple battit des mains en lui applaudiſſant, & déteſtant mon injuſtice, rediſoit la même parole. Je m'entendis appeller ingrat par cent mille bouches, & je n'en fus point touché, tant Mariane occupoit mon eſprit. Je la vis enfin arriver avec un habit de deuil, le viſage voilé d'un grand crêpe. Elle ne marchoit pas avec moins d'aſſurance que Cunegonde; mais ſa démarche étoit triſte & languiſſante, & l'on remarquoit dans ſon port, quoiqu'on ne vît pas ſon viſage, une douleur majeſtueuſe qui faiſoit qu'on plaignoit, malgré qu'on en eût, ſon crime & ſon infortune. Quand elle fut ſur la plus haute marche, elle tendit la main; & prenant le ſceptre ſans rien dire, elle n'en fut point offenſée, & marcha ſur le bûcher. O Dieu! m'écriai-je, elle eſt innocente. Quand elle fut au milieu du bûcher, elle leva ſon voile de la main gauche; & découvrant les beautez divines que l'appareil qui étoit ſur ſa playe, permettoit de voir, elle me chercha des yeux, & me regardant triſtement, & comme me diſant le dernier adieu: Je ne ſuis point coupable envers Othon, dit-elle; j'ai été forcée, & j'aime Beralde. Alors elle laiſſa cheoir le ſceptre de ſa main, & le feu prenant au bûcher, la réduiſit en cendres en un inſtant.

Les larmes ſuffoquoient Beralde en cet endroit de ſon recit; & le Roi d'Arles l'embraſſant & tâchant

de

de le consoler, ne pouvoit s'empêcher de pleurer lui-même. Seigneur, lui dit-il, ce que vous venez de raconter, est si touchant, & il est si pitoyable de voir que cette Grande Princesse ait voulu se donner cette étrange mort, pour ne point survivre à sa honte & au déplaisir de n'avoir pu être à vous, que, bien loin de condamner la tristesse qui a banni de votre cœur, & Cunegonde & toute autre Beauté, je ne sais comment on vous peut consoler; & je ne puis que vous plaindre & desirer que le Ciel vous rende enfin capable d'aimer ailleurs, pour effacer cette funeste idée. Je suis très-fâché de l'avoir renouvellée, en vous obligeant de me raconter cette lamentable Avanture. Comme le Roi d'Arles parloit ainsi, il vint un Trompette du Château dire de la part d'Hedemont, que la Dame qui étoit dedans, prioit le Roi de vouloir dès le jour-même entrer dans le Château, ou souffrir qu'Hedemont & elle passassent dans son Camp. Le dernier lui fut accordé. Ils furent conduits à la tente Royale. O Dieu! s'écria Beralde, c'est Cunegonde. Il se leva & s'avança pour la saluer avec un tremblement si remarquable, que Cunegonde le regardant tendrement: Il semble, Beralde, lui dit-elle, que vous craigniez le châtiment de votre ingratitude. Ah! Madame, lui dit-il, par quel malheur êtes-vous tombée entre les mains d'Hedemont! Faudra-t-il un second bûcher, reprit Cunegonde, pour vous persuader qu'il a eu pour moi tout le respect que votre injuste jalousie pourroit souhaiter? Madame, dit le Roi d'Arles, n'accablez pas ce malheureux Prince; plaignez-le plutôt de n'avoir pu vous rendre la justice qu'il vous devoit. Il est tems que vous mettiez fin l'un & l'autre à vos longues peines. Vous donnerez, s'il vous plaît, Madame, vos intérêts à la Reine votre parente, à qui nous allons vous mener: j'espere que ce Prince me donnera les siens, & qu'il appaisera vos ressentimens. Que dites-vous à cela, Beralde? dit

Cune-

Cunegonde. Que vous êtes, répondit Beralde, la plus adorable & la plus vertueuſe Princeſſe de l'Univers, & que je ne mérite pas le pardon que je voudrois avoir obtenu par tout mon ſang. Ah Beralde! interrompit Hedemont, je ſuis perdu, puiſque vous vous rendez à Cunegonde. Hedemont, dit Cunegonde, je vous prie, ne vous affligez point par avance; j'ai pour vous toute la reconnoiſſance que je dois: ne me quittez pas, s'il vous plaît; ſi le Ciel a ordonné que je ſois encore malheureuſe, j'ai aſſez de connoiſſance de votre vertu pour vous confier ma perſonne. Ce Prince, continua-t-elle en s'adreſſant au Roi, n'eſt pas ſi coupable que vous le croyez; il a de la vertu autant qu'homme de ſon ſiécle: il vient de négliger ſa réputation, peut être plus qu'il ne devoit; mais il me l'a ſacrifiée, & je lui en dois être redevable. Il eſt bien glorieux, Madame, dit Beralde, que vous preniez ainſi ſa défenſe. Il faut ſans doute, dit le Roi, qu'elle ait de grandes raiſons pour cela. Nous en ſaurons le détail, quand nous ſerons à Nice, & la Reine & moi jugerons, s'il vous plaît, ce différend amoureux. On marcha donc dès le lendemain pour aller à Nice. Durant le chemin, Beralde commença de s'appercevoir de la différence qu'il y avoit de Cunegonde à Mariane. Il admiroit & condamnoit cette étrange bizarrerie qui l'avoit refroidi pour Cunegonde, parce qu'il en étoit aimé; & cependant il s'étoit abandonné ſans réſiſtance à une Princeſſe emportée, qui, dès le premier jour lui avoit témoigné une paſſion déréglée. Il eut honte de ſon injuſte jalouſie: à cette honte ſuccéda le repentir de ſon ingratitude, & des diſcours outrageans qu'il avoit tenus à Cunegonde. Il en conçut une triſteſſe mortelle, ſans dire les ſujets qu'il en avoit; mais Cunegonde ne laiſſa pas de les connoître, & s'irrita contre elle-même de la trop grande diſpoſition qu'elle ſe trouvoit à le pardonner. Le Roi, Cunegonde, Beralde, & Hedemont

demont, étoient dans un même caroſſe durant ce petit voyage. Le Roi les pria de bannir, pendant le chemin, toute ſorte de ſouvenirs triſtes, & de diſcours qui pourroient les rappeller; mais, parce qu'il eſt difficile de ne point parler de ce qu'on a ſur le cœur, leur dit-il, je veux vous délivrer de la peine que vous auriez à parler d'autre choſe que de ce que vous ſentez, & je veux entreprendre de charmer votre douleur par le recit des Avantures d'un Prince que vous pourrez reconnoître demain, & dont vous envierez peut-être la félicité. Alors, ſous des noms ſuppoſez, il leur raconta ſes amours avec tant d'artifice, qu'ils ne s'apperçurent jamais, que ce fût de lui qu'il parloit, que lorſqu'arrivant à Nice, ils connurent à la beauté de la Reine, & à la reſſemblance qu'elle avoit avec le portrait que le Roi avoit fait de l'Héroïne de l'Avanture, que c'étoit leurs amours qu'il avoit racontées. La délicateſſe & la fermété dont elle avoit aimé le Roi d'Arles préférablement au Roi de France, à qui ſon Pere le Comte de Toloſe l'avoit deſtinée, donnerent tant d'eſtime pour elle à ces trois Amans, qu'ils conſentirent ſans peine à la faire arbitre de leurs différends. Cunegonde dit que Hedemont étant le plus malheureux & celui de qui elle connoiſſoit mieux la vertu, & toutesfois dont elle croyoit la cauſe plus douteuſe, il falloit lui donner la conſolation de parler le premier, & même de parler pour elle & pour lui, afin qu'il eſſayât par toute ſorte de moyens de rendre ſa cauſe bonne; proteſtant qu'elle ſe rapportoit entierement à lui de la vérité de tout ce qui s'étoit paſſé depuis que Beralde étoit parti pour aller épouſer Mariane au nom de l'Empereur. L'impatience que le Roi, la Reine & Beralde avoient de l'entendre, fit que dès le lendemain on ſe rendit pour cela dans le cabinet de la Reine; & l'ordre étant donné qu'on ne fût point diſtrait, Hedemont parla de la ſorte:

Je

Je ſerois le plus ingrat de tous les hommes, ſi je ne reconnoiſſois d'abord que j'ai à Cunegonde toute l'obligation qu'on peut avoir à une Princeſſe qui a de la vertu; & je puis dire que jamais homme qui a aimé ſans être aimé, n'a eu tant de ſujet que moi de ſe conſoler dans ſon malheur, & preſque de s'eſtimer heureux. Pour commencer avec ordre le recit de mes triſtes félicitez, il faut que je vous diſe qu'après Beralde, j'étois l'homme de l'Empire que l'Empereur aimoit & eſtimoit le plus. Nous partagions, Beralde & moi, ſon cœur & ſes ſecrets, & ce qu'il cachoit à l'un, il le diſoit à l'autre. Je puis dire que ce fut pour l'amour de moi & par ma négociation qu'il conclut ſon mariage avec l'infortunée Mariane, de qui j'étois parent. Après que Beralde fut parti pour l'aller épouſer, je demeurai ſeul confident & favori d'Othon, & par la liberté qu'il me donnoit auprès de lui, je me plaignis de ce qu'il avoit donné à Beralde un emploi qui m'étoit dû par l'honneur que j'avois d'appartenir à l'Infante d'Arragon. Je l'avoue, Hedemont, me dit l'Empereur; mais tu ne ſais pas la raiſon du choix que j'ai fait de Beralde: il faut pourtant que tu la ſaches pour mon repos, & pour le bonheur du mariage que tu as négocié, autant que pour ta ſatisfaction. Je ſuis amoureux de Cunegonde; & ſi tu ne m'aides à gagner cette ingrate avant l'arrivée de l'Impératrice, je plains déja ta parente de ce qu'elle ſouffrira auprès d'un Mari qui ne l'aimera pas: car enfin, cet amour que j'ai pour Cunegonde, m'ôte la raiſon; & ſi je ne ſatisfais ma paſſion avant que Mariane arrive, elle aura la douleur de voir que j'aime ailleurs. J'ai envoyé Beralde en Eſpagne pour éloigner l'obſtacle que fait un beau Prince aimé & fiancé. Pardonne-moi, cher Hedemont, le déplaiſir que je t'ai donné de demeurer auprès de moi; & de plus donne-moi conſeil, & fais que je poſſéde Cunegonde. Quel moyen, lui dis-je, Seigneur, d'ébranler la vertu d'une

d'une Princeſſe ſi ſage, qui aime, qui eſt fiancée à Beralde votre neveu, & qui par conſéquent n'a plus rien à deſirer pour ſa fortune? Il faut lui faire entendre, reprit-il, que Beralde eſt perſuadé qu'Hermentrude l'a obligée de me rendre heureux; qu'il ne l'épouſera jamais, que je ne le lui commande abſolument; & qu'elle n'a qu'un moyen de le lui faire commander. Mais, Seigneur, ne ſeroit-il pas mieux, lui dis-je, que vous lui contaſſiez ces douceurs vous-même? Je ne puis, me répondit-il, je me ſuis engagé à Beralde de ne la perſécuter plus. Il me raconta alors toute l'Avanture de la nuit qui préceda le départ de Beralde, qui vous en aura ſans doute fait le recit. Et tu vois bien, Hedemont, pourſuivit-il, que je ne puis plus de bonne grace parler en particulier à Cunegonde, après ce que l'Electeur de Brandebourg & ſes Gentilshommes ont vû. Je promis donc à Othon ce que je n'oſai lui refuſer, n'étant toutesfois réſolu à rien; & j'allai chez Cunegonde ſans ſavoir ce que j'avois à lui dire. J'avois pitié du malheur d'une jeune Princeſſe expoſée à un danger ſi redoutable, auquel ſa propre Mere vouloit l'engager. Je deſirois de trouver quelque moyen de la garantir, & je ne voyois pas par-où je pourrois ménager ſa vertu & ma faveur, quand je ſentis à la vûë de Cunegonde, tout ce qu'on peut avoir d'amour & de reſpect, de crainte, de deſir, & de jalouſie. Je la trouvai avec la Douairiere ſa Mere, qui, ſe doutant d'abord, ou ſachant peut-être déja pourquoi je venois, nous laiſſa ſeuls un moment après que je fus entré, & donna ordre que nous ne fuſſions point interrompus tant que je ſerois avec la Princeſſe ſa Fille. Permettez-moi, belle Cunegonde, de redire ce qui ſe paſſa alors, & depuis cet heureux jour; & ne vous offenſez plus de ma flamme, maintenant que vous la connoiſſez pure, fidéle, reſpectueuſe & innocente, & avec toutes

ces

ces qualitez, malheureuſe & deſeſpérée. Dès que je me vis ſeul, Seigneur, je me jettai aux pieds de Cunegonde. Divine Princeſſe, lui dis-je, Othon & l'Amour m'obligent à vous tenir des diſcours bien différens : Othon veut que je vous diſe qu'il vous aime, & que Beralde ne vous aime point; & l'Amour veut que je vous apprenne que je vous adore. Othon veut que vous ſachiez que ſi vous ne contentez ſes deſirs, vous n'épouſerez jamais Beralde ; & l'Amour veut que je vous diſe que ſi vous êtes capable de ne mourir pas plutôt, que de contenter les deſirs de l'Empereur, je mourrai de douleur à vos pieds. Enfin, Madame, Othon & l'Amour veulent que je vous repréſente que Beralde vous fait l'injuſtice de ſoupçonner votre haute vertu, qu'il croit qu'Othon a triomphé de vous, & que vous devez renoncer à ſon lit, puiſqu'il vous fait un tel outrage; mais je viens vous dire que pour un Prince injuſte, ingrat, inſenſible, & qui ne peut vous aimer, vous recouvrez un Prince qui vous adore, & qui avec ſon cœur vous offre ſa vie & ſon épée, pour vous venger de Beralde, & pour vous mettre à couvert de la violence d'Othon. Cunegonde tenoit les yeux baiſſez durant ce diſcours; puis les levant au Ciel, elle les troubla par des larmes qui m'attendrirent encore plus, s'il eſt vrai que je le puſſe être davantage. Hà! eſſuyez, Madame, lui dis-je, eſſuyez ces larmes injurieuſes à mon amour. O Ciel! s'écria Cunegonde, vous m'envoyez toujours infortune ſur infortune. Un Prince inſolent ſe vient offrir à moi pour me venger de l'injuſtice d'un autre, & il ne parle contre Othon & contre Beralde, que pour me parler pour lui. Ah! Madame, lui dis-je, prenez garde de n'irriter pas le Ciel contre vous, par l'ingratitude dont vous recevez le ſecours qu'il vous envoye. Il vous donne un Amant plein de reſpect, & dont les ſentimens ſoumis méritent peu le nom d'in-

d'insolence, pour vous mettre à couvert de la persécution que vous fait un Amant emporté, & pour vous venger de l'outrage que vous fait celui que vous avez aimé jusqu'ici, & que vous ne pourriez plus aimer sans blesser votre gloire; mais, parce que vous appellez insolence le discours plein de respect que je viens de vous faire, je vous promets, Madame, & je vous le jure par tout ce que le Ciel a de plus saint, que je ne vous parlerai jamais de mon amour, que je mourrai plutôt que de vous déplaire, & que je tâcherai par toute sorte de moyens de faire échouer les desseins que l'Empereur formera contre vous: je donnerai même à Beralde, si vous le desirez, tous les moyens de guérir son esprit de l'injurieux soupçon qu'il a de vous. Je vous offre encore Hedemont contre Hedemont; mais après ce respect & ces offres, lorsque vous n'aurez plus rien à craindre d'Othon, ni à espérer de Beralde, souvenez-vous au moins, Madame, qu'Hedemont meurt d'amour. Je me souviendrai, interrompit-elle, que je suis redevable au généreux Hedemont, & que je ne pourrai payer le service qu'il m'aura rendu, & le respect qu'il aura eu pour moi, jusqu'à ce que l'injuste Beralde m'ait dégagée de la foi que je lui ai donnée. Je lui jurai cent fois ce que j'avois promis, & nous prîmes des mesures pour éluder les poursuites d'Othon jusqu'au retour de Beralde, espérant que la possession de Mariane, dont la beauté faisoit tant de bruit, ralentiroit la persécution de l'Empereur. Depuis ce jour-là, je la vis tous les jours, & tous les jours je dis à Othon que je n'avançois rien. Cette longue résistance commença à le rebuter, & à le rendre capable d'écrire en Espagne de faire partir l'Impératrice, quand on sût la nouvelle que Beralde étoit malade. Comme j'eus la commission de cette dépêche, je fis la lettre pressante, & je fis donner à celui qui la porteit, une instruction pour pré-

précipiter le départ autant qu'il pourroit, & pour faire qu'on ne laissât pas partir Beralde qu'il ne fût en état de se mettre en chemin sans aucun danger. On l'exécuta ainsi, l'Impératrice vint sans Beralde. L'Electeur de Brandebourg lui alla au-devant jusqu'à la frontiere de l'Empire, & j'allai la recevoir sur celle de France, tant par bienséance, aiant l'honneur de lui appartenir, que par l'ordre de l'Empereur, qui commençoit à se défier de mon amour, & qui vouloit prendre ce tems pour faire les derniers efforts auprès de Cunegonde. Je le reconnus à l'ardeur avec laquelle il me fit partir; & ne sachant par quelle invention je pourrois parer ce coup, je m'avisai de faire une infidélité à Othon, pour éloigner l'Amant que je redoutois le plus. J'allai trouver Hermentrude: Madame, lui dis-je, j'ai reçu lettre d'Espagne, que Beralde par imprudence a dit à quelqu'un de cette Cour-là, quelque Avanture plaisante de l'Empereur, où vous avez part: il me semble que vous feriez bien d'obliger l'Electeur de Brandebourg de demander à l'Empereur qu'il vous permît d'aller passer quelque tems en ses Etats, de peur que l'Impératrice jalouse ne vous vît pas ici de bon œil. Je vous prie donc, me dit-elle, d'obliger l'Empereur à me l'accorder, & d'appuyer la priere de l'Electeur. Je le lui promis, & dès le soir l'Electeur le demanda; j'en parlai aussi. Othon le voulut bien, à condition que Cunegonde demeureroit à la Cour. Mais chez qui, Seigneur, Cunegonde pourra-t-elle demeurer? lui dis-je. L'Empereur me dit de prier ma Mere de la garder. L'Electeur & la Douairiere partirent, & ma Mere alla prendre Cunegonde pour l'emmener chez elle. Je l'y attendois: elle étoit dans un accablement de tristesse qui ne se peut exprimer; & je vis bien dans ses yeux, qu'elle avoit du ressentiment contre moi de ce que je l'avois fait venir chez ma Mere. Belle Cunegonde, lui dis-je, je connois votre colere, & je vous assure que je ne la mérite pas. Ceci

s'appelle

s'appelle, me dit elle en pleurant, enlever une Princeſſe avec reſpect & avec adreſſe. Non, Madame, lui dis-je, cela s'appelle vous mettre à couvert de vos ennemis. Ma Mere aura plus de ſoin de vous que la vôtre; & pour vous ôter tout ſujet de vous plaindre de moi, je vous promets de ne vous parler jamais qu'en ſa préſence, & qu'elle ne vous quittera point lorſqu'Othon viendra vous voir. Après avoir pris ces précautions, je différai mon départ autant que je le pus; mais enfin il fallut partir. Je le fis, Cunegonde, & vous ne fûtes point touchée de la douleur qui en parut dans mes yeux; car ma bouche n'exprima jamais aucun ſentiment tendre, & je vous tins fidélement ma parole. J'allai rencontrer Mariane à Mets. Je le dis à la gloire de mon cœur & de mon amour, je la vis, j'en fus traité avec beaucoup de bonté, même avec amitié, & je ne l'aimai point. L'Electeur de Brandebourg n'en fit pas de même, il en perdit l'eſprit dès qu'il la vit. Il étoit habile, & il ſavoit bien par-où il falloit commencer les galanteries avec les Dames d'Eſpagne: il fit de ſi grands préſens à la nourrice, qu'il la gagna entierement à lui; mais il n'avança rien pour cela: elle lui découvrit l'amour que l'Impératrice avoit pour Beralde, & tout le détail de leur Avanture. L'Electeur au deſeſpoir vint me faire confidence de tout cela. J'en témoignai de la colere contre Beralde: j'eus pitié de la douleur qu'en auroit Cunegonde, quand je lui apprendrois la légereté de celui qu'elle s'obſtinoit à aimer; mais je me conſolai par l'eſpérance que Cunegonde auroit enfin pour moi la reconnoiſſance qu'elle avoit promiſe en conſidération de mon reſpect. Je preſſai la marche de l'Impératrice, & je la menai à Vienne en la plus grande diligence que je pus. Je fis preſſer le jour de ſes nôces, & toute la terre a ſû comme Beralde s'y rencontra pour le malheur de Mariane; mais perſonne n'a ſû comment l'Electeur de Brandebourg avoit fait quit-

ter le tournoi à l'Impératrice; & perſonne ne fait ce qui ſeul eſt capable de juſtifier cette malheureuſe Princeſſe, ſi toutefois c'eſt la juſtifier, que de dire qu'elle venoit ſe donner à Beralde, quand au lieu de Beralde, elle rencontra le Marquis de Brandebourg. Vous avez ouï, Seigneur, que la nourrice, trahiſſant ſa Maîtreſſe, avoit découvert à l'Electeur toutes les particularitez de ſon amour pour Beralde: elle avoit raconté le rendez-vous qu'elle avoit pris en Eſpagne le jour du tournoi de ſes fiançailles, pour eſſayer ſi une pareille aſſignation pourroit réuſſir à Vienne. L'Electeur s'imagina qu'il ſeroit facile de tromper l'Impératrice, lorſque l'Empereur ſe ſeroit armer pour aller combattre; & aiant ſû bien aſſurément de la nourrice, que Beralde n'avoit jamais écrit à Mariane, il fit tant envers la Vieille, qu'il lui perſuada malgré la réſiſtance qu'elle fit, de le cacher dans la chambre de ſa Maîtreſſe pendant le tournoi, & de lui rendre ce billet lorſque l'Empereur ſeroit armé :

L'amoureux & le reſpectueux Beralde ſomme ſa Mariane de ſa parole, & s'attend aux mêmes douceurs qu'il goûta en Eſpagne durant le tournoi.

L'Impératrice reçut ce billet comme elle étoit encore émue du portrait que le Chevalier aux armes noires lui avoit envoyé par ſon Ecuyer; & ne doutant point que ce Chevalier ne fût Beralde, & qu'il n'eût écrit ce billet, elle héſita, elle trembla, mais enfin elle ſe détermina d'aller à ſa chambre, pour cacher l'inquiétude étrange où elle étoit, & pour prier Beralde pour la derniere fois de renoncer à elle, & de ne la plus voir. Etant arrivée dans ſa chambre: Fermez les fenêtres, dit-elle à la nourrice, afin que la beauté du Prince ne ſurprenne ma vertu; & vous, ne ſortez point de ma chambre quand vous l'y aurez introduit. Après ces mots elle ſe mit ſur ſon lit, la Nourice ferma les rideaux, & ſortant tira ſur ſoi la porte de la chambre.

bre. L'Electeur prit l'occasion. Beralde, à qui le souvenir de son Avanture d'Arragon avoit fait quitter le tournoi, survint, & comme vous le savez, tua l'Electeur, & exposa Mariane à la furie d'Othon, qui la fit mourir dans l'épreuve du feu; & pour se défaire d'un Rival qu'il redoutoit auprès de Cunegonde, envoya Beralde en Saxe. Cunegonde le couvrit de honte avant son départ, lui fit cent reproches; mais ses pleurs & son innocence ne le touchèrent point. Il partit, & laissa Cunegonde irritée de son infidélité & de la dureté de la réponse qu'il lui fit. Comme j'allai pour la consoler, & pour me consoler avec elle de la mort de Mariane ma parente, & de l'Electeur de Brandebourg, qui étoit aussi mon parent, elle me présenta la main dès qu'elle me vit: Hedemont, me dit-elle, je vous prie de tout mon cœur de m'aider à oublier cet ingrat, de vous faire aimer de moi, & après cela de faire en sorte que Beralde vous céde le droit que lui donne le contrat qu'on nous a fait passer ensemble. Je mis un genou en terre: Que puis-je faire, Madame, pour vous obliger d'oublier Beralde, lui dis je, puisque tout ce qu'il fait contre vous, ne vous oblige pas à le haïr? Que puis-je faire pour me faire aimer de vous, que vous adorer avec le respect & l'ardeur que vous me voyez? Et comment Beralde, quand il sera consolé de la mort de Mariane, pourra-t-il se déterminer à perdre encore Cunegonde? Hélas! Madame, que vous avez peu de bonne volonté pour moi, puisque vous m'imposez de si difficiles conditions! Commencez du moins ce qui dépend de vous, & je ferai peut être le reste. N'aimez plus cet ingrat Beralde, & dites-moi que vous ne me haïssez point. Hà Hedemont! dit-elle, je ne vous hais point, je desire de vous aimer; mais hélas! il ne dépend pas de mon cœur de n'aimer point Beralde. Mais, Madame, poursuivis-je, une Princesse qui a autant de vertu que Cunegonde, doit-elle céder

tellement à l'amour, qu'elle n'écoute pas la raiſon? N'eſt il pas juſte, & la gloire ne veut-elle pas qu'on quitte un ingrat & un infidéle? Il eſt ingrat, il eſt vrai, dit-elle, mais il n'eſt pas infidéle; il ne m'a jamais aimée. Je l'aime pour la généroſité qu'il a eue de me protéger contre les fureurs d'Othon; & c'eſt par cette vertu qu'il a reçu mon cœur. La jalouſie, & enſuite une Princeſſe aimable & facile, l'ont ſéduit. Il faut attendre que la raiſon lui revienne. Mais, ſi elle ne lui revient jamais? lui dis-je alors. En ce cas, faites que j'aime Hedemont autant que j'aime Beralde, & je n'en ſerai pas fâchée, me dit-elle. Que faut-il faire pour cela? repris-je. Ce que Beralde a fait, dit-elle, me protéger contre Othon. Mais combien de tems, Madame, voulez-vous donner à Beralde pour ſe repentir? Hélas! dit Cunegonde, autant qu'il en voudra prendre, il en eſt le maître. Hà! plutôt que Beralde ſoit le maître de ma deſtinée, dis-je alors, je remuerai le ciel & la terre pour devenir le maître de la ſienne. Adieu, Madame, ajoutai-je en me levant, je ne gagne rien auprès de vous, je vais travailler à venger la mort de Mariane & du Marquis de Brandebourg. Je ſortis ſans attendre de réponſe; & dès le ſoir je dis à l'Empereur, que je voulois aller faire la guerre à Beralde. Lui, qui avoit pris quelque ombrage de moi, me confirma dans mon deſſein, ravi que ſes Rivaux ſe donnaſſent de l'occupation l'un à l'autre. Il me promit de m'aider ſous main, & je partis pour me rendre à mes Etats. Je paſſai par ceux de Brandebourg: j'y incitai tout le monde à la guerre contre Beralde, pour venger la mort de l'Electeur. Un de ſes Neveux fut choiſi pour lever l'armée: j'y joignis mes troupes, & j'entrai dans la Saxe, où je fis bientôt de grands progrès; car l'Empereur, pour me donner le tems de faire une armée avant que Beralde pût être en défenſe, l'avoit fait arrêter en chemin ſous prétexte de négocier ſon retour, & ſous l'eſpoir de faire

faire ſa paix. De ſorte que Beralde qui ne ſe défioit de rien, fût plutôt que j'étois en Saxe, qu'il n'apprit que je voulois lui faire la guerre. Il y vint, & aſſembla à la hâte ce qu'il put de troupes: il marcha contre moi, & j'éprouvai combien il eſt dangereux de négliger ſon ennemi. Toute la terre a fû comme il me ſurprit, tailla mon armée en piéce; & aiant tué deux de mes Freres, qui furent aſſez malheureux pour s'attacher au combat avec lui, je voulus aller venger leur mort; mais il me mit un des ſiens en tête, & ne ſongea qu'à achever de vaincre. Je fus enfin obligé de faire ſonner la retraite, & je lui laiſſai le champ de bataille. Le lendemain, je me préparois à un ſecond combat; mais, comme il m'y avoit engagé malgré moi le jour auparavant, il voulut ſe mettre en état de n'être pas réduit à la néceſſité de combattre avec deſavantage. La victoire lui avoit coûté beaucoup de monde; c'eſt pourquoi il ne voulut pas riſquer une journée douteuſe dans le cœur de ſon Pays Il jugea prudemment qu'il devoit attendre ſes nouvelles levées & le ſecours de ſes Alliez. Il prit un poſte avantageux, & faiſoit conſumer mon armée, quand je reçus cette lettre de Cunegonde:

Vous me diſputez à Beralde, qui ne ſe ſoucie pas de moi; & vous m'abandonnez à la fureur d'Othon, qui me perſécute d'autant plus dangereuſement, qu'il veut m'épouſer. J'ai des raiſons pour mourir plutôt que d'y conſentir; & puiſque Beralde ne penſe point à moi, vous en avez pour ſonger à me délivrer du péril où je ſuis

Cette lettre me mit dans un embaras aſſez grand. Je ne pouvois pas avec honneur quitter une guerre que j'avois commencée; & ne la point quitter étoit deſobéïr à Cunegonde, & l'abandonner, lorſqu'il ſembloit qu'elle ſe donnât à moi. L'honneur & l'amour partageoient mes ſentimens, & me tenoient irréſolu, quand les lettres de l'Empereur vinrent me donner quelque repos. Il écrivoit à Beralde & à moi, qu'il

nous prioit de mettre bas les armes, & de le laiſſer arbitre de nos différends. Il y avoit dans ma lettre, qu'il ne pouvoit plus ſe paſſer de moi, qu'il avoit beſoin de ma préſence & de mon ſecours pour réſoudre Cunegonde à l'épouſer; & à Beralde, il le prioit de venir à la Cour réſoudre ce qu'il devoit faire ſur le mariage qu'il avoit commencé avec Cunegonde avant qu'aller en Eſpagne, ou que s'il étoit déja réſolu de ne pas l'épouſer, il le déclarât; & que pour la ſatisfaction de ceux dont il avoit tué les parens, il étoit à propos qu'il ſortît pour quelque tems d'Allemagne; qu'il le laiſſoit le maître du tems & du lieu de ſon éloignement; & qu'il ne doutoit pas que Beralde ne fût auſſi juſte contre lui-même, qu'il le ſeroit contre Hedemont, s'il en avoit reçu un ſemblable déplaiſir.

Beralde écrivit à l'Empereur, que s'il avoit à choiſir une Epouſe, il n'y a pas Princeſſe en tout l'Univers à qui il ne préférât Cunegonde; mais que ſes malheurs l'avoient plongé dans une ſi profonde triſteſſe, qu'il n'étoit capable de ſonger à aucune choſe; qu'il ne renonçoit point à Cunegonde, ſi elle ne le vouloit; qu'il lui juroit au contraire de ne ſe donner jamais à une autre; mais qu'il la prioit inſtamment d'avoir quelque égard à la douleur qui le poſſédoit; qu'il iroit voyager dans les Cours étrangeres pour la diſſiper; & que dès qu'il trouveroit ſon cœur aſſez déchargé de toute autre idée pour être digne de lui être préſenté, il reviendroit le porter à ſes pieds; que cependant il avouoit, qu'il ne méritoit pas que Cunegonde eût cette complaiſance pour ſa foibleſſe; qu'elle étoit libre, & qu'il lui laiſſoit tout le droit de le punir de l'infidélité qu'il lui avoit faite. Après que Beralde eut écrit à l'Empereur, il m'envoya dire par un Héraut, que pour ne pas donner aux parens des morts le déplaiſir de le voir, il offroit d'aller paſſer dix ans dans les Cours

Cours de l'Europe, & qu'à cette condition je retirerois mes troupes, & lui rendrois ce que j'avois pris dans la Saxe. J'acceptai la propoſition, & dans le même jour nous ſignâmes le traité. Je renvoyai mes troupes dès le lendemain, & je partis en diligence pour Vienne. Je trouvai Cunegonde dans une affliction mortelle. L'Empereur ne lui donnoit que huit jours pour ſe réſoudre à l'épouſer. La Douairiere de Mons, ſa Mere, lui commandoit ce mariage par toute ſon autorité. Cependant les dernieres paroles de l'Electeur de Brandebourg mourant, aiant été rapportées à Cunegonde, quand elle n'eût pas aimé Beralde, elle n'eût jamais conſenti à un mariage ſi criminel. J'allai en arrivant chez Cunegonde. Hedemont, me dit-elle dès qu'elle me vit, ne me délivrerez vous point des dangers où je ſuis? Madame, lui répondis-je, ne me délivrerez-vous point des tourmens que je ſouffre? Je ne puis, me dit-elle; & vous pouvez peut-être faire ce que je deſire de vous. Que deſirez-vous donc, Madame? lui dis-je triſtement. Je veux, dit-elle, vous faire voir combien je vous eſtime; je me veux confier en votre vertu de tout ce qui m'eſt le plus cher. Les preuves que vous m'avez données, du reſpect que vous avez pour moi, font que je n'héſite point à me mettre entre vos mains. Je vous prie de me mener dans vos Etats, & de me défendre contre Othon de toutes vos forces & de toutes celles de vos amis. Ah! Madame, lui dis-je en me jettant à ſes pieds, vous êtes adorable, & que je ſerois ingrat, ſi je ne donnois mon ſang pour vous! Vous aurez beaucoup de vertu, Hedemont, dit-elle, ſi ce même zéle vous dure. Car, enfin, Cunegonde ne ſera peut-être pas la recompenſe du ſervice que vous lui aurez rendu; & peut-être Beralde profitera de vos travaux, & de la généroſité que vous aurez eue pour moi. Et qu'avez-vous réſolu de faire encore pour Beralde? lui dis-je tout conſterné. Je vous dirai le

reſte, dit-elle, lorſque je ſerai dans vos Etats. Vous n'êtes pas raiſonnable, Madame, lui dis-je; & quoique vous deviez être aſſurée que la gloire de vous ſervir eſt la ſeule recompenſe que je vous demande, encore faut-il que j'aie cette gloire toute entiere, qui me coûtera peut-être bien cher, & que je ſache ſi vous voulez que je donne ma vie, mes Etats, & ma fortune à Beralde, afin d'avoir le triſte plaiſir de vous avoir ſervie, non ſeulement ſans aucun intérêt, mais même contre tous mes intérêts propres. Vous mériteriez, Hedemont, dit Cunegonde, que je fuſſe auſſi généreuſe que vous, & que je puſſe vaincre mon cœur, comme vous ſurmontez le vôtre; mais je ne puis, j'aime Beralde. Ayez pitié de ma foibleſſe, ou de mon devoir. Je me remets entre vos mains, vous avez tout le tems de vous faire aimer. Beralde ſera dix ans abſent, il m'oubliera ſans doute; & à ſon retour il ne s'oppoſera pas à votre ſatisfaction. Ah ! Madame, lui dis-je, quelle conſolation ! Quoi qu'il en ſoit, je ne ſerai heureux que dans dix ans, & de plus encore, s'il plaît à Beralde. Cruelle Princeſſe, pourquoi m'expliquez-vous ainſi tous vos ſentimens ? Mais il n'eſt pas tems maintenant de s'abandonner aux plaintes. Je vais ſonger à vous obéïr, Madame; heureux ſi je puis vous ſauver, & mourir. Je ſortis, j'allai chez l'Empereur, il me parla de ſa nôce, comme d'une choſe réſolue. Il m'impoſa ſilence, quand je voulus raiſonner, & le faire ſouvenir de tout ce qui rendoit ce mariage impoſſible : je fis le Courtiſan, je fis ſemblant de céder. Le ſoir je feignis d'être indiſpoſé. L'Empereur crut que c'étoit pour ne rien contribuer à la fête, & pour n'y être pas préſent. Cependant j'envoyai le plus ſecrettement que je pus, faire tenir des chevaux de relais juſques dans les Etats de Cologne ; & aiant dit à ma Mere, qui étoit de l'intelligence, de faire la malade, nous partîmes la nuit, & nous fîmes une ſi grande

grande diligence, qu'il fut impoſſible aux courriers que l'Empereur envoya le lendemain après nous, de nous atteindre. Nous repoſâmes peu, & quand je m'arrêtois la nuit pour faire prendre quelque heure de ſommeil à Cunegonde, à peine vouloit-elle y conſentir. Nous arrivâmes enfin dans les Etats de Cologne. Je vous atteſte, ô Cunegonde! ſi durant ce voyage, ni dans tous ceux que nous avons faits depuis, j'ai jamais eu moins de reſpect que ſi j'euſſe mené une Déeſſe. Nous fûmes quelque tems à Cologne pour remettre Cunegonde & ma Mere de la fatigue du voyage. Je fis faire ſa maiſon, & je la menai enſuite au Comté de Mons, afin qu'elle fût plus loin d'Othon qui étoit dans une extrême furie contre moi, menaçant de venir engloutir mes Etats. Mais mon bonheur voulut que le nouveau Marquis de Brandebourg, & le Palatin, embraſſerent mes intérêts, & que l'Empereur n'oſa pas hazarder une bataille contre moi; outre que ſon amour n'étant pas légitime, l'abſence en diminuoit l'ardeur, & augmentoit ſon remords & ſa confuſion. De-ſorte que ſi je n'euſſe eu qu'Othon à combattre, j'euſſe été bien-tôt heureux. Beralde, plus funeſte à mon amour que toute autre choſe, me donnoit tous les jours la mort. Je m'étois impoſé une loi ſévere de ne parler jamais de ma paſſion à Cunegonde, parce qu'elle étoit en ma puiſſance; & je croyois devoir cette gratitude & ce reſpect à la confiance qu'elle avoit eue en moi. Je ne recevois aucune nouvelle de Beralde, que je ne lui fiſſe donner : car je n'avois pas la force de les lui raconter moi même. On lui rapportoit exactement tous les grands faits d'armes dont il étonnoit l'Europe, par-tout où la guerre étoit, & par-tout où l'on faiſoit des tournois célébres. Quand elle avoit reçu de ſes nouvelles, je voyois qu'elle étoit plus contente que d'ordinaire; mais elle me le diſſimuloit obligeamment, & donnoit mille louanges à ma-

générosité, comme pour m'appeller au ſecours contre ce Victorieux qui lui retenoit ſon cœur preſque malgré elle. Enfin, Seigneur, neuf ans paſſerent de la ſorte, ſans que jamais mon reſpect pût obtenir d'elle aucune marque de tendreſſe, ni que Beralde lui en donnât une ſeule de ſon ſouvenir, & ſans que jamais je me plaigniſſe de ſa rigueur. Mais, comme cette extrême ſoumiſſion m'immoloit cruellement à mon amour, je tombai dans une langueur mortelle. Je ſéchois à vûë-d'œil, & je fus enfin ſi malade, que les Médecins n'eſpéroient pas que je puſſe revenir. Cunegonde en eut toute la douleur que j'euſſe pu attendre d'une Amante paſſionnée. Elle pleuroit ſans ceſſe à ma ruelle; & ſa belle main me préſentoit la plupart des choſes qui m'étoient ordonnées, lorſque ſon cœur me refuſoit les plus néceſſaires à la guériſon de mon mal. Cependant l'Empereur aiant appris le mauvais état où j'étois, reveilla ſes reſſentimens contre moi, ou ſa paſſion pour Cunegonde; & pour jouer à jeu ſûr, il trouva les moyens de ſéparer le Palatin de mes intérêts, & de rendre neutre l'Electeur de Cologne, & aiant ménagé quelques pratiques ſecrettes dans mes Etats, ſous prétexte d'un démêlé qu'il avoit avec le Roi de France, il fit avancer ſes troupes, & tout-à-coup il vint à moi à grandes journées. Les Gouverneurs corrompus lui aiant ouvert les portes de mes meilleures places, il marcha droit à Mons. Ma ſurpriſe fut augmentée par la foibleſſe où mon mal m'avoit réduit, & mon deſeſpoir, par la perte preſque infaillible de Cunegonde. Elle vint toute en larmes m'annoncer ces triſtes nouvelles, & ſe baiſſant ſur mon viſage: Hedemont, me dit-elle, nous ſommes perdus, Othon vous a ſurpris, & je vais tomber en ſa puiſſance. Hélas! que ne vous ai-je épouſé? Ah! Madame, lui dis-je, ce repentir me rend la vie; je me conſole de toutes mes pertes, & je ne me mets plus en peine de mes Etats,

Etats, pourvû que Cunegonde veuille être à moi. Allons, Madame, fuyons Othon & ſon injuſte fureur; le Ciel nous conduira quelque part, où nous pourrons mener une vie tranquille. Ah! que me dites-vous, Hedemont? me dit-elle. Je me repens de ne vous avoir pas épouſé; mais je ne ſuis pas en état de me réſoudre à le faire: ne vous prévalez point de mon malheur, donnez ordre à me ſauver ſi vous le pouvez; & quand je ſerai en lieu de ſureté, je vous promets de faire tous mes efforts pour chaſſer Beralde de mon cœur. Allons, Madame, lui répondis-je, allons errer par le monde, juſqu'à ce que nous rencontrions l'heureux Beralde, que je vous remette entre ſes mains, & que je meure à ſes yeux. Je vois bien que c'eſt mon deſtin. J'envoyai querir le Gouverneur de Mons: je lui donnai tous les ordres néceſſaires pour ſoutenir le ſiége le plus long-tems qu'il ſe pourroit; & faiſant ſervir un valet de chambre dans mon lit, comme ſi c'étoit moi, je fis courre le bruit dans la Ville, que j'étois toujours malade. Dès que le jour finit, je pris ſeulement un Gentilhomme, & aiant mis Cunegonde ſur le plus doux de mes chevaux, nous ſortîmes de Mons & marchâmes toute la nuit. Mais je n'étois pas capable de ſupporter cette fatigue, je vis que ſi je voulois ſauver Cunegonde, il falloit la quitter. Ah! Madame, lui dis-je, il eſt impoſſible que je vous ſauve, & que je vous ſuive. Voyez combien votre amour vous eſt funeſte. Oui, dit-elle, je vois bien qu'il me coûte cher d'avoir voulu ſi opiniâtrement me conſerver à l'ingrat Beralde; mais, Hedemont, quel conſeil prenez-vous? Ce Gentilhomme, lui dis-je, eſt digne de mon amitié & de votre confiance, il vous menera chez le Marquis de Saluces, mon intime ami. Je vous y ſuivrai à petites journées, & là vous diſpoſerez de ma vie. On n'a jamais pleuré ſi tendrement, que Cunegonde pleura à cette ſéparation. Pour moi, je

mouillai long-tems ſa belle main de mes larmes; enfin elle me baiſa triſtement, & me quitta. Lansberg, c'étoit le nom du Gentilhomme, la conduiſit juſqu'à ce qu'étant dans les Alpes une compagnie de Bandits le prit. Le Capitaine aiant donné la liberté à Lansberg, retint Cunegonde, épris de ſa beauté, & adouciſſant ſon viſage & ſon cœur farouche, il lui dit, qu'il la ſerviroit avec toute ſorte de reſpect, juſqu'au jour qu'il lui plairoit de le prendre pour Mari; que cependant il la prioit de ne ſe point affliger, & de tâcher de recouvrer l'embonpoint qu'elle avoit perdu dans les fatigues du voyage. Il la mena dans une grotte, où étoit ſa Mere & ſa Sœur. Ces femmes furent ſurpriſes de la beauté, & touchées des larmes d'une ſi charmante perſonne: elles prirent pour Cunegonde tout le ſoin dont ces ſortes de gens ſont capables; mais elle avoit trop de cœur pour pouvoir ſupporter un ſi grand malheur ſans y ſuccomber Elle tomba malade; ce qui fit retarder la violence dont le Capitaine des Bandits l'avoit menacée, & donna le tems à Lansberg d'aller chez le Marquis de Saluces, & de lui raconter mon deſaſtre. Le Marquis prit autant de ces hommes qui ſavent les montagnes, qu'il en put trouver, & les donna à Lansberg, qui fut ſi bien conduit, qu'on le mena à la grotte du Capitaine. Il y étoit, & ſe défendit vigoureuſement. Lansberg fut tué de ſa main; mais il mourut auſſi un peu après de la bleſſure qu'il avoit reçue de Lansberg. Ceux qu'il avoit menez, voyant une ſi belle perſonne dans le lit, furent en conteſtation à qui elle ſeroit, & ne pouvant s'accorder, ils en remirent le choix à Cunegonde. Comme elle n'entendoit pas leur jargon, elle eut peine à pénétrer leur propoſition inſolente; mais leurs actions la lui aiant fait comprendre, elle ne répondit que par des cris & des larmes qui faiſoient paroître par ſon deſeſpoir & par des ſignes, qu'elle ſe donneroit plutôt

la

la mort, que d'attendre l'effet de leur horrible violence. Enfin elle jugea qu'ils avoient réſolu de tirer au ſort à qui elle ſeroit quand elle ſe porteroit bien. J'arrivai enfin chez le Marquis de Saluces, qui me dit ce qui s'étoit paſſé. Je le priai de chercher encore quelques-uns de ces gens, & de me les donner. Je ferai plus, dit-il, je vous donnerai un fort Château dans ces montagnes: faites ſemblant de vous déclarer Chef des Bandits, la ſureté du refuge les attirera tous chez vous, & vous aurez par ce moyen des nouvelles de Cunegonde, qui même vous entendant nommer, pourra trouver le moyen de ſe remettre entre vos mains. Je le pris au mot, il me donna quinze ou ſeize Bandits. J'allai à ce Château où j'ai été aſſiégé; & dès le lendemain j'envoyai ces hommes par toutes les montagnes répandre le bruit qu'Hedemont, chaſſé de ſes Etats, ſe déclaroit Chef des Bandits, auxquels il offroit refuge dans le Château de Cuſan, qu'il avoit acheté du Marquis de Saluces. Comme ces gens tiroient au ſort à qui demeureroit Cunegonde, un de ceux que j'envoyois, arriva à leur caverne, & leur dit cette nouvelle. Ils en furent ravis, & celui à qui Cunegonde venoit de tomber en partage, dit qu'il ne l'acceptoit qu'à condition que le nouveau Capitaine ne la voulût pas pour lui. Ils approcherent donc du lit, la firent habiller malgré elle, & lui faiſant connoître qu'elle n'avoit rien à craindre, la mirent ſur un brancard pour la porter à Cuſan. Elle entendit durant le chemin qu'ils nommoient Hedemont, elle en conçut quelque eſpérance. Ils n'étoient gueres loin du Château, qu'ils rencontrerent un Seigneur Allemand, & ſe croyant aſſez forts pour l'attaquer, ils le firent; mais il ſe défendit ſi vigoureuſement avec ceux de ſa ſuite, qu'aiant donné la chaſſe aux Bandits, ceux qui portoient le brancard, s'épouvanterent & laiſſerent Cunegonde, qui, tendant les bras au vain-

queur, implroit ſon ſecours. Il mit pied à terre, & vint offrir ſon épée à la belle malade. Il fut bien ſurpris de reconnoître Cunegonde, il lui parla comme il devoit à une perſonne de ce rang, & la fit mettre promptement ſur ſon chariot, lui offrant de l'eſcorter où il lui plairoit. N'avez-vous point eu, Seigneur, lui dit-elle, quelques nouvelles de Beralde? Je l'ai laiſſé, répondit-il, à la Cour du Comte de Toulouſe, en deſſein de venir bientôt à la Cour du Roi d'Arles. Ayez donc la bonté, Seigneur, lui dit-elle avec quelque joye, de mener à Arles la malheureuſe Cunegonde, & de la défendre des dangers de ces montagnes. L'Allemand commença à marcher; mais les Voleurs qui étoient venus cependant à Cuſan pour me reconnoître, me raconterent leur déroute & leur perte. O Dieu! m'écriai-je, il ne faut pas que cet Allemand nous échape. Ces gens-là ſont fort riches, & ont toujours leurs chariots chargez d'argent. Après les avoir animez par ces paroles, je me mis à leur tête, & marchant à cheval auſſi vîte qu'ils pouvoient me ſuivre, je découvris bien-tôt le chariot. L'Allemand ſe mit courageuſement en défenſe, je lui fis ſigne en vain, & lui criai de ne pas combattre. Il prit mes ſignes pour trahiſon; & la demande que je lui faiſois de la Dame qu'il accompagnoit, irritant ſon cœur & ſa colere, il vint à moi avec furie, & s'enferra dans mon épée. Cependant les Voleurs ſe défaiſoient de ceux de ſa ſuite, & moi j'enlevai Cunegonde de deſſus le chariot, & l'emportai à toute bride vers le Château, ſans ſonger à lui dire mon nom, tant j'étois tranſporté de joye. Quand je levai la viſiere, & qu'elle me reconnut, j'eus le plaiſir de la voir-ſe jetter à mon cou; & après avoir été quelque tems ſans parler: Hedemont, dit-elle, à qui croyez-vous de m'avoir enlevée? A un Allemand, Madame, lui dis-je, qui vous avoit ôtée à des gens qui vous menoient à moi.

Cet

Cet Allemand, reprit-elle, me menoit à Beralde, qui doit ſe rendre à la Cour du Roi d'Arles dans peu de jours. Et dans peu de jours, ajoutai-je, le triſte Hedemont ſera donc ainſi recompenſé de cette ardeur ſi reſpectueuſe qui lui a fait perdre ſes Etats & ſa fortune, & peut être ſon honneur; car enfin je paſſe à préſent pour Chef de Voleurs. Hedemont, me dit-elle en m'embraſſant, vous êtes le plus malheureux de tous les hommes, & je ſuis la plus ingrate perſonne qui fut jamais. Mais je vous en conjure, Hedemont, ne vous affligez point par avance. Peut-être que Beralde ne m'aimera pas; & ſi ce malheur que je crains pourtant plus que la mort, peut m'arriver, je vous promets de tâcher de m'en conſoler avec vous. Nous étions en de pareils diſcours, quand on vint me dire qu'on inveſtiſſoit le Château. J'ordonnai qu'on fît repoſer la Princeſſe, & j'allai donner ordre à le défendre. Le Trompette qui vint me ſommer de me rendre, me dit que celui qui m'inveſtiſſoit, étoit le Prince Beralde. Je penſai tomber de ſurpriſe; toutesfois remettant mes eſprits: Dites à ceux qui m'aſſiégent, répondis-je, que je ne rendrai mon Château qu'à une armée Royale. Je ne dis pas à Cunegonde que Beralde m'aſſiégeoit, voulant joüir quelques jours d'une converſation que j'avois perdue depuis ſi long-tems, & tâcher de fléchir ſa rigueur, quoique je n'en duſſe eſpérer aucun favorable ſuccès Je lui dis que c'étoit des troupes du Roi d'Arles qui vouloit s'emparer de ce Château ſur le Marquis de Saluces mon ami; que j'étois obligé de le défendre juſqu'à la derniere extrémité, ſi le Roi d'Arles ne venoit en perſonne; qu'en ce cas la loi de la guerre vouloit que je le remiſſe; ce que je ferois, & auſſi Cunegonde, ajoutai-je, que ce Roi ne manquera pas de faire épouſer à Beralde, maintenant que les dix ans de notre Traité ſont expirez. Hedemont, dit-elle, plaignez-vous, accuſez-moi, blâmez-moi,

vous

vous n'en ſauriez trop faire : je mérite toute votre haine, au lieu de cet amour ſi héroïque que vous avez pour moi. Vous avez cet avantage que vous êtes digne de Cunegonde, & que Cunegonde avoue qu'elle n'eſt pas digne de vous, puiſqu'elle s'obſtine ſans raiſon de vous préférer un ingrat qui l'a oubliée. Peu de jours s'écoulerent, comme vous ſavez, Seigneur. Vous vîntes, je me rendis. Beralde revit Cunegonde, il en eſt devenu amoureux : Cunegonde s'en eſt apperçue. Hélas !... Alors il ceſſa de parler, & s'appuyant demeura immobile. Beralde & Cunegonde pleuroient ſon malheur ; & le Roi & la Reine d'Arles s'entre regardant, ſembloient ſe dire qu'il étoit difficile d'accorder cette querelle. Si j'étois le Juge de ce différend, dit Beralde, je donnerois Cunegonde à Hedemont, qui la mérite mille fois plus que moi ; mais, comme je ſuis Partie, je prie le Roi & la Reine de ſe démettre de la qualité de Juges, & de faire Hedemont lui-même Juge de ſa propre cauſe : je ſuis aſſuré qu'il aime aſſez Cunegonde, pour n'en pas vouloir contraindre le cœur. Oui ! Beralde, dit Hedemont, j'aime aſſez Cunegonde pour lui avoir ſacrifié mes Etats, & pour lui ſacrifier encore tout le repos de ma vie, en conſentant qu'elle épouſe le plus grand de mes ennemis & de ma famille, le Meurtrier de mes Freres & de mon Oncle ; en un mot, celui chez lequel il me ſera toute ma vie interdit de la voir. Je ſouſcrirai, ſi elle veut, à un mariage dont ma famille haïra les enfans ; mais je ne puis comprendre que Cunegonde m'abandonne à mon deſeſpoir, ou qu'elle s'abandonne elle-même à l'injuſtice de ſon cœur. Je vois bien, dit Cunegonde, touchée par la repréſentation qu'Hedemont venoit de lui faire de tout ce qu'il avoit fait & ſouffert pour elle, je vois bien que je ne puis ſans injuſtice vous avoir réduit à l'état qu'eſt préſentement votre fortune, & pour toute conſolation me donner à vos yeux à Beralde, il n'eſt pas juſte, ô Beralde ! Que vous m'ayez outragée preſque auſſi-

auſſi-tôt que vous m'avez connue; que vous m'ayez fiancée, & que peu après vous vous ſoyez abandonné à un amour inſenſé contre la fidélité que vous deviez à Cunegonde, & à l'Empereur; que vous ayez mépriſé mes larmes & mon innocence, & que vous ayez eu la dureté, ſachant bien que je vous aime, de ne me donner pas une ſeule fois la moindre marque de ſouvenir depuis dix ans que vous êtes hors d'Allemagne; tandis qu'Hedemont, avec ſon cœur, me donne ſa vie, ſes États, & ce qui eſt plus que tout cela, conſerve toujours pour moi plus de reſpect encore que d'amour, quoique je ne lui aie jamais donné, comme vous avez pu l'entendre, un ſeul rayon d'eſpérance; je m'applaudis, Beralde, de la fidélité que je vous ai gardée, & d'avoir ſû défendre mon cœur durant dix ans contre un Prince ſi reſpectueux & ſi paſſionné qu'Hedemont, en faveur d'un ingrat qui me mépriſoit; mais j'aurai maintenant la gloire de défendre ma raiſon contre mon cœur, & de ſavoir, maintenant que ma conſtance vous a gagné, & que vous m'aimez, remporter ſur moi une victoire plus glorieuſe qu'elle ne l'eût été, quand vous me dédaigniez. Je vous aime, Beralde, & le Ciel m'eſt témoin, dit-elle en pleurant, qu'on n'a jamais aimé plus tendrement; mais quelque inſurmontable que ſoit cet amour, il faut le vaincre, & ſuivant la juſtice, je dois donner la main à Hedemont, qui l'a mieux méritée que vous. Hà Madame! s'écria Hedemont en ſe jettant à ſes pieds, que vous êtes cruelle, lorſque vous penſez de m'être favorable. Hélas! que deviendra le triſte Hedemont ſans le cœur de Cunegonde? Serai-je votre Tyran, & vous arracherai-je à vous-même? Non, non, Madame, puiſque cette affection que vous ſentez pour l'heureux Beralde, eſt tellement gravée dans votre cœur, que ſon ingratitude ni mes reſpects n'ont pu la détruire, Hedemont ne veut point être votre bourreau; & vous voyant triſte &

ſi irritée contre moi de la violence que vous vous êtes faite en ma faveur, je vous jure de ne recevoir jamais votre main que votre cœur n'y conſente, & d'aller mourir loin de ces beaux yeux qui ſe ſont noyez dans les larmes quand ce cœur a voulu ſe donner à Hedemont. Adieu! Madame, vous ne verrez plus cet Hedemont, à qui vous ne pouvez vous donner qu'en pleurant. Je ne puis auſſi qu'en pleurant le laiſſer partir, dit-elle fondant en larmes, & jettant ſes bras à ſon cou: Si vous refuſez ma main, je pleurerai toute ma vie l'injuſte deſtinée qui ne veut pas que je puiſſe vous donner mon cœur. Adieu! dit Hedemont, adieu ingrate Cunegonde. Il ſe leva, & voulut ſe retirer. Arrêtez, Hedemont, dit Beralde, & ſi vous aimez Cunegonde autant que vous dites, ne lui ôtez pas la préſence d'un Prince à qui elle a tant d'obligations. Sachez que, comme vous ne voulez pas ſa main ſans ſon cœur, je n'ai pas l'injuſtice de vouloir, & ſon cœur, & ſa main, ſans ſa raiſon. Si elle croit qu'il eſt juſte d'être à vous, il n'eſt pas juſte qu'elle ſoit à moi; & l'injuſtice ne fera jamais la félicité de Beralde. Arrêtez donc, Seigneur, demeurons auprès de Cunegonde, ſervons-la à l'envi l'un de l'autre, & que pas un de nous ne l'épouſe. Je ſerai content de lui entendre dire qu'elle m'aime, & ne ſerai point jaloux de lui entendre dire qu'elle devroit vous aimer. De tous les Amans aimez je ſuis le moins heureux, puiſqu'on croit qu'on ne doit point m'aimer, & qu'en m'aimant on fait plus que mon amour ne mérite; & de tous les Amans malheureux vous l'êtes le moins, puiſqu'on croit qu'on vous doit aimer, & qu'en ne vous aimant point, on ne vous fait pas juſtice. C'eſt une eſpéce d'amour, que ce refus qu'on fait de vous aimer; & c'eſt une eſpéce de mépris, que cet amour qu'on a pour moi malgré ſa raiſon & contre ſon devoir. Au-reſte, Hedemort, le reſſentiment que vous avez de la mort de vos Freres, n'empêche pas que vous ne demeu-

riez

riez où je ſuis. J'ai, puiſqu'il plaît au Ciel, le même reſſentiment contre vous, & le Seigneur Allemand à qui vous avez ôté Cunegonde, étoit mon jeune Frere, qui venoit de me quitter à Toloſe, & qui alloit en Italie. Je ne l'ai que trop reconnu à votre recit, & au trouble qui a paru ſur le viſage de Cunegonde. Hélas! il eſt vrai, dit Cunegonde, je n'en avois voulu rien dire à Beralde, pour lui épargner cette douleur, ni à Hedemont pour ne lui donner pas cette injuſte joye; mais aiant été fatale au Cadet comme à l'Aîné, je lui demandai, après qu'il m'eut délivrée des mains des Voleurs, pourquoi il avoit quitté Beralde, & pourquoi il alloit en Italie. C'eſt, Madame, dit-il, par la même raiſon de mon Frere. Je fus épris de la beauté de Mariane dès le jour que je la vis, & depuis le jour de ſa fin tragique ma douleur ne me donne point de repos: je n'ai pu ſouffrir de vivre avec Beralde, je mourois à toute heure à la vûë d'un Rival qui a eu le bonheur de plaire à l'adorable Mariane. Je vais en Italie, & de là par tout l'Univers, ſans eſpérer aucune conſolation, & ſans aucun plaiſir que d'adorer le portrait de Mariane que j'achetai de ſa nourrice. Alors le Roi & la Reine ſe leverent pour faire leurs complimens à Beralde. Il ſupportoit ſa douleur en Héros. Toutesfois on ne parla plus d'amour de quelques jours tandis qu'on alla déterrer les morts que le Capitaine qui avoit rencontré Beralde, avoit fait enterrer pêle-mêle par ſes Soldats, & on fit à tous, ſans différence, des honneurs funebres, & un même tombeau, dont l'épitaphe exprimoit l'Avanture. Après quelques jours de deuil, Hedemont ſe laiſſa perſuader de la façon de vie qui lui avoit été offerte par le généreux Beralde, qui lui offrit ſon amitié, qui prit ſur ſon compte tous les ſervices qu'il avoit rendus à Cunegonde. Le Roi d'Arles, pour favoriſer des évènemens ſi extraordinaires, donna aux Amans dequoi terminer leurs Avantures en ſon Pays, en cédant la Morienne avec

tout

tout ce qu'il avoit dans les Alpes, à celui des deux qui ſurvivroit à ſon Rival. Ils y vécurent deux ans entiers en parfaite intelligence, & jamais l'amour ne fit un miracle pareil. L'Empereur Othon qui en fut averti, mit fin à ſes honteuſes eſpérances; & ſe repentant du tort qu'il faiſoit à Hedemont, lui rendit ſa Principauté, & lui offrit de le remettre en ſes bonnes graces, auſſi avant qu'il y avoit été. Mais le Gentilhomme que l'Empereur envoya, trouva Hedemont malade. Quelques jours après qu'il eut reçu cette nouvelle, il mourut aux yeux de Cunegonde, qu'il eut la conſolation de voir pleurer amerement ſa perte. Il mourut toutesfois en regardant Beralde d'un air jaloux. Othon en aiant appris la nouvelle, érigea en faveur de Beralde la Morienne en ſouveraineté. Beralde épouſa Cunegonde, dont nâquit Humbert, ſurnommé blanches mains, parce qu'il eut la main belle comme l'avoit ſa Mere; & c'eſt là l'Origine de la Maiſon de Savoye, d'où ſont ſortis de ſi Grands Hommes.

FIN.

LES AMOURS DE HENRI IV.

ROI DE FRANCE,

Avec ſes Lettres galantes

A LA DUCHESSE DE BEAUFORT

ET

A LA MARQUISE DE VERNEUIL.

AVERTISSEMENT.

DEs Perſonnes de conſidération nous aiant communiqué une partie des Lettres que Henri IV. écrivit en divers tems à la Ducheſſe de Beaufort & à la Marquiſe de Verneuil, & qu'ils nous diſent avoir tirées de gens dont le crédit ne permet pas de douter que ces Piéces ne ſoient originales; nous avons cru faire plaiſir aux Curieux de les ajouter ici. Deux raiſons nous ont déterminez à ne les pas inſérer dans le Corps de cet Ouvrage. L'une, qu'elles ſont en trop grand nombre, pour pouvoir les faire entrer toutes dans une Hiſtoire galante auſſi courte que celle-ci. L'autre, que la Langue de ce tems-là étant bien différente de celle d'aujourd'hui, cela auroit fait un mélange bizarre, & ces Lettres n'auroient plus eu la grace du bon vieux tems, ſi on les eût habillées à

la

la moderne. On les donne donc toutes, telles qu'on les a reçues, & dans le même ordre, qu'il auroit été difficile de changer, parce qu'il y en a pluſieurs ſans date, & que celles qui ſont datées, ne le ſont que du jour & du mois.

LES AMOURS DE HENRI IV.

CEux qui ont lû l'Hiſtoire de France avec quelque attention, & qui ont conſidéré l'état où fut cette Monarchie ſous Henri ſecond, & celui où elle tomba ſous ſes Succeſſeurs, juſques à Henri IV., demeureront facilement d'accord, que les Princes ſe diſtinguent moins par leur naiſſance illuſtre, que par leur ſageſſe & par leur bonne conduite. Sans cela leurs noms ne ſervent dans l'Hiſtoire qu'à remplir une Généalogie : rien ne reſte de leur mémoire à la poſtérité, que le jour de leur naiſſance & celui de leur mort ; & l'on ne parle de leur regne, que pour déplorer les malheurs qui y ſont arrivez. C'eſt pourtant des bonnes ou des mauvaiſes qualitez des Souverains que dépend le bonheur ou le malheur des Sujets.

Les factions qui s'étoient formées ſous le regne de Henri II. commencerent à paroître ſous celui de François II. Prince jeune & imbécille, & trouverent, pour ſe fortifier, les différens partis de la Religion. On vit d'un côté les Princes du Sang & le Connêtable, & de l'autre les Princes de la Maiſon

de Guiſe. Catherine de Médicis, femme ambitieuſe & méchante, étoit tantôt d'un parti tantôt de l'autre, & tâchoit de maintenir ſon autorité à la faveur des diviſions publiques, d'où s'enſuivit une infinité de deſordres qui dégénérerent en une ſanglante guerre ſous le regne de Charles IX. Le Duc de Guiſe, toujours puiſſant, fit faire pluſieurs maſſacres de ceux qu'on appelloit Novateurs, qui prirent les armes pour leur défenſe. Ce que la force ouverte n'avoit pu faire, ſe fit par la perfidie & par la trahiſon. On trouva moyen d'attirer à la Cour les Chefs des Huguenots: on les maſſacra tous à Paris le jour de la St. Barthelemi, qui ſera la honte éternelle de la France. Henri III. de retour de Pologne pour prendre poſſeſſion de la Couronne, augmenta le deſordre au lieu de le diminuer, renonça pour ainſi dire à la qualité de Roi, pour devenir Chef de parti; & eſt enfin la victime des fureurs de la Ligue.

Henri IV. à qui la Couronne venoit de droit, eut une infinité d'obſtacles à ſurmonter avant que d'y parvenir; & ce ne fut que par ſa valeur & par ſa prudence, qu'il applanit des difficultez qui paroiſſoient inſurmontables. On peut dire de ſon regne ce qu'on a dit de celui d'Auguſte, que le commencement fut plein de troubles, que la ſuite en fut ſanglante, & que la fin en auroit été belle & glorieuſe, ſi une main parricide n'eût pas anticipé ſa mort.

Le but qu'on ſe propoſe ici, eſt de donner une idée générale de ſa Vie & de ſes Amours, & de n'entrer dans ſes exploits militaires qu'autant qu'il ſera néceſſaire pour la liaiſon & pour l'ordre des faits. Commençons par ſon portrait, que nous bornerons à ce qui regarde le corps, parce que nous aurons occaſion de parler ailleurs des qualitez de l'ame.

Il étoit d'une taille médiocre, diſpos & agile, endurci au travail & à la fatigue. Il avoit le corps bien formé; ſon tempérament étoit fort & robuſte.

Il

Il jouït d'une ſanté parfaite, & n'eut d'autre incommodité que la goute, dont il fut attaqué ſur la fin de ſa vie. Néanmoins ſes douleurs n'étoient pas longues, & ne lui laiſſoient aucune foibleſſe. Il avoit le front large, les yeux vifs & aſſurez, le nez aquilin, le teint vermeil. Son viſage n'étoit pas des mieux faits; mais il avoit en recompenſe quelque choſe de doux & de majeſtueux; & avec cela une mine guerriere. Ses cheveux & ſes ſourcils étoient bruns & épais. Il portoit la barbe large & les cheveux courts, & commença à griſonner dès l'âge de trente-cinq ans. Il avoit accoutumé de dire à ceux qui s'étonnoient de le voir blanchir ſi jeune, que c'étoit *le vent de ſes adverſitez qui avoit donné là.*

Il n'y a perſonne qui ne ſache qu'il a été le premier Roi de la race des Bourbons, & qu'il étoit Fils d'Antoine de Bourbon Duc de Vendôme, Roi de Navarre, & de Jeanne d'Albret, héritiere de ce Royaume-là. Antoine deſcendoit en ligne droite & maſculine de Robert Comte de Clermont, cinquiéme Fils du Roi Saint-Louis.

Jeanne d'Albret Femme d'Antoine étoit Fille & héritiere de Henri d'Albret Roi de Navarre, & de Marguerite de Valois Sœur de François I., & veuve du Duc d'Alençon. Henri d'Albret étoit Fils de Jean d'Albret Roi de Navarre, par le moyen de ſa Femme Catherine de Foix, Sœur du Roi Phœbus, qui mourut ſans enfans. Car il faut remarquer que le Royaume de Navarre entra par mariage dans la Maiſon de Foix, comme il entra depuis dans celle d'Albret, & enſuite dans celle de Bourbon.

Antoine de Bourbon Duc de Vendôme, & Jeanne d'Albret ſe marierent à Moulins l'an mille cinq cens quarante-ſept. Les trois ou quatre premieres années de leur mariage, ils eurent deux Fils, qui moururent tous deux au berceau d'une maniere ſa-

ſez ſinguliere. La Gouvernante du premier l'étouſa la nuit à la mamelle, & l'autre perdit la vie par l'imprudence d'une Nourrice; car un jour qu'elle en joüoit avec un Gentilhomme, & qu'ils ſe le donnoient alternativement, ils le laiſſerent tomber. Il languit pendant quelque tems, & puis enfin mourut.

La Princeſſe de Navarre étoit avec ſon Epoux au Camp en Picardie lorſqu'elle ſe ſentit groſſe de notre Henri. Elle partit de Compiegne, traverſant toute la France, & en dix-huit ou dix-neuf jours de tems, elle arriva à Pau, où elle accoucha heureuſement (*). On remarqua que l'enfant nâquit ſans pleurer ni ſans crier, contre le cours ordinaire de la nature. Ceux qui ne parlent des Rois que pour les diviniſer, ont dit depuis qu'il n'étoit pas juſte qu'un Prince qui devoit faire la joye de toute la France, vînt au monde comme les autres, au milieu de cris & de gémiſſemens.

Il ne fut pas plutôt né, qu'Henri Roi de Navarre ſon Grand-Pere l'emporta dans le pan de ſa robe, lui frotta les lévres d'une gouſſe d'ail, & lui fit ſuccer quelques goutes de vin, afin de lui rendre, diſoit-il, le tempérament plus mâle & plus vigoureux.

Il fut d'abord fort difficile à élever; car il eut ſept ou huit Nourrices l'une après l'autre. Il n'eut pas plutôt quitté la mamelle, que le Roi Henri ſon Grand-Pere lui donna pour Gouvernante Suſanne de Bourbon, Femme de Jean d'Albret, Baronne de Mioſſens, qui l'éleva dans le Château de Coaraſſe en Bearn, ſitué entre les montagnes. Ce Grand-Pere voulut qu'on l'élevât tout autrement qu'on n'éleve d'ordinaire les perſonnes de cette qualité. Il ne voulut pas non plus, qu'on l'habillât richement, ni qu'on lui donnât de ces babioles dont on amuſe ordinairement les enfans; & diſoit pour

(*) *Le 13. Décembre 1553.*

pour raiſon, que ces bagatelles inſpirent de la vanité, & donnent de l'orgueil, au lieu d'élever le cœur à la généroſité. Il voulut donc qu'on le nourrît & qu'on l'habillât comme les enfans du Pays, & même qu'on l'accoutumât à grimper les rochers; & tout cela, pour le faire à la fatigue, & lui donner par maniere de dire une nouvelle trempe qui rendît ſon corps plus dur & plus robuſte: ſage précaution, & qui lui ſervit beaucoup dans les fatigues & dans les ſouffrances qu'il lui fallut eſſuyer, lorſqu'il fut queſtion de reconquerir le Royaume que le droit de ſa naiſſance lui donnoit.

La premiere connoiſſance que l'âge lui donna, fut pour pleurer la mort de ſon Pere, qui fut tué au ſiége de Rouen (*). Ce déplaiſir en amena pluſieurs autres. Il ſe vit dans le péril de toutes parts, ſes amis diſgraciez, lui banni de la Cour, ſes ſerviteurs perſécutez, & ſes ennemis conjurant ſa perte de tous côtez.

Etant à la Cour de France, il fut mis ſous la direction d'un nommé la Gaucherie, qui lui apprit quelques ſentences morales. Quelque tems après, la Reine ſa Mere l'aiant fait revenir à Pau, lui donna pour ſecond précepteur Florent Chrétien, vieux Domeſtique de la Maiſon de Vendôme, homme de bonne converſation, & ſavant dans les Belles-Lettres.

Sa Mere, généreuſe & habile femme, lui donna de beaux ſentimens pour la Morale & pour la Politique, & l'éleva dans la Religion Proteſtante dont elle faiſoit profeſſion. Il n'avoit que quinze ans, lorſqu'elle le mena à la Rochelle, où il fut déclaré Chef des Huguenots. Après pluſieurs batailles ſanglantes, la Cour fit enfin la paix avec les Huguenots. Cependant Charles IX. aiant ſenti qu'il n'étoit pas poſſible de venir à bout des Huguenots par la force ouverte,

(*) En 1562.

verte, ſe réſolut de le faire par d'autres moyens plus faciles, mais auſſi bien plus méchans. On commença donc à careſſer leurs Chefs, & à leur faire eſpérer qu'on alloit faire la guerre aux Eſpagnols; & pour les mieux duper, Charles IX. offrit au Roi de Navarre, car c'eſt ainſi qu'Henri IV. s'appelloit alors, ſa Sœur Marguerite en mariage.

La propoſition fut acceptée, la Reine de Navarre vint à Paris, & y mourut quelques jours après. On crut que les gens du Florentin furent cauſe de ſa mort. Cette Princeſſe qui avoit l'eſprit & le courage au-deſſus de ſon Sexe, & ſon ame toute virile, n'étoit point ſujette aux foibleſſes & aux défauts des autres femmes. Ces fatales nôces qui étoient le prélude de l'action la plus exécrable & la plus ſanglante qui ſe ſoit jamais faite, ſe firent avec toutes les rejouïſſances imaginables, pendant que Catherine de Médicis & les Princes de la Maiſon de Guiſe concertoient les moyens d'exécuter leur terrible deſſein. Le jour fatal de la St. Barthelemi étant enfin venu, l'on fit égorger tous les Huguenots qui étoient venus à la fête. Le Roi de Navarre fut arrêté, auſſi-bien que le Prince de Condé, & l'on mit en délibération ſi l'on devoit les traiter comme les autres. Cependant ils en furent quittes pour la peur, & demeurerent comme priſonniers à la Cour, juſqu'au retour de Henri III., qui avoit été couronné Roi de Pologne, & qui les mit en liberté quelque tems après ſon avènement au Trône.

Avant que d'aller plus loin, je crois qu'il ne ſera pas mal à propos de dire un mot de l'état de la Cour d'alors. Les Ecrivains les plus ſages & les plus modérez conviennent qu'il n'y en eut jamais de plus vicieuſe & de plus corrompue. L'impiété, l'athéïſme, la magie, même les infamies les plus horribles, la lâcheté la plus noire, la perfidie, les empoiſonnemens & les aſſaſſinats, y regnoient au ſouverain degré, pour parler comme un célébre Archevêque.

La

La Reine Catherine qui haïſſoit mortellement le Roi de Navarre, lui tendit pluſieurs piéges dont il ſe tira avec adreſſe; mais, comme elle connoiſſoit ſon foible, & qu'elle ſavoit qu'il n'étoit pas à l'épreuve du beau ſexe, elle le prit du côté de la galanterie, & lui oppoſa certaines Demoiſelles, aux charmes deſquelles il ne fut que trop ſenſible. Cette Princeſſe qui n'avoit que ſon ambition en tête, & qui ne comptoit pour rien la pudeur & la religion, avoit toujours un Eſcadron Volant, s'il m'eſt permis de parler ainſi, compoſé des plus belles femmes de la Cour, dont elle ſe ſervoit à toutes mains, pour amuſer les Princes & les Seigneurs, & pour découvrir leurs plus ſecrettes penſées.

Madame de Sauve, veuve du Secretaire d'Etat, qui paſſoit pour une des plus belles femmes de la Cour, fut celle que la Reine Catherine découp'a au Roi de Navarre, pour diſſiper les ennuis de ſa priſon. Comme cette femme avoit ſervi la Reine-Mere en pluſieurs occaſions importantes, il eſt bon de reprendre ſon Hiſtoire de plus haut. Le Roi avoit aimé la Princeſſe de Condé avant que d'aller en Pologne, & l'abſence ne détruiſit point l'amour qu'il avoit eu pour elle: il ſavoit que cette Princeſſe étoit pleine de vertu; & deſeſpérant d'en rien obtenir que par les voyes légitimes, il ſe réſolut de faire caſſer ſon mariage, & de l'épouſer. La Reine-Mere aiant appris le deſſein du Roi, en fut fort alarmée, & craignit que la Princeſſe de Condé, femme ambitieuſe & d'un génie élevé, ne s'emparât de l'eſprit du Roi, & ne ruinât l'autorité qu'elle s'étoit acquiſe dans les Conſeils. Pour éviter ce coup, elle fit agir toutes les Dames de la Cour les plus charmantes & les plus capables de donner de l'amour à ſon Fils, & ſur-tout Madame de Sauve. Le Roi ſe rendit amoureux de cette derniere; mais, comme elle avoit déja pris parti avec le Roi de Navarre, l'engagement ne fut pas réciproque. Les

fréquentes visites qu'elle rendit à ce Prince pendant sa détention, lui firent connoître son mérite, & lui inspirerent de l'amour : le Prince, de son côté, ne fut pas insensible, & fit en cette occasion ce qu'un galant-homme devoit faire.

Comme les vices qu'on contracte dans la jeunesse durent ordinairement autant que la vie, la passion des femmes fut toujours le foible du Roi de Navarre. Aussi fut-ce la seule mauvaise inclination qu'il acquit dans une Cour si corrompue ; car son courage fut toujours ferme, & son ame à l'épreuve de l'extrême corruption d'alors.

Madame de Sauve fut cause que le Roi de Navarre demeura plus long-tems à la Cour qu'il n'auroit fait. Mais, enfin, le dépit en quelque maniere fit ce que la raison & l'intérêt n'avoient pas été capables de faire. Le Duc de Guise devint amoureux de cette Belle, & elle y répondit si bien, qu'elle bannit insensiblement de son cœur la tendresse qu'elle avoit eue pour le Roi de Navarre. Ce contre-tems, & les vaines promesses qu'on lui faisoit depuis long-tems de lui donner la Lieutenance générale, l'obligerent à se sauver de Senlis, où il étoit allé sous prétexte d'une partie de chasse.

Pendant que le Roi de Navarre va à Poissi, & de là à Alençon, & qu'il se rend en Guyenne à grandes journées, revenons à la Reine Marguerite. Marguerite de Valois Princesse d'une vie fort déréglée, & en un mot digne Fille d'une telle Mere, aimoit fort les bons Musiciens, parce qu'elle avoit l'oreille fine & délicate, & les gens savans & éloquens, parce qu'elle avoit l'esprit beau & l'entretien fort agréable ; libérale au-reste jusqu'à la prodigalité, pompeuse & magnifique, empruntant de tous côtez, & ne payant rien. Les exemples de la Cour, joints avec son naturel porté à la volupté & au libertinage, en firent un prodige d'impureté.

Elle

Elle avoit eu pluſieurs intrigues amoureuſes avant que d'être mariée. Le Duc de Guiſe l'aimoit ; mais il avoit le déplaiſir de n'en être pas aimé. Elle aimoit le brave & illuſtre Buſſi d'Amboiſe, & n'en étoit pas aimée ; cependant elle ne ſe rebutoit point. Buſſi en avoit toujours quelque œillade favorable : elle ne pouvoit le voir ſans rougir, & il remarquoit avec regret, qu'elle prenoit plaiſir à l'entretenir ; & comme il ſe connoiſſoit en amour, il étoit perſuadé qu'elle ſeroit un jour capable d'en avoir beaucoup ; il fuyoit tant qu'il pouvoit la rencontre de ſes yeux, & fort ſouvent il s'éloignoit d'elle. Buſſi cependant n'étoit pas homme à reculer : auſſi n'auroit-il pas tant fait le renchéri, s'il n'eût pas été amoureux de la Maréchale de Saint-André, à laquelle il s'étoit entierement donné.

Nous n'aurions jamais fait, ſi nous voulions parler de toutes les intrigues amoureuſes de cette Princeſſe. On en jugera mieux par le manifeſte du Roi ſon Epoux, que nous donnerons dans la ſuite, que par tout ce qu'on en pourroit dire. Paſſons à la paix qui ſe conclut alors, & diſons que Catherine de Médicis fit un voyage en Guyenne ſous prétexte de faire exécuter le Traité, & de mener ſa Fille au Roi de Navarre ſon Epoux ; mais c'étoit en effet pour jetter la diviſion dans le parti Huguenot. Le Roi de Navarre tenoit alors ſa petite Cour à Nerac, parce que les gens de ſa ſuite aiant fait quelques inſolences à un bal, les habitans d'Agen avoient changé de parti, & livré leur Ville au Maréchal de Biron.

La perte d'Agen fut bien-tôt ſuivie de celle de la Réole ; & comme l'amour fut cauſe de cette derniere auſſi-bien que de la premiere, voyons un peu comment la choſe ſe paſſa. Uſſac, vieux Capitaine Huguenot, & laid au ſouverain degré, étoit Gouverneur de la Réole. La Reine-Mere avoit mené à ſon ordinaire bon nombre de Demoiſelles, autant hu-

maines qu'elles étoient belles. Uſſac, tout laid qu'il étoit, ſe mit ſur les rangs, & devint éperdûment amoureux d'une de ces Déeſſes. Les jeunes Courtiſans qui ne croyoient pas qu'un homme fait comme ce vieux Officier dût être ſenſible aux attraits du beau ſexe, voulurent le railler ſur ſon âge & ſur ſon amour. Le Roi, au lieu de leur impoſer ſilence, ſe mit de la partie; & comme il avoit beaucoup d'eſprit, il lâcha quelques traits de raillerie contre ce vieillard amoureux. Il n'y a point de paſſion qui rende un cœur plus ſenſible que l'amour; auſſi le bon-homme ne put ſouffrir la raillerie de ſon Maître: ſon reſſentiment alla ſi loin, que ſans conſulter, ni ſon honneur ni ſa religion, il partit ſur le champ, & livra la Réole à Duras, qui avoit quitté le Roi de Navarre quelque tems auparavant par un motif de jalouſie.

Le Roi de Navarre & la Reine Marguerite n'étoient pas trop contens l'un de l'autre. Marguerite qui aimoit le grand éclat de la Cour de France, où elle nageoit en pleine eau, s'il faut ainſi dire, regardoit la Guyenne comme le lieu de ſon exil. Le Roi, de ſon côté, qui la connoiſſoit à fond, n'eût pas été fâché de ſon éloignement; mais voyant après tout qu'il n'y avoit point de remède, il prit patience, & lui laiſſa une entiere liberté. Il s'accommodoit au tems & à l'état de ſes affaires, & profitoit du mieux qu'il pouvoit de ſes intrigues & de ſon crédit. Il n'en reçut pas un petit avantage dans la conférence qu'il eut à Nerac avec la Reine-Mere; car tandis qu'elle penſoit l'éblouïr par les charmes des belles filles qu'elle avoit avec elle, & par l'éloquence de Pibrac, la Reine Marguerite qui trouvoit tous moyens honnêtes, pourvû qu'elle ſe vengeât de ſon Frere, dont elle n'étoit nullement contente, lui oppoſa les mêmes artifices, gagna les Gentilshommes de la ſuite de ſa Mere par les attraits de ſes filles, & ſe ſi bien valoir les ſiens, qu'elle charma le

pauvre

pauvre Pibrac, qui n'agiſſoit que par ſes ordres, & par conſéquent contre les intentions de ſa Mere; d'autant plus trompée en cela, qu'elle croyoit la ſageſſe de Pibrac à toute épreuve, ou du moins incapable d'aller faire naufrage contre un écueil de cette nature.

On n'entendoit parler à la Cour du Roi de Navarre, que d'intrigues, d'amourettes, & d'entrepriſes; & pour tout dire en un mot la Reine Marguerite étoit l'eſprit de cette Cour-là. Le Roi ſon Frere qui l'avoit priſe en haine, donna avis au Prince ſon Epoux de ſa mauvaiſe vie & des bruits honteux, qui couroient d'elle & du Vicomte de Turenne. Mais aiant plus d'égard à la néceſſité de ſes affaires qu'à toute autre choſe, il ſe contenta de faire voir la lettre à l'un & à l'autre, & n'épargna ni prieres ni careſſes pour retenir Turenne, qui faiſoit ſemblant de vouloir ſe retirer. Cette femme donc outrée de dépit, & ne ſongeant qu'aux moyens de ſe venger; moyens qu'elle avoit ſouvent vû pratiquer à la Reine ſa Mere, inſtruiſit les Dames de ſa ſuite, & leur apprit comment il falloit faire pour captiver les Braves qui étoient auprès de ſon Epoux. Ses conſeils furent ſi heureux, & ſes Dames ſi diſpoſées à en profiter, que ſon Mari même ſe trouva pris aux charmes de la belle Foſſeuſe, qui ne pratiqua que trop bien les leçons de ſa Maîtreſſe.

La Reine-Mere & les Guiſes preſſoient le Roi d'un côté de redemander les Villes de ſureté, parce qu'ils vouloient rompre la paix: la Reine Marguerite de l'autre, qui n'étoit pas fâchée de la guerre, faiſoit agir & agiſſoit elle-même auprès du Roi ſon Epoux, pour le réſoudre à ne les pas rendre, & à chercher ſon ſalut dans ſa défenſe. Tout cela aboutit enfin à une guerre, qu'on appella *la Guerre des Amoureux*.

Ceux qui avoient allumé la guerre, furent les Mé-

diateurs de la paix, qui fit plus de mal que toutes les guerres précedentes. La Cour des deux Rois, & les deux Rois mêmes, ſe plongerent dans les voluptez. Il eſt vrai que le Roi de Navarre n'étoit pas ſi fort occupé des plaiſirs, qu'il ne penſât quelquefois à ſes affaires. Les vieux Capitaines de ſon parti, qui lui parloient avec beaucoup de liberté, le reveilloient de tems en tems; mais pour Henri III., il ſe plongea tout-à-fait dans la moleſſe, & il ſembloit qu'il n'avoit ni cœur ni mouvement.

La Reine Marguerite qui s'ennuyoit en Province où elle avoit demeuré quelques années, revint enfin à la Cour; & comme on perd difficilement les vieilles habitudes, elle ne put s'empêcher de faire à ſon ordinaire des brouilleries & des malices. Le Roi aiant envoyé un courrier en Italie avec quelques dépêches, il fut tué en chemin, & ſes papiers lui furent enlevez. Marguerite fut ſoupçonnée d'avoir fait faire le coup, & le Roi réſolut de s'en venger en la diffamant, puiſqu'elle tâchoit de le diffamer lui-même. Pour cet effet, il prit ſon tems, & la cenſura publiquement de ſes familiaritez, pour ne dire rien de pis, avec Jaques de Harlai-Chanvallon, lui reprocha d'avoir dans ſa confidence des Dames fort débauchées, & lui donna ordre quelques jours après d'aller retrouver ſon Mari. Elle obeït à cet ordre; mais elle ne fut pas plutôt partie, qu'il la fit ſuivre par un Capitaine aux gardes, qui viſita ſa litiere, lui abattit ſon maſque, & ſe ſaiſit de trois ou quatre de ſes domeſtiques, qui furent amenez au Roi avec deux de ſes Dames. Ils furent interrogez ſéparément ſur la vie & ſur les actions de la Reine Marguerite, & enſuite envoyez à la Baſtille. Le Roi de Navarre fit quelques difficultez de recevoir ſa Femme après un tel affront. Il vouloit qu'on la punît ſi elle étoit coupable, ou qu'on lui fît réparation ſi elle ne l'étoit pas; mais comme le plus fort a toujours raiſon, il fut pour le coup obligé de la reprendre.

Ils

Ils ne furent pas long-tems enſemble. Il étoit difficile que la Reine Marguerite ſe contînt dans les bornes du devoir. Je ne ſais ſi le Roi de Navarre, ne pouvant ſouffrir le déréglement de ſon Epouſe, lui en parla avec trop de chaleur, ou ſi cette Princeſſe fût bien-aiſe de lui faire une querelle, pour avoir occaſion de ſe retirer en quelque lieu de liberté, où elle pût donner l'eſſor à ſes paſſions, ſans que perſonne y trouvât à redire; ce qu'il y a de certain, eſt qu'elle leva le maſque, & ſe révolta hautement contre lui. Mais, comme elle agiſſoit de ſon mouvement, & que la Cour n'y avoit point de part, il en fut quitte en la chaſſant. Elle ſe retira en Auvergne, & choiſit pour ſa demeure le Château d'Uſſon, qu'elle fit fortifier, & où elle demeura juſqu'à ce que ſon Mari la rappella, pour la faire conſentir à la diſſolution de ſon mariage. Ce fut-là qu'elle s'abandonna à toute ſorte de gens ſans diſtinction, comme on le verra par le manifeſte du Roi ſon Epoux; & c'eſt là auſſi que nous la laiſſerons, pour aller voir ce qui ſe paſſe en Guyenne.

Le Roi Henri III. y aiant fait un voyage, & le Roi de Navarre l'étant allé voir à Bourdeaux, y fit connoiſſance avec la Comteſſe de Guiche, veuve de Philibert Comte de Grammont, qui fut tué en Picardie au ſiége de la Fere. Cette Dame lui parut charmante, auſſi lui rendit-il pluſieurs viſites pendant le ſéjour qu'il fit dans cette Province, & elle ne contribua pas peu à le conſoler de l'infidélité de Madame de Sauve. La Comteſſe répondit à ſon amour, & lui en donna pluſieurs preuves tant qu'il demeura à Bourdeaux. Ils convinrent enſemble d'entretenir un commerce réglé de lettres qui paſſeroient par les mains du Marquis de Parabere, qu'il avoit pris à ſon ſervice, & dont la Sœur étoit auprès de la Comteſſe. Il ne faut pas demander ſi cette Belle accepta le parti, & ſi les paquets allerent régulierement.

Cependant les partis étoient en armes. La guerre avoit ſon tems pour venger les haines particulieres, & l'amour le ſien pour donner des plaiſirs. Ces amuſemens qui pouvoient être funeſtes au Roi de Navarre, lui furent quelquefois avantageux. Le Duc de Mayenne qui étoit en Gaſcogne, informé que le Roi alloit voir ſouvent la Comteſſe de Guiche, crut qu'il ne ſeroit pas difficile de le ſurprendre. Pour cet effet il diſtribua ſa Cavalerie, & fit occuper les lieux par leſquels il croyoit qu'il devoit paſſer. Mais, ſoit que le Roi de Navarre fût averti de tous ces mouvemens, ou qu'on ne fît pas bonne garde, le Duc de Mayenne perdit inutilement près de deux mois à cette belle expédition, & donna le tems à pluſieurs Villes de ſonger à leur défenſe. Ce ne fut pas la même choſe après la bataille de Coutras; car le Roi de Navarre aiant défait les troupes de Joyeuſe, au lieu de pouſſer ſa pointe, & d'aller après ſa victoire donner bataille à l'armée étrangere qui venoit au ſecours de la Ligue, il laiſſa ſéparer la ſienne, quelques remôntrances que pût lui faire le Prince de Condé, ne retint que cinq cens chevaux, & ſe faiſant accompagner par le Comte de Solſſons, il alla voir la Comteſſe de Guiche, & ſacrifia les affaires de ſon parti au violent amour qu'il avoit pour cette Dame. Ce ſeroit ici le lieu de moraliſer, & de remarquer combien l'amour a fait faire de fautes aux plus Grands Capitaines; mais, comme les Hiſtoires ſont pleines de ces ſortes de remarques, & qu'on n'a pas beſoin ici de matieres ſi ſérieuſes, il vaut mieux dire en un mot d'une circonſtance conſidérable qui précéda la bataille dont on vient de parler, & qui marque la bonté du cœur de ce Prince.

Pendant le ſéjour qu'il fit à la Rochelle, il débaucha la fille d'un Officier; ce qui avoit deshonoré ſa famille, & fort ſcandaliſé les Rochelois. Les armées étant prêtes à donner, un Miniſtre, après

avoit fait la priere, lui remontra publiquement que Dieu ne pouvoit bénir ſes armes, ſi préalablement il ne ſe repentoit du péché qu'il avoit commis en cette occaſion, & s'il ne réparoit par une ſatisfaction publique le ſcandale qu'il avoit donné. Il écouta cette remontrance avec attention, demanda pardon à Dieu de ſa faute, & pria ceux qui étoient préſens, de vouloir être les témoins de ſa repentance, & d'aſſurer le Pere de la fille, que ſi Dieu lui faiſoit la grace de vivre, il répareroit autant qu'il ſeroit poſſible, l'affront qu'il lui avoit fait. S'il s'en acquita bien ou mal, c'eſt ce que je ne ſaurois dire au juſte; ce qu'il y a de ſûr, eſt que cette ſoumiſſion fit un très-bon effet, & ne contribua pas peu à encourager les ſiens, qui ne pouvoient ſe laſſer d'admirer l'équité avec laquelle ce Prince offroit de faire raiſon à ſes inférieurs.

On a dit de Henri VIII. Roi d'Angleterre, qu'il a paſſé toute ſa vie à ſe marier & à ſe démarier. On pourroit dire de Henri IV. qu'il a paſſé toute ſa vie à courir de Maîtreſſe en Maîtreſſe; car à la réſerve de la Ducheſſe de Beaufort & de la Marquiſe de Vernueil, la paſſion qu'il a eue pour les autres, n'a été qu'un feu paſſager. Cependant la Comteſſe de Guiche fut celle de ſes Maîtreſſes qui contribua le plus à l'avancement de ſes affaires. Elle fit la guerre à ſes dépens, & lui envoya des ſecours conſidérables d'hommes & d'argent. On dit qu'il lui avoit donné une promeſſe de mariage, écrite & ſignée de ſon ſang. Mais, comme l'amour que les yeux ont fait naître, s'affoiblit d'ordinaire dès qu'ils ne remarquent plus les mêmes charmes, la Comteſſe étant devenue groſſe & graſſe, & par-deſſus tout cela fort haute en couleur, il s'en dégoûta, & chercha les moyens de ſe défaire ailleurs.

Je ne ſaurois m'empêcher de dire un mot de la raillerie que le Duc d'Orléans faiſoit au Comte de Grammont. Il lui diſoit qu'il étoit ſon Frere, puiſque Henri IV. ſon Pere avoit couché avec ſa Mere.

Le

Le Comte répondoit qu'il étoit vrai que ce Prince avoit couché avec la Comteſſe de Guiche ſa Mere, mais qu'il y avoit une buche entre deux. De-ſorte que, quand le Duc d'Orléans parloit de Grammont, il l'appelloit ſon Frere Buche.

Laiſſons l'amour pour quelque tems, pour voir la ſituation d'eſprit où étoit alors Henri III. Il étoit extrêmement las de la guerre; c'étoit à ſes dépens qu'elle ſe faiſoit. Il avoit une averſion égale pour les Huguenots & pour les Princes de la Maiſon de Guiſe, & n'aimoit que ſes favoris. La Ligue d'un côté ſe croyoit aſſez puiſſante, & le Roi de Navarre aſſez fort pour ſe défendre & pour traverſer ſes deſſeins. Catherine de Médicis qui avoit ſes vûës particulieres, promit au Roi de trouver moyen de calmer tous ces orages. Pour cet effet elle eut une conférence avec le Roi de Navarre au Château de Saint-Brix près de Coignac, dont elle ne tira pas grand fruit. Elle s'étoit fait accompagner, ſelon ſa louable coutume, par un nombre de belles femmes de la Cour; mais perſonne ne donna dans le panneau, l'expérience aiant rendu tout le monde ſage. Catherine fort mal ſatisfaite de ſa négociation, demanda au Roi de Navarre ſur la fin de la conférence: Que voulez-vous donc, Monſieur? Il n'y a rien-là qui m'accommode, Madame, répondit-il en regardant les filles qu'elle avoit amenées.

Les malheurs de la guerre n'empêcherent pas que la Cour de France ne paſſât l'hiver en feſtins & autres rejouïſſances. Catherine de Médicis qui ne ſongeoit qu'à ſes deſſeins ambitieux, & ne ſe mettoit gueres en peine des troubles de l'Etat, avoit établi des danſes généralement par-tout, dans l'eſpérance d'amuſer ſes enfans & les autres Grands de la Cour par ces vains divertiſſemens. Elle étoit trop habile en tout ce qui peut corrompre, pour ne pas ſavoir qu'il n'y a rien qui diſſipe davantage l'eſprit, & qui abaiſſe plus l'ame, que ces divertiſſemens

tiſſemens continuels, où les Dames étaloient toujours ce qu'elles avoient de plus charmant. La Cour du Roi de Navarre, qui étoit alors à la Rochelle, s'enfloit comme la Grenouille d'Eſope, & faiſoit de ſon mieux pour n'être pas inférieure à l'autre dans ces magnifiques divertiſſemens. Et comme il n'eſt rien qui faſſe plus d'impreſſion ſur les Peuples, que l'exemple du Souverain, le bal, les maſcarades & les autres rejouïſſances occupoient tout le Royaume.

L'indolence & l'inaction de Henri III. donnerent de grands avantages à la Ligue. La mort du Duc & du Cardinal de Guiſe fit éclater les Ligueurs. Le Roi ne ſachant de quel côté ſe tourner, eut recours au Roi de Navarre. Ces deux Princes qui n'étoient pas éloignez, & qui ſe défioient également l'un de l'autre, ſe virent & s'offrirent un ſecours mutuel, après avoir conclu un traité de tréve pour un an. Henri III. étoit alors à Tours, toujours dans l'oiſiveté & dans la nonchalance, parce qu'il ſe flatoit toujours de quelque accommodement avec la Ligue. Le Roi de Navarre l'y vint voir, & l'encouragea par tant de motifs d'honneur & de crainte, qu'il l'obligea de remonter à cheval. Deux bonnes nouvelles qui lui vinrent fort à propos, acheverent de le ranimer. L'une fut la défaite de Saveuſe, & l'autre le gain de la bataille de Senlis. Les troupes de la Ligue avoient aſſiégé cette Ville, dont la garniſon étoit foible, mais compoſée de gens d'importance pour la plupart. Gilles des Urſins, Seigneur d'Armentieres, força les retranchemens des aſſiégeans, & ſe jetta dans la Ville avec quelques troupes. Ce petit ſecours encouragea la garniſon; & les aſſiégeans commençant à faire tirer leurs bateries, le Marquis d'Humieres qui n'avoit alors que vingt ans, & qui depuis ſon entrée dans la place avoit déja ſoutenu deux aſſauts contre le ſentiment du Gouverneur, envoya dire au Commandant des Ligueurs,

Ligueurs, qu'il pouvoit s'empêcher de ſe donner la peine de battre ſes murailles, & que s'il vouloit lui promettre de venir à l'aſſaut en brave homme, il les feroit abattre lui-même. Cette réſolution dut étonner la Ligue. Les aſſiégez profiterent de l'occaſion, firent une ſortie de deux cens chevaux, & après avoir enfoncé les gardes, une partie rentra dans la Ville, & le reſte alla faire avancer le ſecours que le Duc de Longueville leur avoit promis. Il vint en effet, & chargea les aſſiégeans ſi à propos, que ce Camp Bourgeois ne fit qu'une très-foible réſiſtance.

Le Roi de Navarre commençoit à oublier la Comteſſe de Guiche, lorſque paſſant en Normandie, il vit Antoinette de Pons, Marquiſe de Guercheville, veuve de Henri de Silly, Comte de la Roche-Guyon, duquel elle avoit des enfans. Il en fut charmé, & eut pour elle une paſſion ſi violente, qu'il oublia tout-à-fait la Comteſſe. Outre que la Marquiſe avoit de la beauté & de la jeuneſſe, elle étoit d'une converſation agréable : elle avoit été élevée à la Cour de Henri III., la plus galante & la plus polie de ce tems-là, & avoit toute la délicateſſe qui fait ordinairement diſtinguer les perſonnes du premier rang ; au lieu que la Comteſſe, pour laquelle il eut néanmoins toujours de l'eſtime, étoit une Provinciale, qui n'étoit jamais venuë à la Cour : pour la naiſſance, elle étoit aſſez égale entre elles. Le Roi trouva plus de réſiſtance dans le cœur de la Marquiſe, qu'il ne s'étoit imaginé. Elle avoit autant de vertu que de beauté, & ne voulut jamais lui rien accorder. Et comme la vertu a quelque choſe de vénérable chez les perſonnes même les plus corrompues, le Roi qui ſans doute avoit de grandes qualitez, lui fût bon gré de ſa ſageſſe, & en demeura ſi charmé, qu'il eut deſſein de l'épouſer. L'abſence le guérit de cette paſſion, comme elle l'avoit guéri de pluſieurs autres, & la vûë d'une autre Belle ne lui donna pas le tems de ſe chagriner de la cruauté de la Marquiſe,

ni

ni de ſe ſouvenir des facilitez qu'il avoit trouvé auprès de la Comteſſe.

Les deux Rois étoient occupez au ſiége de Paris, qui étoit le centre de la Ligue. Marie de Beauvilliers Fille du Comte de Saint-Agnan, Abbeſſe de Montmartre, fit demander au Roi de Navarre une ſauvegarde, qu'il lui accorda le plus obligeamment du monde. Quelques jours après elle vint l'en remercier, & lui fit ſon compliment de ſi bonne grace, que trouvant en elle de la beauté & de l'agrément, il crut qu'il ſeroit dommage qu'une perſonne ſi bienfaite finît ſes jours dans le Couvent. Cette charmante Abbeſſe que les auſtéritez du Cloître n'avoient pas rendue intraitable, ſe fit un ſecret plaiſir de remarquer que ſous des habits ſi deſavantageux ſa beauté n'avoit pas laiſſé de frapper le Roi. Il n'étoit pas homme à étouffer ſa paſſion naiſſante, & à demeurer à moitié chemin. Il parle donc, il eſt écouté, & a la joye de s'appercevoir que ſes avances ne ſeroient pas inutiles.

Sur ces entrefaites, Henri III. aiant été ſacrifié au ſaint zéle & à la Ligue par la main parricide de Jaques Clement, Moine Jacobin, le Roi de Navarre, que nous appellerons à l'avenir Henri IV., fut obligé de lever le ſiége. La douleur de la mort du Roi, le mauvais état de ſes affaires, & les obſtacles qu'il prévoyoit à ſe mettre en poſſeſſion d'une ſi riche ſucceſſion, ne l'empêcherent pas de ſonger à ſa Maîtreſſe. Il la fit conduire à Senlis, Ville de ſon obéiſſance, & la traita ſi bien, qu'elle en eut de la reconnoiſſance. Comme elle avoit été forcée à ſe renfermer dans un Cloître, & que certains intérêts de famille dont elle n'avoit pas été la maîtreſſe, l'avoient condamnée à un genre de vie ſi oppoſé à ſon inclination, elle fut ravie de ſe voir aimée d'un Prince qui pouvoit lui rendre la liberté. Ainſi les affaires de la guerre ne l'empêchoient pas de ſonger à l'amour, & d'aller chercher les

Mal-

Maîtreſſes juſques dans les Monaſteres, avec autant de loiſir & de tranquillité d'eſprit, que s'il eût été en paiſible poſſeſſion de la Couronne. Quoiqu'il eût de puiſſans ennemis en tête, il avoit néanmoins de grands avantages. Il voyoit que le Duc de Mayenne étoit lent à réſoudre, & plus lent encore à exécuter, négligeant à profiter de ſes avantages, peſant de corps, grand mangeur & grand bûveur. Ses Officiers & Domeſtiques n'étoient pas plus diligens que lui. Ceux qui avoient l'adminiſtration de ſes finances, étoient mauvais ménagers. Il manquoit toujours d'argent, lorſqu'il falloit en avoir. Sa lenteur glaçoit les plus échaufez, ſa gravité, ou pour mieux dire ſon orgueil, rebutoit ſes plus fidéles amis, & ſes défiances continuelles dégoûtoient & choquoient ceux qui pouvoient lui rendre les ſervices les plus importans. Ainſi il n'eſt pas étonnant que le Roi eut le tems de ſe délaſſer des fatigues de la guerre entre les bras de l'amour. A ſon exemple, la plupart de ſes Officiers qui n'avoient point d'occupation, ne ſongeoient qu'à faire de ces ſortes de conquêtes où il y a plus de plaiſir que de gloire; & ceux qui n'en purent faire de cette eſpéce, profiterent du voiſinage de Paris, acheterent des filles de joye, qui en infecterent une partie. De-ſorte que ſi ce ſiége eût duré plus long-tems, Paris eût été ſelon les apparences auſſi fatal à Henri IV. que Capouë le fut à Annibal.

Quelque attaché que fût le Roi auprès de la belle Abbeſſe, il n'oublia pas pour cela Madame de Guercheville. Son mérite lui étoit connu : comme elle avoit perdu ſon cœur, il voulut l'en conſoler en lui donnant un Epoux en la perſonne duquel il pût faire connoître par les faveurs le cas qu'il faiſoit de ſa vertu. Il fit choix de Charles du Pleſſis Seigneur de Liancourt, Comte de Beaumont, premier Ecuyer & Gouverneur de Paris. Il écrivit à la Marquiſe en faveur de ce Seigneur, comme il avoit

avoit écrit pour lui-même quelque tems auparavant. Cette ſage Dame qui avoit écouté le Roi ſans faire tort à ſa vertu & ſans s'attirer aucuns reproches, accepta franchement la propoſition, & conſerva la réputation qu'elle s'étoit acquiſe dans l'eſprit du Roi. Il lui en donna des preuves quelque tems après; car s'étant marié à Marie de Médicis, il la fit Dame d'honneur de cette Princeſſe.

Ce Prince qui faiſoit des conquêtes par-tout, étoit ſouvent lui-même la conquête de l'amour. Après avoir viſité pluſieurs Villes, il vint enfin à Mantes, où toutes les Dames s'étant refugiées, formoient une eſpéce de Cour. Il ſe fit beaucoup de plaiſir d'y voir ſi belle compagnie; mais ſur-tout il fut ravi de voir pluſieurs perſonnes de qualité, dont une partie des parens avoient été à ſon ſervice, & dont il avoit connu l'autre partie à la Cour des Rois ſes prédéceſſeurs; & comme il étoit extrêmement galant, il les traita le plus honnêtement du monde, & elles de leur côté lui rendirent tout le reſpect qui lui étoit dû.

Le Roi, parlant un ſoir à ſon petit coucher de la beauté des Dames, n'oublia pas l'Abbeſſe qu'il préféra à toutes les autres. Roger Duc de Bellegarde, Grand-Ecuyer de France, & autrefois favori de Henri III., qui étoit de la converſation, lui dit qu'il changeroit de ſentiment, s'il avoit vû Mademoiſelle d'Etrées. Il lui en dit tant de bien, & lui en fit un portrait ſi magnifique, qu'il lui fit venir l'envie de la voir. Cette Belle qui par parenthéſe étoit en commerce de galanterie avec Bellegarde, n'étoit pas alors à Mantes. Quelque bonne envie qu'eût le Roi de la connoître & de l'aller voir, il lui ſurvint des affaires qui l'empêcherent d'exécuter ſon deſſein; & étant alors parti pour Senlis, il ſe rendit auprès de l'Abbeſſe, la divertit du mieux qu'il lui fut poſſible, pour le peu de ſéjour qu'il y fit, & perdit l'envie de voir Mademoiſelle d'Etrées.

Après

Après avoir visité plusieurs autres places, il revint enfin à Mantes, où le Duc de Bellegarde lui demanda permission d'aller à Coeuvres, qui est une maison située entre Soissons & Laon, où étoit alors Gabrielle d'Etrées, qu'il aimoit passionnément. Il avoit quitté pour elle Madame d'Humieres, qui lui avoit rendu mille services durant la maladie qu'il avoit eue à Mantes, & lui avoit sacrifié l'Amiral de Villars, qui avoit fait ce qu'il avoit pu pour s'en faire aimer. Le Roi refusa au Duc la permission de faire ce voyage, à moins qu'il ne fût de la partie. Ce fut alors que Bellegarde sentit la faute qu'il avoit faite; mais il n'y avoit pas moyen de s'en dédire. Ne pouvant donc disputer contre son Maître, il fit le voyage avec lui, & en rapporta le déplaisir de voir qu'il trouvoit Mademoiselle d'Etrées plus belle qu'il n'avoit cru. En effet, Bellegarde fut par son indiscrétion l'instrument de ses propres malheurs; car il n'eut plus la liberté de voir sa Maîtresse, & hazarda l'amitié de son Maître, & sa propre fortune.

Gabrielle d'Etrées étoit Fille de Jean-Antoine d'Etrées Marquis de Coeuvres, & de Françoise Babou de la Bourdaisiere. C'étoit la plus belle personne de la Cour; aussi le Roi en fut-il charmé. Il la fit venir à Mantes. Elle y fit une nouvelle conquête, & captiva Henri d'Orléans Duc de Longueville, qu'elle enleva à Madame d'Humieres. Ce Prince qui avoit voulu la consoler de la perte du Duc de Bellegarde, qui étoit l'un des Cavaliers de la Cour le mieux fait, ne fut, ni plus constant ni plus fidéle. Mademoiselle d'Etrées lui ravit sa liberté, & il n'y eut point de devoirs qu'il ne lui rendit pour s'en faire aimer, pendant que le Roi étoit occupé à achever de détruire le parti de la Ligue. Son absence qui fut longue, ne diminua rien de l'amour qu'il avoit pour Mademoiselle d'Etrées; au contraire, à son retour il eut de nouveaux attache-

tachemens pour elle, & déclara d'un ton de Maître, qu'il ne vouloit partager ce cœur avec perſonne. Le Duc de Longueville en fut affligé; mais Bellegarde le fut encore davantage: les eſpérances du premier pouvoient être ſans fondement; mais l'autre étoit obligé de renoncer à un cœur dont il étoit déja en poſſeſſion. Il fallut pourtant payer d'obéiſſance; au moins Bellegarde promit au Roi tout ce qu'il voulut. La ſuite fera voir s'il s'en acquita bien ou mal. Cependant Bellegarde s'en plaignit à ſa Maîtreſſe de la maniere du monde la plus touchante: cette Belle, de ſon côté, ne manqua pas de prendre part à ſon affliction. Comme les femmes ſont plus violentes que les hommes dans leurs paſſions, Mademoiſelle d'Etrées n'eut garde d'être auſſi modérée que Bellegarde. Elle en vint à l'emportement, & dit au Roi avec une extrême chaleur, qu'elle ne prétendoit pas être gênée dans ſes inclinations, que la violence n'attireroit que ſon mépris & ſa haine, ſi on l'empêchoit d'épouſer un homme dont ſes parens approuvoient la recherche. Son chagrin alla même ſi loin, qu'elle partit de Mantes ſans prendre congé du Roi, & s'en retourna en Picardie.

Cette réſiſtance rendit le Roi plus amoureux. Il étoit également affligé de ſa colere & de ſon départ, & réſolut de faire les dernieres ſoumiſſions pour faire ſa paix avec cette Belle. La difficulté étoit de la voir; car il ne pouvoit aller à Coeuvres ſans beaucoup de riſque. Il falloit faire ſept lieuës en pays ennemi, traverſer un grand bois, & paſſer à la vûë de deux garniſons de la Ligue. De ſe faire accompagner, c'étoit rendre ſa paſſion publique, & chagriner ſa Maîtreſſe tout de nouveau; d'y aller ſeul, c'étoit trop s'expoſer, parce que la campagne étoit couverte de troupes; de demander conſeil, il n'y avoit pas d'apparence, auſſi étoit-ce un conſeil que perſonne ne pouvoit lui donner. Ces difficultez le deſeſpéroient; & comme les déſirs les plus modérez de-

deviennent violens par les obſtacles qu'ils rencontrent, le Roi qui n'étoit déja que trop amoureux, ſe réſolut à tout riſquer. Il monte donc à cheval avec quelques Officiers de confiance, & fit quatre lieuës avec eux. Comme il fut à trois lieuës de la maiſon de ſa Maîtreſſe, il renvoya ſa compagnie, mit pied à terre, s'habilla en payſan, ſe chargea d'un ſac plein de paille, & acheva ſon voyage à pied avec ſon ſac ſur le corps. Il n'y avoit rien qu'il ne fît, lorſqu'il étoit bien amoureux. Il avoit quelquefois des deſirs qui ne lui duroient qu'une nuit; mais, lorſqu'il trouvoit des Beautez qui le frappoient au cœur, il aimoit juſqu'à la folie, & dans ces violens tranſports il ne paroiſſoit rien moins que Henri le Grand. La Fable nous apprend qu'Hercule pris la quénouille, & fila pour plaire à la belle Omphale. L'avanture du ſac de paille & de l'habit de payſan eſt quelque choſe de plus bas encore. La Marquiſe de Vernueil l'a vû plus d'une fois à ſes genoux eſſuyer ſes dédains & ſes injures.

Ce bizarre voyage lui réuſſit fort mal. Mademoiſelle d'Etrées étoit avec Madame de Villars ſa Sœur à la fenêtre d'une galerie, d'où l'on découvroit toute la campagne. Elle vit venir cet illuſtre payſan; & comme elle ne s'attendoit pas à une avanture ſi extraordinaire, elle le prit effectivement pour ce qu'il paroiſſoit. Le Roi ne fut pas plutôt entré dans la cour du Château, qu'il ſe défit de ſon ſac; & ſans faire demander perſonne, il monta dans la galerie où il avoit vû ſa Maîtreſſe. Il ne faut pas demander ſi Mademoiſelle d'Etrées fut ſurpriſe de le voir dans un équipage ſi peu convenable à ſa dignité; & au lieu de lui tenir compte de ce qu'il avoit hazardé pour elle, les civilitez qu'il lui fit en l'abordant, n'empêcherent pas qu'elle ne le reçût d'un air fort mépriſant. Elle ne demeura qu'un moment avec lui, encore ne fût-ce que pour lui dire, qu'il étoit ſi mal qu'elle ne pouvoit ſouffrir ſa préſence, tant il eſt vrai que l'averſion empoiſon-

ne

ne toutes choſes, & même celles dont il ſemble qu'on devroit tenir le plus de compte. Tout déplaît en ceux qu'on n'aime pas; & tout plaît au contraire en ceux qu'on aime. Je ſuis ſûr que ſi Bellegarde avoit fait la même choſe pour elle, il n'en auroit pas été reçu de cette maniere. En un mot, elle lui dit durement qu'il allât changer d'habit, & le quitta fort bruſquement, laiſſant à ſa Sœur le ſoin de ſuppléer à ſon peu de civilité.

L'abſence du Roi mit tout le monde en peine: on ne ſavoit dequoi il étoit devenu; & quand on auroit publié ſa cavalcade, perſonne n'auroit pu le croire. Il ne put jamais rien obtenir de Mademoiſelle d'Etrées; auſſi ne fut-il pas long-tems à Cœuvres: il revint à ſon Armée, & raſſura tout par ſa préſence. On voyoit écrit ſur ſon viſage en gros caracteres le mauvais ſuccès de ſon voyage, & ſon affliction paroiſſoit ſi grande, qu'on eût dit qu'il avoit perdu la moitié de ſon Royaume. Etant enfin revenu de ſon abattement, il reprit à l'ordinaire le ſoin de ſes affaires; mais toute ingrate qu'étoit Mademoiſelle d'Etrées, il ne pouvoit pas s'empêcher de ſonger à elle. Il ne pouvoit pas s'imaginer qu'une ſi belle perſonne pût pouſſer la cruauté juſqu'au bout, & il ne deſeſpéroit pas de lui faire entendre raiſon. Il n'étoit que queſtion de voir cette Belle, & de la voir ſans courir tant de riſque. Il fit donc ſavoir à ſon Pere, qui étoit Gouverneur de l'Iſle de France, qu'il lui deſtinoit une place dans ſon Conſeil, & lui ordonna d'en venir prendre poſſeſſion; & pour cet effet de ſe rendre à Mantes avec toute ſa famille.

La ſuite fit voir que le Roi avoit bien jugé, & qu'il n'y a gueres de Belles à l'épreuve d'un Prince amoureux. En effet, l'élévation de Monſieur d'Etrées, & les bienfaits qu'il recevoit tous les jours du Roi, rendirent Mademoiſelle d'Etrées plus humaine, & l'obligerent à mieux traiter un Prince ſi

libéral. Malheureuſement il n'avoit gueres le tems d'en profiter, & de goûter le plaiſir d'un ſi agréable changement ; car, étant obligé d'être à tout moment à cheval, ou pour exécuter quelque deſſein contre les ennemis, ou pour s'oppoſer aux leurs, cette cruelle néceſſité l'arrachoit d'auprès de cette Belle.

Mademoiſelle d'Etrées qui ne vouloit rien perdre, & qui regardoit la pluralité d'Amans comme la marque d'un grand mérite, & comme un avantage qui met la beauté en réputation, fit toujours l'amour avec Bellegarde pendant que le Roi fut abſent, & ne laiſſa pas d'écouter le Duc de Longueville, de lui écrire, & d'en recevoir des lettres; mais ce Prince n'eut pas plutôt mis ordre à ſes affaires, qu'il écarta tous ſes Rivaux, & ne voulut partager avec perſonne un cœur dont il ſe croyoit ſeul digne.

Le Duc de Longueville fut le plus réſigné, & n'eut pas trop de repugnance à ſacrifier ſon amour à ſa fortune. Il fit les premiers pas, & pria ſa Maîtreſſe de finir un commerce qui leur pouvoit être également fatal: il la pria de lui rendre ſes lettres, & lui promit de lui rapporter les ſiennes. Mademoiſelle d'Etrées n'eut pas la moindre peine à rompre une intrigue qui dans le fond ne lui étoit pas fort chere, & l'on convint du jour où l'on devoit rendre les lettres de part & d'autre. Elle fut de fort bonne-foi, & rendit tout ce qu'elle avoit ; mais le Duc ne fut pas ſi ſincere, & retint les plus tendres, eſpérant de la mettre par ce moyen dans une eſpéce de dépendance. Elle fut fort indignée de cette ſupercherie, & réſolut de s'en venger. Elle n'y réuſſit que trop bien, & lui rendit de ſi mauvais offices auprès du Roi, que le Duc qui alloit ; tous les jours de dignité en dignité, s'engagea dans une ligue criminelle, & fut tué d'un coup de mouſquet, en faiſant ſon entrée à Dourlens, par un ſoldat de la

la garniſon, qui fit une décharge pour lui faire honneur. On parla de cette mort avec l'incertitude & la variété dont on parle d'ordinaire de la mort des perſonnes diſtinguées. Quelques-uns dirent que c'étoit un effet de la vengeance de Mademoiſelle d'Etrées, & paſſerent même juſqu'à avancer qu'elle avoit fait faire le coup; & à dire vrai, il y avoit bien de l'apparence.

Quoique le Roi fût fort ménager, ou qu'il eût, pour mieux dire, le péché originel de la Maiſon de Bourbon, je veux dire l'avarice, ce n'étoit pas avec ſes Maîtreſſes; car il n'avoit rien de réſervé pour elles. Il lui étoit important que le Marquis de Cœuvres demeurât à la Cour; auſſi n'épargnoit-il rien pour l'y retenir. Le bon-homme qui ſavoit que ſa Femme lui avoit fourni une pépiniere de filles mal ſages, comme il s'en étoit expliqué en ſecret à un de ſes amis, & n'aiant pas grand ſujet de croire que Mademoiſelle d'Etrées fût la ſeule Lucrece de ſa Maiſon, regardoit les bienfaits qu'il recevoit du Roi, comme un prélude de l'illuſtre naufrage que ſa Fille alloit faire. La Marquiſe ſa Femme n'avoit pas déja trop bonne réputation, ou plutôt elle en avoit une fort mauvaiſe. Elle s'étoit refugiée en Auvergne, ſuivie du Marquis d'Allegre, avec lequel elle vivoit dans un concubinage public, ſans ſe mettre en peine du ſcandale qu'elle cauſoit. Le bon-homme qui avoit de l'honneur, ne vouloit pas qu'on l'accuſât d'avoir été la cauſe du déréglement de Mademoiſelle d'Etrées; & pour ſe diſpenſer du ſoin de veiller ſur ſa conduite, il réſolut de la marier. Il jetta les yeux ſur Nicolas Dumerſal, Seigneur de Liancourt, Gentilhomme illuſtre par ſa naiſſance & par ſes grands biens; mais aureſte, auſſi mal fait de corps que d'eſprit.

Mademoiſelle d'Etrées connoiſſoit le perſonnage, & eût pu faire, au beſoin, le catalogue de ſes infirmitez: cependant elle ne laiſſa pas de conſentir

au mariage, dans l'eſpérance de ſe mettre à couvert par-là des ſoins trop importuns de ſon Pere. D'ailleurs, elle avoit fait promettre au Roi, qu'il ne laiſſeroit pas conſommer le mariage. Elle fit valoir ſa fidélité auprès de ce Prince, lui proteſta qu'elle ne lui ſeroit infidéle qu'à l'extrémité, & le fit jurer de venir à ſon ſecours le jour de ſes nôces, & de la mettre en lieu où elle ne verroit ſon Mari que quand il lui plairoit. Le Roi qui n'oublioit jamais les affaires de l'amour, ſe ſouvint bien de ſon engagement; mais il lui fut impoſſible de ſe trouver au rendez-vous. La nouvelle Mariée cependant voyoit arriver l'heure fatale où elle devoit être livrée au monſtre qu'on lui avoit choiſi pour Epoux; & ne voyant point paroître ſon Amant pour la délivrer d'un péril qu'elle craignoit autant que la mort, elle peſta dans l'ame contre ſa négligence, réſolut de s'en venger, & ranima toute ſa vigueur pour ſoutenir courageuſement toutes les attaques qu'on pourroit lui donner. Elle vit bien qu'elle ne devoit chercher de ſecours que dans ſa réſolution; auſſi fut-elle ſi ferme qu'elle vint à bout de tous les empreſſemens de ſon Mari, qui ne put jamais l'obliger à ſe coucher, quelques prieres qu'il lui en fît. Le lendemain, il l'emmena chez lui, eſpérant qu'il en viendroit mieux à bout dans un lieu où il ſeroit le maître: mais cette précaution ne lui réuſſit point; car elle ſe fit accompagner par tout ce qu'elle avoit de parens à la nôce, & ne voulut pas les laiſſer partir, que ſon Amant ne fût venu à ſon ſecours.

Le Roi qui comptoit les momens, & qui peſtoit peut-être de ſon côté contre les ſoins auxquels ſa Couronne l'engageoit, arrive enfin à la Ville prochaine, mande à Liancourt de le venir trouver; & ce Mari commode fut aſſez bon pour amener ſa Femme avec lui, eſpérant tirer quelque avantage pour ſa fortune de l'amour que le Roi avoit pour elle. Il ne fut pas plutôt arrivé, que le Roi partit pour aller

ler aſſiéger Chartres. Je ne ſais dequoi devint Monſieur de Liancourt; mais pour Madame, elle ſuivit le Roi, & ſe fit accompagner par ſa Sœur & par une de ſes couſines. Le ſiége fut long, & le Roi eut le tems de faire venir au camp Elizabeth de Babou, Femme de François d'Eſcoubleau Marquis de Sourdis, Tante de Gabrielle d'Etrées, pour lui ſervir de Gouvernante. Cette femme, ruſée & habile en tout ce qui s'appelloit galanterie, donna de ſi bonnes leçons à ſa Niéce, qu'elle ſe rendit entierement Maîtreſſe de l'eſprit du Roi par ſes complaiſances, & obtint pour le Marquis de Sourdis le Gouvernement de Chartres, après que la place eut été priſe; Gouvernement qu'il avoit eu autrefois, & dont il avoit été dépouillé par la Ligue.

Le Roi, avant ſon commerce galant avec Mademoiſelle d'Etrées, avoit fait propoſer à la Reine Marguerite ſa Femme, de conſentir à la diſſolution de leur mariage, moyennant certaines conditions, & cette Princeſſe ne s'en éloignoit pas. Mais il fut le premier à faire naître des obſtacles pour retarder la concluſion du traité, parce qu'il aimoit paſſionnément Mademoiſelle d'Etrées, & qu'il craignoit qu'étant libre, ſes Sujets ne le preſſaſſent de ſe remarier. Il l'auroit bien voulu, pourvû que c'eût été avec ſa Maîtreſſe; mais la choſe ne ſe pouvoit, parce qu'elle avoit déja un Mari. D'ailleurs il avoit peur de la chagriner, s'il lui en faiſoit la propoſition; de-ſorte qu'ils ne ſe parloient que d'amour ſans nôces.

Cependant, comme le Roi ſouhaitoit extrêmement d'avoir un Fils qui lui ſuccédât, il eut deſſein de marier Madame Catherine de Navarre. Cette Princeſſe étoit âgée de quarante ans, plus agréable que belle, un peu boiteuſe, & aſſez ſpirituelle. Elle aimoit les Belles-Lettres, & ſavoit beaucoup pour une femme. Le Comte de Soiſſons en avoit été autrefois amoureux, & le Roi avoit eu quelque

penſée de la lui donner. On dit même qu'il en avoit fait faire la propoſition, & que ce fut pour cela que le Comte quitta le parti de la Ligue, & ſe rendit auprès du Roi. Mais le Roi aiant eu avis que le Comte de Soiſſons agiſſoit de concert avec ſes ennemis, que ſon deſſein étoit d'épouſer ſa Sœur, & puis de rentrer dans les intérêts de la Ligue, ce mariage fut retardé; de-ſorte que le Roi trouvant vraiſemblables les avis qu'il avoit reçus, & le Comte ne pouvant ſouffrir des longueurs qui le deſoloient, ils ſe quitterent enfin fort mal ſatisfaits l'un de l'autre.

La Comteſſe de Guiche, fâchée de ce que le Roi non ſeulement ne l'aimoit plus, mais même ſe faiſoit une eſpéce de honte de l'avoir aimée, parce qu'elle étoit fort laide, ne manqua pas de profiter de l'occaſion pour ſe venger d'un outrage que le beau ſexe ne pardonne jamais, & fit en-ſorte que ces Amans ſe virent, ſe firent de nouvelles proteſtations d'amour, & s'entredonnerent des promeſſes de mariage, réſolus de ſe marier auſſitôt que l'occaſion s'en préſenteroit, ſans ſe mettre en peine du conſentement du Roi. Le ſiége de Rouen s'étant fait quelque tems après, ils crurent que la conjoncture étoit favorable pour l'exécution de leurs deſſeins. Il y eut des relais diſpoſez de diſtance en diſtance; & le Comte, ſous prétexte de faire un voyage à Nogent, ſe rendit en Bearn avec toute la diligence poſſible. Mais ils ne furent, ni aſſez fins, ni aſſez ſecrets. Le Roi fut averti de toutes leurs démarches, & quelque diligence que fit le Comte, l'Officier du Roi fut plutôt arrivé que lui; de-ſorte qu'il trouva des oppoſitions par-tout, & fut contraint de s'en retourner ſans rien faire. Le Comte qui étoit un Jeune-homme tout plein de cœur, ne pouvoit ſouffrir l'affront qu'on lui avoit fait; auſſi chercha-t-il les moyens de s'en venger, & penſa replonger le Roi & le Royaume dans les premiers malheurs.

Le

Le Roi, pour ne courir pas le même riſque, fit venir la Princeſſe à la Cour, & l'alla recevoir ſur les bords de la Loire, où il lui préſenta le Duc de Montpenſier, qu'il lui deſtinoit pour Epoux. Elle le reçut fort mal, ſoit qu'elle ne le trouvât pas à ſon gré, ſoit qu'aiant deja donné ſon cœur au Comte de Soiſſons, elle n'eût rien à donner au Duc de Montpenſier. Cependant elle arriva à Dieppe, & y trouva Madame Gabrielle; car c'eſt ainſi qu'on appelloit Mademoiſelle d'Etrées depuis ſon mariage. Elle la trouva belle, & digne en un mot de l'amour de ſon Frere; ce qui ne fit qu'augmenter l'envie qu'elle avoit déja contre elle. Madame Gabrielle eut beſoin de tout ſon courage, pour ſoutenir la hauteur avec laquelle Madame la traita; mais enfin ſa conſtance étant à bout, elle pria le Roi de les ſéparer, après lui en avoir fait ſes plaintes. Le Roi qui vouloit contenter ſa Maîtreſſe, ſans deſobliger ſa Sœur, laiſſa celle-ci à Dieppe, & mena l'autre à tous les voyages qu'il étoit obligé de faire.

Madame Gabrielle qui ne quittoit preſque plus le Roi, profita ſi bien des conſeils de la Marquiſe de Sourdis ſa Tante, qui fut depuis Maîtreſſe du Chancelier de Chiverny, qu'elle prit une grande connoiſſance des affaires, & fit voir tant de pénétration & de jugement dans les matières même les plus délicates & les plus importantes, qu'elle ſe procura par ce moyen l'entrée du Conſeil. Le Chancelier ne contribua pas peu à lui procurer cet avantage. Il s'en étoit rendu amoureux, & n'avoit pu s'empêcher de le lui faire connoître; tant il eſt vrai qu'il n'y a rien de plus puiſſant que l'exemple du Souverain. Le Roi qui eût voulu que tout le monde eût été amoureux comme lui, n'étoit pas fâché, à ſon intérêt près, qu'un homme de cette gravité fût atteint du même mal. Auſſi n'en avoit-il aucune inquiétude; parce qu'il comptoit que le Chancelier devoit ſe faire aſſez de juſtice, pour ſentir que ſes

charmes n'étoient pas assez grands, pour engager Madame Gabrielle à trouver bon qu'il l'entretînt de son glorieux martyre. Il le sentit en effet si bien, qu'il borna tous ses soins à se rendre nécessaire, & à lui procurer les moyens de satisfaire son ambition.

Mais, comme il n'y a point de bonheur durable, & que les plaisirs les plus doux sont détrempez de quelques peines, la joye de Madame Gabrielle fut interrompue par la nouvelle qu'elle reçut de la mort de sa Mere, massacrée par le Peuple d'Issoire en Auvergne, qui s'étoit mutiné contre le Marquis d'Allegre son Galant. Cette femme, comme on a déja dit, vivoit d'une maniere fort scandaleuse; aussi mourut-elle comme elle avoit vécu. On trouva même après sa mort des marques de ses débauches que la pudeur empêche de particulariser.

Madame Gabrielle étoit trop habile à goûter les plaisirs, pour ne pas savoir modérer le chagrin qu'elle eut de la mort de sa Mere: aussi s'en consola-t-elle avec le Duc de Bellegarde, qu'elle aimoit toujours, & avec lequel elle entretenoit un commerce secret, sans que le Roi pût la convaincre d'infidélité. Ce n'est pas qu'il ne la soupçonnât; mais elle lui faisoit tant de caresses, & tant de protestations de fidélité, qu'elle dissipoit tous ses soupçons. Il ne s'en fallut cependant de rien, que ses précautions ne fussent inutiles. Le hazard pensa la découvrir; mais l'amour la tira d'affaire. Le Roi écrivit à Madame Gabrielle de le venir trouver. Elle obéït, comme vous pouvez croire. Un dessein qu'il avoit en tête, & qu'il vouloit exécuter, l'obligea à partir de grand matin. Il laissa Madame Gabrielle au lit, sous prétexte qu'elle se trouvoit incommodée. Bellegarde cependant fit courir le bruit, qu'il s'en retournoit à Mantes. Mais ce n'étoit que pour mieux jouer son rôle. Le Roi ne fut pas plutôt parti, que la Rousse, confidente de Madame Gabriel-

brielle, & dont le Duc de Sully fait un ſi vilain portrait, introduiſit Bellegarde dans un cabinet dont elle ſeule avoit la clef, d'où elle le fit ſortir auſſi-tôt que ſa Maîtreſſe ſe fut défaite de certains fâcheux qui étoient alors dans ſa chambre.

A peine avoient-ils commencé à ſe prodiguer les plus tendres careſſes, & à ſe mettre en état de goûter ce que l'amour a de plus doux, que le Roi aiant trouvé des obſtacles à l'exécution de ſon deſſein, revint, & les jetta par ſon retour dans un grand embaras. Au premier avis qu'on eut d'un contretems ſi peu attendu, la fidéle Rouſſe qui ne manquoit jamais au beſoin à ſa bonne Maîtreſſe, remit le Duc dans ſon cabinet, ſitué de maniere que la porte donnoit ſur la ruelle, & les fenêtres ſur le jardin. Le Roi ne fut pas plutôt entré qu'il demanda des confitures; & comme il ſavoit que la Rouſſe les tenoit enfermées dans ce cabinet, il en demanda la clef. Cette habile confidente qui s'étoit miſe en ſentinelle, ou pour voir dequoi le Duc deviendroit, ou pour lui donner le tems par ſon abſence de ſonger aux moyens de ſe ſauver, ſervit d'excuſe à Madame Gabrielle, qui peſtoit contre cette fille, qu'elle diſoit avoir étourdiment emporté la clef de ce cabinet. Le Roi dont l'imagination étoit déja frappée, crut que tout cela étoit de commande, & ſe mit en devoir d'enfoncer la porte, quelques prieres que put lui faire Madame Gabrielle, qui le ſupplioit d'épargner ſa tête, qui ſouffroit beaucoup d'un ſi grand bruit. Bellegarde voyant qu'il étoit perdu s'il ne riſquoit le tout pour le tout, ouvre la fenêtre, & ſaute dans le jardin. Quoique la cabriole fût un peu extraordinaire, il eut le bonheur de ne ſe faire aucun mal. Si l'humidité du terrain le ſauva, ou ſi ce fut ſon agilité naturelle, c'eſt ce qu'il n'importe gueres de ſavoir. Il ſuffit de dire que l'amour eut ſoin de ſa conſervation, & qu'il ſe retira ſain & ſauf. La Rouſſe qui étoit

en faction, n'eut pas plutôt vû faire le faut, qu'elle revint toute échaufée, & s'excuſa, en diſant qu'elle n'avoit pas cru que ſa préſence fût néceſſaire. Elle ouvre enfin le cabinet, & donne au Roi les confitures qu'il demandoit.

Ce Prince ſurpris au dernier point de n'y trouver perſonne, ſe défioit de ſes propres yeux, & croyoit que Bellegarde avoit comme les gens d'Enée le ſecret de ſe rendre inviſible. Madame Gabrielle qui n'avoit encore rien dit, devint plus hardie lorſqu'elle vit ſon étonnement, & lui fit mille injurieux reproches. Je vois bien, Sire, dit-elle en ſoupirant profondément, que votre amour commence à ſe laſſer. Epargnez-vous la peine de me faire une querelle qui vous donne occaſion de me quitter. Je ſuis réſolue de vous prévenir, & de me retirer auprès de mon Epoux. La confiance doit être réciproque en amour; & puiſque vous ne m'aimez pas aſſez pour être aſſuré de ma fidélité, je dois au moins être aſſez généreuſe pour mettre votre eſprit en repos par une prompte retraite.

Que vous me faites d'injuſtice, ma chere enfant! répondit alors le Roi. Ne ſavez-vous pas qu'un peu de jalouſie eſt la marque aſſurée de l'amour le plus épuré & le plus violent? Si je vous eſtimois & vous aimois moins, je n'aurois pas tant de peur de vous perdre. Mais, enfin, puiſque mon procédé vous offenſe, je vous promets de n'être plus jaloux. Je mérite toute votre colere, ma chere enfant; mais enfin je ne ſuis pas indigne de grace, puiſque je reconnois ma faute à vos pieds.

On eſt bien foible quand on aime, repartit Madame Gabrielle. Hé! faut-il que les mouvemens de mon cœur vous ſoient ſi favorables? Vous méritez tout mon reſſentiment, & je n'en ſaurois avoir. Tout mon dépit ſe diſſipe à la moindre apparence d'une converſation de cœur. Mais, au moins, ſouvenez-vous de votre promeſſe, lui dit-elle en lui jettant

jettant de ces regards pleins de langueur & d'éloquence, qui disent si bien ce que la bouche ne sauroit exprimer. Ce Prince eut effectivement tant de peur qu'elle exécutât la menace qu'elle lui avoit faite, qu'il fut long-tems sans oser lui marquer le moindre soupçon.

La Cour étoit dans cette disposition, lorsque la Duchesse de Guise qui étoit demeurée à Paris avec les Chefs de la Ligue, fit demander un passeport pour aller passer quelque tems à une de ses Terres. Ce passeport lui fut non seulement accordé de la meilleure grace du monde, mais elle fut encore priée de passer par la Ville où le Roi étoit. Mademoiselle de Guise fut fort aise de ce voyage, moins pour contenter sa curiosité, défaut assez ordinaire au beau sexe, que pour satisfaire deux passions aussi opposées que le sont l'amour & la haine; car elle aimoit Bellegarde, & haïssoit Madame Gabrielle, dont elle savoit qu'il étoit aimé. Desorte qu'elle ne vouloit voir l'un, qu'afin de le rengager, & l'autre, pour chercher les moyens de s'en venger.

Pendant que Paris fut assiégé, il y eut souvent des tréves, durant lesquelles tous les Braves se rendoient sur le bord du fossé pour entrer en conversation avec les Dames, qui pour cet effet se transportoient sur le rempart. Anne d'Anglure Seigneur de Givry, qui avoit été élevé, pour ainsi dire, avec Mademoiselle de Guise, l'aimoit passionnément, & prenoit soin de le lui faire connoître par ses déférences continuelles. Elle ne répondit pas à son amour, parce qu'elle visoit plus haut, comme nous dirons tout-à-l'heure. Elle lui avoit pourtant donné quelques espérances, & même on dit qu'elle lui avoit promis de l'épouser. Givry, le Cavalier le mieux fait & le plus accompli qui fût à la Cour, soit pour sa bravoure, soit pour les connoissances qu'il avoit des Belles-Lettres, soit pour l'esprit & pour

la galanterie, fut ſi touché de ſon infidélité, qu'il s'abandonna bien-tôt après à ſon deſeſpoir, & chercha par-tout une mort glorieuſe qui finît tout enſemble, & ſa vie, & ſes peines. Le ſiége de Laon lui fit trouver ce qu'il cherchoit; auſſi ſe jetta-t-il ſi ſouvent dans le péril, qu'il y demeura comme il le ſouhaitoit.

L'indifférence que Mademoiſelle de Guiſe avoit pour Givry, venoit des prétentions qu'elle avoit ſur le cœur du Roi, qui avoit demandé ſon portrait, & qui témoignoit être diſpoſé à l'épouſer, en cas que ce mariage pût obliger les Chefs de la Ligue à rentrer ſous ſon obéïſſance. Une ſi magnifique eſpérance rempliſſoit d'orgueil une ame qui n'en étoit pas déja mal pourvûe, & lui faiſoit mépriſer tout ce qui n'approchoit pas du Trône; mais elle ne fut pas long-tems ſans rabattre de cette fierté. Un des amis de Bellegarde, l'aiant un jour ſollicité de ſe trouver au lieu marqué pour la converſation avec les Dames, il y fut enfin entraîné par une eſpéce de violence. Il y vit Mademoiſelle de Guiſe, & la trouva ſi charmante, que ſes yeux & ſon cœur furent également ſatisfaits. Cette Princeſſe qui n'étoit pas novice en l'art de galantiſer, ſe fit une joye maligne du fracas qu'elle s'apperçut que ſes attraits avoient fait dans le cœur de ce Cavalier; & comme nous expliquons toujours à notre avantage ce qui flate notre vanité, elle s'en retourna avec la ſecrette joye d'avoir fait une conquête. Elle eut depuis occaſion de le voir, & après l'avoir bien examiné, elle le trouva fort à ſon gré, & fort digne d'être aimé: ſi-bien qu'elle croyoit qu'il ne lui ſeroit pas difficile de ſe conſoler des grandeurs qu'on lui avoit fait eſpérer, pourvû qu'elle paſſât le reſte de ſa vie avec un homme pour qui elle ſentoit déja quelque choſe de ſi tendre.

On avoit répandu dans le public que Bellegarde avoit eu part à la mort du Duc de Guiſe, qui fut tué

tué aux Etats de Blois quelques années après la Saint-Barthelemi. Madame de Guiſe, à laquelle ces rapports avoient été faits, ſe fit montrer Bellegarde comme un homme qu'elle devoit haïr, & fit tout ce qu'elle put pour cela; mais il lui fut impoſſible d'obliger ſon cœur à ſuivre les mouvemens de ſon eſprit. L'amour & le devoir ſe trouverent alors aux priſes; mais le devoir ne fut pas le plus fort. Elle eut beau ranimer ſon reſſentiment, & rappeller la mémoire de ſon Epoux, le vivant l'emporta ſur le mort; & elle ſentit avec une eſpéce de confuſion, qu'elle avoit pour le vivant des ſentimens bien oppoſez. Ainſi la Mere & la Fille ne purent s'empêcher d'aimer une perſonne que mille raiſons de bienſéance devoient leur rendre odieuſe. Mademoiſelle de Guiſe qui avoit démêlé les ſentimens de ſa Mere, fut bien-tôt convaincue qu'elle auroit à diſputer avec elle le cœur de Bellegarde; ce qui lui fit prendre la réſolution de combattre ſa paſſion naiſſante, ou du moins de la diſſimuler. Si Mademoiſelle de Guiſe avoit des raiſons pour ſe ménager, Bellegarde n'en avoit pas moins. Il étoit trop ſage, pour quitter le certain pour l'incertain. Il réſolut donc de ſon côté d'étouffer les ſentimens de tendreſſe qu'il ſentoit pour Mademoiſelle de Guiſe, ou d'en faire au moins un grand myſtere, de peur que Madame Gabrielle qui l'avoit élevé, & qui le ſoutenoit, n'employât tout ſon crédit pour le ruiner, ſi ſon infidélité venoit à ſa connoiſſance.

Il étoit bien informé que cette Princeſſe n'ignoroit pas les bruits qui avoient couru à ſon deſavantage au ſujet du meurtre de Blois; & ne pouvant ſouffrir qu'elle le regardât comme complice de la mort de ſon Pere, quoiqu'il ne ſongeât plus à s'en faire aimer, il fit agir ſes amis, & les pria de dire de ſa part à Madame & à Mademoiſelle de Guiſe, qu'il étoit tout-à-fait innocent de la mort du Duc. Com-

me on croit aiſément ce qu'on ſouhaite, ſes excuſes furent ſi favorablement reçues, que la Ducheſſe ne ſe contenta pas de dire à ceux qui en parlerent, qu'elle n'avoit jamais cru ces calomnies, mais même défendit à ſa Fille d'accuſer Bellegarde à l'avenir de la mort de ſon Pere. La Fille étoit pour le moins auſſi facile à perſuader que la Mere; jugez par-là de la peine qu'elle eut d'obéïr à un ordre ſi doux. En un mot, elles apprirent toutes deux par expérience, qu'il n'y a point de crime, quelque grand qu'il ſoit, que l'amour ne puiſſe expier.

Bellegarde ne ſe trouva pas peu embaraſſé des honnêtetez de la Ducheſſe. Il ne ſavoit quel parti prendre, & étoit également combattu d'eſpérance & de crainte. Lorſqu'il ſe repréſentoit de quelle maniere Mademoiſelle de Guiſe avoit répondu à ſes regards paſſionnez, par d'autres qui ne l'étoient pas moins, il concluoit qu'il pourroit s'en faire aimer: d'un autre côté, lorſqu'il conſidéroit que ce ſeroit la derniere des ingratitudes de manquer de fidélité à une perſonne qui lui ſacrifioit un grand Roi, il ne ſavoit à quoi ſe réſoudre. La raiſon, l'ambition & la gloire, lui faiſoient condamner ſon inconſtance. Cependant, après tout, il ne pouvoit conſentir à éteindre une paſſion qui lui donnoit de ſi belles eſpérances; & après avoir bien conſulté, il ne voulut rompre, ni avec l'une, ni avec l'autre, réſolu de les ſervir toutes deux. Sur ce pied-là, il devoit chercher les moyens de plaire à la Ducheſſe de Guiſe, & en habile homme il falloit profiter de la bonne volonté que la Fille avoit pour lui. Il réuſſit également bien pour l'une & pour l'autre. Il leur envoyoit ſouvent des lettres ou des meſſages, & n'en recevoit que des réponſes agréables.

Le Duc de Guiſe s'étant alors ſauvé du Château de Tours, où il avoit demeuré priſonnier depuis la mort de ſon Frere, Bellegarde qui le connoiſſoit très-

très-particulierement, l'envoya complimenter par un Trompette qu'il chargea de deux lettres pour les Princeſſes. Le Trompette qui n'étoit pas mal habile, joua parfaitement bien ſon rôle, & trouva moyen de donner à Mademoiſelle de Guiſe la lettre qu'il avoit pour elle, ſans que perſonne s'en apperçût. Elle étoit ſi obſervée, qu'elle ne put lui parler. Elle ſe contenta de lui faire connoître par des ſignes obligeans, qu'elle la recevoit avec plaiſir. Quelle joye pour Bellegarde d'apprendre par le retour de ſon homme une ſi agréable nouvelle!

Voilà l'état où étoient ces trois perſonnes, lorſque Madame de Guiſe envoya demander au Roi le paſſeport dont on a parlé. Bellegarde apprenant que la Ducheſſe étoit partie pour Mantes, conſeilla au Roi d'envoyer au-devant d'elle, & en obtint la commiſſion. Il ſeroit difficile de dire ce qui ſe paſſa dans cette entrevûë: ils ſe parlerent en particulier; & comme tout le monde a été ſecret, perſonne n'en a rien ſû. Il y a pourtant apparence que la Ducheſſe ne manqua pas l'occaſion d'expliquer à Bellegarde ce qu'elle penſoit pour lui, & que Mademoiſelle de Guiſe rendit avec uſure les regards tendres & paſſionnez que ce Duc jettoit de ſon côté. La Ducheſſe ne pouvoit ſe laſſer de louer la beauté de Madame Gabrielle; & plus elle la voyoit, plus elle la trouvoit aimable. Mademoiſelle de Guiſe ne fit pas la-même choſe; car, quoiqu'elle fût convaincue qu'on ne lui donnoit rien de trop, elle ne pouvoit ſe réſoudre de louer des charmes qui lui enlevoient un cœur ſur lequel elle avoit fait de grands deſſeins. Madame Gabrielle de ſon côté faiſoit un fort bon uſage de ſes yeux; car les portant, tantôt ſur Bellegarde, tantôt ſur Mademoiſelle de Guiſe, elle avoit peine à moderer le ſecret dépit qu'elle avoit de trouver cette Princeſſe ſi charmante. En un mot, toutes deux Rivales, & toutes deux honnêtes, elles eurent beſoin de

de toute leur ſageſſe pour ſe contenir dans les bornes de la civilité réciproque qu'elles ſe devoient. Mademoiſelle de Guiſe ne put la ſoutenir juſqu'au bout. S'étant trouvée au cercle ſur le ſoir, elle dit à Bellegarde qu'elle apperçut derriere ſa chaiſe, après avoir examiné quelque tems Madame Gabrielle, qu'elle n'étoit pas ſi belle qu'on l'avoit publié. Ce Duc n'oſa répondre, de peur d'être entendu de Madame Gabrielle, qui n'étoit pas éloignée.

Le Roi qui ſe connoiſſoit en amour, & qui ſavoit que la Ducheſſe de Guiſe aimoit Bellegarde, conclut ſans balancer, qu'il ne faiſoit ſemblant d'avoir de la complaiſance pour la Mere, que pour lui dérober la paſſion qu'il avoit pour la Fille. Ce jugement du Roi produiſit deux bons effets pour Bellegarde; car il le guérit de ſa jalouſie pour Madame Gabrielle, qu'il aima plus que jamais, & le fit renoncer au deſſein qu'il avoit eu pour Mademoiſelle de Guiſe. Bellegarde avoit beſoin de l'un & de l'autre pour pouvoir continuer ſurement ſon intrigue avec ſes deux Maîtreſſes. Le bonheur de ce Cavalier eût été complet, s'il avoit pu diſſiper auſſi aiſément les ſoupçons jaloux de Madame Gabrielle, que ceux du Roi; mais elle étoit trop habile pour prendre le change, & pour ne pas examiner de près toutes les actions de ſon Amant. Auſſi le fit-elle avec tant d'exactitude, qu'elle ne fut pas long-tems à s'appercevoir des ſoins qu'il rendoit à Mademoiſelle de Guiſe. Elle étoit fort-aiſe que le Roi donnât dans le panneau; mais elle avoit tant de dépit de l'attachement de Bellegarde, qu'elle ne pouvoit goûter le plaiſir que lui auroit donné la crédulité de Sa Majeſté, ſi ſon eſprit eût été plus tranquille.

Si Madame Gabrielle étoit fine & pénétrante, Mademoiſelle de Guiſe ne le fut pas moins. Elle s'apperçut des inquiétudes de ſa Rivale; & ſoit qu'elle

fût

fût bien-aiſe de poſſéder ſeule Bellegarde, ou qu'elle fût aſſez vaine pour n'être pas fâchée qu'on ſentît que ſes charmes étoient à craindre, elle n'eut plus aucun ménagement, & même elle affecta aux yeux de Madame Gabrielle de donner à Bellegarde toutes les marques d'amour qui pouvoient porter ſa jalouſie au ſouverain degré. Elle ſe faiſoit un ſenſible plaiſir, ne pouvant rien gagner ſur le Roi, de triompher au moins de celle qui lui avoit enlevé une ſi belle conquête; & elle croyoit ne lui faire aucune injuſtice d'uſer de repréſaille, & de lui ôter Bellegarde, puiſqu'elle lui avoit ôté le Roi.

La Ducheſſe de Guiſe ne demeura qu'un jour à la Cour, & partit auſſi-tôt qu'elle eut obtenu la neutralité qu'elle demandoit pour la maiſon où elle ſe propoſoit de paſſer l'été; & comme les Dames ſe traitent ſans quartier lorſqu'il s'agit de leurs charmes, Madame Gabrielle ne put pardonner à Mademoiſelle de Guiſe l'attentat qu'elle avoit fait ſur le cœur de ſon Amant, & eut une indiſpoſition de commande qui lui ſervit d'excuſe de ne voir au départ, ni la Mere, ni la Fille. La plupart des Grands de la Cour les accompagnerent fort loin; je vous donne à penſer ſi Bellegarde fut du nombre. Il ne fut pas plutôt de retour, qu'il alla voir Madame Gabrielle, & lui rendre compte de ce qui s'étoit paſſé : elle le reçut avec tant de froideur, qu'il en eut beaucoup d'inquiétude. Ne voyoit-il plus la Princeſſe, Madame Gabrielle s'emparoit encore de ſon cœur, & il craignoit ſi fort de la perdre pour l'intérêt de ſa fortune, qu'il maudit cent fois ſon imprudence & ſa légereté. Si Bellegarde étoit dans l'agitation, la Ducheſſe de Guiſe n'y étoit pas moins. Elle ne pouvoit vivre ſans ce Cavalier; cependant il lui étoit difficile de le voir à l'aiſe tant que la guerre dureroit. Elle réſolut donc de lever cet obſtacle, & porta le Duc de Guiſe ſon Fils à traiter avec le Roi, auquel elle en donna avis par un courrier qu'elle

qu'elle lui dépêcha. C'eſt ainſi que les Dames étoient le Termométre des grandes affaires, qui ne hauſſoient ou ne baiſſoient qu'à proportion que l'amour les pouſſoit. Le Roi ravi de faire rentrer ſes Sujets dans le devoir par la douceur, & ſur-tout ce jeune Prince qu'il eſtimoit, & qui avoit beaucoup de crédit dans le parti de la Ligue, accepta la propoſition; & Bellegarde eut ordre d'aller négocier avec la Ducheſſe. Madame Gabrielle ne fut point du tout contente du choix que Sa Majeſté avoit fait. Elle fit tout ce qu'elle put pour faire nommer un autre Miniſtre, & diſoit pour raiſon, que Bellegarde étoit jeune & ſans expérience; que cet emploi ne lui convenoit point, qu'il y réuſſiroit mal, & que ſa perſonne ne ſeroit pas ſi agréable au Fils qu'à la Mere. Bellegarde qui ne ſouhaitoit rien tant que de revoir Mademoiſelle de Guiſe, employa tous ſes amis pour ſe maintenir. Le Duc de Nevers même qui occupoit alors la premiere place dans le Conſeil, en parla au Roi, & applaudit le choix qu'il avoit fait. Il ne falloit pas être fort éloquent pour perſuader Sa Majeſté en faveur de Bellegarde. Elle avoit ſenti que Madame Gabrielle n'agiſſoit que par un motif de jalouſie; & c'étoit cela même qui faiſoit que les raiſons de ſa Maîtreſſe n'étoient pas de ſon goût.

Le Duc de Bellegarde partit enfin, & ſa négociation n'eut pas tout le ſuccès qu'il s'en étoit promis. La réduction de Paris, qui affoibliſſoit extrêmement le parti de la Ligue, fut cauſe que le Roi ne put ſe réſoudre à accorder au Duc de Guiſe les conditions qu'il demandoit. Bellegarde ne ſe rebuta pas pour cela; & comme il étoit ſoutenu par le Duc de Nevers qui avoit tout pouvoir, & qui faiſoit tout ce qu'il vouloit, il fit faire au Duc de Guiſe un parti fort avantageux. Tout le monde fut ſurpris qu'une ſi grande affaire ſe terminât en ſi peu de tems & d'une maniere ſi avantageuſe au Duc. Il vint ſaluer le Roi à Mantes; enſuite il rendit ſes devoirs à Madame, qui le trouva fort à ſon gré,

&

& crut qu'il étoit préférable au Comte de Soiſſons.

Bellegarde aiant fait l'accommodement du Duc de Guiſe, Madame Gabrielle voulut ſe faire honneur de celui du Duc du Maine, dont elle eſpéroit ſe ſervir pour le deſſein qu'elle avoit d'épouſer le Roi. Elle tournoit alors toutes ſes penſées de ce côté-là, & ce grand deſſein étoit la maîtreſſe rouë de tous ſes mouvemens. C'étoit dans cette vûë qu'elle avoit travaillé à le convertir; & comme il n'y a point de raiſons que l'éclat d'une Couronne, & les ſollicitations d'une Maîtreſſe qu'on adore, ne faſſent trouver excellentes, elle eut le bonheur d'y réuſſir. Elle fit donc négocier auprès du Duc, qui lui promit d'employer tout ſon crédit pour l'élever ſur le Trône: elle diſpoſa les choſes pour une tréve générale, & s'empara ſi bien de l'eſprit du Préſident Jannin qui négocioit cet accommodement par ordre du Roi, qu'à la recommandation de cette Dame, il paſſa pluſieurs articles qui auroient été fort conteſtez ſans cela.

A propos de la converſion du Roi, il ne ſera pas mal à propos d'inſérer ici la lettre qu'il écrivit quelques jours auparavant à Madame Gabrielle. Elle eſt d'original; auſſi n'y changera-t-on rien.

Mon Cœur, j'arrivai hier au ſoir de bonne heure, & fus importuné de Dieu-Gard juſqu'à mon coucher. Nous croyons la tréve, & qu'elle doit ſe conclure aujourd'hui. Pour moi je ſuis à l'endroit des Ligueux de Saint Thomas. J'ai commencé ce matin à parler aux Evêques. Outre ceux que je vous envoyai hier pour eſcorte, je vous en envoye cinquante aujourd'hui, qui valent autant de Cuiraſſiers. L'eſpérance que j'ai de vous voir demain, retient ma plume de vous faire plus long diſcours. Ce ſera Dimanche que je ferai le ſaut périlleux. A l'heure que je vous écris, j'ai cent Importuns ſur les bras, qui me font haïr Saint-Denys, autant que vous haïſſez Mantes. Bon-jour, mon

mon Cœur : venez demain de bonne heure ; car il me ſemble déja qu'il y a un an que je ne vous ai vûe. Je baiſe un million de fois les belles mains de mon Ange, & la bouche de ma chere Maîtreſſe. Ce 23. de Juillet.

Reprenons le fil de notre Hiſtoire, & diſons que le Roi partit de Mantes pour aller faire le ſiége de Laon. Quelques jours après ſon départ, Madame Gabrielle accoucha de Céſar, qui porta le titre de Monſieur, & qui fut fait depuis Duc de Vendôme. Le Roi en eut une joye extrême, & fit ſa chere Maîtreſſe Marquiſe de Beaufort. Quoiqu'il lui fût impoſſible de l'aimer plus qu'il faiſoit, il en fit néanmoins beaucoup plus de cas, & eut pour elle plus de reſpect qu'auparavant, voulant auſſi que les autres l'imitaſſent en cela.

La Marquiſe de Beaufort, car c'eſt ainſi que nous l'appellerons à l'avenir, ſoutenue de quelques Grands de la Cour, avoit fait déclarer la guerre aux Eſpagnols, eſpérant de conquerir la Franche-Comté pour ſon Fils. Cette entrepriſe fut malheureuſe en tout. Les intelligences ſur leſquelles on avoit compté, n'aboutirent à rien ; & le Roi de retour à Paris, penſa être tué dans la chambre de Madame de Beaufort par un Etudiant des Jéſuites, qui lui donna un coup de couteau à la lévre inférieure ; mais heureuſement il en fut quitte pour une dent. Cet attentat fut ſuivi du fameux Arrêt du Parlement de Paris contre les Jéſuites, *qui furent bannis du Royaume comme perturbateurs du repos public, & corrupteurs de la jeuneſſe.*

La Marquiſe de Beaufort, que l'attentat de Jean Chaſtel avoit fort alarmée, & qui craignoit que quelque deſeſpéré ne renverſât d'un ſeul coup toutes ſes eſpérances, travailloit avec application à diſpoſer le Roi au mariage qu'il ſouhaitoit de tout ſon cœur. Il y avoit deux grands obſtacles à ſurmon-

monter. Il falloit faire rompre le mariage du Roi, & même le ſien. Le premier lui paroiſſoit difficile, & ce fut auſſi par-là qu'elle commença. Il s'agiſſoit d'avoir le conſentement de la Reine Marguerite. Elle lui en fit faire la propoſition ; mais ſes Miniſtres ne revinrent pas ſatisfaits de leur négociation. Cette Princeſſe ne pouvoit ſe réſoudre à abandonner une place dont elle avoit été la maîtreſſe, pour la voir poſſédée par une perſonne d'un rang ſi inférieur au ſien. La Marquiſe de Beaufort fut fort affligée de ce mauvais ſuccès ; mais elle s'en conſola avec Bellegarde, qui en devint plus paſſionné que jamais, & qui proportionnoit ſes careſſes & ſes aſſiduïtez au crédit de cette Dame.

Madame Sœur du Roi & le Duc de Guiſe ne faiſoient plus un myſtere de leur amour. Quoique Bellegarde ſe fût raccommodé avec Madame de Beaufort, il ne laiſſoit pas de voir à l'ordinaire Mademoiſelle de Guiſe. Ses viſites étoient ſi fréquentes, que le Frere de cette Princeſſe commençoit à le trouver mauvais. Il accuſoit Bellegarde de témérité, & n'étoit pas moins téméraire que Bellegarde. Il s'en ouvrit à ſa Sœur d'une maniere ſi dure & ſi deſobligeante, que Bellegarde fut obligé de ſonger aux moyens de le mettre hors d'état de le traverſer. Il fit entendre au Duc de Nevers, qui ne pouvoit lui rien refuſer, que la recherche que Monſieur de Guiſe faiſoit de Madame ſans la permiſſion des puiſſances, bleſſoit leur autorité. Il fit enfin ſi beau & ſi bien, qu'il fit reléguer le Duc de Guiſe en Provence, ſous prétexte de l'en faire Gouverneur. La Marquiſe de Beaufort demanda ce Gouvernement pour le Prince, & l'obtint ſans peine. Il eut ordre de partir inceſſamment, & n'eut preſque pas le tems de prendre congé de Madame.

Cette Princeſſe étoit au deſeſpoir de la perte de ſon Amant ; & comme elle ne ſavoit d'où lui venoit

noit le coup, elle s'en prenoit à tout le monde. Elle mit tout en œuvre pour découvrir ſes ennemis; mais n'en pouvant venir à bout, elle attribua ce coup à la cruauté de ſa deſtinée, & ſe conſola enfin par la conquête qu'elle fit de Jean-Louis de Nogaret de la Valette Duc d'Epernon. Il n'étoit, ni ſi jeune, ni ſi bien fait, que le Duc de Guiſe. Elle ne laiſſa pas de s'en contenter, & d'entretenir avec lui un commerce de galanterie qui dura juſqu'à ſon mariage avec le Duc de Bar Fils de Charles Duc de Lorraine, qui fut conclu à Monceaux, Terre que le Roi avoit donnée à Madame de Beaufort. Ce mariage avoit traîné deux ans à cauſe de diverſes difficultez ſur le fait de la Religion. Les deux parties étoient également mécontentes d'être ſacrifiées par leurs parens à des intérêts d'Etat contre les ſentimens de leur conſcience. Auſſi ne vécurent-ils pas trop bien enſemble: car ſix mois après leur mariage le Duc, Prince fort bigot, fit un voyage à Rome *incognito* pour demander l'abſolution au Pape, & diſpenſe pour l'avenir; & cela fondé ſur les vains ſcrupules dont ſon Confeſſeur avoit alarmé ſa conſcience. Le Pape lui refuſa la diſpenſe, & lui donna l'abſolution, à condition de ne retourner jamais avec Catherine de Navarre, mais de la repudier ſi elle ne vouloit pas ſe faire Catholique. Ce pauvre Prince fut aſſez ſimple & aſſez bigot pour promettre tout ce qu'on voulut, pourvû qu'on le reçût ſecrettement à la paix de l'Egliſe, en attendant qu'il pût l'être publiquement. Ainſi cette infortunée Princeſſe demeura veuve au milieu de ſon mariage.

Avant que nous ſortions de Monceaux, il faut dire un mot de la maladie du Roi, qui ſuivit de près la concluſion du mariage de Madame Catherine. Ce Prince avoit commencé de faire une diéte, lorſqu'il tomba malade d'une retention d'urine, accompagnée d'une groſſe fiévre & de défail-

lances

lances de cœur. Le mal fut violent, & l'on craignit pour ſa vie; mais enfin ce ne fut rien, & le Roi fut ſur pied deux ou trois jours après. Madame de Beaufort qui s'étoit vûe ſur le bord du précipice, le ſollicitoit continuellement de l'épouſer, & l'en ſollicitoit d'autant plus preſſamment, que les ſoins qu'elle avoit eus pour lui, & la tendreſſe qu'elle lui avoit témoignée en cette occaſion, ſembloient l'obliger à lui tenir parole. Le Roi étoit réſolu de la contenter; & à la vérité les Hiſtoriens lui rendent témoignage, qu'aux inconvéniens près elle n'étoit pas indigne de cet honneur.

La ſolemnité des nôces de Madame avec le Duc de Bar étant faite, cette Princeſſe alla quelque tems après dans les Etats de ſon Epoux. Son départ fit grand plaiſir à la Marquiſe de Beaufort, qui ſe vit par-là délivrée du chagrin qu'elle avoit de rendre à la naiſſance de cette Princeſſe, plutôt qu'à ſa perſonne, des déférences qui étoient ſouvent mal reçues.

Retournons au Duc du Maine, qui traînoit encore les miſérables reſtes de ſon parti délabré. Les Eſpagnols aiant aſſiégé Cambrai, le Roi ſe mit en état de ſecourir cette importante place; mais elle fut priſe avant qu'il arrivât. La perte de cette Ville ne fut pas le ſeul chagrin qu'il eut en cette occaſion. Les gens de guerre naturellement inſolens pouſſerent ſa patience à bout, & il eut la mortification d'entendre dire, à ſon Armée, que le Roi avoit bien voulu perdre Cambrai, puiſqu'au lieu de le venir ſecourir lorſqu'il falloit, il s'étoit amuſé à Laon avec ſa Maîtreſſe. Le Roi, pour ſe dédommager de cette perte, aſſiége une autre Place, & écrit cette lettre à ſa Maîtreſſe:

Mon Menon, j'ai reçu la vôtre que vous m'avez écrite par l'Avocat Courvardon. S'il ſe fait quelque choſe pour lui, ce ſera à votre conſidération: je vous en parle avec incertitude, parce qu'en telles affaires je prens

prens conſeil de Monſieur le Chancelier, qui en a plus de connoiſſance que moi. Quant au mariage de la Bourdaiſiere, ſi elle eût eu à en mourir, j'euſſe été l'homicide. Je ſuis toujours en peine de Vitry, les champs ſont bien plus gais que la ville; vous le trouverez ainſi quand nous ſerons enſemble. Bon-jour, mon tout, je te baiſe un million de fois.

Il partit le lendemain pour aller voir ſa Maîtreſſe, & laiſſa la conduite du ſiége à ſes Généraux. Il y revint néanmoins quelques jours après avec le Duc du Maine. Madame de Beaufort qui avoit commencé ſon accommodement, y mit la main, & l'emporta ſur pluſieurs autres qui étoient d'avis qu'il ne lui falloit faire aucun quartier, puiſqu'il avoit tant attendu. Elle lui fit faire un parti fort avantageux; car, outre qu'elle étoit naturellement généreuſe, elle étoit bien-aiſe de ſe faire des amis, tant parce qu'aſpirant à devenir Reine, elle en avoit beſoin pour faire caſſer le mariage de la Reine Marguerite, que parce qu'elle vouloit s'aſſurer d'un protecteur, en cas que le Roi vînt à lui manquer; & comme elle ne pouvoit rien eſpérer, ni des Princes du Sang, ni des Huguenots qui n'avoient pas beaucoup de ſujet de l'aimer, ni des Politiques, elle n'oublioit rien pour le mettre entierement dans ſes intérêts.

Lorſque le Soldat s'eſt une fois donné la liberté de parler avec peu de reſpect des actions de ſon Souverain, il croit être en droit de le faire toujours, & ſur-tout quand il ſe voit appuyé de quelque perſonne de conſidération. L'inſolence de Cambrai en produiſit une autre quelque tems après, qui chagrina d'autant plus le Roi, qu'il ſe vit contraint de céder à la néceſſité de la conjoncture. Amiens aiant été ſurpris par les Eſpagnols, le Conſeil du Roi fut d'avis qu'il falloit le reprendre avant que les Ennemis euſſent le tems de s'y fortifier. Le

Roi

Roi parti pour cette expédition avec toute ſa Cour. Madame de Beaufort même fut du voyage, & prit ſon quartier auprès de celui du Roi. Les Soldats qui rejettoient ſur cette femme tous les mauvais ſuccès, murmurerent hautement de ce qu'on l'avoit fait venir-là. Le Maréchal de Biron même, ſans conſidérer qu'il n'eſt rien de plus dangereux que de blâmer les plaiſirs de ſon Souverain, & de ſe donner la liberté de lui faire connoître ſon foible; lui en fit de grands reproches; de-ſorte que Sa Majeſté ne pouvant ou n'oſant reprimer ces inſolens, fut obligée de faire retirer ſa Maîtreſſe, & d'ôter ce ſujet de ſcandale de devant les yeux de ſon Armée. On étoit alors en France bien plus délicat, qu'on ne l'eſt en ces derniers tems.

Nous avons dit que le départ de Madame fut un grand ſujet de joye pour la Marquiſe de Beaufort. Bellegarde ſût bien profiter de ce moment de bonne humeur où la Marquiſe ſe trouvoit alors, pour la diſpoſer à faire amitié avec Mademoiſelle de Guiſe. Comme il craignoit que l'amour qu'il avoit pour celle-ci, ne lui fît enfin perdre l'autre, il prit le parti de les mettre bien enſemble; & même il ménagea ſi bien ſon ancienne Maîtreſſe, qu'il lui fit comprendre que le ſeul moyen de guérir le Roi de ſa jalouſie, dont il donnoit de tems en tems des marques, étoit qu'elle trouvât bon qu'il ſe mariât à Mademoiſelle de Guiſe. Celle-ci qui ſentoit bien qu'elle pouvoit tirer de grands avantages de ce racommodement, puiſque toutes les graces paſſoient alors par le canal de Madame de Beaufort, en fit volontiers toutes les avances. Ces deux Dames furent depuis ſi bien unies, qu'on les voyoit toujours enſemble, & qu'elles affectoient d'être habillées de la même maniere, & de porter les mêmes garnitures. Le Roi fut la dupe de cette reconciliation; car il demeura convaincu que Belle-

garde n'étoit en aucun commerce avec la Marquiſe. Un accident imprévû le détrompa, & le rejetta dans ſa premiere jalouſie. La Marquiſe avoit reçu un billet de Bellegarde: la Rouſſe, occupée d'une petite incommodité qu'avoit alors ſa Maîtreſſe, l'oublia ſur ſa toilette. Le Roi qui avoit grand ſoin de ſa Maîtreſſe, envoya de grand matin chez elle Beringhen, ſon premier valet de chambre, pour ſavoir l'état de ſa ſanté. Beringhen étant dans la chambre de Madame de Beaufort, jette les yeux ſur ce billet, s'en ſaiſit, & le porte à ſon Maître. Le Roi qui avoit fort bonne opinion de tout ce qu'il aimoit, ne ſavoit ce qu'il en devoit croire; cependant il donna ordre à Beringhen d'obſerver ces deux Amans. Il s'acquita ſi bien de ſa commiſſion, qu'aiant vû entrer Bellegarde dans la chambre de la Marquiſe, il fut d'abord en avertir le Roi, qui commanda ſur le champ à Charles de Choiſeul, Marquis de Pralin, Capitaine des Gardes, & depuis Maréchal de France, d'aller tuer ce Cavalier entre les bras de ſon infidéle.

Pralin qui aimoit fort ces deux Amans, fut au deſeſpoir d'un ordre de cette nature. Il eût donné toutes choſes pour en être diſpenſé; mais il n'y avoit pas ſeulement moyen de faire ſemblant d'avoir cette envie. Il obéït donc, & obéït ſi mal, que le coupable eut le tems de ſe ſauver. En paſſant par la ſale des Gardes, il ſe fit ſuivre par cinq ou ſix; mais il fit tant de bruit, & prit un ſi long détour, qu'étant entré, il ne trouva que Madame de Beaufort, à laquelle il apprit naturellement le ſujet de ſon voyage. Elle vit bien qu'il n'avoit pas voulu la ſurprendre; elle l'en remercia, & lui promit de ſe ſouvenir du bon ſervice qu'il lui avoit rendu. Auſſi ne l'oublia-t-elle pas; car à ſa recommandation, & à celle de Mademoiſelle de Guiſe, autant intéreſſée que la Marquiſe à la conſervation de Bellegarde, Pralin devint bien-tôt après

Maré-

Maréchal, & l'un des plus puiſſans hommes de la Cour. La Marquiſe de Beaufort ſe plaignit encore au Roi, lui reprocha ſes injuſtes ſoupçons, & le peu de fond qu'il y avoit à faire ſur ſes promeſſes & ſur ſon amitié. Il lui montra, pour ſe juſtifier, la lettre que Beringhen lui avoit donnée. Elle jura qu'elle en ignoroit le contenu, & qu'elle ne l'avoit pas lûe. En un mot, il lui fut facile de ſe juſtifier, parce qu'on étoit tout diſpoſé à la trouver innocente, & qu'on eût été bien fâché de la convaincre. Cependant l'eſprit du Roi n'étoit pas content, la lettre l'embaraſſoit, & répandoit de tems en tems certains nuages de défiance, dont il ne ſe pouvoit entierement débaraſſer. En un mot, il fallut pour le mettre en repos, que la Marquiſe conſentît à la retraite de Bellegarde, qui eut ordre de quitter la Cour, & de n'y revenir qu'il ne fût marié, & accompagné de ſa Femme.

Le Duc obéït; & pour n'être pas long-tems éloigné du centre des plaiſirs, il ſe maria à Anne de Beuil, fille d'Honoré de Beuil, Sieur de Fontaine, qui fut tué au ſiége de Saint-Malo, après que cette Ville ſe fut déclaré pour la Ligue. Il revint à Paris avec ſon Epouſe, & y trouva une nouvelle beauté qui ne faiſoit que d'arriver à la Cour: c'étoit Louiſe de Budos, Fille de Jaques de Budos, Vicomte de Portes, & de Catherine de Clermont. Cette beauté qui s'étoit mariée depuis peu au Connétable de Montmorenci, étoit la terreur de tout ce qu'il y avoit de femmes galantes. Auſſi n'y eut-il gueres d'Amans dont la fidélité fût à l'épreuve de ſes charmes; mais elle avoit tant de fierté, qu'elle regardoit avec le même mépris la jalouſie de ſes ſemblables & l'amour des Courtiſans. Le Roi fut auſſi ſenſible que les autres aux attraits de cette merveille, à laquelle il rendit de fréquentes viſites, ſans ſe mettre en peine s'il chagrinoit, ou non, Madame de Beaufort. La Connétable, ſelon la bonne

coutume de ſon ſexe, ſe félicitoit du chagrin qu'elle cauſoit à la Marquiſe; & n'aiant aucun deſſein de profiter des aſſiduïtez de Sa Majeſté, elle s'en divertiſſoit avec le Maréchal de Biron, auquel elle avoit donné toute ſon affection. Elle ne jouït pas long-tems, ni des avantages de ſa beauté, ni de la joye maligne qu'elle ſe faiſoit des inquiétudes de la Marquiſe. Elle mourut en couche, & Madame de Beaufort ſe vit délivrée par ſa mort d'une ſi redoutable Rivale. La Connétable laiſſa deux enfans, tous deux fort jeunes: l'un étoit Henri II. du nom, Duc de Montmorenci, qui fut depuis Pair & Maréchal de France, & mourut à Thouloufe ſur l'échafaut l'an 1632.; & l'autre Charlotte-Marguerite de Montmorenci, qui hérita des charmes de ſa Mere, & fut mariée à Henri de Bourbon, prémier Prince du ſang. Cette Fille fit encore plus de fracas que ſa Mere, & mit toute la Cour en combuſtion. Nous en parlerons en ſon lieu. Achevons l'Hiſtoire de Madame de Beaufort.

Pendant que tout cela ſe faiſoit, la Marquiſe de Beaufort accoucha de Catherine-Henriette, légitimée de France, qui épouſa en 1619. Charles de Lorraine Duc d'Elbœuf. Ce fut alors qu'elle fit diſſoudre ſon mariage, & peu de tems après elle accoucha d'Alexandre de Vendôme, nommé communément le Grand-Prieur de France, qui mourut priſonnier au Château de Vincennes, où Louis XIII. le fit enfermer. La Marquiſe ſe voyant alors libre par la diſſolution de ſon mariage, tourna tous ſes ſoins & toute ſon induſtrie à ſe mettre la Couronne ſur la tête. Le Roi plus amoureux que jamais, & tout joyeux des enfans qu'elle lui avoit donnez, fit tout ce qui dépendoit de lui pour la ſatisfaire, & il en étoit tellement entêté, qu'il chaſſa de la Cour Nicolas de Neuville Seigneur de Villeroi, Secretaire d'Etat, pour s'être donné la liberté de lui remontrer en bon & fidéle ſerviteur, les inconvéniens

où

où il s'expoſoit par un ſemblable mariage. Il ſavoit qu'il ne lui ſeroit pas difficile d'y faire conſentir la Reine Marguerite ; de-ſorte que ne s'agiſſant plus que d'avoir l'approbation de la Cour de Rome, il l'envoya ſolliciter par Nicolas Brulard Seigneur de Sillery, auquel il donna la qualité d'Ambaſſadeur extraordinaire. Sillery étoit alors Préſident au Parlement de Paris. Ce Miniſtre étoit fort habile, & outre le zéle qu'il avoit pour les intérêts de ſon Maître, il devoit une partie de ſa fortune à la Marquiſe de Beaufort, qui pour mieux l'encourager à lui rendre cet important ſervice, lui promettoit la charge de Chancelier, qu'elle lui fit donner en effet, ſans ſe mettre en peine des intérêts de Chiverny, intime ami de ſa Sœur, pour laquelle elle croyoit avoir aſſez fait en obtenant un chapeau de Cardinal pour ſon Fils aîné.

Avant que de parler du ſuccès de la négociation de ce Miniſtre, il ne ſera pas mal à propos de faire voir ſur quels fondemens le Roi demandoit là diſſolution de ſon mariage ; & pour cet effet l'on ne ſauroit mieux faire que d'inſérer ici le Manifeſte qu'il fit publier, où l'on verra la Reine Marguerite dépeinte de toutes ſes couleurs, & ſes impudicitez ſi bien particulariſées, qu'on demeurera d'accord, que nous avons eu raiſon de renvoyer ici ſon caractere & ſes amours, dont nous n'avons parlé exprès qu'en paſſant.

MANIFESTE DE HENRI IV.

ſur ſon Divorce d'avec Catherine de Valois.

LEs Tyrans, & ceux qui ne ſe ſoucient pas d'être haïs pourvû qu'ils ſoient craints, diſent d'ordinaire que les Rois qui font la Loi,

ſont au-deſſus de la Loi, & que leur bon plaiſir doit être la régle de tout. Je déteſte une maxime ſi tyrannique. Celui qui fait les Loix, doit les faire obſerver par ſon exemple: plus un Prince eſt grand, plus il doit être équitable. Sa véritable gloire conſiſte dans la douceur & dans l'affection de ſes Sujets. Il eſt vrai que j'ai été contraint de conquerir par les armes le Royaume que le droit de ma naiſſance me donnoit; mais toute la Terre m'eſt témoin que j'ai pardonné à plus d'ennemis que je n'ai vengé d'outrages. Les perturbateurs de l'Etat, auſſi bien que mes ennemis particuliers, ont reſſenti les effets de ma clémence. Cependant, après tout cela j'apprens que non ſeulement les Etrangers, mais même pluſieurs François peu affectionnez à mon ſervice, trouvent mauvais qu'après vingt-huit ans de mariage je me ſois ſéparé de la Sœur des Rois mes prédéceſſeurs, ſous prétexte de la parenté qui eſt entre nous. Les uns m'appellent voluptueux, les autres Athée, & tous enſemble ingrat. Je croyois pouvoir me diſpenſer d'entretenir le public de l'endroit le plus chagrinant de ma vie, que j'avois condamné pour mon repos à un éternel ſilence. Mais, puiſqu'il s'agit de mon honneur, & qu'une cruelle néceſſité m'oblige à repaſſer pour ma juſtification ſur des faits ſi deſagréables, je veux bien éclaircir ceux qui ſe ſont laiſſez abuſer, & confondre en même tems la malice de mes ennemis cachez, en expoſant aux yeux de toute la Terre les véritables cauſes du divorce que je demande. Dans le rang où Dieu m'a élevé, il ne ſuffit pas que ma vie ſoit ſans reproche; il faut éviter encore qu'elle ne ſoit ſoupçonnée, & tirer enfin le rideau ſous lequel j'avois voulu cacher les deſordres de ma Famille.

On dit que le Ciel envoye des avertiſſemens à ceux qui ſont nez pour commander aux autres, des mal-

malheurs qui doivent leur arriver. Si la pluye de ſang qui tomba à Rome avant la bataille de Cannes, fut un préſage de la perte que la République y devoit faire, le ſang qui fut répandu le jour de mes nôces, fut auſſi le triſte préſage des cruels déplaiſirs que devoit me cauſer cette fatale union. Je ne profitai pas de ce mauvais augure, & je n'y fis aucune réflexion, non plus qu'aux paroles du Roi Charles IX. Frere de cette Impudique, qui la connoiſſant mieux que moi, dit plaiſamment: *Qu'il ne donnoit pas ſa Margot ſeulement pour Femme au Roi de Navarre, mais à tous les Huguenots de ſon Royaume.* J'y donnai un ſens bien différent du ſien, & je crus qu'il la regardoit comme un nœud qui devoit à l'avenir attacher inviolablement tous les Huguenots à ſon ſervice. Le tems ne m'a que trop bien développé le myſtere de cet oracle. J'avois ſi peu pratiqué cette Princeſſe, que je ne ſavois pas que dès l'âge d'onze ans, elle avoit commencé d'être ſenſible à l'amour, & qu'Entragues & Charrins ſe vantoient tous deux d'en avoir obtenu dès-lors les premieres faveurs. Je ne ſais ſi la généreuſe émulation de diſputer cette conquête, ou l'excès du plaiſir, firent aller Entragues au-delà de ſes forces; mais, il eſt certain que les efforts qu'elle lui fit faire, le mirent ſur le bord du tombeau, & l'obligerent à quitter la partie, pour prendre une femme moins belle, mais plus modérée & plus ſage.

Le Prince de Martigues remplit la place que d'Entragues venoit de quitter; car s'étant défaite de Charrins qu'elle n'aimoit plus, il demeura ſeul le maître de ſon cœur. Ce Prince, aſſez vain de ſon naturel, fit ſi peu de myſtere de ſa bonne fortune, que leur intrigue, connue de toute la Cour, éclata juſqu'à l'Armée, & paſſant de l'un à l'autre, fut la riche matiere des plaiſanteries de toute l'Infanterie, dont Martigues étoit Colonel. Cet Amant indiſcret portoit, aux occaſions les plus périlleuſes, une écharpe

charpe en broderie, & un petit chien qu'elle lui avoit donné, qu'il conſerva juſqu'à la mort comme un gage de ſon amitié. La perte de ce favori lui fit répandre des larmes que le Roi tâcha d'eſſuyer en la mariant avec le Roi de Portugal; mais le Duc de Guiſe, qui formoit dès-lors le parti de la Ligue, & qui prétendoit en l'épouſant donner quelque couleur à ſes injuſtes & ambitieux deſſeins, traverſa ce mariage par le moyen du Cardinal de Lorraine ſon Oncle, qui avoit été envoyé en Eſpagne pour complimenter le Roi Catholique ſur la mort d'Elizabeth de France ſon Epouſe. Le Duc cependant gagna le cœur de cette Princeſſe par les bons offices de Madame de Carnavalet. Elle ajouta à ſes autres crimes l'Inceſte qu'elle commit avec les Ducs d'Anjou & d'Alençon ſes Freres; & ce fut eux qui interrompirent ſon commerce avec le Duc de Guiſe. Voilà comment elle avoit débuté avant notre mariage. Jugez ſi je n'avois pas beſoin d'une grande vigueur, pour emporter la bague à la premiere courſe.

Nous ne fumes pas plutôt mariez, que ceux qui avoient pu prétendre à ſon alliance, s'éloignerent & l'obligerent par leur retraite à ſe borner à des galanteries moins publiques. La Ducheſſe de Nevers, ſa bonne amie, & qui aimoit Coconas, l'engagea à favoriſer la Molle, confident de leur intrigue, pour lui épargner le chagrin de garder les manteaux pendant qu'ils étoient enſemble. Elles ne jouïrent pas long-tems de leurs Amans; ils ſe trouverent complices de la conſpiration des Maréchaux de Montmorenci & de Coſſé, & laiſſerent leurs têtes ſur un échafaut. Ces charitables Dames ne laiſſerent pas long-tems expoſez à la vûë du peuple les triſtes reſtes de leurs malheureux Amans; elles enleverent leurs têtes elles-mêmes, les mirent dans leur caroſſe, & les porterent enſuite dans la Chapelle de Saint-Martin au-deſſous de Mont-

Montmartre; & après les avoir mouillées de leurs larmes, elles les enterrerent de leurs propres mains.

La Reine fut ſi touchée de la mort tragique de la Molle, qu'elle fit pitié à Saint-Luc. Ce Cavalier pour l'en conſoler vint ſouvent la voir à Nerac à la faveur de la nuit, traveſti de pluſieurs manieres; mais, comme il diſparoiſſoit le jour, ſon abſence ramenoit ſon chagrin. Pour y ſuppléer, elle eut recours à Buſſi; mais elle ne trouva pas ſon compte avec lui; & l'on dit qu'il n'étoit pas ſi brave dans les Ruelles, qu'à la tête d'un Camp volant, parce qu'il étoit incommodé d'une colique qui le prenoit d'ordinaire au commencement du plaiſir.

La différence de parti ne l'empêcha pas d'écouter le Duc du Maine, bon Compagnon, gros & gras, & voluptueux, & en un mot d'auſſi bon appetit qu'elle. Cette conformité d'humeurs fit long-tems durer leur commerce, malgré la concurrence de Madame de Vitry, qui fit tout ce qu'elle put pour le traverſer. Le Duc eut néanmoins l'imprudence d'écrire un jour à ſa Rivale, qu'il préféroit le Soleil à la Lune; ce qui vouloit dire en bon François, Madame de Vitry à la Reine de Navarre, parce que ma chaſte Epouſe ſe faiſoit appeller Diane. Mais la paix ſe fit, & la Lune éclipſa le Soleil.

Ce ſacrifice ne guérit point Diane de ſon humeur inconſtante; auſſi n'étoit-il pas juſte qu'elle eût de la fidélité pour un homme qui s'éloignoit d'elle, pour faire la guerre au parti que l'honneur & le devoir l'obligeoient d'embraſſer. Les Huguenots auroient eu même ſujet de ſe plaindre, ſi elle n'avoit trouvé perſonne parmi eux digne de l'occuper pendant quelques jours. Le Vicomte de Turenne fut le premier qui ſe mit ſur les rangs. Il étoit de bonne taille, il avoit bonne mine, & ſon extérieur la charma d'abord; mais elle ne trouva pas dans le particulier ce qu'il promettoit en public.

blic. Auſſi lui donna-t-elle ſon congé, parce, diſoit-elle, qu'il reſſembloit aux nuages vuides qui n'ont rien de beau que l'apparence. Cet Amant deſeſpéré vouloit aller ſe pendre dans quelque terre inconnue, & je ne ſais ce qui en ſeroit arrivé, ſi pour l'intérêt de notre parti, je ne l'euſſe obligé à le rappeller. Elle eut de la peine à s'y réſoudre, parce que ſa vanité lui faiſoit eſpérer que le Vicomte auroit le deſtin de l'Amant d'Anaxarete, & qu'il lui fâchoit de ſe voir dérober la gloire d'avoir fait pendre un homme de ce mérite.

Elle me vendit cher cette complaiſance; car il fallut que je ſouffriſſe celle qu'elle avoit pour Clermont d'Amboiſe, qui l'embraſſoit ſouvent en deshabillé ſur la porte de ſa chambre, tandis que le ſoir, pour lui donner le tems de ſe mettre au lit, je jouois ou me promenois dans ma ſale avec mes Officiers. On ne peut pas être plus commode, & je connois plus d'une coquette qui acheteroit au poids de l'or un Mari de ce caractere. Cependant, afin qu'on ne m'accuſe pas de débiter une morale ſi ſinguliere, pour apprivoiſer les maris jaloux & profiter de leur facilité, je veux bien expliquer les raiſons qui m'obligerent à tenir une telle conduite. J'étois un Roi ſans Royaume, & Chef d'un parti qu'il falloit maintenir, le plus ſouvent ſans troupes, & ſans argent pour en avoir; & quand je voyois l'orage prêt à fondre ſur moi, je n'avois pour le conjurer d'autre moyen que la ſoumiſſion. Cette bonne Dame, telle qu'elle eſt, ne m'étoit pas inutile; ſa conſidération fléchiſſoit ſa Mere & ſes Freres, aigris contre moi. D'un autre côté, ſa beauté m'attiroit quantité de Braves que ſa facilité retenoit à mon ſervice; & elle auroit cru faire tort aux intérêts de notre parti, ſi elle en avoit rebuté quelqu'un par un excès de ſévérité. Jugez après cela, ſi je n'avois pas beſoin de la ménager, quoiqu'avec ſes autres minauderies elle amuſât tous ceux qui lui

en

en contoient. Il y en eut pourtant qui furent l'objet de ſa raillerie, & je fus honoré de la confidence de leur ridicule paſſion. Le vieux fou de Pibrac fut de ce nombre: l'amour le fit ſon Chancelier, & il brigua cette charge pour avoir le privilége de lui écrire les belles lettres que ſa tendreſſe lui dictoit, & dont la Perfide ſe divertiſſoit avec moi dans le particulier. Elle avoit fait tirer ſon horoſcope, & on lui avoit dit que depuis le 21. juſqu'au 28. de Mars 1580. elle mourroit de ma main, & que je l'immolerois à mon honneur outragé; mais ma prudence, ou l'eſpérance de me ſéparer un jour d'elle, rendirent la prédiction vaine, & corrigerent la malignité de ſon étoile. Nous continuâmes à vivre comme auparavant: je fus toujours indulgent, & elle toujours voluptueuſe. Elle chercha même de nouveaux ragoûts à ſa volupté, fit mettre à ſon lit des draps de tafetas noir, & illuminer ſa chambre de plus de mille bougies. Ce fut alors qu'elle devint féconde, & qu'elle mit au monde ce fruit de ſon libertinage, qui, élevé ſous un nom emprunté, promet d'encherir un jour ſur les heureux talens de ſa Mere. Ces rafinemens l'avoient rendue ſi délicate, qu'elle ne pouvoit plus me ſouffrir. Lorſque revenant de la chaſſe le viſage poudreux & baigné de ſueur, je me couchois auprès d'elle, elle faiſoit changer ſes draps d'abord que j'étois ſorti, quoique ſouvent je n'y euſſe pas demeuré un quart-d'heure. Elle mépriſoit, non ſeulement ma perſonne, mais même ma naiſſance, qu'elle croyoit fort inférieure à la ſienne, & ne pouvoit s'empêcher de le témoigner à mes parens. Je la priai un jour de trouver bon que Madame de Thoiras qui étoit un peu ma parente, mangeât à ſa table. Elle me répondit qu'il falloit donc auparavant que je trouvaſſe bon qu'elle lui lavât les pieds dans un baſſin plein d'eau; voulant dire par-là, qu'elle étoit ſi pauvre, qu'on pouvoit la mettre au nombre de ceux qu'on choiſit pour faire

la Cène; comme ſi elle n'avoit pas eu à Florence cent Marchans qui lui étoient plus proches de vingt degrez, qu'aucun allié des illuſtres Maiſons de Foix & d'Albret, ne l'étoit de celle de Bourbon. Mais il lui arriva depuis des Avantures qui l'humilierent beaucoup.

Après qu'elle eut été chaſſée honteuſement de Paris, d'où un Capitaine des Gardes du Corps eut ordre de la faire ſortir, & qu'on eut fouillé juſques dans ſa litiere pour voir qui l'accompagnoit, & ſi Meſdames de Duras & de Bethune Secretaires de ſon Cabinet, à qui l'on avoit défendu de la ſuivre, n'y étoient pas, elle garda plus de meſures, de peur d'être traitée avec plus d'ignominie. Comme ſa retenuë étoit forcée, auſſi ne dura-t-elle qu'autant que le ſouvenir de l'affront. Elle retomba dans ſon premier déréglement, & n'eut plus aucun ménagement. Elle me quitta ſans rien dire, & s'en alla à Agen, Ville contraire à mon parti, où elle tint ſa Cour galante, & continua ſes débauches avec plus de liberté. Sa mauvaiſe conduite ſcandaliſa ſi fort les habitans, qu'ils la chaſſerent honteuſement, & l'obligerent à partir avec tant de précipitation, qu'à peine eut-elle le tems de monter en croupe derriere ſon Amant. Ses filles qui n'avoient pu trouver aſſez de chevaux de louage, ſuivirent comme elles purent, les unes ſans maſque, les autres ſans tablier, pluſieurs à demi nues, & toutes avec tant de deſordre, qu'on les eût plutôt priſes pour une troupe d'Egpytiennes, que pour les filles d'honneur d'une grande Reine. Elles furent accompagnées par quelques Officiers, les uns à cheval ſans bottes, & les autres à pied, ſous les ordres de Lignerac, qui les mena à Carlat dans les montagnes d'Auvergne, où Marcé ſon Frere étoit Gouverneur; place forte à la vérité, mais qui reſſembloit mieux à une caverne de voleurs, qu'à un lieu propre à loger une Princeſſe, Fille, Sœur, & Femme de Roi.

Je

Je ne ſaurois repaſſer ſur tant d'indignitez, ſans rougir, & ſur-tout quand je ſonge que l'Hiſtoire ne manque jamais de faire revivre les actions des Grands, quelque ſoin qu'on prenne de les étouffer. Quelle honte lorſqu'après vingt ſiécles, un ſiécle moins vicieux apprendra que celui-ci à produit ce monſtre d'impudicité, qui ſans reſpect du ſang Royal dont il étoit deſcendu, a encheri ſur les vices des plus fameuſes Débauchées de l'Antiquité!

J'eſpérois avant cette derniere Avanture, que ſon inconſtance naturelle la dégoûteroit d'une débauche où elle n'avoit trouvé aucune oppoſition, puiſque rien n'eſt ſi propre à exciter le deſir, que les obſtacles qu'on rencontre, & qu'en recompenſe de l'indulgence avec laquelle j'avois ſouffert toutes ſes infidélitez, elle ceſſeroit de me deshonorer; mais l'expérience m'a fait voir qu'après qu'on s'eſt une fois habitué au vice, on trahit ſans remords les plus juſtes devoirs. Cette obſtination à violer avec tant de ſcandale tous les droits du mariage, m'a fait enfin réſoudre à rompre le lien qui nous uniſſoit. Dieu qui m'a fait la grace de me délivrer de cette Impudique, ſait combien j'aurois ſouhaité que les raiſons de notre divorce ſecret euſſent pu s'expliquer avec des paroles plus douces. Ce même Dieu m'eſt témoin, que ce n'eſt qu'à regret, & parce que j'y ſuis forcé, que je mets au jour des faits que je voudrois condamner de tout mon cœur à un éternel ſilence; mais je dois cette déclaration à mon honneur, pour me mettre à couvert des traits de la calomnie, & des mécontentemens du public, d'autant mieux que je n'avancerai rien qui ne ſoit connu de toute la France.

Le Roi ſon Frere, apprenant ſa fuite & les plaintes que j'en faiſois, m'écrivit que ſi je l'avois cru, & que j'euſſe traité ſa Sœur en ſortant de Paris comme elle le méritoit, je me ſerois épargné ce chagrin, & n'aurois pas la tête rompue de ſes extrava-

gances. Il dit même tout haut à ſon dîner, que la Reine de Navarre ne s'étoit pas contentée de ſe proſtituer aux Cadets de Gaſcogne, qu'elle étoit allée trouver les Muletiers & les Chaudronniers d'Auvergne. Cette prédiction ne fut que trop véritable: elle n'eut gueres plus de délicateſſe dans le choix de ſes favoris, après qu'elle fût arrivée à Carlat, où elle demeura long-tems, non ſeulement ſans lit de parade, mais auſſi ſans chemiſe. Comme elle n'aimoit pas l'abſtinence, & qu'elle ne ſavoit à quel Saint ſe vouer, elle jetta les yeux ſur ſon Cuiſinier, & lui fit part de ſes faveurs, en attendant Duras qu'elle avoit envoyé en Eſpagne pour en faire venir de l'argent, quoique la Femme de cet Envoyé vantât tous les jours à la Reine la conſtance & la fidélité de ſon Epoux, pour l'empêcher, s'il eût été poſſible, d'entrer dans un ſi honteux engagement. Il eſt vrai que la miſere & la pauvreté de la Reine avoient fait déſerter tous ſes autres Amans, & que Saint-Vincent s'en étoit retourné chez lui, pour éviter la groſſe dépenſe qu'il lui eût fallu faire, s'il avoit entrepris de nourir toute la maiſon.

La Reine de Navarre étoit trop délicate, pour s'accommoder long tems d'un Amant qui ſentoit toujours la graiſſe; mais, comme il lui en falloit un, elle prit en ſa place Aubiac, ſon Ecuyer, qui n'auroit jamais eſpéré avec ſon poil roux, ſa peau truitée, & ſon nez teint en écarlate, de devenir un jour l'Amant d'une Fille de France. Cependant il y parvint; & Madame de Marcé qui étoit venue faire la cour un peu trop matin, ſurprit ces deux Amans au lit. Cet officieux empreſſement lui coûta la mort de ſon Mari, dont la Reine ſe défit adroitement par un breuvage préparé à la mode du pays de ſa Mere. Elle crut qu'après avoir empoiſonné le Gouverneur, il ne lui ſeroit pas difficile avec le ſecours des troupes que Roras, Couſin d'Aubiac, étoit

étoit allé lever en Gaſcogne, de ſe rendre maîtreſſe de la place, & d'en chaſſer ceux qui l'avoient généreuſement reçue pendant ſa diſgrace: mais elle ſe trompa; car elle ne tira de ſon crime aucun avantage.

Duras de retour d'Eſpagne, chagrin qu'un autre eût pris ſa place, ne donna point d'argent, & dit qu'il avoit employé en gans parfumez, en chevaux, & autres curioſitez du pays d'où il venoit, ce que cette nouvelle Amazone avoit deſtiné pour me faire la guerre. D'ailleurs, le ſecours Gaſcon aiant été découvert, & la garde renforcée, on lui conſeilla de chercher un autre gîte; ce que la peur d'un nouvel affront lui fit exécuter ſur le champ. Elle partit de Carlat dans le même équipage & avec le même deſordre qu'elle y étoit arrivée, & fit tant par ſes journées qu'elle ſe rendit à une des maiſons de la Reine ſa Mere. A peine eut-elle mis pied à terre, qu'elle fut aſſiégée par le Marquis de Cavillac, à qui le Roi en avoit donné la commiſſion. Elle y fut priſe avec ſon Amant, qu'on trouva caché ſous un tas d'ordures ſans barbe & ſans cheveux, elle-même les lui aiant coupez avec ſes ciſeaux pour le mieux déguiſer. Elle ne s'étoit néanmoins réſolue de le ſauver par cette voye, qu'après avoir tenté inutilement de lui donner du courage, & l'avoir exhorté d'éviter par la mort l'ignominie qui lui étoit préparée, offrant de lui en montrer l'exemple, pourvû qu'il eût aſſez de réſolution pour la ſuivre. Je ne doute point que ceux qui liront ce Manifeſte, ne ſoient touchez de compaſſion, lorſqu'ils apprendront à quelles extrémitez ſe voit réduite cette Princeſſe, indigne rejetton de ces fameux Héros qui ont ſi glorieuſement étendu les bornes de ce fameux Royaume, & humilié l'orgueil de ſes voiſins. Je n'ai pas moins de chagrin de voir ainſi leur mémoire offenſée, & leur réputation flétrie par cette Ennemie de la vertu; mais il faut s'en conſoler, puiſ-

puiſqu'il n'eſt point de race, quelque illuſtre qu'elle puiſſe être, qui n'ait quelque endroit défectueux, ni de ſource ſi pure qui dans une longue courſe ne mêle de la bouë au criſtal de ſes eaux. Finiſſons cette triſte morale, & voyons comme elle ſe tira du précipice où elle s'étoit jettée.

Elle avoit des manieres flateuſes dont il étoit difficile de ſe défendre, quand elle vouloit s'en ſervir. Elle fit tant d'avances à Cavillac, qu'il ne put s'empêcher d'y être ſenſible: il préféra un plaiſir paſſager à la fidélité qu'il devoit à ſon Maître: il ſe laiſſa prendre à celle qu'il avoit priſe: il ſacrifia l'intêret de ſa fortune aux douceurs de l'amour; & ſe laiſſant aveugler à la jalouſie, il fit faire le procès à Aubiac par Lugoli. Ce malheureux qui n'étoit coupable d'autre crime que d'avoir répondu comme lui aux careſſes de cette Circé, fut pendu à Aigueperce, & témoigna juſqu'au bout tant de conſtance pour ſon infidéle Maîtreſſe, qu'au lieu de ſonger à ſon ſalut, il baiſa juſqu'au dernier moment de ſa vie un manchon de velours bleu, qui étoit le ſeul reſte qu'il eût alors des faveurs de cette Impudique. Il ſemble que le malheureux Aubiac eût eu quelque preſſentiment de ſa deſtinée; car la premiere fois qu'il vit cette Reine, il fut ſi charmé de ſa beauté, qu'il dit au Commandant du Régiment de Saint-Luc, qui étoit auprès de lui: Ah! l'aimable perſonne! Si je pouvois paſſer une nuit avec elle, je ne regreterois pas ma vie, duſſai-je être pendu le lendemain. Il n'y a pas plaiſir de rencontrer ſi juſte. Ces ſortes de ſouhaits ſont à craindre; & je m'étonne que ceux qui comme lui ont été favoriſez de cette Princeſſe, n'aient quelque attention à ſon infortune. Ils ont apparemment compté ſur le proverbe, qui dit que les gibets ſont pour les malheureux, & non pour les coupables.

Cavillac s'étant donc défait d'un Rival qu'il immola plutôt à ſa jalouſie qu'à ma juſte vengeance, n'ou-

n'oublia rien pour plaire à ſa nouvelle Maîtreſſe. Cet illuſtre Galant, auſſi mal propre que moi, avant que l'amour l'eût métamorphoſé, commença dès-lors à conſulter ſon miroir, & à ſe ſervir de tous les ajuſtemens qui pouvoient donner quelque avantage à ſa petite taille. Mais il eut beau ſe parer, il ne put jamais fixer l'humeur inconſtante de ſa Reine. Elle n'eut de complaiſance pour lui, qu'autant qu'il en falloit pour l'humaniſer, afin que ſe croyant aimé, il la laiſſât maîtreſſe abſolue dans Uſſon. Pour venir à bout de ſon deſſein, elle lui reprocha qu'il ſe défioit de ſon mérite, qu'il n'avoit gueres de délicateſſe de ne lui laiſſer pas ſuivre ſon penchant ſans contrainte; ajoutant qu'elle vivroit avec lui plus librement, ſi elle le voyoit perſuadé qu'il ne devoit ſes careſſes qu'à l'ardeur de ſa paſſion. Cavillac ſe laiſſa ſéduire par ces flateuſes eſpérances; mais à peine eut-il fait ſortir de la Ville la garniſon qu'il y avoit miſe, & permis à la Reine de la remplacer par une autre qui fut à ſa dévotion, qu'elle l'envoya à Saint-Cirque cueillir ſes pommes, & ne voulut plus entendre parler de lui. Après qu'elle ſe fut fortifiée d'un ſecours qu'elle fit venir d'Orléans, elle lâcha la bride à ſes plaiſirs déréglez, & prit pour modéle la Nanna de l'Aretin, & profita ſi bien de ſes inſtructions, qu'elle auroit pu donner des leçons à la Femme de Joconde, & à celle du Roi de Lombardie. Il eſt vrai que craignant de ſe donner un maître, elle ſe réduiſit à ſes Secretaires, à ſes Chantres, & à quelques petits ſoi-diſans nobles, dont la race auſſi peu connue que le nom, même à leurs voiſins, ne mérite pas de trouver place ici.

Je ne ſaurois pourtant paſſer ſous ſilence ce célébre Pomini, Fils d'un Chaudronnier d'Auvergne, qu'elle tira de l'Egliſe Cathédrale où il étoit enfant de Chœur. Il s'acquit par ſa belle voix la dignité d'un de ſes Muſiciens; & paſſant de la Chapelle

pelle à la Chambre, & de la Chambre au Cabinet, il parvint enfin à la charge de Secretaire, où il a long-tems tenu diverſes parties, & fait des dépêches ſur des matieres bien différentes. C'eſt celui de tous ſes Amans qu'elle a le plus tendrement aimé. C'eſt de lui dont elle diſoit qu'il changeoit de corps, de voix, de viſage, de poil, comme il lui plaiſoit, & qu'il avoit audience à huis clos quand il vouloit. C'eſt pour lui qu'elle fit faire les lits de ſes Dames ſi élevez, qu'on pouvoit voir tout ce qui étoit deſſous ſans ſe baiſer; & cela, afin qu'il ne pût s'y cacher: c'eſt lui qu'elle cherchoit ſi ſouvent la nuit à tâtons derriere la tapiſſerie: c'eſt enfin pour lui qu'elle fit ces couplets de chanſon qu'on a tant chantez à la Cour:

A ces bois, ces prez, & ces antres,
Offrons les yeux, les pleurs, les ſons,
La plume, les vœux, les chanſons,
D'un Poëte, d'un Amant, d'un Chantre, &c.

Aujourd'hui cependant ce n'eſt plus cela; c'eſt au contraire un méchant homme qui met toute ſa maiſon en déſordre, & qui ne fait que trop connoître qu'on n'a plus les mêmes yeux, quand on n'a pas le même cœur.

J'ai peut-être été trop long ſur le détail de ces intrigues; mais, comme ce Manifeſte durera apparemment pluſieurs ſiécles, j'ai cru que je devois apprendre à la poſtérité ce que je n'ai pas voulu dire au Saint Pere & au Cardinal de Joyeuſe, commis par ſa Sainteté pour m'entendre ſur les cauſes de notre divorce; eſtimant qu'il étoit de la modeſtie de ne pas ſalir leur imagination par le recit de tant d'impuretez. J'ai eu la diſcrétion de ne rien répondre ſur les vingt-deux articles contenus dans mon Interrogatoire, qui pût donner la moindre atteinte à l'honneur de cette Ingrate. Il eſt vrai qu'étant

tant interrogé ſi j'avois conſommé le mariage, je ne pus m'empêcher de répondre que nous étions ſi jeunes quand nous nous mariâmes, & tous deux ſi avides des plaiſirs de l'amour, que nous n'avions pas cru devoir nous refuſer ceux que les Loix permettoient. Si je me ſuis éloigné dans ce Manifeſte de l'exacte vérité, je m'en rapporte à ſes Amis, ſi tant eſt que ſa mauvaiſe vie lui en ait encore laiſſé quelqu'un, & je leur permets de dire, ſi j'ai ajouté ou diminué quelque choſe; car j'aime beaucoup mieux omettre quelques circonſtances, que rapporter toutes ſes foibleſſes. C'eſt à mon ſens le véritable nom qu'il faut donner à ſes jalouſies & à ſes dernieres fureurs amoureuſes, qui ont commencé par Bonnivet, & ont toujours continué depuis ſur le même pied. Qui eût pu ſoupçonner de tant de baſſeſſe la Fille d'un des plus grands & des plus ſages Rois de la Terre? Cependant, de Reine elle eſt devenue Ducheſſe, & de Femme légitime du Roi de France, Amante paſſionnée de ſes plus bas Officiers. Quoiqu'elle ne garde plus aucune meſure lorſqu'il s'agit de contenter ſes deſirs, elle croit éblouïr les yeux en profanant le plus auguſte myſtere de notre Religion. Elle s'approche trois fois la ſemaine de la ſainte Table, avec une bouche auſſi fardée que l'eſt ſon cœur, avec un viſage plein de blanc & de rouge, & la gorge découverte juſqu'aux épaules.

On attribua à quelque charme l'entêtement qu'elle eut pour Pomini, parce qu'on lui voyoit porter ordinairement entre la chair & la chemiſe une bourſe de ſoye bleue pendue au cou, qui renfermoit une boëte d'argent, ſur laquelle on voyoit gravez pluſieurs caracteres inconnus. Elle l'ouvrit en préſence de quelques-uns de ſes Amis, qui virent d'un côté ſon portrait, & de l'autre celui de ſon Chaudronnier. Elle leur dit la larme à l'œil, qu'elle s'étoit engagée à ne l'ouvrir qu'en certains tems, & à la conſerver juſqu'à la mort. Ce n'eſt pas d'aujourd'hui

que

que l'on attribue à des cauſes ſurnaturelles les choſes extraordinaires dont on ne peut démêler les véritables cauſes. On a dit la même choſe de la Ducheſſe de Valentinois : on diſoit de ſon tems, qu'elle ne devoit qu'à la magie le grand aſcendant qu'elle avoit ſur l'eſprit du Roi Henri II. Pere de la Reine de Navarre ; perſonne ne le ſait mieux que cette Impudique. Il n'eſt point de meilleur juge que la conſcience ; elle nous éveille & nous fait ſentir des remords lorſque nous paroiſſons enſévelis dans une profonde létargie. C'eſt ainſi qu'encore que cette Princeſſe fût renfermée dans Uſſon, où elle ne voyoit approcher d'elle que des gens d'un rang inférieur au ſien, & qui ne devoient, ce ſemble, la regarder qu'en tremblant, elle ne pouvoit entendre touſſer, rire, ou parler en ſa préſence, qu'elle ne s'imaginât qu'on railloit d'elle. J'en ſuis défait, Dieu merci, & je ſuis encore homme à lui en dire deux mots, ſi elle en valoit la peine.

Il ſembloit que le deſordre de ſa vie paſſée fut effacé de la mémoire des hommes : l'âge, le tems & ſa priſon volontaire avoient empêché ſes intrigues d'éclater : ſa longue habitude au mal avoit laſſé les langues les plus médiſantes, qui ne répandent leur venin que ſur ce qui a le charme de la nouveauté : une abſence de dix années avoit preſque fait oublier ſon nom aux plus Grands du Royaume ; mais pour couronner une ſi belle vie, & donner la derniere main à ſon portrait qui n'étoit qu'ébauché, elle a voulu que Paris & toute la Cour fuſſent le Théatre ſur lequel ſe devoit jouer le dernier Acte de la Piéce, qu'elle promet d'écrire elle-même, & d'en régaler le public. Elle avoit eu dans ſa jeuneſſe aſſez de commerce avec la Nobleſſe & le Tiers-Etat ; mais, afin que le Clergé n'eût pas ſujet de ſe plaindre, elle alla deſcendre chez l'Evêque de Sens. Sur quoi l'on fit ce quatrain :

Comme

Comme Reine elle devoit être
Au Louvre, ſuperbe Maiſon;
Mais, puiſqu'elle eſt P....., n'a-t-elle pas raiſon.
D'aller droit à l'Hôtel d'un Prêtre?

S'il lui reſte encore quelque ſentiment d'honneur, je ne doute pas qu'elle n'ait l'ame cruellement bourelée, lorſquelle jette les yeux vers le Louvre, & qu'elle ſonge que ſa mauvaiſe conduite lui a fait perdre le droit que ſa naiſſance lui donnoit d'y loger. Une plus chaſte qu'elle ne pourroit regarder ſans rougir ce ſuperbe Palais.

Les ſix premieres ſemaines qu'elle paſſa à Paris & au Bois de Boulogne, ſa conduite fut honnête en apparence, & l'on ne vit approcher d'elle aucun Amant; mais au bout de ce tems-là, elle ſe laſſa de cette contrainte, & envoya chercher en Provence, pour la conſoler de l'abſence de Pomini, un valet qu'elle avoit annobli dans Uſſon depuis quelques années avec ſix aunes d'étofe. L'éloignement de ſon Muſicien lui avoit paru ſi ſenſible, que quand il fut de retour, pour ſe recompenſer des chagrins que ſon abſence lui avoit cauſez, elle demeuroit quelquefois huit jours enfermée avec lui, ſans ſe laiſſer voir qu'à Madame de Châtillon, qui faiſant ſentinelle à la porte, eſſayoit de cacher ce qui donnoit lieu à la Cour & à la Ville de blâmer ſa conduite. Cet Amant, Fils d'un Charpentier d'Arles, autrefois Laquais de Garnier, un des Maîtres de ma Chapelle, lui étoit devenu ſi cher, que pour en conſerver la mémoire ſous une allégorie dont perſonne qu'eux n'entendoit le myſtere, elle fit remplir ſes tapiſſeries de Palmiers. Bien lui prit d'avoir eu cette précaution; car deux mois après que ſon Favori fut arrivé à Paris, le jeune Vernon le tua à la portiere de ſon caroſſe. Le déplaiſir qu'elle eut de

cette

cette mort, lui rendit odieux l'hôtel où elle avoit goûté tant de plaiſirs avec le mort. Auſſi, pour en effacer l'idée, elle abandonna le quartier de Saint-Antoine, & vint au fauxbourg Saint-Germain. Elle employa tous les Poëtes à célébrer par leurs vers cet illuſtre défunt. Elle le pleura long-tems, quoique l'éloquent Bajomont, aſſiſté de ſon camarade le Maire, tâchât de l'en conſoler par des raiſons plus fortes que celles qu'il auroit pu tirer de Séneque.

Tout trouve des Hiſtoriens : ces actions héroïques mêmes n'en manqueront pas; & je ſuis perſuadé que ceux qui les liront, admireront ſon obſtination au vice, que ni l'âge, ni la diminution des charmes, ni les affronts qu'elle a reçus, n'ont pu vaincre. Ils demeureront auſſi d'accord qu'une ſi belle vie doit être enrégîtrée au Temple de Paphos, pour ſervir de modéle à celles qui voudront s'enrôler dans le célébre Corps des Filles de Cypris. Ceux qui pour s'attirer quelques libéralitez, lui ont dédié des livres, & fait ſon panégyrique, ont beau lui donner des vertus qu'elle n'a jamais eues ; une longue tradition qui ſe conſervera parmi eux de pere en fils pendant pluſieurs ſiécles, leur donnera un démenti, & les convaincra d'une baſſe flaterie, auſſi-bien que d'une lâche impoſture; outre le reproche qu'ils ont à craindre de ceux qui après leur mort liront leurs écrits. Ils ne doivent pendant leur vie attendre aucune recompenſe de leur travail, puiſque perſonne ne s'eſt jamais loué de ſes bienfaits, & que tout le monde ſe plaint de ſon ingratitude : ſes Amans les plus favoriſez ne ſe ſont jamais enrichis de ſes préſens; & l'on voit les priſons pleines de ceux qu'elle a ruinez. On lui a vû quelquefois prodiguer des aumônes, mais jamais payer une dette de bon cœur. Elle a toujours eu ſi peu de ſentiment de Religion, qu'elle n'a jamais été au Sermon ſans dormir, à Vêpres ſans parler, ni à la Meſſe qu'accompagnée d'un Galant. Elle donne à mes dépens la dîme de ſes ren-

rentes & de ſes penſions aux Monaſteres les plus proches, mais elle retient les gages de ſes Officiers, & le prix des marchandiſes qu'on lui a fournies pendant toute l'année pour l'entretien de ſa maiſon. Elle ne cherche que l'apparence & la vanité, & n'a dans le cœur aucun ſentiment d'honneur & de piété.

Je croyois finir ce Manifeſte par la peinture de ſes inclinations ; mais Bajomont m'arrête, & m'oblige à lui donner un coup de pinceau. Cet homme, le plus grand ſot qui ait jamais paru à la Cour, y fut introduit par Madame d'Anglure, inſtruit par Madame Roland, & achevé de polir par le Maire. Elle en a fait ſon idole, quoiqu'il eût été ſoufleté par de Lone, Fils d'un Procureur de Bourdeaux, & elle a pris ſoin de ſa fortune pour l'empêcher d'aller finir ſes jours à l'Hôpital. Je n'entrerai point dans le détail de leurs amours. Comme on n'y verroit rien que de bas & d'indigne d'une Reine, un reſte de conſidération pour elle m'oblige à tirer le rideau, & à finir cette Hiſtoire qui n'eſt déja que trop longue & trop ennuyeuſe. Je me contente de prier Dieu de leur toucher le cœur, & de répandre ſur eux ſa grace efficace, ſans laquelle il n'y a pas lieu d'eſpérer leur converſion, & de voir ſortir la Princeſſe de l'aveuglement où elle eſt.

Vous voyez par ce Manifeſte, qu'on ne pouvoit pas refuſer au Roi le divorce qu'il demandoit. Cependant, comme tout eſt fort long à la Cour de Rome, & que la Marquiſe de Beaufort attendoit avec une extrême impatience le dénouement de cette affaire, le Roi, pour la conſoler, la fit Ducheſſe de Beaufort. Quelque tems après elle devint groſſe pour la quatriéme fois. Le Roi l'en aima davantage, & n'en eut que plus d'impatience d'en faire ſa légitime Epouſe. Auſſi écrivit-il à Sillery d'une maniere

maniere fort preſſante d'expédier au plutôt l'affaire dont il étoit chargé.

La grandeur enfle d'ordinaire les gens. Ce ne fut pas ainſi de la Ducheſſe; car le Roi n'eut pas plutôt érigé en Duché & Pairie la Terre qui portoit ſon nom, qu'elle devint ſi populaire, ſi honnête & ſi obligeante, que ceux qui ne vouloient pas l'aimer, ne pouvoient ſe réſoudre à la haïr. Elle commandoit à tout le monde avec une extrême douceur, & rendoit ſervice à tous ceux qui avoient beſoin de ſon crédit. Le Roi fit alors un voyage en Picardie, & tomba malade en chemin; ce qui obligea ſa chere Ducheſſe de lui écrire la lettre ſuivante:

Je meurs de peur, raſſurez-moi, en me diſant comme ſe porte le plus Brave du monde: je crains que ſon mal ne ſoit grand, puiſqu'autre choſe ne devroit me priver de ſa préſence. Dis-m'en des nouvelles, mon Cavalier, puiſque tu ſais combien le moindre de tes maux m'eſt mortel. Quoiqu'aujourd'hui j'aie reçu deux fois de vos nouvelles, je ne ſaurois dormir ſans vous envoyer mille bons ſoirs; car je ne ſuis pas douée d'une ladre conſtance: je ſuis la Princeſſe Conſtante, & ſenſible pour tout ce qui vous touche, inſenſible à tout ce qui reſte au monde.

Cette lettre eſt d'original auſſi-bien que les précedentes; c'eſt pourquoi on n'a voulû y rien changer. On verra par ces échantillons la maniere d'écrire d'alors, qui ne laiſſoit pas d'avoir ſes beautez; mais ce ſont des beautez, que nous ne ſentons pas aujourd'hui, parce que nous ſommes accoutumez à un autre uſage. C'eſt ce qu'il y a de cruel dans la plupart des langues vivantes, & ſur tout dans la Françoiſe qu'on a gatée ſans contredit à force de rafinemens. Une année voit naître & mourir, s'il faut ainſi dire, la même façon de parler; & il n'y a preſque perſonne qui ait conſervé le bon goût de l'antiquité. L'amour n'eſt pas ſujet à tant de va-

ria-

riations; il produit toujours les mêmes effets, & ceux qui ſont ſous ſon empire ont tous la même tendreſſe, exprimée à la vérité différemment, ſelon les divers tems, comme on verra par la réponſe du Roi.

Mon Cœur. J'ai reçu ce matin à mon reveil de vos nouvelles; cela me rend cette journée plus heureuſe. Je n'en ai pas eu du côté de Saint-Paul depuis que je vous ai quittée. Je ne manquerai point de me ramentevoir deux fois ce jour aux bonnes graces de mes chéres amours, pour l'amour de qui je me conſerve plus que je n'ai jamais fait. Vous verrez demain Céſar, dequoi je vous porte bien envie. Aimez toujours votre cher Sujet, qui juſqu'au tombeau n'aimera que vous. Sur cette vérité je finis, vous baiſant un million de fois auſſi tendrement que hier au matin. A Peronne ce 26. de Mai.

Le Traité de Vervins étoit alors fort avancé. Les deux partis étoient également las de la guerre, & chacun avoit ſes raiſons de faire la paix. Quoique le parti de la Ligue fût entierement ruiné, le Duc de Mercœur reculoit à faire ſon accommodement. Il s'étoit jetté entre les bras des Eſpagnols, dans l'eſpérance qu'il ſeroit compris dans le Traité en qualité de leur Allié. Il avoit fait un puiſſant parti en Bretagne, où il s'étoit flaté de ſe faire Souverain; mais la plupart des places dont il étoit en poſſeſſion aiant été priſes auſſi-tôt qu'attaquées, il vit bien qu'il ne devoit chercher ſon ſalut que dans la clémence du vainqueur. Il eut recours au crédit de la Ducheſſe de Beaufort, qui promit de lui procurer un parti avantageux, s'il vouloit marier ſa Fille unique à ſon Fils aîné qu'on nommoit ordinairement Céſar-Monſieur. Le Duc de Mercœur ne rejettoit pas tout-à-fait cette propoſition; mais Marie de Luxembourg-Martigues ſon Epouſe Princeſſe fiere

& ambitieuſe, ne pouvoit y conſentir, parce qu'elle aſpiroit à une plus haute alliance. Le Duc cependant ſe trouvant preſſé, s'aviſa pour donner le change à la Ducheſſe de Beaufort, d'envoyer ſa Femme à la Cour, avec ordre d'offrir leur Fille au Roi, pour en diſpoſer en faveur de qui il voudroit.

Comme le Duc de Mercœur ſavoit que les Dames avoient beaucoup de pouvoir ſur l'eſprit de Sa Majeſté, il avoit fort bonne opinion du voyage de ſa Femme : mais la Ducheſſe de Beaufort qui ſentit le coup, & qui vit leur but, fut auſſi fine qu'eux; car au lieu de travailler avec empreſſement à leur rendre ſervice, elle leur fit connoître qu'ils ne pouvoient ſe tirer d'affaire que par ſa ſeule interceſſion. La Ducheſſe de Mercœur donc continuant ſon chemin, arriva aux portes d'Angers, & n'y fut pas reçue auſſi favorablement qu'elle ſe l'étoit promis; car elle ne put entrer dans la Ville, & fut contrainte de ſe retirer au Pont de Sé. Cette diſgrace imprévûe abattit ſa fierté : elle ſe ſoumit aux volontez de Madame de Beaufort, on la fit venir du Pont de Sé; & le Roi, toujours ſenſible aux larmes du beau ſexe, & toujours prêt à faire tout ce que ſa Maîtreſſe vouloit, n'eut rien à refuſer à la Ducheſſe de Mercœur, qui obtint pour le Duc ſon Epoux des conditions, non ſeulement fort avantageuſes, mais même fort glorieuſes.

Peu de jours après ce traité, Céſar Duc de Vendôme, légitimé de France, & la Fille unique du Duc de Mercœur, furent fiancez. Le contrat de mariage fut paſſé dans le Château d'Angers, où le Duc de Mercœur étoit venu rendre ſes hommages au Roi. La cérémonie des fiançailles fut faite par le Cardinal de Joyeuſe, avec autant de pompe & de magnificence, que ſi c'eût été un Fils de France.

Cependant Sillery preſſoit vivement à Rome, ſuivant

vant ſes ordres, la diſſolution du mariage du Roi, & y trouvoit plus de difficultez qu'il n'avoit cru; car la Reine Marguerite, perſuadée que ſon mariage ne ſeroit pas plutôt caſſé, que le Roi épouſeroit la Ducheſſe de Beaufort, faiſoit dire au Pape qu'elle ne conſentiroit jamais ſur ce pied-là au divorce prétendu. Le Pape, d'un autre côté, qui vouloit ſe faire valoir, faiſoit naître tous les jours de nouvelles difficultez. Il ne voyoit pas, diſoit-il, qu'il pût en conſcience légitimer des enfans nez en adultere : d'ailleurs il prévoyoit que ce divorce produiroit de grands troubles pour la ſucceſſion, & ne pouvoit ſe réſoudre à lâcher la Bulle tant attendue. Cependant les Ambaſſadeurs du Roi le preſſoient extrêmement, & repréſentoient à ſa Sainteté, que leur Maître ſeroit peut-être contraint d'en uſer comme Philippe le Bel, c'eſt-à-dire, de faire faire le procès à la Reine Marguerite pour cauſe d'adultere.

La mort de la Ducheſſe de Beaufort, arrivée quelque tems après, applanit toutes ces difficultez, & rendit un bon ſervice au Roi & au Royaume. Bien des gens ne pouvoient croire que le Roi pût être capable de faire une action qui lui auroit indubitablement attiré le mépris & l'averſion de ſon peuple. Cependant les ſages qui n'ignoroient ni les appas ni l'artifice de cette femme, étoient dans des alarmes continuelles. Elle avoit gagné tous les Courtiſans à force de préſens & de careſſes : on craignoit les funeſtes effets de la flaterie; mais plus encore le foible du Roi, que la Ducheſſe de Beaufort connoiſſoit mieux que perſonne. On le regardoit comme un Grand Prince à la vérité; mais on ſavoit auſſi qu'il avoit trop de tendreſſe pour les Dames, & que tout maître qu'il étoit de ſes autres paſſions, il étoit eſclave de l'amour.

Depuis que Madame de Beaufort avoit eſpéré de

monter ſur le Trône, elle avoit entierement changé de conduite, & paroiſſoit ſi modeſte, que le Roi ſe repentit plus d'une fois de l'avoir crue infidéle; mais, comme ce n'étoit pas aſſez que le Roi fût perſuadé de la probité & de la bonne-foi de la Ducheſſe de Beaufort, ſi le Public ne l'étoit auſſi, cette femme réſolut pour cet effet de venir à Paris, & d'y faire ſes dévotions de Pâques. Sa Majeſté avoit paſſé le Carême à Fontainebleau, d'où elle partit le Dimanche des Rameaux pour Melun, où la Ducheſſe fit préparer un bateau, réſolue d'achever ſon voyage par eau. Comme il y a certains vieux maux qui par un renouvellement de douleur font ſentir au patient les approches d'un changement de tems, auſſi les cœurs tendres & amoureux ont ſouvent des preſſentimens ſecrets des malheurs qui vont leur arriver. La Ducheſſe, comme ſi elle eût deviné ſa deſtinée, eut beaucoup de peine à quitter le Roi, & lui recommanda ſes enfans la larme à l'œil.

Elle s'embarqua à Melun le mardi-ſaint, & arriva à Paris d'aſſez bonne heure. Le Roi l'avoit priée de loger chez Sebaſtien Zamet, riche partiſan, qui ſe diſoit riche de dix-ſept cens mille écus de bien. Le Roi aimoit cet homme, & l'appelloit Baſtien par familiarité. Son hôte prit un ſoin particulier de la bien traiter, & de lui donner des viandes qu'il ſavoit être le plus à ſon goût. Le lendemain elle ſe rendit au petit Saint-Antoine pour y entendre les ténébres; Madame & Mademoiſelle de Guiſe, la Maréchale de Rets & ſes filles, l'y accompagnerent. Elle y alla en litiere, & toutes les autres Dames en caroſſe. Un Capitaine des Gardes du Corps fut toujours à ſa litiere, & la conduiſit à une chapelle qu'on lui avoit deſtinée pour la dérober à la vûë du peuple, & pour empêcher que la foule ne l'embaraſſât. Cette Sainte n'étoit

toit pas ſi occupée des choſes du Ciel, qu'elle ne ſongeât à celles de la Terre; elle fit voir à Mademoiſelle de Guiſe des lettres qu'elle venoit de recevoir de Rome, par leſquelles on lui apprenoit que l'affaire qui lui tenoit tant au cœur, ſeroit bien-tôt terminée. Elle lui en fit voir deux autres qu'elle avoit reçues du Roi le même jour, où il y avoit tant de marques de tendreſſe & d'impatience de la voir Reine, qu'elle avoit tout ſujet d'être contente. Ce Prince lui donnoit avis qu'il envoyoit à Rome du Frêne, Secrétaire d'Etat, qu'elle regardoit comme une de ſes créatures. Il avoit épouſé une de ſes proches parentes; de-ſorte qu'elle étoit aſſurée qu'il n'oublieroit rien pour vaincre la lenteur de ſa Sainteté.

Le ſervice étant fait, elle retourna chez Zamet. Les uns diſent qu'elle tomba en défaillance à l'Egliſe, & qu'on la rapporta chez Zamet, où aiant quelque relâche, & ſe promenant dans le jardin, elle ſe ſentit frappée d'une apoplexie au cerveau, & que ſes douleurs devenues moins violentes, elle ſe fit porter chez Madame de Sourdis ſa Sœur, près de Saint-Germain de l'Auxerrois, comme ſi la maiſon de Zamet eût été la cauſe de ſon mal. Elle pria Mademoiſelle de Guiſe de vouloir l'accompagner. Cependant Madame de Beaufort prit les devans; & lorſque Mademoiſelle de Guiſe arriva, elle trouva que la Ducheſſe ſe faiſoit deshabiller; & qu'elle ſe plaignoit d'un violent mal de tête. A peine fut-elle au lit qu'elle retomba en convulſion, d'où elle ne revint qu'à force de remédes. Après qu'elle fut revenue, elle vouloit écrire au Roi; mais une autre convulſion qui ſurvint, l'empêcha d'achever ſa lettre. Lorſque celle-ci fut paſſée, on lui préſenta une lettre du Roi, qu'elle ne put lire, parce qu'elle retomba d'abord dans ſes mouvemens convulſifs,

qui ne finirent qu'avec ſa vie. La violence de ſes douleurs la fit accoucher le jeudi d'un enfant mort, & le Samedi au matin elle mourut, ſans que la connoiſſance lui fût revenue, autant qu'on put juger.

On parla de cette mort, avec la diverſité dont on parle d'ordinaire de celle des Grands. Le Pape crut que c'étoit un effet de ſes prieres. D'autres dirent que le Diable l'avoit miſe en cet état, parce qu'elle s'étoit donnée à lui pour poſſéder ſeule les bonnes graces de Sa Majeſté. D'autres deſcendoient dans le détail, & diſoient que le dernier ſoir de ſa vie, elle avoit commandé à Mademoiſelle de la Bretonniere, l'une de ſes confidentes, qui couchoit ordinairement dans ſa chambre, de ne pas s'alarmer ſi durant la nuit elle entendoit du bruit, & de ne point quitter ſon lit; qu'effectivement pendant la nuit cette fille entendit un bruit épouvantable, & ſemblable à celui que font des gens qui ſe battent à outrance; que ſuivant l'ordre de ſa Maîtreſſe, elle demeura tranquille, & trouva le lendemain qu'on avoit tordu le cou à Madame de Beaufort. Quoi qu'il en ſoit, elle parut après ſa mort ſi hideuſe, & le viſage ſi défiguré, qu'on ne pouvoit la regarder qu'avec horreur; & ce fut peut-être cela qui donna occaſion à ſes ennemis de publier que le Diable l'avoit ainſi maltraitée. On dit la même choſe de la Connêtable de Montmorenci, qui mourut cette année-là avec les mêmes ſymptomes. On ajoutoit, pour embellir ces contes, que la Ducheſſe ſavoit long-tems à l'avance quelle devoit être ſa fin; & qu'un jour qu'elle ſe promenoit aux Thuilleries, elle y avoit trouvé un célébre Magicien qui diſoit la bonne-avanture à pluſieurs Dames de la Cour; qu'elle avoit eu envie de ſavoir quelle ſeroit ſa deſtinée, & qu'elle l'avoit fort preſſé de le lui dire; que le Ma-

Magicien s'en étant excuſé long-tems, & lui aiant dit que ſa fortune étoit ſi grande qu'elle n'avoit plus rien à ſouhaiter, elle avoit continué de le preſſer de lui dire au moins comment elle finiroit ſes jours; & qu'enfin cet homme ainſi pouſſé lui avoit répondu qu'elle prît ſon miroir de poche, & qu'elle y verroit dequoi ſatisfaire ſa curioſité; que la Ducheſſe l'aiant fait, elle y avoit vû le Demon qui la prenoit à la gorge, & en avoit été tellement effrayée, qu'elle s'étoit évanouïe entre les bras d'une de ſes filles qui la ſuivoit. Mais les gens ſages ne donnerent point dans ces viſions.

Le Roi qui étoit toujours à Fontainebleau, avoit bien appris qu'elle étoit malade; mais, comme il croyoit que c'étoit un effet de ſa groſſeſſe, il ne ſe preſſa point de venir. Le troiſiéme courrier qui lui apporta la nouvelle de la continuation de ſon mal, l'obligea de partir; mais, comme on ne jugeoit pas à propos qu'il vînt à Paris dans cette conjoncture, la Varenne alla trouver le Maréchal d'Ornano qui étoit au ſermon à Saint-Germain de l'Auxerrois, lui apprit que la Ducheſſe venoit de rendre le dernier ſoupir, & le pria d'aller au-devant du Roi pour l'empêcher de venir à Paris. Le Maréchal pria le Marquis de Baſſompierre qui étoit avec lui, de l'accompagner. Ils partirent ſans perdre de tems, & trouverent Sa Majeſté au-delà de la Sauſſaye près de Ville-Juif, qui venoit à toute bride ſur des coureurs.

Ce Prince n'eut pas plutôt apperçu le Maréchal, qu'il crut que la Ducheſſe étoit morte. Sa douleur fut auſſi violente, que l'avoit été ſon amour. Il pleura, il cria, & ſe plaignit d'une maniere qui fit bien voir que les Grands Princes ont leurs foibleſſes comme les autres hommes. On l'emporta dans l'Abbaye de la Sauſſaye: on fit venir un caroſſe, & on

le, ramena à Fontainebleau, où il arriva de jour, & trouva dans ſon appartement la plupart des Seigneurs de la Cour qui y étoient accourus au bruit de cette nouvelle.

Le Roi étant entré dans ſa chambre, pria tout le monde de s'en retourner à Paris, & de prier pour ſa conſolation. Il ne retint que Bellegarde, le Comte de Lude, Termes, Caſtelnau, la Chaloſſe, Monglas, & Fronteval. Baſſompierre ſe retiroit auſſi; mais il le fit reſter pour lui dire des particularitez de la mort de ſa Maîtreſſe, auprès de laquelle il avoit été un des derniers. Pendant cinq ou ſix jours le Roi ne fut viſible qu'à ceux qu'il avoit retenus, & à quelques Ambaſſadeurs, dont il ne put pas s'empêcher de recevoir les complimens de condoléance; encore s'en retournerent-ils d'abord qu'ils eurent eu audience.

Comme il n'y a point de douleur ſi forte que le tems n'affoibliſſe, & que le Roi n'étoit pas d'ailleurs de ces ames foibles qui ſe plaiſent à perpétuer leurs regrets & leurs larmes, on commença de s'appercevoir que ſon affliction diminuoit. Le Duc de Rets qui lui avoit laiſſé faire toutes ſes doléances ſans rien dire, ſe ſervit de l'occaſion, & lui dit preſque en riant, qu'il avoit plus de ſujet de ſe réjouïr que de s'affliger, & que s'il conſidéroit ce qu'il alloit faire, ſi la mort de la Ducheſſe ne fût pas arrivée à point nommé, il demeureroit d'accord qu'il avoit de grandes graces à rendre à Dieu. Cette vérité dite à propos fit un bon effet; car le Roi, après avoir long-tems rêvé, avoua franchement que le Duc avoit raiſon: ſi-bien que l'on vit en un moment ſuccéder la joye à la triſteſſe.

La Reine Marguerite qui, comme nous avons dit, s'oppoſoit à la diſſolution de ſon mariage, n'eut pas plutôt appris la mort de la Ducheſſe, qu'elle fut la premiere à la ſolliciter. Elle fit préſenter une requête

au

au Roi, demandant permiſſion de s'adreſſer au Pape pour cet effet. Le Roi le lui permit. Le Pape aiant égard à la demande de l'un & de l'autre, nomma le Cardinal de Joyeuſe & autres Prélats pour juger l'affaire ſur les lieux, & pour caſſer ce mariage, ſi l'expoſé des deux parties étoit véritable. Les informations requiſes étant faites, le mariage fut déclaré nul & non valablement contracté, pour parler comme l'original; & il fut permis aux parties de ſe marier ailleurs. Le Pape confirma d'autant plus volontiers cette ſentence, qu'on lui faiſoit eſpérer que Sa Majeſté épouſeroit quelqu'une de ſes parentes.

Le Roi dont le cœur étoit alors ſans emploi, ne pouvoit s'empêcher de ſonger ſouvent à Madame de Beaufort, & de renouveller ſes regrets. Ses Favoris qui le connoiſſoient, & qui ſavoient qu'il n'y avoit pas de meilleur moyen pour le tirer de ſon chagrin, que de le mettre aux priſes avec une nouvelle Beauté qui pût le conſoler de celle qu'il venoit de perdre, l'engagerent à une partie de chaſſe auprès de Malherbe, Château appartenant au Marquis d'Entragues.

Avant que d'aller plus loin, je crois qu'il ne ſera pas mal à propos de faire ici une digreſſion pour ſervir à la généalogie de Mademoiſelle d'Entragues. Après que Catherine de Médicis eut fait déclarer Charles IX. majeur au Parlement de Rouen, toutes les Dames de la Cour travaillerent à l'envi pour lui donner de l'amour; mais la chaſſe & les autres exercices violens, étoient mieux ſon affaire que la galanterie. Cependant Madame de Montpenſier la daubant un jour ſur ſon indifférence, il lui dit en jurant ſelon ſa coutume, que s'il ſe mettoit une fois à faire le coquet, il donneroit tant d'exercice aux Dames, qu'elles ſe repentiroient d'avoir reveillé le lion dormant. En effet il pouſſa depuis la fleurette

à droit & à gauche, ſans pourtant s'engager dans aucune intrigue amoureuſe. Quelque tems après la Cour fut à Orléans, où le Roi remarqua une jeune fille qui s'étoit trouvée à ſon dîner. Il la trouva fort belle, demanda ſon nom, & apprit qu'elle s'appelloit Marie Touchet, Fille d'un Apoticaire de la Ville. La Tour, maître de la Garderobe, eut ordre de lui parler, & de faire en ſorte qu'elle le vînt trouver dans ſa chambre. La Belle ne fut point cruelle; & la nuit ſuivante elle alla voir le Roi ſous la conduite de la Tour. Il en obtint tout ce qu'il voulut, quoiqu'elle fût déja engagée avec Monluc, qu'elle aima toujours depuis. Mademoiſelle Touchet ſuivit la Cour, & ſe trouva groſſe quelque tems après. Elle accoucha d'un garçon qui fut nommé Charles, du nom de ſon Pere, & fut depuis Comte d'Auvergne.

Le commerce de Monluc & d'elle continuoit toujours, & ils s'écrivoient ſouvent. Le Roi aiant été averti qu'elle avoit dans ſa bourſe un des billets de ſon Amant, invita pluſieurs Dames à ſouper, ſans oublier ſon Infidéle. La Chambre Capitaine d'une troupe d'Egyptiens, eut ordre d'amener avec lui une douzaine des plus habiles coupeurs de bourſe qu'il y eût, de faire couper pendant le régal celles de toutes les Dames, & de lui apporter fidélement le tout à ſon coucher. La Chambre remplit parfaitement bien ſes devoirs, & toutes les bourſes furent coupées, & portées au Roi. Le billet fut trouvé, & montré le lendemain à Mademoiſelle Touchet. Elle voulut le deſavouer, parce qu'il étoit ſans ſuſcription: mais enfin il fallut paſſer condamnation, & demander pardon de ſa faute. Elle l'obtint, à condition de rompre tout commerce avec Monluc; & pour lui faire mieux oublier ce Cavalier, le Roi la maria avec Balzac d'Entragues, Gouverneur d'Orléans, & c'eſt de ce mariage

dont

dont eſt deſcendue Mademoiſelle d'Entragues, dont nous allons parler maintenant.

D'Entragues avoit deux Filles, toutes deux belles & d'un eſprit au-deſſus du commun; mais ſur-tout l'aînée qui s'appelloit Henriette de Balzac. Madame d'Entragues qui, comme on a dit, avoit vû le loup, aiant appris qu'on avoit fait deſſein d'embarquer le Roi avec une de ſes Filles, crut qu'en bonne & ſage Mere elle devoit faire les premiers pas. Elle envoya donc prier le Roi de venir ſe délaſſer chez elle au retour de la chaſſe dont on a déja parlé. Ce Prince, prévenu à l'avance en faveur de Mademoiſelle d'Entragues par les choſes la que renommée avoit publiée de ſa beauté, fut bien-aiſe de profiter de l'occaſion, & donna volontiers dans le piége qu'on tendoit à ſa liberté. Il trouva Mademoiſelle d'Entragues beaucoup au-deſſus du bien qu'on lui en avoit dit, & même beaucoup plus aimable qu'il ne ſe l'étoit imaginé; & ne pouvant ſe réſoudre à s'éloigner ſi-tôt d'une Belle dont il étoit charmé, il fit quelque ſéjour à Malherbe. Pendant qu'il y fut, les deux Déeſſes mangerent toujours à ſa table, & ne coucherent pas loin de ſon appartement. Cette petite Cour alla au Hallier, & Madame d'Entragues au Chenaut. Le Roi l'alla voir tous les jours, & avoit le plaiſir d'y entretenir ſa nouvelle Maîtreſſe, qui par les conſeils de ſa Mere, jouoit ſon rôle en perfection; ſon enjouement, ſon eſprit & ſes manieres engageantes, charmant de plus en plus Sa Majeſté.

La Marquiſe d'Entragues s'en étant retournée à Paris, le Roi partit pour Orléans, où il arriva la veille de Saint-Jean. La Maréchale de la Châtre qu'il y trouva avec ſes deux Filles, ne purent, toutes belles qu'elles étoient, le retenir que deux jours. Il ſe rendit en poſte à Paris, & pour être à bonne portée de Mademoiſelle d'Entragues, logée à l'hôtel

de Lion, il alla descendre à celui de Gondi. Ses parens qui vouloient profiter de l'occasion, l'observoient de fort près, de peur que la jouïssance n'éteignit la passion du Roi. Ils traiterent même assez mal le Comte de Lude, que le Roi envoyoit souvent faire des complimens à sa Maîtresse. Le Marquis d'Entragues ne se contenta pas de quereller ce Comte, il lui dit même fort brusquement qu'il le prioit de ne revenir plus chez lui, puisqu'il n'y venoit que pour deshonorer sa maison. Mademoiselle d'Entragues qui avoit de l'esprit & de l'adresse, seconda parfaitement bien l'intention de ses parens, & assaisonna si bien son refus & sa modestie, que ses difficultez ne servoient qu'à rendre le Roi plus amoureux. Elle fit si bien que ce Prince qui n'étoit pas prodigue de son naturel, lui envoya cent mille écus tout d'un coup. Elle les accepta, comme vous pouvez croire, témoigna même à ce Prince beaucoup d'inclination, & s'excusa de ne pouvoir répondre comme elle souhaiteroit, à l'honneur qu'il lui faisoit, à cause de ses parens qui l'observoient de si près, qu'à peine pouvoit-elle avoir la liberté de lui parler. Elle le pria de faire en sorte de les rendre plus traitables, & lui promit d'y travailler de son côté, étant au desespoir de leur sévérité. Après l'avoir fait languir quelque tems, elle lui dit qu'elle ne pouvoit leur faire entendre raison sur un point si délicat, à moins que pour mettre leur conscience en repos & leur honneur à couvert, Sa Majesté ne voulût lui donner une promesse de mariage; que son intention n'étoit point de se servir d'un tel écrit; & que quand même elle voudroit s'en prévaloir, elle n'ignoroit pas qu'il n'y auroit point d'Official qui osât faire citer un homme qui avoit cinquante mille hommes à son commandement; mais, que puisque ces bonnes gens le desiroient ainsi, il ne devoit point faire difficulté de leur donner cette satisfaction, qui

les

les gueriroit de tous leurs ſcrupules ; qu'il ne devoit avoir aucune repugnance à cela, puiſqu'il ne lui en coûteroit qu'un petit morceau de papier, en échange de la choſe la plus précieuſe qu'elle eût au monde. Enfin, elle le tourna de tant de côtez, qu'elle lui fit promettre de lui donner un écrit, par lequel il s'obligeroit de l'épouſer dans un an, en cas que dans ce tems-là elle lui donnât un Fils.

Le Roi aiant fait cette promeſſe, prit le Duc de Sully, le mena dans la premiere galerie de Fontainebleau, & lui montra la promeſſe en queſtion écrite de ſa propre main, le priant de lui en dire ſon avis. Sully au lieu de répondre, la déchira en deux. Le Roi ſurpris d'une telle hardieſſe, lui dit tout en colere : *Je crois que vous êtes fou, Sully ?* Je voudrois l'être ſeul, Sire, répondit Sully. Le Roi que ſa paſſion n'empêchoit pas tellement de raiſonner, qu'il ne ſentît que Sully avoit raiſon, ne repliqua pas un mot, & entra dans un cabinet pour en faire une autre.

Le Marquis d'Entragues qui vouloit jouer la Comédie juſqu'au bout, après avoir querellé le Comte de Lude, comme on vient de dire, avoit fait atteler ſon caroſſe, & mené ſa Fille à Marcouſſis. Le Roi ne pouvant demeurer où ſa Belle n'étoit pas, partit quelques jours après en poſte, & ſe rendit à Marcouſſis. Sa Majeſté n'y fut pas long-tems, & revint à Paris en toute diligence.

Il y avoit déja du tems, que ce commerce allarmoit les Miniſtres. Comme ils voyoient que Mademoiſelle d'Entragues n'avoit pas moins d'ambition que la Ducheſſe de Beaufort, ils craignoient qu'il ne lui prît envie de l'épouſer ; de-ſorte qu'ils le ſupplioient inſtamment de ne conſulter en ſe mariant que le bien de ſon Etat, & lui propoſerent en même tems Marie de Médicis Fille du Grand-Duc, dont il agréa la recherche, & donna ordre à Sillery de négocier cette affaire auprès du Pape. Pendant cette négo-

ciation, on fit tout ce qu'on put pour le détacher de Mademoiſelle d'Entragues, qui diſputoit encore le terrain pied à pied. Il n'en avoit encore obtenu que de légeres faveurs, ſoit parce qu'il n'eût pas encore délivré la promeſſe, ſoit qu'il n'eût pas trouvé l'occaſion de la pouſſer à bout, ſoit enfin qu'elle voulût ſe faire valoir par la difficulté, & le rendre plus amoureux à force de réſiſtance. Quelque occupé qu'il fût de Mademoiſelle d'Entragues, on l'engagea de paſſer une nuit chez Zamet avec Mademoiſelle de la Glandée, qui n'étoit pas d'une vertu ſi farouche; mais il n'eut pas le tems de jouïr paiſiblement du plaiſir, car il ne fut pas plutôt au lit, qu'il entendit un cliquetis d'épées. Il appella d'abord, & Baſſompierre vint à lui. Il lui demanda la cauſe de ce démêlé, & apprit de lui que les combattans étoient Bellegarde & le Prince de Joinville, qu'on a depuis nommé Duc de Chevreuſe; que le ſujet de la querelle étoit, que Joinville prétendoit que Bellegarde eût fait quelques contes au Roi de lui & de Mademoiſelle d'Entragues; ſur cela ils avoient mis l'épée à la main; que Joinville avoit un coup dans ſes feſſes, & que le Vidame du Mans qui les avoit voulu ſéparer, avoit été dangereuſement bleſſé. Le Roi ſe leva en robe de chambre, prit ſon épée, & paſſa le degré, précedé de Baſſompierre qui portoit la bougie. Il ne trouva que Pralin, qui venoit de faire fermer les portes; car les auteurs de la querelle s'étoient déja retirez. Il ſe mit en groſſe colere, & manda la nuit même au premier Préſident de le venir trouver le lendemain avec le Parlement. Ce célébre Corps y vint à neuf heures, reçut ordre d'informer de ce combat, & de faire bonne & courte juſtice. Il y eut des Commiſſaires nommez pour faire les informations, & pour recevoir les dépoſitions des témoins. Madame & Mademoiſelle de Guiſe, à qui les intérêts de Bellegarde étoient plus précieux que ceux de Joinville,

en

en aiant eu avis, firent tout ce qu'elles purent pour arrêter cette procédure, & firent ſi bien qu'elles obtinrent une ſurſéance de Sa Majeſté, & que le Connêtable eut le tems de pacifier ce différend.

Quelque tems après le Roi fit un ſecond voyage à Blois, & au retour paſſa par Chenonceaux pour y voir la Reine Louiſe. Il y vit en même tems Mademoiſelle de la Bourdaiſiere, qui fit quelque impreſſion ſur ſon cœur. Mademoiſelle d'Entragues qui avoit eu la promeſſe de mariage qu'elle ſouhaitoit, & qui n'ignoroit pas ce qu'on faiſoit pour la traverſer, craignant que le Roi ne lui échapât, réſolut de changer de conduite, & d'être à l'avenir plus humaine. La premiere viſite que le Roi lui rendit, la mit à la raiſon. Ce Prince eut toute liberté, ſa paſſion trouva dequoi ſe ſatisfaire, & tout le monde fut content. Il l'alla voir ſouvent à Malherbe, & la fit loger à l'hôtel d'Archand. Il revint à Paris ſur la fin de l'Automne. Mademoiſelle d'Entragues ſe trouva groſſe, & alla faire ſes couches à Monceaux, où le Roi la conduiſit, lui proteſtant tout de nouveau qu'il l'aimoit aſſez pour l'épouſer. Elle ſouhaitoit fort que le Roi ſe trouvât à ſes couches, parce qu'en cas qu'elle eût un Garçon, elle auroit ſujet de le ſommer de tenir ſa parole. Il étoit preſque réſolu de lui donner cette ſatisfaction; mais heureuſement la foudre étant tombée dans ſa chambre après un grand coup de tonnerre, lui fit tant de peur, qu'elle ſe bleſſa, & on lui tira du corps un enfant mort. Elle en fut long-tems malade; mais enfin le ſoin qu'on en eut, & les remédes qu'on lui donna, la tirerent d'affaire. Le Roi ne la quitta preſque point pendant ce tems-là, & il voulut voir l'effet de tous les remédes. Lorſqu'elle fut en état d'être vûe, elle apprit qu'on négocioit à Rome le mariage de Sa Majeſté avec Marie de Médicis. Elle en fut au deſeſpoir, & traita ſon Amant ſi mal, qu'un autre s'en ſeroit rebuté; mais

bien

bien loin qu'un procédé ſi dur affoiblit la paſſion de ce Prince, il ne fit au contraire que la rendre plus violente; car il la combla de nouveaux bienfaits, & la fit Marquiſe de Verneuil. C'eſt le nom que nous lui donnerons à l'avenir.

Le Roi étoit aſſez foible quand il aimoit; & ſur ce pied-là je ne ſais s'il faut croire qu'il eût intention d'épouſer la Marquiſe de Verneuil, comme il lui avoit promis. Quoi qu'il en ſoit, Sillery & le Cardinal d'Oſſat pouſſerent ſi loin la recherche de Marie de Médicis, qu'il n'y eut plus moyen de s'en dédire. Il envoya donc à Rome Alincour, Fils de Villeroi, ſous prétexte de remercier le Pape de la bonne juſtice qu'il lui avoit rendue dans l'affaire de ſon mariage avec la Reine Marguerite; mais en effet pour lui communiquer celui qu'il vouloit contracter dans la Maiſon de Médicis. Après ce compliment, Alincour avoit ordre de ſupplier ſa Sainteté de trouver bon que Sillery & lui allaſſent voir la Princeſſe à Florence, où ils devoient négocier cette affaire, qui étoit bien plus avancée qu'on ne le diſoit au Pape.

Il n'eſt pas poſſible d'exprimer le déplaiſir qu'eut la Marquiſe de Verneuil de voir toutes ſes eſpérances échouées. Elle ſe trouva la dupe de ſes artifices: elle avoit compté ſur la Couronne, elle s'en voyoit privée par ce cruel mariage; & ſi elle avoit eu cinquante mille hommes à ſon commandement, elle étoit aſſez fiere pour ſe mettre en état de ſe faire faire juſtice. Elle diſſimula pourtant ſon reſſentiment; mais le Comte d'Auvergne, ſon Frere uterin, méchant de ſon naturel, réſolut de s'en venger, & pour cet effet il s'embarqua dans la conſpiration de Biron, dont on peut voir le détail dans les Hiſtoriens, & de laquelle nous aurons peut-être encore occaſion de parler.

Pendant que le Roi travailloit à conſoler ſa Maîtreſſe, & à diſſiper ſes chagrins & ſa colere, le Duc de Savoye arriva à la Cour. Ce voyage avoit été con-

concerté du vivant de la Ducheſſe de Beaufort, dont il eſpéroit de ſe ſervir utilement à terminer l'affaire du Marquiſat de Saluces. La mort de la Ducheſſe rompit les meſures de ce Duc. Il auroit bien voulu ſe diſpenſer du voyage; mais il avoit fait trop d'avances pour pouvoir reculer. Le Roi le reçut autant bien qu'il pouvoit eſpérer; & comme il ſavoit le crédit qu'avoient les Dames dans une Cour auſſi galante que celle de France, il régala les plus belles de magnifiques préſens. Il en fit auſſi de grands aux confidens du Roi; ce qui fut le prélude de la conſpiration de Biron. Cependant il fut la dupe de ſa fineſſe, & s'en retourna comme il étoit venu. Le Roi fit marcher ſes troupes vers les frontieres de Savoye, & ſe rendit lui-même à Lyon, à deſſein de ſe ſaiſir par les armes du Marquiſat en queſtion. Mais, comme ſon mariage avec Marie de Médicis avoit été célébré en conſéquence de ſa procuration, dont Bellegarde avoit été le porteur, & que Diégue des Urſins, Duc de Bracciano, l'avoit épouſée en ſon nom, cette Princeſſe partit pour Marſeille, où elle arriva conduite par Elizabeth de Médicis ſa Tante, Femme du même Duc, par Eléonore de Médicis Femme de Vincent premier Duc de Mantoue, & par Jourdain des Urſins ſon Couſin-germain, qui avoit, diſoit-on, pour elle des ſentimens plus tendres que ceux que la parenté lui inſpiroit. Elle fut reçue, en débarquant, par les Cardinaux de Joyeuſe, de Gondi, de Givry, & de Sourdis, par le Connêtable de Montmorenci, par le Chancelier de Bellievre, & par le Duc de Guiſe Gouverneur de la Province, par les Ducheſſes Douairieres de Nemours & de Guiſe, & par pluſieurs autres Dames de la premiere qualité.

La Marquiſe de Verneuil qui avoit ſuivi la Cour, ſaiant appris que la Reine devoit arriver à Lyon, revint à Paris, & ne voulut pas ſe trouver à une cérémonie qui lui étoit ſi fatale, & où elle ne pouvoit

voit avoir que toute ſorte de déplaiſir. Les deux Filles du Connêtable ſe trouverent au mariage, & la Ducheſſe de Ventadour, la plus jeune, donna dans la vûë à Jourdain; mais, comme il ne fut pas longtems à la Cour, l'abſence le guerit de cette paſſion, auſſi-bien que de celle qu'il avoit eue pour la Reine. Des Urſins ne fut pas la ſeule conquête que fit dans cette occaſion la Ducheſſe de Ventadour. Les Ducs de Guiſe & d'Epernon furent auſſi de ſes Adorateurs; & ces deux Antagoniſtes ſe brouillerent ſi fort, que le Roi fut obligé de les raccommoder, tout diſpoſé qu'il étoit lui-même à devenir leur Rival.

Ce mariage ne fut pas du goût de tout le monde; & il y eut même des gens aſſez inſolens pour afficher à la porte de la chambre de la Reine les paroles ſuivantes, écrites en gros caractere:

NON ERAT OPUS BENE-VALENTIBUS MEDICIS.

Cette froide application fut ſi mépriſée, qu'on n'en rechercha pas ſeulement les auteurs. Le Roi témoignoit en public beaucoup de ſatisfaction de ſon mariage; mais le changement de ſa condition ne l'avoit pas fait changer de ſentiment pour la Marquiſe de Verneuil, à laquelle il envoyoit ſouvent des courriers. Ces marques d'eſtime dans un tems où elle les devoit ſi peu attendre, la rendirent ſi fiere, qu'elle en vint juſqu'à parler de la Reine avec peu de reſpect. Cette Princeſſe le ſût, & en fut piquée au vif. Toute la Cour prit parti dans cette affaire, les uns pour la Reine, les autres pour la Maîtreſſe du Roi.

Ce Prince, après avoir conquis toute la Savoye, & contraint ce Duc à traiter pour le Marquiſat de Saluces, prit la poſte pour revenir à Paris; mais enſuite s'étant raviſé, il s'embarqua à Rouanne, & deſ-

deſcendit ſur la Loire juſqu'à Briare; de-là il vint coucher à Fontainebleau, d'où il écrivit à ſa Maîtreſſe la lettre ſuivante, au ſujet de certaines conteſtations ſurvenues entre lui & le Marquis d'Entragues:

Mes cheres amours. J'ai reçu hier au ſoir votre lettre par le retour de Petit. Je reçois avec plaiſir l'honneur que vous me faites de m'aſſurer toujours de votre bonne grace. J'ai vû en même tems l'étonnement de votre Pere. Il a raiſon; car ſon procédé m'a tout-à-fait ôté l'envie de traiter avec lui. Vous me mandez que vous eſpérez qu'il me contentera. Je vous ſupplie à mains jointes, ma chere Ame, que je n'aie plus affaire à lui. Nous pouvons mieux nous accorder vous & moi, & nous en féliciter tous ſeuls. L'argent pour vous acheter une Terre eſt prêt; rien ne vous manquera. Marchaumont viendra dans une heure. Monſieur Fleury eſt ici. Je travaillerai plus pour vous que Nau; mais ne m'allez pas brouiller avec cet homme, qui n'a ſongé depuis hier qu'à trouver moyen d'accrocher encore quelque choſe pour m'affliger. Je vous en ſupplie encore un coup à genoux. Faites en ſorte que nos heures ne dépendent plus que de nous deux. Je vous verrai bien-tôt; cependant aimez-moi toujours comme une perſonne qui n'aime & n'aimera jamais que vous. Sur cette vérité, je baiſe un million de fois tous les petits Garçons.

Le Roi partit le lendemain de Fontainebleau, & alla dîner à Ville-neuve Saint-George, & coucher à Verneuil, accompagné de quatre perſonnes ſeulement. Trois jours après il revint à Paris, & logea chez Monglas dans le Cloître Saint-Nicolas du Louvre, où il paſſa tout le tems à ſe divertir avec les Dames, cinq ou ſix Princes, & ſes favoris. La Reine partit de Lyon preſqu'auſſi-tôt que le Roi; mais elle fit ſon voyage avec plus de lenteur, & trouva en

en chemin les Dames que le Roi lui envoyoit pour remplir les charges de ſa Maiſon. La Ducheſſe de Nemours devoit être Sur-Intendante, Madame de Guercheville que le Roi avoit aimée, comme nous avons dit, Dame d'honneur, & Madame de Richelieu Dame d'atours. La Reine ne voulut point recevoir cette derniere, parce qu'elle deſtinoit cette charge à Eléonore Galigay, mariée depuis à Conchini Maréchal d'Ancre. Il y avoit long-tems que Galigay ſervoit la Reine, & elle lui avoit promis cette recompenſe. La choſe demeura indéciſe juſques à ce que le Roi en eût décidé; de quoi la Reine eut un très-ſenſible chagrin. Ce fut bien autre choſe lorſqu'elle ſe vit contrainte de renvoyer en Italie tous ceux qui l'avoient accompagnée. Les Dames qui prirent leur place, en ſentirent le contre-coup, & eurent bien des rebufades à eſſuyer. Mademoiſelle de Guiſe qui haïſſoit la Marquiſe de Verneuil, fit tout ce qu'elle put pour faire croire à la Reine, que tout cela étoit l'ouvrage de la Marquiſe, & ſût ſi bien mêler ſes plaintes avec les ſiennes, & lui témoigner qu'elle prenoit part à ſon déplaiſir, qu'elle s'inſinua fort avant dans ſes bonnes graces.

Le Roi alla au-devant de la Reine juſques à Nemours. Il la conduiſit à Fontainebleau, où ils demeurerent cinq ou ſix jours, & vinrent enſuite à Paris. Comme le Louvre n'étoit par en état de loger la Reine, on la conduiſit chez Gondi. Le Roi voulut que la Marquiſe de Verneuil allât ſaluer la Reine, & commanda à Madame de Nemours de l'aller prendre, & de la préſenter à cette Princeſſe. Madame de Nemours fut fort embaraſſée d'une telle commiſſion. Elle leut beau repréſenter que c'étoit le véritable moyen de la ruiner dans l'eſprit de ſa Maîtreſſe, le Roi voulut être obéï. Elle la mena donc chez la Reine, qui ne fut pas peu ſurpriſe de voir une perſonne qu'elle avoit tant de ſujet de haïr.

Auſſi

Auſſi la reçut-elle de la maniere du monde la plus froide. La Marquiſe naturellement hardie ne ſe rebuta point pour cela, & fit tant d'avances à cette Princeſſe, qu'il fallut enfin qu'elle lui parlât. Comme cette viſite ne répondit pas aux eſpérances du Roi, il mit tout ſur le compte de Madame de Nemours, à qui la Reine fit très-mauvais viſage. Tant il eſt dangereux de ſe mêler des intrigues de la Cour, & ſur-tout de celles où l'amour a quelque part.

C'eſt un aſſez plaiſant ménage que celui de la Cour. L'intérêt eſt le point de vûë ſur lequel tout le monde tient les yeux attachez. C'eſt ce même intérêt qui brouille les gens, & qui les racommode. Peu de jours après il ſe préſenta une occaſion qui raprocha la Reine & la Maîtreſſe du Roi. Eléonore aiant inutilement joué de ſon reſte pour ſe conſerver la charge de Dame d'atours que cette Princeſſe lui avoit donnée, s'aviſa d'avoir recours au crédit de la Marquiſe. L'évènement fit voir qu'elle avoit raiſonné juſte; car elle obtint par ce moyen ce qu'elle n'auroit jamais obtenu ſans cela. Le Roi qui trouvoit embaraſſant d'aller deux ou trois fois le jour chez la Marquiſe, la fit venir au Louvre dès qu'il vit que la Reine commençoit à s'appaiſer, & lui donna un appartement magnifiquement meublé. La Reine & la Marquiſe ſe trouverent groſſes preſqu'en même tems. Pendant leurs groſſeſſes le Roi partageoit ſes ſoins entre l'une & l'autre; mais on le voyoit plus aſſidu auprès de la Marquiſe.

Eléonore faiſoit toujours ſa Cour à Madame de Verneuil, & la Reine n'en étoit pas fâchée. Elle eut encore beſoin du crédit de la Marquiſe. Conchini la recherchoit, & il étoit queſtion pour ſe marier d'avoir le conſentement du Roi. Eléonore n'étoit ni belle ni agréable; auſſi n'étoit-ce pas pour ſes beaux yeux que Conchini s'attachoit à elle; mais il croyoit qu'elle ſeroit utile à ſa fortune. Conchini de ſon côté n'étoit aimé ni chez le Roi ni chez la Reine.

Reine. La Reine aimoit Eléonore, il eſt vrai; mais elle ne vouloit pas courir les riſques d'un refus, & n'oſoit en parler au Roi. Il n'y avoit que la Marquiſe ſeule qui pût ſe charger d'une commiſſion ſi délicate. Conchini voulut hazarder d'en parler lui-même au Roi; mais il fut d'abord renvoyé. Madame de Verneuil qui ſavoit que le Roi avoit beaucoup d'averſion pour ces deux perſonnes, trouvoit des inconvéniens à ſe mêler d'une telle affaire. Cependant elle ſe réſolut d'y travailler tout de bon, dès qu'Eléonore lui eut dit qu'elle obligeroit la Reine, & qu'elle-même lui en parleroit. Eléonore donc s'en revint toute pleine d'eſpérance, & apprit à la Reine les aſſurances que la Marquiſe lui avoit données. Cette Princeſſe en fut ravie, & fit faire mille honnêtetez à Madame de Verneuil. Elle envoyoit tous les jours ſavoir l'état de ſa ſanté, ne recevoit point de préſens qu'elle ne lui en fît part, & la traitoit comme les Princeſſes du Sang. Imaginez-vous quel plaiſir c'étoit pour le Roi.

Le conſentement du Roi ne fut pas plutôt demandé qu'il fut obtenu; mais il fallut différer le mariage juſqu'après les couches de la Reine & de la Marquiſe. Ce retardement ne fut pas long. La Reine accoucha bien-tôt après du Dauphin, qui remplit de joye le Roi & tout le Royaume. Il naquit à Fontainebleau, & fut nommé Louis, qui ſuccéda depuis à ſon Pere. La Marquiſe de Verneuil eut auſſi un Garçon, qui fut nommé Henri de Bourbon, Duc de Verneuil, & depuis Evêque de Mets. La naiſſance du Dauphin fut célébrée par pluſieurs réjouïſſances tant à la Cour que dans les Provinces. La Reine fit préparer deux ballets, qu'on étudia pendant deux ou trois mois. Elle voulut que la Marquiſe y danſât une entrée: nouveau ſujet de joye pour le Roi, qui en fut ſi ravi qu'il voulut que le mariage de Conchini & d'Eléonore s'achevât, & régala même les mariez de magnifiques préſens. Tout

le

le reſte de l'hyver, & une grande partie de l'Eté, ſe paſſerent en divertiſſemens. Le Roi ne ſongeoit qu'à donner du plaiſir à ſa Maîtreſſe; mais il arriva un contretems qui penſa tout gâter.

La Ducheſſe de Beaufort avoit une Sœur, nommée Madame de Villars, pour laquelle le Roi avoit eu quelque inclination. Cette Dame n'avoit rien de beau que les cheveux, & rien d'engageant qu'un certain éclat de jeuneſſe; cependant, comme il n'y a point de Dame qui n'ait bonne opinion de ſes charmes, elle croyoit les ſiens aſſez grands pour lui avoir conſervé cette illuſtre conquête. L'attachement que Sa Majeſté fit paroître pour Madame de Verneuil, remplit la Ducheſſe de Villars d'un dépit qui croiſſoit à proportion de la faveur de ſa Rivale. La Reine démêla la jalouſie de la Ducheſſe, & fut bien-aiſe de la cultiver, pour la tourner du côté de ſa vengeance, d'autant plus qu'il ne paroîtroit pas qu'elle y eût aucune part. Eléonore qui ſeule pouvoit faire échouer cette conſpiration, n'en eut pas la moindre connoiſſance. Conchini ſon Epoux en pénétra quelque choſe; mais ne voulant point ſe faire d'affaires, il prit le parti de ne ſe mêler de rien.

La Ducheſſe de Villars ſe félicitant à l'avance de la défaite de ſa Rivale, & ſe voyant appuyée de la Reine, mit tout en œuvre pour faire réuſſir ſon deſſein. Il y avoit déja du tems que le Prince de Joinville avoit été amoureux de Madame de Verneuil, dont il avoit reçu des lettres aſſez tendres, où le Roi étoit traité aſſez cavalierement. Il le devint alors à point nommé de la Ducheſſe de Villars, qui jouant bien ſon perſonnage, & profitant de ſa prévention, ſe fit ſacrifier les lettres de ſa Rivale. Elle ne les eut pas plutôt, qu'elle courut les montrer à la Reine, qui la preſſa fort de les faire voir au Roi. Elle voyoit que la Marquiſe de Verneuil étoit une redoutable ennemie; & craignant de

de ſuccomber & de ſe faire une groſſe affaire, elle fit d'abord difficulté de prendre ce parti; mais la Reine l'en preſſant tout de nouveau, avec promeſſe de la ſoutenir, elle ſe laiſſa vaincre, fort ébranlée qu'elle étoit déja par le motif de ſon intérêt. Mademoiſelle de Guiſe qui avoit introduit la Ducheſſe de Villars chez la Reine, ne ſavoit à quoi attribuer l'étroite intelligence qui paroiſſoit entre elles, & on n'avoit garde de lui confier le ſecret, parce que s'il ſe fût découvert, ſon Frere auroit indubitablement été en bute à la haine & à la vengeance de la Marquiſe de Verneuil.

La Reine aiant enfin fait réſoudre la Ducheſſe de Villars à faire ce qu'elle ſouhaitoit, celle-ci ne fut plus en peine que de trouver l'occaſion d'entretenir le Roi tête à tête. Elle ne l'attendit pas long-tems. Elle l'aborda dans une Egliſe où il faiſoit ſes dévotions, & lui dit d'abord qu'elle avoit quelque choſe d'important à lui communiquer. Tous ceux qui étoient dans la Chapelle avec Sa Majeſté, ſortirent par reſpect, & la Marquiſe ſe voyant ſeule, lui remit les lettres de ſa Rivale, avec un compliment au bout pour lui proteſter que, comme elle avoit reçu mille faveurs de Sa Majeſté, & qu'elle avoit toujours eu pour ſa perſonne un amour très-ſincere & très-véritable, elle n'avoit pu lui cacher plus long-tems l'outrage que lui avoit fait la perſonne du monde qui lui avoit les plus grandes obligations, & qui auroit dû conſidérer que celui qu'elle traitoit ſi indignement, étoit autant au-deſſus des autres hommes par ſes vertus héroïques, que par ſon illuſtre naiſſance, & par la ſacrée dignité à laquelle il étoit élevé.

Le perfide encens que Madame de Villars lui donnoit, fit l'effet qu'il fait d'ordinaire auprès des Princes dont on ſait avec adreſſe relever le mérite faux ou véritable, c'eſt-à-dire qu'il le perſuada. Il la remercia mille fois, & lui proteſta qu'il ſe ſouviendroit du ſervice qu'elle lui rendoit. Elle ne l'eut pas

pas plutôt quitté, qu'il envoya le Comte de Lude chez la Marquise de Verneuil, pour lui reprocher son infidélité, & lui dire de sa part, qu'il ne la vouloit jamais voir. Elle fut fort surprise d'un si terrible compliment; cependant elle paya de beaucoup de présence d'esprit, & ne sortit pas pour cela des bornes du respect, quoiqu'elle fût en grand desordre. Elle répondit sans beaucoup d'émotion: *Qu'elle ne croyoit avoir rien fait qui pût déplaire à Sa Majesté, & que ne sachant d'où lui venoit cette disgrace, elle espéroit que son innocence paroîtroit un jour, & qu'elle se verroit vengée de ses ennemis, qui l'avoient noircie dans l'esprit de son Prince.* Et comme elle commençoit à s'émouvoir, & qu'elle vouloit cacher son dépit & le trouble de son cœur, elle se retira dans son cabinet. Quelques jours après, Bellegarde aiant éventé la mine de la Duchesse, prit la résolution de la rendre inutile. Ce n'est pas qu'il aimât la Marquise de Verneuil, ni le Prince de Joinville; mais il étoit bien-aise de rendre ce service à Mademoiselle de Guise sa Sœur, qui pouvoit en sentir le contre coup. Voici de quelle maniere il s'y prit.

Le Duc de Guise avoit un Secretaire qui contrefaisoit bien toute sorte d'écriture. Le Prince de Joinville, la Marquise, & lui, convinrent ensemble que le Prince de Joinville avoueroit, qu'il s'étoit servi de cet homme pour contrefaire celle de Madame de Verneuil, & que cela s'étoit fait de concert avec Madame de Villars; qui la haïssoit mortellement. La partie étant ainsi faite, la Marquise envoya supplier le Roi de permettre qu'elle se justifiât. Il en fit d'abord quelque difficulté, parce qu'il craignoit de la trouver coupable. Cependant il lui rendit visite, & elle lui parla d'une maniere si touchante, & produisit des raisons si plausibles, qu'il se laissa persuader tout ce qu'elle voulut. Tout retomba sur les Auteurs du complot. Le Prince de

Joinville alla ſervir en Hongrie; Madame de Villars fut reléguée à une de ſes Terres; & le Secretaire demeura priſonnier : recompenſe ordinaire à ceux qui ſe mêlent de donner à leurs Maîtres des conſeils qu'ils ne demandent pas. Madame de Villars eut le chagrin de perdre un Amant qu'elle aimoit tendrement, & fut de plus honteuſement bannie de la Cour, dans le tems qu'elle ſe promettoit d'immoler ſa Rivale à ſa jalouſie.

La Reine ne put s'empêcher de prendre parti dans ces brouilleries. La haine qu'elle avoit pour la Marquiſe de Verneuil, éclata publiquement. Cette Princeſſe la croyant ruinée dans l'eſprit du Roi, fit tout ce qu'elle put pour achever de la perdre, & depuis elles furent toujours mal enſemble. Elles firent à qui ſe feroit le plus de chagrin. La Marquiſe rendit à la Reine tous les mauvais offices dont elle put s'aviſer, & la Reine donna par-tout des marques de ſon reſſentiment. Ce démêlé partagea toute la Cour. Le Roi, auſſi foible dans ſes paſſions & dans ſon domeſtique, que vaillant & rude à la guerre, n'avoit la force, ni de ranger la Reine à l'obéïſſance, ni de ſe défaire de ſa Maîtreſſe; deſorte qu'il n'avoit gueres plus de repos avec Marie de Médicis qu'il en avoit eu avec Marguerite de Valois. D'ailleurs, les Italiens, très-petites gens, voulant faire les néceſſaires, irritoient le mal au lieu de le guerir, & par la malignité de leurs rapports & de leurs conſeils envénimoient les déplaiſirs de la Reine; ſi bien qu'au lieu de ramener l'eſprit de ſon Epoux en le careſſant, & de regagner ſon cœur par les mêmes appas qui le lui déroboient, elle l'éloignoit davantage par ſa mauvaiſe humeur & par ſes reproches. C'étoit des démêlez continuels entre le Roi & la Reine; & leurs plus intimes confidens n'étoient pas moins occupez à négocier des affaires de ménage, que le Conſeil l'étoit à régler les plus importantes affaires de l'Etat. Cette confuſion dura auſſi

auſſi long-tems que leur mariage : le calme revenoit de tems en tems ; mais il étoit bien-tôt interrompu par quelque nouvelle avanture, & ſelon qu'il plaiſoit à Conchini & à Galigay ſa Femme, la plus laide créature qui fût au monde, & d'une naiſſance très-obſcure, n'aiant rien de recommandable que la faveur de ſa Maîtreſſe.

Le Roi, fatigué de tous ces deſordres, recommença de voir Mademoiſelle de la Bourdaiſiere, qu'il avoit déja aimée ; mais il ne l'aima pas longtems, & la maria avec le Comte d'Eſtampes. Il fit la Cour à Jaqueline de Beuil Comteſſe de Moret, élevée dans la maiſon du Prince de Condé.

Ce nouvel engagement du Roi, & les emportemens de la Reine, obligerent la Marquiſe de Vernueil à mettre en œuvre toute ſon adreſſe, pour rechauffer une paſſion mourante. Elle fit à peu près au Roi ce que la fameuſe Popea fit autrefois à Neron. Elle contrefit la ſainte & la repentante, lui dit que la crainte de Dieu ne lui permettoit plus de ſe ſouvenir du paſſé, que pour en faire pénitence ; que les remords de ſa conſcience, & l'amour qu'elle avoit pour ſes enfans, l'empêchoient de voir en particulier ſa Maîtreſſe ; & qu'elle le prioit de trouver bon qu'elle allât avec eux chercher un aſile dans les Pays étrangers. Elle ne réuſſit pas ſi bien que Popea ſon Héroïne ; car, ſoit que le Roi en fût déja dégoûté, ſoit que les dévotions de la ſaiſon ralumaſſent ſa piété, ou qu'il ne fût pas fâché de la ſacrifier au repos de ſa Maiſon, il la prit au mot, & lui permit de ſe retirer en Angleterre auprès du Duc de Lenox ſon parent proche, & de laiſſer ſes enfans en France ; & pour faire plaiſir à la Reine & calmer ſon eſprit irrité, il voulut que la Marquiſe rendît la promeſſe de mariage qu'il lui avoit donnée, & qu'elle faiſoit ſonner fort haut, la montrant à tous ceux qui vouloient la voir. Il ne put la lui faire rendre par ſes prieres, il fallut que l'auto-

rité s'en mêlât, qu'on lui donnât vingt mille écus d'argent comptant, & qu'on promît à ſon Pere un Bâton de Maréchal.

Il ſembloit après cela, que la Reine étant ſatisfaite, & la Marquiſe ne paroiſſant plus, tout dût être pacifique, mais il en arriva tout autrement; car on découvrit alors que le Marquis d'Entragues & le Comte d'Auvergne avoient tramé un complot très dangereux avec les Eſpagnols. Ce Comte s'étoit déja trouvé engagé dans celui de Biron, & n'avoit été ſauvé que par les ſollicitations de la Marquiſe ſa Sœur. Le malheureux Biron paya pour tous deux; il eut la tête tranchée, & ſes inſolences obligerent le Roi à perdre malgré lui un homme qui lui avoit rendu de grands ſervices. Il étoit de médiocre taille, aſſez gros de corps, il avoit le poil noir, & commençoit à griſonner, la phiſionomie funeſte, la converſation rude, les yeux enfoncez, la tête petite. Il étoit vaillant, mais peu ſenſé; d'ailleurs ſuperſtitieux & aimant les prédictions des Aſtrologues & des Magiciens. Il étoit extravagant dans ſes deſſeins, étourdi dans ſa conduite, & aimoit extrêmement le jeu, où il perdit en un an plus de cinq cens mille écus.

Il arriva à la Marquiſe de Verneuil ce qui arrive d'ordinaire aux conſpirateurs. L'affaire paſſa par tant de mains, qu'elle vint à la connoiſſance du Roi. Il ne voulut pas néanmoins recourir d'abord à la juſtice. Il offrit de faire grace au Comte d'Auvergne, pourvû qu'il vînt à la Cour, & qu'il ſe repentît de ſon crime; mais ne voulant pas ſe fier à la clémence du Roi, l'on prit des meſures pour le faire arrêter. D'Eure, Murat & Nereſtan l'arrêterent en Auvergne. Ils trouverent moyen de l'attirer à Clermont, ſous prétexte de la revûë de la Compagnie du Duc de Vendôme. Une Dame de ce Pays-là, qui l'aimoit paſſionnément, fut tellement affligée lorſqu'elle ſût qu'il étoit priſonnier, qu'elle n'épargna

rien

rien pour le ſauver, pendant qu'on le menoit à Paris ſur la Loire; mais ſes efforts furent inutiles. Le Marquis d'Entragues fut mis à la Conciergerie, & Madame de Verneuil arrêtée par le Chevalier du Guet dans la maiſon d'Audicourt, ruë Saint-Paul, & gardée à vûë.

Quelque tems auparavant la Reine étoit accouchée d'une fille, & depuis la diſgrace de la Maiſon de Verneuil le Roi vivoit mieux avec elle qu'à l'ordinaire. Ce n'étoit auparavant que deſordres continuels. Les jalouſies de la Reine éclatoient de tous côtez, & les malices de Madame de Verneuil faiſoient un fracas épouvantable. Cette Dame, également ruſée & coquette, employoit toute ſon adreſſe à perpétuer les mécontentemens mutuels du Roi & de la Reine, parce que c'étoit de-là que dépendoit ſon bonheur. Elle divertiſſoit le Roi aux dépens de la Reine, & mêloit à la plaiſanterie & aux bons-mots des traits de la derniere inſolence, ſans compter qu'elle ſe mettoit ſouvent de pair avec elle. Elle parloit mal de ſon extraction, & ſe donnoit la liberté de contrefaire ſa démarche, ſes geſtes & ſes paroles. Ces offenſes qui ne ſe pardonnent jamais de pair à pair entre les Dames, aigriſſoient ſi fort cette Princeſſe, qu'elle faiſoit éclater ſon reſſentiment par des menaces outrageantes. La Marquiſe de ſon côté, qui craignoit quelque choſe de plus que des inſultes, ſe plaignoit que le Roi l'abandonnoit, & qu'il ne prenoit pas ſa défenſe comme il devoit. De-ſorte que le Roi étant, pour ainſi dire, entre l'enclume & le marteau, étoit malheureux au milieu de ſa grandeur; & l'on peut dire que la diſgrace de Madame de Verneuil lui fut avantageuſe, puiſqu'elle pacifia ces troubles pour quelque tems.

Mademoiſelle de Guiſe, Favorite de la Reine, profita de cette bonace pour ſe procurer un établiſſement, & pour faire conſentir le Roi à ſon mariage a-

vec François de Bourbon, Prince de Conti. Sa Majeſté ne trouvant perſonne à la Cour digne de ſes affections, renoua avec Madame de Verneuil, & la vit ſecrettement. Ce nouveau commerce dura quelque tems ſans que la Reine en eût connoiſſance ; mais enfin elle le découvrit, & pouſſa ſi loin ſon reſſentiment, qu'elle défendit l'entrée de ſon cabinet à toutes les Dames qui verroient la Marquiſe. Cette Princeſſe fit en cette occaſion tout ce qu'une femme jalouſe & violente eſt capable de faire. Il n'y eut que les pilules de ſon Pays, dont elle ne ſe ſervit pas. A cela près, elle mit tout en uſage. On dit même, qu'elle uſa de repréſailles, & qu'elle ſe conſola d'une partie de ſes chagrins avec le Marquis d'Ancre. Tout cela n'empêcha pas qu'on ne commençât l'année par des danſes & des maſcarades, comme on avoit fait depuis quelque tems.

Cependant le Roi, pour ne pas pouſſer à bout la Reine, & pour adoucir en quelque maniere les violens accès de ſa bile, ſe priva quelque tems du plaiſir de voir Madame de Verneuil ; & comme ſon cœur ne pouvoit demeurer ſans occupation, il fit la cour à Catherine de Lorraine, Fille du Duc du Maine, & Femme de Charles Duc de Nevers, Princeſſe de grande vertu, qui honoroit beaucoup ſa perſonne, mais qui n'étoit pas capable d'avoir la moindre complaiſance pour ſa paſſion. Le Roi ſe ſervit pour la retenir à la Cour, du bâtême du Dauphin, dont les Ducheſſes de Mantouë & de Nevers étoient Couſines germaines ; ainſi la derniere ne pouvoit pas honnêtement ſe diſpenſer d'aſſiſter à cette cérémonie. Le Roi cherchoit avec ſoin les occaſions de lui parler en particulier, & la Ducheſſe n'oublioit rien pour les éviter ; mais quelques précautions qu'elle prit, elle ne put pas toujours y réuſſir, à cauſe des grands égards qu'elle étoit obligée d'avoir pour un Amant de cette importance. Le Roi crut qu'il applaniroit les difficultez, en éloignant le Duc de Nevers, qu'il envoya

voya à Rome en qualité d'Ambaſſadeur extraordinaire ; mais la Ducheſſe ſa Femme voulut le ſuivre, & le Roi ne put jamais l'en empêcher.

Cependant on travailloit au procès du Comte d'Auvergne & de ſes complices, & même avec beaucoup de diligence. La Reine étoit comme partie, & le Roi qui ne vouloit pas l'irriter, ne témoignoit pas moins de chaleur qu'elle. Le Parlement y alloit auſſi vîte qu'il ſe pouvoit; mais le Roi, la Reine & le Parlement avoient des vûës bien différentes. L'intention de la Reine étoit de faire flétrir Madame de Verneuil, afin qu'à l'avenir celles qui lui ſuccéderoient, appriſſent à redouter les effets de ſa colere. Ceux du Parlement qui avoient plus d'envie de faire leur Cour que d'intelligence dans cette affaire, s'imaginoient bien ſervir les puiſſances en la pouſſant à toute rigueur. Mais pour le Roi, il n'avoit aucun deſſein de deshonorer ſa Maîtreſſe, de peur qu'un tel exemple ne rebutât celles auxquelles il pourroit en conter. Son intention étoit ſeulement de faire donner un Arrêt fulminant, pour humilier cet eſprit fier, qui le traitoit depuis quelque tems comme un inconnu, & oppoſoit à ſes plaiſirs les remords de ſa conſcience & les défenſes de ſon Confeſſeur.

Les Accuſez furent donc interrogez deux ou trois fois. Le Comte d'Auvergne rejettoit tout ſur la Marquiſe de Verneuil ſa Sœur, perſuadé que le Roi ne ſe réſoudroit jamais à la perdre. Le Marquis d'Entragues au contraire diſculpoit la Marquiſe, & prenoit tout ſur ſon compte, aimant mieux riſquer trois ou quatre ans de vie languiſſante qui pouvoient lui reſter, car il avoit alors plus de ſoixante-treize ans, que de mettre ſa chere Fille en danger de perdre la tête ſur un échafaut. Les preuves s'étant enfin trouvées ſuffiſantes, & leurs intelligences avec les Ambaſſadeurs d'Eſpagne, Taxis & Suniga, étant bien éclaircies, l'Arrêt étoit ſur le point d'être prononcé, & la Marquiſe condamnée

à être renfermée dans un Monaſtere de Filles à Beaumont près de Tours, pendant qu'il ſeroit plus amplement informé contre elle. La Reine eut beaucoup de joye de cet Arrêt, mais elle n'en tira pas tout le fruit qu'elle s'en promettoit; car le Roi avoit fait dire ſous main au Parlement, qu'il ſouhaitoit que la prononciation en fût ſurſiſe juſqu'à ce qu'il ſe fût mieux informé de l'affaire. Après avoir donc ainſi humilié ſa fiere Marquiſe par un coup ſi terrible, il commença de lui faire grace en vûë de l'obtenir d'elle, & fit expédier des Lettres au ſeau, qui furent vérifiées en Parlement, par leſquelles il lui permettoit de ſe retirer à ſa maiſon de Verneuil.

Il y eut encore après cela dans le Parlement des gens ſi peu éclairez, qu'ils preſſoient le Roi de leur permettre de prononcer l'Arrêt. Il leur donna le change, & les paya de délais; & enfin par d'autres Lettres il modéra l'Arrêt du Comte & de d'Entragues qui avoient été condamnez à avoir la tête tranchée, & commua cette peine en une priſon perpétuelle. Sept mois s'étant écoulez ſans qu'on produiſit de nouvelles preuves contre la Marquiſe, (car, qui ſe ſeroit mis en peine d'en chercher?) le Roi la déclara tout à fait innocente, & défendit à ſon Procureur-Général de faire à l'avenir aucunes pourſuites contre elle. Voilà comme l'amour juſtifie les plus grands crimes.

Le Comte d'Auvergne qui étoit le plus dangereux, fut auſſi le plus maltraité. Il demeura douze ans à la Baſtille, ſans autre conſolation que celle qu'il recevoit des Belles-Lettres, agréables & fidéles compagnes pour toutes ſortes d'âges, de fortunes, & de lieux.

Après le départ de la Ducheſſe de Nevers, que nous avons laiſſée ſur le chemin de Rome avec le Duc ſon Epoux, le Roi revint à la Comteſſe de Moret, & rappella quelque tems après la Marquiſe de Ver-

Verneuil. Il ne trouvoit qu'avec elle cet air agréable & dégagé, cette humeur enjoüée, & cette converſation toujours aſſaiſonnée de fines plaiſanteries, & quelquefois de traits de médiſance contre les autres Dames de la Cour, qui délaſſoient agréablement ſon eſprit fatigué du travail des affaires & des chagrins que lui cauſoit la mauvaiſe humeur de la Reine; mais en recompenſe, cela lui ſuſcitoit à toute heure de nouvelles brouilleries avec cette Princeſſe, & cauſoit des démêlez continuels entre les Seigneurs & les Dames de la Cour, dont la Reine Marguerite vint alors groſſir le nombre. Cette Princeſſe, après avoir long-tems couru de Province en Province, obtint du Roi la permiſſion de revenir à Paris, qu'elle avoit long-tems demandée. Elle demeura ſix ſemaines au Château de Madrid dans le Bois de Boulogne : elle vint enſuite loger à l'hôtel de Sens; mais cet hôtel lui devint odieux par la mort d'un de ſes Mignons, qui fut tué à la portiere de ſon caroſſe par un jeune Gentilhomme au deſeſpoir de ce que ce Favori avoit ruiné ſa famille auprès de cette Princeſſe. Elle acheta un autre hôtel au Fauxbourg Saint-Germain près de la riviere & du pré aux Clercs, où elle fit de grands deſſeins de bâtimens & de jardinage. Elle y tint ſa petite Cour tant qu'elle vécut, mêlant bizarrement les voluptez & la dévotion, l'amour des lettres & celui de la vanité, la charité Chrétienne & l'injuſtice. Elle ſe piquoit de ſe faire voir ſouvent à l'Egliſe, d'entretenir des hommes ſavans, & de donner aux Moines la dîme de ſes revenus. Elle faiſoit gloire d'avoir toujours quelque galanterie, d'inventer de nouveaux divertiſſemens, & de ne payer jamais ſes dettes.

Depuis que le Roi avoit été contraint de revenir à ſes anciennes Maîtreſſes, il partageoit ſes ſoins entre la Marquiſe de Verneuil & la Comteſſe de Moret. Ces deux Belles qui avoient chacune leur Favori, ſouffroient ce partage aſſez volontiers. L'une

étoit aimée du Duc de Guise, & l'autre du Prince de Joinville. Le Roi revenoit de la frontiere, lorsqu'il apprit le cruel déplaisir arrivé à la Reine Marguerite par la mort de Julien Dat, Amant qui lui étoit fort cher. Il envoya Bassompierre pour la complimenter sur cette perte, & le chargea en même tems de deux lettres pour ses deux Maîtresses. Bassompierre commença sa commission par Madame de Verneuil, parce qu'il étoit en commerce de galanterie avec Mademoiselle d'Entragues Sœur de la Marquise, qui logeoit avec elle ; & comme on n'a rien de secret pour ce qu'on aime, il fut assez imprudent pour dire à Mademoiselle d'Entragues, qu'il avoit aussi une lettre pour la Comtesse de Moret. La Marquise qui ne manquoit pas de curiosité, péché originel des femmes, voulut la voir, & lui fit commander par sa Sœur de la lui donner. Le moyen de refuser une lettre, après avoir donné son cœur ? Bassompierre donna donc la lettre, & trahit son Maître pour ne pas déplaire à sa Maîtresse. La Marquise la lût, & la lui rendit, en lui disant que pour se tirer d'affaire, il n'avoit qu'à faire faire un cachet semblable à celui du Roi, & recacheter sa lettre.

Bassompierre voyant que c'étoit le plus court, envoya le lendemain son valet de chambre chez un Graveur pour faire un cachet ; & comme souvent tout arrive à contrepoil, lorsqu'une fois on s'est jetté dans un mauvais pas, cet homme alla justement chez celui qui avoit fait le cachet du Roi. Le Graveur croyant la chose plus mystérieuse qu'elle n'étoit dans le fond, demanda la lettre comme s'il eût voulu examiner l'empreinte du cachet, se jetta en même tems sur le porteur, & le prit au colet dans le dessein de l'arrêter. Ce Garçon, plus vigoureux que le Graveur, se débarassa aux dépens de son chapeau & de son manteau, qui demeurerent en dépôt, & gagna au plus vîte la maison de son Maître,

Maître, qui ne fut pas moins ſurpris de l'avanture que ſon valet. Après avoir rêvé pendant quelque tems à ce qu'il devoit faire, il fit cacher ſon domeſtique, & prit le parti d'aller chez Madame de Moret. Il lui dit qu'aiant reçu un billet d'une Dame de ſes Amies qu'il n'avoit pu lire d'abord, il avoit enſuite décacheté la lettre qu'il lui portoit de la part du Roi, penſant que ce fût celle de ſon Amie, & que craignant qu'elle ne l'accuſât de s'être équivoqué à deſſein, il avoit voulu faire imiter le cachet de Sa Majeſté pour la recacheter, & lui fit là-deſſus le détail de l'avanture de ſon valet & de Turpin, c'eſt le nom du Graveur, finiſſant par la priere de lui envoyer demander ſa lettre.

La Comteſſe, à qui cette équivoque ne tenoit pas fort au cœur, ſe divertit de l'avanture, en rit avec Baſſompierre, & ſans entrer dans de plus grands éclairciſſemens, elle envoya ſur le champ demander ſa lettre à Turpin. Le fidéle Turpin lui fit réponſe, qu'il n'en étoit plus le maître, & qu'il l'avoit envoyée à Monſieur Séguier, Préſident à la Tournelle. La Comteſſe, ni Baſſompierre, n'aiant aucune habitude auprès de ce Préſident, qui étoit un homme bouru & pointilleux, ſongerent à quelque autre choſe pour ſe tirer de cet embaras; & après bien des expédiens propoſez de part & d'autre, ils ne trouverent rien de meilleur que de prier Madame de Lomenie d'employer ſon crédit pour terminer cette affaire, ſoit en retirant la lettre des mains du Préſident, ou en obligeant ſon Mari, qui étoit Secretaire du Roi, d'en parler à Sa Majeſté de maniere qu'elle pût excuſer le Marquis.

Baſſompierre après cette réſolution ſortit de chez la Comteſſe, & courut chez Madame de Lomenie, qu'il trouva fort embaraſſée à faire ſes dépêches pour la Cour. Elle le pria de s'aſſeoir juſques à ce qu'elle eût achevé une lettre fort importante, qu'elle écrivoit à ſon Mari. Il ſe douta que cette lettre re-

gardoit ſon affaire, & lui demanda s'il étoit arrivé quelque choſe de ſi preſſé, qu'elle ne pût lui donner un moment d'audience. Madame de Lomenie répondit, qu'elle venoit d'apprendre qu'on avoit voulu contrefaire le cachet du Roi; que celui qui en avoit eu le deſſein, s'étoit ſauvé, mais qu'on avoit la lettre écrite par le Roi même; qu'elle écrivoit à ſon Mari, afin qu'il fût du Roi à qui la lettre s'adreſſoit, & à qui il l'avoit confiée, pour pouvoir enſuite développer ce myſtere; & comme elle en faiſoit une groſſe affaire, elle ajouta qu'elle donneroit volontiers deux mille écus pour avoir ſur cela des lumieres aſſurées. Baſſompierre, tout intéreſſé qu'il étoit, ne put s'empêcher de rire, lorſqu'il vit que Madame de Lomenie traitoit ſi ſérieuſement une telle bagatelle, & lui dit qu'il lui donneroit à meilleur marché cette ſatisfaction. Là-deſſus il lui conta la choſe comme il l'avoit contée à la Comteſſe de Moret. Madame de Lomenie étoit intime Amie de Baſſompierre, ſon Mari l'aimoit tendrement auſſi; de-ſorte qu'elle lui promit d'étouffer cette affaire, pourvû qu'il voulût aller lui-même à Villiers-Cotterêts, où le Roi devoit être le lendemain, & ſe charger d'une autre dépêche qu'elle alloit faire à Monſieur de Lomenie ſur le même ſujet, pour l'informer de ce qu'il venoit de lui dire. Baſſompierre accepta le parti, & après avoir pris la réponſe de Madame de Verneuil, & celle que la Comteſſe de Moret fit à une lettre qu'elle n'avoit pas reçue, il partit pour Villiers-Cotterêts, où le Roi étant déja arrivé, ſe divertiſſoit avec la Comteſſe de cette Avanture, & de l'inquiétude qu'elle avoit donné au Marquis.

Le Roi avoit mille ſujets de n'être pas content des Eſpagnols, qui ſe trouvoient dans toutes les conſpirations qu'on faiſoit contre ſa perſonne. Il croyoit que ſa vie ſeroit plus en ſureté, s'il leur faiſoit une guerre ouverte, parce que ſous ombre de la paix, ils lui tendoient tous les jours quelque

piége

piége où il couroit riſque de donner tôt ou tard. Ainſi il ſongeoit continuellement à ruiner une Maiſon plus ennemie de ſa perſonne en particulier, qu'elle ne l'étoit de la France en général. Mais il avoit le défaut des cœurs tendres, qui eſt de n'avoir rien de ſecret pour les femmes. Il avoit communiqué ce deſſein à la Reine, qui n'étant déja que trop bien avec les Eſpagnols, travailloit continuellement à l'en détourner, le ſollicitant au contraire d'entrer en ligue avec eux & avec le Pape. Ces grands deſſeins ne l'empêchoient pas de faire d'exceſſives dépenſes en bâtimens, au jeu, & en Maîtreſſes. Ceux qui cherchent toujours du myſtere dans les actions des Princes, ont voulu dire qu'il le faiſoit à deſſein, afin que ſon exemple jettât les Grands du Royaume ſur ces écueils, & qu'étant occupez à ces vains amuſemens, efféminez par les voluptez, & incommodez par les dépenſes, ils n'euſſent, ni le tems, ni le moyen, de former des ſéditions. Si ce fut-là ſon intention, on peut dire qu'il fit ce qu'il vouloit faire; car il y en eut qui firent de ſi groſſes pertes au jeu, qu'ils n'étoient pas en état, quand même ils l'auroient voulu, de faire des remuemens. Mais ces choſes regardent plutôt l'Hiſtoire de Henri IV. que ſes Amours. Ainſi ceux qui voudront ſavoir à quoi aboutirent les grands deſſeins du Roi & les mécontentemens d'une grande partie du Royaume, n'ont qu'à conſulter les Hiſtoriens.

Le Roi étoit alors à Saint-Germain avec la Reine, le Prince de Conti, les Ducs de Montpenſier & de Vendôme. En revenant à Paris dans le caroſſe du Roi, ils penſerent ſe noyer en traverſant la Seine. Il n'y avoit point alors de pont à Neuilli, & l'on paſſoit la riviere dans un bac. En entrant, un des chevaux ſe jetta dans l'eau, & entraîna le caroſſe dans un lieu aſſez profond. Les Gentilshommes qui ſuivoient à cheval, ſe jetterent d'abord dans la riviere, & ſauverent heureuſement le Roi, &

puis coururent au reſte, qu'ils ſauverent auſſi. La Reine fut le plus en danger. La Chateigneraye la retira, & fut quelque tems après recompenſé d'une Compagnie de ſes Gardes. La Marquiſe de Verneuil, à ſon ordinaire, égaya malicieuſement ſon eſprit ſur cette avanture, & dit au Roi, la premiere fois qu'elle le vit, que ſi elle avoit été de la partie, lorſqu'elle auroit vû la perſonne de Sa Majeſté hors de danger, elle auroit crié *la Reine boit*. Comme les Cours ne manquent jamais, ni d'eſpions, ni de flateurs, cette raillerie fut rapportée à la Reine, qui ſe mit en ſi groſſe colere, qu'elle fut plus de quinze jours ſans vouloir parler au Roi; & ce fut un Opera pour les racommoder. Après qu'ils ſe furent reconciliez, on propoſa un balet, dont la Reine voulut être; mais le Roi aiant ſouhaité que la Comteſſe de Moret en fût, la Reine ne le voulut jamais, & rompit ainſi la partie.

Le Prince de Joinville revenu de ſon voyage, continuoit toujours ſon commerce avec la Comteſſe de Moret, qui ne lui étoit pas cruelle; mais malheureuſement le Roi en fut averti, & eut de grands démêlez avec la Comteſſe, à laquelle il reprocha ſon infidélité d'une maniere inſultante. La Comteſſe ſe voyant convaincue, s'aviſa de dire pour s'excuſer, que le Prince lui avoit promis de l'épouſer. Le Roi perſuadé que qui pouvoit faire une infidélité, pouvoit bien dire un menſonge, voulut s'éclaircir de la vérité, & envoya querir la Ducheſſe de Guiſe; à laquelle il ſe plaignit beaucoup de l'imprudence de ſon Fils, & menaça même de le faire punir s'il retomboit jamais dans la même faute, & s'il ne réparoit celle qu'il avoit déja faite, en épouſant la Comteſſe. Il finit en ajoutant qu'il ne trouvoit pas mauvais qu'on recherchât ſes Maîtreſſes pour le mariage, mais qu'il ne prétendoit pas qu'on ſe ſervît de ce prétexte pour cacher des intrigues criminelles, & que s'il traitoit avec indulgence le Prince de Joinville, c'étoit en faveur de la parenté

té qu'il y avoit entre lui & elle. En effet, ils étoient parens, & la Ducheſſe étoit ſa Couſine-germaine, & Fille de Marguerite de Bourbon, ſa Tante paternelle, qui de ſon mariage avec François de Cléves, Duc de Nivernois, eut entre autres enfans la Ducheſſe de Guiſe, nommée Catherine de Cléves, qui fut mariée en premieres nôces à Antoine de Croi Prince de Porcian, puis enſuite à Henri de Lorraine Duc de Guiſe, qui fut tué à Blois en 1588. La Ducheſſe de Guiſe, fiere de ſon naturel, reçut mal les honnêtetez du Roi, & lui répondit d'une maniere un peu haute, qui acheva de l'irriter, & le mit en ſi mauvaiſe humeur, qu'il donna ordre qu'on arrêtât le Prince de Joinville. Ce Prince, aiant eu avis de l'emportement de Sa Majeſté, avoit déja pris le large. Ses parens tâcherent de ramener le Roi; mais tout ce qu'ils purent obtenir, fut que la témérité du Prince demeureroit impunie, pourvû qu'il ſortît du Royaume, & n'y revînt plus. Il obéït, & ne fut rappellé de ſon exil que ſous le regne ſuivant.

Le Roi ſongeant à ſe conſoler de l'infidélité de la Comteſſe, jetta les yeux ſur la Ducheſſe de Montpenſier, qui n'étoit veuve que de quelques jours. Il s'imaginoit qu'étant aimé d'une Princeſſe, il ne courroit pas les mêmes riſques d'être trompé. La Belle étant alors à la campagne, il chargea le Comte de Cramail, ſon voiſin, d'en faire la premiere ouverture. Le Comte, bien fait de ſa perſonne, ne manquant ni d'eſprit ni de courage, ſe chargea d'autant plus volontiers de la commiſſion, qu'il eſpéroit en profiter lui-même en cas que la Princeſſe acceptât le parti; mais aiant ſenti dès le commencement de la converſation, qu'elle n'étoit pas diſpoſée à rien faire contre ſon honneur, il ne s'ouvrit pas davantage, & ſe renferma à l'attirer à la Cour, pour donner au Roi une eſpéce de ſatisfaction. Cependant il n'en fut de rien mieux, &

trouva

trouva ſi peu d'apparence à réuſſir dans ce deſſein, qu'il l'abandonna tout-à-fait.

Madame de Verneuil qui vivoit avec le Roi, tantôt bien, tantôt mal, & qui régloit ſes caprices ſur ſes intrigues particulieres, profita du mauvais ſuccès du Roi auprès de ſes autres Maîtreſſes, & triompha de toutes ſes Rivales, quoique depuis peu la Comteſſe de Moret lui eût donné un Fils, qui fut Antoine de Bourbon Comte de Moret, tué ſous le regne ſuivant à la bataille de Caſtelnaudari dans l'Armée du Duc de Montmorenci. La Marquiſe de Verneuil s'imaginant que le Roi l'aimeroit davantage, ſi elle pouvoit lui mettre une fois la jalouſie en tête, fit courir le bruit que le Duc de Guiſe lui avoit promis de l'épouſer, & fit même publier des bans à l'inſû de ce Prince, qui ne ſongeoit pas à elle, & qui en vouloit à Mademoiſelle d'Entragues ſa Sœur. Cependant il n'en étoit pas aimé, Baſſompierre étoit le favoriſé, & il paſſoit preſque toutes les nuits avec elle. Il entroit par une porte ſecrette qui donnoit dans la ruë de la Coutelerie par troiſiéme étage d'une maiſon qu'il avoit fait louer par un inconnu, & Mademoiſelle d'Entragues s'y rendoit par un degré dérobé après que ſa Mere étoit endormie.

Le Roi qui, ſelon les deſirs de la Marquiſe, étoit devenu jaloux, averti qu'on voyoit toutes les nuits entrer un homme chez Madame d'Entragues, crut que ce ne pouvoit être que le Duc de Guiſe, qui alloit ſe divertir avec ſon infidéle. Il voulut s'en éclaircir par lui-même. L'étonnement où il vit ce Duc aux premieres paroles qu'il lui en dit, guérit entierement ſes ſoupçons, & Sa Majeſté en fut ſatisfaite, & ſi perſuadée de ſon innocence, qu'elle lui commanda d'être aux écoutes & de débrouiller ces viſites nocturnes. Dès le ſoir même, le Duc mit pluſieurs perſonnes en campagne. Il y en eut qui virent entrer Baſſompierre par ſon chemin ordinaire;

dinaire; mais l'obſcurité & le manteau dont il étoit envelopé, les empêcherent de le reconnoître. Tout ce qu'ils purent remarquer, fut l'Ordre du Saint-Eſprit ſur ſon manteau, qu'il avoit emprunté de Bellegarde, avec lequel il avoit ſoupé, pour ſe garantir d'une groſſe pluye qui ſurvint préciſément dans le tems qu'il voulut s'en retourner chez lui. Ces gens allerent dire au Duc de Guiſe, qu'ils avoient vû paſſer par la porte de derriere un jeune Chevalier. Le Duc qui ne pouvoit faire aucun jugement certain ſur ce rapport, envoya deux de ſes domeſtiques ſur les lieux pour reconnoître à la ſortie ſon heureux Rival. Baſſompierre s'appercevant qu'on l'obſervoit, ſe cacha du mieux qu'il put; de-ſorte que ceux-ci ne purent dire à leur Maître, que ce que les autres lui avoient déja dit. Il rêva long-tems ſur cette avanture, & conclut enfin que ce ne pouvoit être que Bellegarde. Baſſompierre, de ſon côté, ne manqua pas de faire avertir Mademoiſelle d'Entragues, dès qu'elle fut éveillée, de ce qui étoit arrivé, afin qu'elle ſe préparât à répondre au Duc de Guiſe comme elle le jugeroit à propos.

Le Duc de Guiſe, plus jaloux encore que le Roi, ne pouvant demeurer dans cette incertitude, alla dès le matin chez Bellegarde, qui ne fut pas viſible. On lui dit pour excuſe, qu'il avoit paſſé une cruelle nuit, à cauſe d'une violente douleur de dents, qui ne lui avoit pas laiſſé un moment de repos, & qu'il ne ſeroit en état d'être vû que ſur le ſoir. Il n'en fallut pas davantage pour confirmer le Duc de Guiſe dans ſes ſoupçons. Il crut qu'aiant été toute la nuit en mouvement, il avoit beſoin de dormir tout le jour. Il paſſa chez Baſſompierre, qu'il trouva au lit, & le fit lever en robe de chambre, afin de pouvoir lui dire tête-à-tête le ſujet de ſon inquiétude. Baſſompierre à qui la viſite d'un Rival n'annonçoit rien de favorable, ſe leva tout auſſi-tôt, ne doutant pas qu'il

qu'il ne fût découvert. Il ſe raſſura bien-tôt, & ſes craintes ne durerent qu'autant que le ſilence du Duc. Croiriez vous bien, Marquis, lui dit-il, que le Grand-Ecuyer eſt mieux que vous, & même mieux que perſonne, dans l'eſprit de Mademoiſelle d'Entragues? Que diriez-vous, ſi l'on vous aſſuroit qu'elle partage toutes les nuits ſon lit avec ce Cavalier? Je dirois que c'eſt un conte, répondit froidement Baſſompierre. Il n'eſt pas poſſible que cela ſoit, & je ſais qu'ils ne s'aiment ni l'un ni l'autre. Qu'on croit aiſément ce qu'on ſouhaite! repliqua le Duc. Il n'y a pas long-tems que j'étois prévenu en ſa faveur comme vous l'êtes à préſent. Soyez ſûr, & je le ſais, que Monſieur le Grand a paſſé cette nuit avec elle, & qu'il n'en eſt ſorti qu'à quatre heures du matin. On l'a vû entrer, & mes valets de chambre ont remarqué qu'il ſe mettoit ſi peu en peine de cacher ſon bonheur, qu'il ne s'eſt pas ſoucié de faire voir la croix de l'Ordre qui étoit ſur ſon manteau.

Ces Amans ſe promenoient à grands pas s'entretenant toujours du bonheur imaginaire de Bellegarde, lorſque Baſſompierre apperçut le manteau qui l'avoit fait méconnoître; & comme la croix paroiſſoit toute entiere, il eut peur que ce témoin irreprochable ne trahît ſon ſecret, & s'aſſit deſſus. Le Duc qui n'avoit rien remarqué, voulut le faire lever, & l'obliger à ſe promener; mais il eut l'adreſſe de lui donner le change, & de demeurer ſur ſon manteau juſques à ce qu'un valet de chambre qui étoit aux écoutes, & qui ſelon les apparences ſavoit tout le ſecret, vint & emporta le manteau, dans le tems que le Duc avoit le dos tourné. A tant de circonſtances Baſſompierre fit fort l'étonné, & peſta de tout ſon cœur contre la légereté du Sexe en général, dauba Mademoiſelle d'Entragues, & l'appella un vrai Cameléon. Le Duc en fit autant de ſon côté, & ſortit bien-tôt après.

Il

Il ne fut pas plutôt parti, que Baſſompierre fit ſavoir à Mademoiſelle d'Entragues l'erreur où étoit le Duc, & cette Belle qui étoit de bonne race, & qui ne manquoit pas d'expérience, prit la réſolution de l'y confirmer, & fit en ſa préſence mille ſignes d'intelligence à Bellegarde. Le Duc de Guiſe l'en railla; & Monſieur le Grand étant bien-aiſe de l'entretenir dans ſon erreur, lui répondit d'une maniere ambigue. Baſſompierre rendit compte de la converſation à Mademoiſelle d'Entragues, qui fut fort contente de ſa conduite. Elle le pria de continuer ſur le même pied, l'aſſurant qu'ils y trouveroient tous les avantages qu'ils pouvoient eſpérer, en ce que les ſoupçons du Roi & du Duc de Guiſe tomberoient tous ſur Bellegarde. Ils firent avertir Madame d'Entragues du commerce que ſa Fille avoit avec le Grand-Écuyer; & cela fut cauſe qu'elle l'obſerva de plus près. Un matin voulant tirer le rideau pour cracher, elle vit le lit de ſa Fille découvert, & qu'elle n'y étoit pas. Elle ſe douta de ce qui en étoit, ſe leva ſans bruit, & paſſa dans ſa garderobe, d'où elle vit que la porte de l'eſcalier dérobé qu'elle croyoit condamnée, étoit ouverte. Elle s'écria d'abord, & ſa Fille qui reconnut ſa voix, ſe leva au plus vîte d'auprès de Baſſompierre, & vint à elle. Madame d'Entragues la régala d'abord de quelques ſouflets; & après que ſa colere fut un peu paſſée, elle fit enfoncer la porte de cet eſcalier, que Baſſompierre avoit fermée pour avoir le tems de s'habiller. Cette porte étant ouverte, elle monta précipitamment juſques au troiſiéme étage, & demeura bien ſurpriſe de n'y voir perſonne, & encore plus ſurpriſe de voir la chambre du rendez-vous ſi magnifiquement meublée. Ce contre-tems auroit fini leur commerce, ſi l'amour qui ne manque pas d'expédiens, ne leur avoit appris les moyens de ſe voir ailleurs avec plus de ſureté. Cependant ce mal produiſit un grand bien, puiſqu'il gué-

rit

rit le Roi des ſoupçons qu'il avoit eus de l'intrigue du Duc de Guiſe avec Madame de Verneuil.

Ce Prince n'en vivoit gueres plus content. La Marquiſe toujours capricieuſe, & s'imaginant que le Roi ne l'aimoit que par néceſſité, & parce qu'il ne trouvoit perſonne qui la valût, lui faiſoit à tous momens de nouveaux chagrins, ou pour avoir le plaiſir de le faire enrager, ou pour l'obliger par ces difficultez à l'aimer davantage. La Reine étoit de plus mauvaiſe humeur que jamais; & ce deſordre domeſtique troubloit ſes plaiſirs les plus purs, & ne lui laiſſoit pas un moment de repos. Les dédains faux ou véritables de la Marquiſe de Verneuil ne faiſoient qu'augmenter ſa paſſion; & les démarches qu'il faiſoit pour la revoir, les traits de la ſatyre dont cette Marquiſe étoit très-libérale, étoient de nouvelles allumettes qui enflammoient les jalouſies de la Reine, qui faiſoit éclater à tout moment ſa fureur & ſon reſſentiment. Le Duc de Sully & quelques autres confidens du Roi travailloient inutilement à ramener l'Epouſe & la Maîtreſſe. Ils repréſentoient à celle-ci, que le Roi s'attacheroit à une autre, & qu'alors il lui feroit enlever ſes enfans, & la renfermeroit dans un couvent. En effet, il tâchoit de vaincre ſa paſſion en changeant d'objet. Il revint encore à la Comteſſe de Moret, & aima preſqu'en meme tems Mademoiſelle des Eſſarts. D'un autre côté, ils remontroient à la Reine, que ſes emportemens ne ſervoient qu'à irriter l'eſprit du Roi; que la douceur & les careſſes étoient les ſeuls moyens de le retenir; & qu'en attendant qu'elle pût le détacher des objets illégitimes, elle devoit avoir un peu de modération, ſi elle vouloit obtenir des graces pour elle & pour les ſiens. Mais Conchini & Eléonore Galigay, bien loin de lui faire goûter ce ſalutaire conſeil, entretenoient de plus en plus ſa mauvaiſe humeur, & ils avoient acquis tant de pouvoir ſur ſon eſprit, qu'elle n'aimoit & ne haïſſoit que

ceux

ceux qu'ils vouloient. On avoit ſouvent conſeillé au Roi de chaſſer ces funeſtes tiſons qui mettoient le feu à ſa Maiſon, & qui embraſeroient à quelque heure tout le Royaume. On dit que Galigay craignant que la Reine ſa Maîtreſſe ne l'aimât moins, ſi elle avoit pour le Roi l'affection qu'une Epouſe doit avoir pour ſon Epoux, l'en éloignoit tant qu'elle pouvoit, afin de la poſſéder plus à ſon aiſe. Tout le monde croit que cette Femme & ſon Mari travaillerent conjointement, tant que le Roi vécut, à aigrir l'eſprit de la Reine, & à la rendre toujours fâcheuſe & de mauvaiſe humeur; de-ſorte que ſept ou huit ans durant, s'il y avoit entre eux un jour de calme & de plaiſir, il y en avoit deux de mécontentement & de fâcherie. Dom Jean de Médicis aiant été chargé par le Roi d'exhorter la Reine à les congédier, cette Princeſſe s'emporta contre lui avec une extrême violence, n'épargna ni les injures ni les reproches, & le maltraita tellement, quelque choſe que le Roi pût dire pour l'appaiſer, qu'il fut contraint de ſortir du Royaume. L'impudence de ces petites gens alla ſi loin, qu'ils uſerent de menaces contre la perſonne du Roi, s'il oſoit attenter aux leurs, comme pluſieurs l'y ſollicitoient.

Les Catholiques zélez ſe joignant aux intentions de la Reine, entretenoient de dangereuſes correſpondances avec les Eſpagnols par le canal de l'Ambaſſadeur de Florence, & ſe faiſoient fort de marier le Dauphin & la Fille aînée de France, aux deux enfans du Roi Philippe; de-ſorte que Dom Pedro de Tolede, proche parent de la Reine, que ce Prince envoyoit en Allemagne, fit quelque ſéjour à la Cour de France, pour ſonder les intentions du Roi. Dom Pedro parla entre autres choſes du mariage du Dauphin avec l'Infante. Le Roi lui répondit fort ſéchement; car il ne vouloit point d'alliance avec les Eſpagnols, & avoit en vûë de marier le Dauphin à l'al-

à l'aînée de Lorraine, & la Princeſſe au Fils aîné du Duc de Savoye.

Quelque tems avant, on avoit parlé de marier Mademoiſelle d'Entragues avec le Comte d'Aché, Auvergnat; mais en paſſant les articles, il ſurvint quelques conteſtations qui rompirent ce mariage. Après cela, Madame de Verneuil & Mademoiſelle d'Entragues ſa Sœur allerent paſſer la belle ſaiſon chez la Marquiſe de Conflans, qui avoit une maiſon dans le voiſinage de Charenton. Le Duc de Guiſe & Baſſompierre rodoient toutes les nuits autour de la maiſon de la Marquiſe; mais ce dernier qui avoit des penſées plus hautes, rompit entierement ce commerce. Henriette-Charlotte, Fille du Connétable de Montmorenci, & de Louiſe de Budos, parut alors à la Cour comme un ſoleil, & effaça par ſon éclat toutes les autres Beautez. Tout le monde avoit les yeux ſur ce nouvel aſtre, & cette Belle avoit autant d'Adorateurs qu'il y avoit de Galans à la Cour. Baſſompierre eut le bonheur de s'en faire aimer, & il ne manquoit au bonheur de ces Amans, que le conſentement du Roi. Baſſompierre lui en parla, & lui demanda la permiſſion d'épouſer Mademoiſelle de Montmorenci, & de traiter avec le Duc de Bouillon pour la charge de premier Gentilhomme de la Chambre. Sa Majeſté lui accorda, non ſeulement l'un & l'autre, mais voulut encore que le Connétable qui étoit diſgracié, revînt à la Cour. Le lendemain le Roi rendit viſite à la Ducheſſe d'Angoulême, où logeoit Mademoiſelle de Montmorenci. Il l'avoit déja vûe à un balet, où elle étoit habillée en Diane, tenant un dard à la main; & ce fut là qu'il commença de ſentir pour elle des ſentimens bien tendres & bien paſſionnez. Les confidens des plaiſirs de ce Prince, les parens de Mademoiſelle de Montmorenci, les gens mêmes de la Reine, qui s'imaginoient que celle-ci chaſſeroit toutes

tes les autres, étoient prêts à ſervir ſa paſſion; de-ſorte que tout la flatoit, excepté celle qui pouvoit la ſoulager. Mais, comme ce Prince ſe trouvoit en état de tout entreprendre, il croyoit pouvoir tout eſpérer.

Cependant le mariage de Baſſompierre & de Mademoiſelle de Montmorenci demeuroit conclu; mais, comme il s'étoit traité ſans la participation du Duc de Bouillon, il n'en fut pas ſatisfait, & réſolut de le traverſer. Un jour que le Roi venoit de voir chez la Reine Mademoiſelle de Montmorenci, & qu'il parloit de ſa beauté avec éloge, le Duc le tira en particulier, & lui dit qu'il étoit ſurpris qu'il eût voulu conſentir au mariage de cette Fille avec Baſſompierre; qu'il ne voyoit point d'autre parti pour le Prince de Condé ſon Neveu, que Mademoiſelle de Montmorenci ou Mademoiſelle du Maine; mais que, comme la bonne politique l'obligeoit de ne pas ſouffrir que le Chef de la Ligue, qui n'étoit déja que trop puiſſant, ſe fortifiât encore par une ſi grande alliance, il étoit preſqu'obligé par intérêt de marier le Prince de Condé à Mademoiſelle de Montmorenci. Le Roi ne répondit rien, & ne laiſſa pas de ſentir la force de ce raiſonnement; & le lendemain aiant encore vû cette Demoiſelle, il la trouva plus charmante que jamais, & prit la réſolution de s'aſſurer d'une ſi belle conquête, quoi qu'il pût lui en coûter. Il s'agiſſoit de réuſſir dans ce deſſein, & pour cet effet il falloit faire épouſer à cette Belle un homme qu'elle n'aimât pas. Il étoit donc néceſſaire de ſavoir quels ſentimens elle avoit au ſujet de Baſſompierre.

Il eut occaſion de s'en éclaircir peu de jours après. Sa ſanté étoit fort altérée, les accès de ſa goutte étoient plus fréquens, & il ne ſe paſſoit point d'année où il ne fût obligé de ſe mettre dans les remédes une fois pour le moins, & fort ſouvent deux. La goutte lui étant alors ſurvenue,

venue, il fut visité par Madame d'Angoulême & par Mademoiselle sa Niéce. Grammont qui s'y trouva, s'étant apperçu que le Roi seroit bien-aise d'entretenir la Niéce, lia conversation avec la Tante. Le Roi profita de l'occasion, & dit à Mademoiselle de Montmorenci, qu'il vouloit l'aimer comme sa propre Fille; que son intention étoit qu'elle logeât au Louvre pendant que Bassompierre serviroit. Il la pria de lui dire franchement si elle étoit contente de ce parti, & qu'en cas qu'elle ne le fût pas, il romproit ce mariage, & lui feroit même épouser le Prince de Condé son Neveu. Mademoiselle de Montmorenci qui n'entroit point du tout dans les vûës du Roi, lui répondit naturellement, que, puisque c'étoit la volonté de son Pere, elle se croiroit bien avec Bassompierre. Le Roi fit semblant d'en être bien-aise, & résolut en même tems de lui donner un autre Epoux. Le lendemain il fit venir Bassompierre, auquel il fit mille caresses, & lui dit ensuite qu'il avoit songé à le marier. Bassompierre ignorant ses intentions, lui repartit que la goutte du Connétable étoit cause qu'il ne l'étoit pas déja. Ce n'est pas cela, repliqua le Roi. Je veux vous marier avec Mademoiselle d'Aumale, & faire revivre ce Duché en sa considération. Quoi! Sire, répondit Bassompierre, vous voulez donc me donner deux femmes? Il faut, ajouta le Roi, te parler à cœur ouvert, & en ami. J'aime Mademoiselle de Montmorenci: si tu l'épousois, & qu'elle t'aimât, je te haïrois; & si elle m'aimoit, tu me haïrois. Ne rompons donc point notre bonne intelligence. Je t'aime, & je ne saurois t'ôter mon amitié sans beaucoup de repugnance. Je veux marier cette Fille avec le Prince de Condé, qui, tout jeune qu'il est, a plûs d'attachement pour la chasse que pour les Dames; & comme tu sais qu'il est pauvre, & qu'il tient tout ce qu'il a de ma puissance, mon dessein est de l'enrichir par mes bienfaits,

fais, & de lui donner cent mille livres par an pour ſes divertiſſemens, pourvû qu'il n'exige qu'une affection innocente de celle que je lui deſtine pour femme.

Baſſompierre étant trop habile pour ne ſavoir pas que le véritable moyen d'augmenter une paſſion c'eſt de la combattre, ſe fit honneur de la néceſſité, & prit le parti de donner un tréſor qu'il ne pouvoit garder. Je ſuis ravi, Sire, répondit Baſſompierre, que Votre Majeſté me donne occaſion de lui témoigner le zéle que j'ai pour ſon ſervice; je l'ai ſouhaité toute ma vie avec une extrême paſſion: mes deſirs ſont exaucez; & Votre Majeſté peut être convaincue du reſpect & de l'attachement que j'ai pour elle, par le ſacrifice que je vais lui faire, qui eſt ſans contredit le plus grand dont un galant-homme ſoit capable. Je renonce, Sire, pour l'amour de vous à une haute alliance, & à une Epouſe digne des hommages de tout ce qu'il y a de Grand au monde: j'ai pour Mademoiſelle de Montmorenci une paſſion, que je ſens très-vivement, & que je ne ſaurois bien exprimer: je ſuis charmé de ſon mérite, & j'ai eu le bonheur de m'en faire aimer: j'étois ſur le point de devenir l'homme du monde le plus heureux & le plus content: je renonce à tout cela, & le fais de bon cœur pour un Maître à qui je dois tout; & je ſouhaite que ce nouveau commerce lui apporte autant de joye & de plaiſir, qu'il me cauſeroit de triſteſſe & de déplaiſir, ſi j'étois obligé de céder à tout autre la divine Montmorenci. Le Roi pleura de joye de la ſoumiſſion de Baſſompierre, lui fit mille proteſtations, & l'entretint encore de ſon mariage avec Mademoiſelle d'Aumale. Mais, comme cet Amant infortuné avoit encore le cœur tout occupé de la perte qu'il faiſoit, & qu'il étoit incapable d'un nouvel engagement, il ſupplia Sa Majeſté de le laiſſer en liberté là-deſſus

Le Roi étant toujours incommodé de ſa goutte, dont les douleurs étoient pourtant un peu moins preſſantes, il voulut avoir compagnie, & envoya querir Baſſompierre & quelques autres Seigneurs. Il jouoit aux dez dans ſon lit avec le premier, lorſque Madame d'Angoulême & ſa Niéce entrerent. Il quitta d'abord le jeu pour entretenir en particulier Madame d'Angoulême. Mademoiſelle de Montmorenci qui ne ſavoit rien de ce changement, parloit cependant à Baſſompierre. Le Roi lui fit ſigne de s'approcher, lui apprit ſes intentions, & continua d'entretenir ſa Tante. Mademoiſelle de Montmorenci fit une grimace en ſe retirant, qui fit connoître à Baſſompierre, que ſon cœur n'étoit pas en meilleure aſſiete que le ſien. Quoique ce ſigne n'apprit rien à Baſſompierre qu'il ne ſût déja, il le prit néanmoins pour une confirmation de ſon malheur; & comme les difficultez augmentent d'ordinaire les deſirs, ſur-tout lorſqu'on voit que l'objet qu'on adore, ne céde que par violence & par néceſſité, cela le mit en ſi grand deſordre, qu'il fut obligé de ſortir, & pour le faire avec bienſéance, il fit ſemblant de ſaigner du nez. Cet Amant au deſeſpoir n'eût pas la force d'aller juſqu'à ſon caroſſe, il ſe jetta dans le premier qu'il rencontra, & ſe retira chez lui, où il fut deux jours entiers à déplorer la cruauté de ſa deſtinée, & à faire les réflexions du monde les plus triſtes & les plus affligeantes.

La premiere perſonne qu'il rencontra, lorſqu'il revint à la Cour, fut le Prince de Condé, qui avoit déja fait demander dans les formes Mademoiſelle de Montmorenci, & qui partoit pour lui aller rendre la premiere viſite. Ce Prince fut aſſez cruel pour le prier de l'y accompagner; mais Baſſompierre fut aſſez réſolu pour lui refuſer une complaiſance qui l'auroit accablé ſans reſſource, & détruit entierement la diverſion qu'il avoit tâché de faire,

en renouant avec Mademoiſelle d'Entragues, qu'il avoit eu occaſion de revoir chez Madame de Santeny. Le Prince fit donc ſa viſite ſans lui, & avança tellement ſes affaires, qu'il fiança Mademoiſelle de Montmorenci quelques jours après, dans la galerie du Louvre, où le Roi eut la malice de s'appuyer ſur Baſſompierre, & de lui faire eſſuyer d'un bout à l'autre le chagrin de cette fatale cérémonie: ces Amans s'épouſerent bien-tôt après à Chantilli, où étoit alors la Cour. Ce mariage fut ſuivi d'un autre; le Duc de Vendôme qui, comme nous avons dit, avoit fiancé la Fille unique du Duc de Mercœur, l'épouſa cette année, âgé ſeulement de ſeize ans. Le Roi avoit de l'impatience d'achever ce mariage. La Mere & quelques parens de la Fille avoient toujours fait naître des obſtacles: mais enfin le Pere Cotton, homme inſinuant & perſuaſif, les avoit diſpoſez à donner cette ſatisfaction à Sa Majeſté; ce qu'ils firent à Fontainebleau, où ces nôces furent célébrées.

Le malheureux Baſſompierre fut outré de chagrin du mariage de ſa Maîtreſſe; mais pourtant il n'en mourut pas. Il ne revint en ſanté que pour eſſuyer une nouvelle diſgrace, tant la fortune étoit opiniâtre à le perſécuter. Un Ecuyer de la Reine, nommé Camille Simoni, qui logeoit dans une petite ruë vis à-vis de la porte de la monnoye, & près de la maiſon de Madame d'Entragues, trouva un ſoir en ſe retirant un homme couché avec ſon Hôteſſe qu'il aimoit. Il perça ce malheureux de pluſieurs coups d'épée, & le mit dehors en chemiſe. Il ſe traîna comme il put, & alla mourir ſous les fenêtres de Mademoiſelle d'Entragues. Un paſſant qui ſavoit que Baſſompierre n'étoit pas haï de Mademoiſelle d'Entragues, voyant cet homme en cet état, crut que c'étoit lui-même, & courut à ſon Hôtel avertir ſes gens de l'état où il avoit trouvé leur Maître. Comme ce Marquis étoit ſorti au commencement de

la nuit, ils crurent ſans peine ce que leur diſoit cet homme. Ils coururent étourdiment au lieu qu'il leur avoit marqué, trouverent le corps, & le prirent pour celui de leur Maître, parce que la nuit étoit obſcure. Ils l'emporterent, & étant arrivez chez leur Maître, ils virent à la clarté des flambeaux qu'ils firent allumer, qu'ils avoient fait une ſotiſe, & remporterent ce corps chez un Chirurgien. La Juſtice en fut avertie, & s'en ſaiſit. Par ce moyen la choſe étant divulguée, l'on en fit pluſieurs plaintes aux dépens de Mademoiſelle d'Entragues, dont Baſſompierre eut peut-être plus de chagrin que cette Belle, qui, comme pluſieurs autres, auroit cru être ſans mérite, ſi elle eût été ſans intrigue amoureuſe.

Cependant la paſſion du Roi pour la Princeſſe de Condé continuoit toujours, & elle étoit même devenue ſi publique, qu'on ne parloit preſque d'autre choſe. Le Prince de Condé qui avec un peu de complaiſance auroit pu obtenir les premieres charges du Royaume, ne fut pas d'avis de s'enrichir aux dépens de ſon honneur. Il avoit tant de délicateſſe, qu'il croyoit ne pouvoir plus ſouffrir la continuation de cette intrigue, ſans ſe rendre le juſte objet du mépris de toute la Cour. D'ailleurs, les ſcrupuleux, les mécontens & les ennemis cachez du Roi, gens malins & inquiéts, qui n'aimant que le trouble pour l'amour du trouble même, lui mettoient, s'il faut ainſi dire, le feu ſous le ventre, & irritoient ſa jalouſie, qui n'étoit déja que trop grande. La Reine toujours la même ne ceſſoit de ſemer la zizanie. Le Prince en vint aux emportemens, & lâcha quelques paroles peu reſpectueuſes. Le Roi pour l'en châtier lui ôta ſes bienfaits, & lui retrancha l'argent qu'il lui avoit promis en le mariant. Ces ſévéritez, bien loin de radoucir le Prince, ne firent que l'irriter davantage. Il conſidéroit que le Roi étant auſſi paſſionné qu'il l'étoit, pourroit en venir aux violences; & comme il manquoit de tout pour ſe mettre à cou-

couvert, il chercha ſon ſalut dans la retraite, & réſolut de ſe ſauver chez les Etrangers. Après donc qu'il eut diſpoſé toutes choſes pour exécuter ce deſſein, il enleva lui même la Princeſſe qu'il mit en croupe, & à quelques lieuës de là dans un caroſſe à ſix chevaux, & alla coucher à Muret, accompagné ſeulement de Rochefort, de Touray, d'un Ecuyer, de Mademoiſelle de Certeaux, & d'une femme de chambre nommée Philippete. De Muret il marcha vers Landreci où il n'entra point, & ſe rendit de-là à Bruxelles, où le Nonce du Pape & les Archiducs le reçurent avec beaucoup de joye, & lui rendirent tous les honneurs dûs à ſa qualité.

A la premiere nouvelle de cette évaſion imprévûe, le Roi tout tranſporté de colere & d'amour, ne put cacher ſon émotion, même devant la Reine. Il jouoit dans ſon Cabinet, lorſque le Duc d'Elbœuf vint lui annoncer cette triſte nouvelle, qui lui fut confirmée bien tôt après par le Chevalier du Guet. Mon cher Ami, je ſuis perdu, dit-il à Baſſompierre qui étoit le plus près de lui; ce Malheureux emmène ſa Femme dans un bois, & je ne ſais ſi c'eſt pour la tuer, ou pour la faire ſortir du Royaume: prens mon jeu, pendant que j'irai ſavoir les particularitez de cet enlevement. Cela dit, il paſſa dans une autre chambre, & fit ſigne au Marquis de Cœuvres, au Comte de Cramail, au Duc d'Elbœuf & à Lomenie de le ſuivre. Ce Conſeil extraordinaire étant ainſi aſſemblé, chacun dit ſon avis. Le Roi qui ne ſe poſſédoit pas, donnoit dans tout ce qu'on lui propoſoit, & vouloit qu'on exécutât inceſſamment. Un moment après, il changeoit de ſentiment, & jugeoit que ces moyens étoient impraticables. L'un étoit d'avis qu'on courût après le Prince, & qu'on y envoyât le Chevalier du Guet avec ſes Archers: l'autre vouloit qu'on donnât cette commiſſion à Balagni & à Bouvin; d'autres croyoient qu'il valoit mieux ordonner à Vaubecourt, qui étoit alors à Paris, de

ſe rendre ſans retardement ſur la frontiere de Lorraine, pour empêcher que le Prince ne paſſât. Le Roi qui vouloit tout, & ne ſe fixoit à rien, fut contraint de faire venir ſes principaux Miniſtres, pour les conſulter ſur une affaire où ſon cœur prenoit tant de part. Ce n'étoit pas la premiere fois qu'ils avoient été conſultez ſur des matieres d'amour, où l'on faiſoit entrer des raiſons d'Etat. Le Chancelier fut le plus diligent; & après que Sa Majeſté lui eut appris de quoi il s'agiſſoit, il répondit avec une gravité digne de ſon caractere, que le Prince de Condé étoit fort condamnable, qu'il avoit tort d'avoir pris un parti ſi deſeſpéré, & que ceux qui lui avoient donné un ſi méchant conſeil, avoient encore plus de tort que lui. Le Roi qui auroit voulu que tout le monde eût été auſſi bouillant que lui, répondit bruſquement: Rengainez votre gravité, Monſieur le Chancelier, & me donnez votre avis; c'eſt tout ce que je vous demande. Je ſais, auſſi-bien que vous, que le Prince eſt condamnable; mais il s'agit des moyens de le châtier. Je ſuis donc d'avis, Sire, reprit le Chancelier avec le même flegme, qu'il faut traiter le Prince comme rebelle, & rendre contre lui & contre ſes adhérans les déclarations ordinaires. Le Roi, fatigué de ce début, vit entrer Villeroi, & laiſſant le Chancelier, lui expoſa le fait en peu de mots. Villeroi faiſant l'étonné, fut d'avis qu'on fît ſavoir par des courriers à tous les Princes étrangers, que le Prince de Condé étoit ſorti de France, ſans la permiſſion du Roi; & même contre ſes défenſes, & qu'on ordonnât à tous les Ambaſſadeurs de Sa Majeſté, de prier les Souverains auprès deſquels ils réſidoient, de ne pas recevoir le Rebelle, & de le remettre entre les mains du Miniſtre de Sa Majeſté, qui regarderoit comme ſes ennemis ceux qui en uſeroient autrement. Après que Villeroi eut ainſi parlé, le Roi fit ſigne au Préſident Jeannin d'opiner. Mon ſentiment eſt, Sire, dit le Pré-

Préſident, de faire courir après le Prince un Capitaine des Gardes du Corps, qui tâchera de le ramener; & s'il n'en peut venir à bout, il le ſuivra juſques dans ſa retraite, & déclarera, de la part de Votre Majeſté, aux Puiſſances chez qui il ſe ſera refugié, que vous leur ferez la guerre à moins qu'ils ne vous le livrent. Je ne crois pas qu'il ait prémédité ſon départ, & je doute qu'il ſe ſoit précautionné à l'avance d'aucune puiſſante protection. Je ſuis le plus trompé du monde, s'il n'a jetté ſon plomb ſur les Pays-Bas. Mais je ſuis perſuadé qu'il fait mal ſon compte, & qu'il y ſera mal reçu; car, outre qu'il n'a aucune habitude avec l'Archiduc, qui n'aura aucuns ordres de maintenir le Rebelle, l'Eſpagne qui craint Votre Majeſté plus qu'elle ne l'aime & ne l'honore, ne voudra pas s'attirer ſur les bras le plus Grand Prince de l'Europe, & aimera mieux le faire ſortir de ſes Etats, ou le livrer à Votre Majeſté.

Le Roi qui commençoit à reprendre ſes eſprits, trouva cet expédient de ſon goût; mais, comme il ne ſe déterminoit jamais ſur rien d'important qu'il n'eût conſulté le Duc de Sully, il ne voulut rien conclure qu'il ne fût venu. Il vint enfin, avec un air fâché & une mine refrognée. Mon Neveu s'en eſt allé, Monſieur de Sully, lui dit le Roi comme il arrivoit, & le mal eſt qu'il a emmené la Princeſſe. Je n'en ſuis point ſurpris, Sire; mais je le ſerois beaucoup s'il ne l'avoit pas fait. Si vous vouliez l'en empêcher, il falloit le mettre à la Baſtille. Ne parlons point du mal qui eſt fait, repliqua le Roi; mais cherchons les moyens de le réparer. Que jugez-vous qu'il faille faire? Je meure, Sire, ſi j'en ſais rien, repartit Sully. J'y penſerai ſur le chevet, & demain au matin je vous dirai ce que j'aurai penſé. Point de retardement, Monſieur de Sully, dit encore le Roi; vous ſavez combien cette affaire me touche, & je veux que vous me diſiez tout-à-l'heure votre

ſentiment. Un moment donc de méditation, s'il vous plaît, Sire, répondit Sully; & en diſant cela, il fit des mouvemens de tête & quelques tours de chambre, & revint enſuite vers le Roi, qui lui dit: Hé bien, avez-vous ſongé? que faut-il donc faire? Rien, répondit Sully. Comment rien? répondit le Roi. Oui rien, ajouta Sully: en ne faiſant rien, vous témoignerez par-là que vous ne faites pas grand cas du Prince de Condé; & cela étant, perſonne ne le ſecourra, ſes amis même l'abandonneront, tout le monde le raillera, & en moins de trois mois il ſera forcé de revenir au gîte de ſoi-même. Mais, ſi au contraire vous témoignez de l'empreſſement à le ravoir, il n'en faut pas davantage pour le faire valoir; des gens même de la Cour lui prêteront de l'argent, & tels qui l'auroient abandonné ſi vous n'en aviez pas fait de cas, le ſoutiendront pour avoir le plaiſir de vous chagriner. L'avis étoit de bon-ſens; mais le Roi n'étoit pas en état d'en profiter. Comme celui du Préſident Jeannin étoit plus violent, & par conſéquent plus conforme à ſa paſſion, ce fut auſſi celui qu'il ſuivit; & dès le lendemain il fit partir le Marquis de Prâlin pour courir après le Prince.

Prâlin fit toute la diligence qu'il pût; mais le Prince avoit trop d'avance pour pouvoir le joindre. Il ſe rendit donc à Marimont auprès de l'Archiduc. Il fit d'abord demander audience, & y alla avec l'Ambaſſadeur ordinaire. Il parla du Prince de Condé comme d'un ennemi du Roi ſon maître, qui, ſous prétexte d'une jalouſie de commande, avoit fui dans les Pays étrangers pour y cabaler contre ſon ſervice, & le pria au nom du Roi de le faire arrêter. L'Archiduc répondit, qu'il croyoit avoir aſſez fait de n'avoir pas voulu le recevoir, mais qu'il n'avoit pas cru devoir lui refuſer paſſage; qu'il ſouhaiteroit de tout ſon cœur qu'il s'en retournât en France, & qu'il faiſoit des vœux pour la ſatisfaction particuliere du Roi, auſſi-bien que pour le repos de ſon Royau-

Royaume. La vérité eſt que le Prince ne s'étoit pas arrêté dans les Pays-Bas. Il avoit piqué juſqu'à Cologne, & laiſſé la Princeſſe ſa Femme à Breda auprès de la Princeſſe d'Orange ſa Sœur, qui la mena enſuite à Bruxelles, où le Prince ſe rendit quelques jours après. L'Archiduc & l'Infante leur allerent rendre viſite, d'abord qu'ils ſûrent que ces Princeſſes étoient arrivées. Le Marquis de Spinola qui commandoit les troupes Eſpagnoles dans les Pays-Bas, fut fort mal ſatisfait de l'Archiduc de n'avoir pas retenu le Prince de Condé, & le preſſa tellement, qu'il l'obligea de faire partir un Gentilhomme pour aller inviter ce Prince à revenir. Spinola chargea le Gentilhomme d'une lettre, & l'Ambaſſadeur d'Eſpagne lui en donna une autre. Il eſt certain que l'Archiduc & les Miniſtres d'Eſpagne n'agiſſoient pas par le même principe: le premier vouloit entretenir la paix; & les autres vouloient la rompre. Les ordres de la Cour de Madrid, qui vinrent bien-tôt après, les réunirent tous; car ils portoient que le Roi Catholique prenoit ſous ſa protection le Prince de Condé. Cette déclaration releva le courage du Prince, & le détermina à juſtifier ſa ſortie hors de France, & prit droit ſur des faits qu'on croyoit faux pour la plupart. Il écrivit des lettres en forme de Manifeſte au Pape Clément VIII. & au Cardinal Borgheſe ſon Neveu.

Pralin n'avoit point d'ordre d'entrer en négociation avec perſonne; auſſi s'en retourna-t-il auſſi-tôt qu'il eût parlé à l'Archiduc. D'abord que le Roi eut appris que ſon Neveu étoit retourné à Bruxelles, il y envoya le Marquis de Cœuvres en qualité d'Ambaſſadeur extraordinaire, avec ordre de demander à l'Archiduc qu'il rendît au Roi ſon maître le premier Prince de ſon ſang. L'Archiduc répondit, que la conſidération qu'il avoit pour cet illuſtre ſang l'aiant obligé de lui donner retraite, il ne pouvoit honnêtement violer le droit d'hoſpitalité; mais que Sa

Majeſté très-Chrétienne ne devoit point craindre que cet illuſtre Refugié entreprît rien contre ſon ſervice & au préjudice du reſpect qu'il lui devoit. Cette réponſe ne fut point du goût du Roi, qui regardoit comme une flétriſſure tous les honneurs qu'on rendoit à un Prince qui avoit encouru ſa diſgrace, & qui répandoit dans les Pays étrangers des bruits qui diffamoient ſa réputation. L'étroite familiarité avec laquelle le Prince avoit vécu avec le Duc d'Aumale, ennemi mortel de la perſonne du Roi, lui donnoit un beau prétexte d'évaporer les tranſports de ſa bile, dont on n'ignoroit pas la véritable cauſe. Le Marquis de Cœuvres, voyant qu'il ne pouvoit avoir le Prince, ſe retrancha à demander qu'on remît la Princeſſe ſon Epouſe entre les mains du Connétable ſon Pere, ou de la Ducheſſe d'Angoulême ſa Tante; mais cette derniere propoſition ne lui réuſſit pas mieux que la premiere. L'Archiduc répondit, qu'il ne diſpoſeroit jamais de la Princeſſe, que du conſentement du Prince ſon Epoux.

Cœuvres voyant que ſa négociation prenoit un méchant train, ſonge à de nouveaux moyens, & entreprend d'enlever la Princeſſe; il y en eut même qui furent aſſez imprudens pour faire deſſein d'enlever auſſi le Prince. Les Epoux ne vivoient pas trop bien enſemble. Je ne ſais, s'il y avoit naturellement entre eux de l'antipathie, ou ſi la Princeſſe, fâchée d'avoir quitté la Cour de France, regardoit le Prince de mauvais œil; ce qu'il y a de certain, eſt qu'ils ſe traitoient froidement, & que les François eſpérant par-là de faire réuſſir leur deſſein, entretenoient ces aigreurs avec beaucoup de ſoin, & prenoient occaſion de là de perſuader à la Princeſſe de ſe laiſſer enlever. Elle eut aſſez de peine à ſe réſoudre ſur la réponſe qu'elle devoit faire. Elle voyoit des inconvéniens par-tout. D'un côté, elle n'étoit pas contente du Prince ſon Epoux: elle ſe voyoit

voyoit ſoumiſe en dépit d'elle à la domination des Eſpagnols : la Cour de Bruxelles ne l'accommodoit pas ; elle n'y trouvoit pas la même magnificence qu'à celle de France ; & enfin elle ſouhaitoit paſſionnément d'être auprès de ſon Pere & de ſa Tante, qui ſouhaitoient la même choſe de leur côté, & qui ne manquoient pas de l'en aſſurer par leurs lettres. D'ailleurs, elle craignoit d'abandonner un Epoux, pour ſe mettre entre les mains d'une perſonne qu'elle pouvoit regarder comme étrangere ; enfin, elle craignoit autant s'expoſer à la médiſance, que de retomber au pouvoir d'un Epoux irrité. Ces différentes réflexions la retinrent long-tems dans l'irréſolution ; néanmoins au bout du compte, l'envie de revoir ſes parens & la Cour de France l'emporta ſur tout le reſte.

Cœuvres eſpéroit qu'aiant enlevé la Princeſſe, il feroit pendant la nuit une ſi grande diligence, qu'il ſeroit loin avant qu'on ſût qu'il étoit parti. Mais il n'étoit pas encore tems de ſe féliciter ; il y avoit bien du chemin à faire du projet à l'exécution ; il falloit bien des choſes pour faire réuſſir cette entrepriſe. Premierement, il falloit, ou eſcalader, ou percer la muraille de la Ville ; il falloit des chevaux pour ſortir, & des relais de diſtance en diſtance pour faire la diligence qu'on ſe propoſoit ; & il falloit enfin de la Cavalerie pour s'oppoſer à ceux qui ſe mettroient en devoir de les arrêter. Comme on ne pouvoit pas s'empêcher de ſe confier à pluſieurs perſonnes, il arriva ce qui arrive d'ordinaire en cas pareil. La mine fut éventée. Le Comte de Buquoi, Grand-Maître de l'Artillerie, en eut le premier avis, qu'il fit paſſer à l'Archiduc & au Marquis de Spinola. Ceux-ci, réſolus de s'oppoſer à cet attentat, aſſemblerent leur Conſeil, & conclurent de loger la Princeſſe au Palais ſous un prétexte honnête. On en fit la propoſition au Prince de Condé, ſans lui en dire la raiſon : on

ſe contenta de lui repréſenter, qu'étant en quelque maniere brouillé avec ſon Epouſe, il ne pouvoit mieux faire que de s'en ſéparer pour un tems, en attendant que ſon chagrin ſe diſſipât; que cette petite abſence la remettroit dans le bon chemin; & qu'au-reſte elle ſeroit avec l'Archiduc & l'Infante qui ne lui donneroient que de bonnes impreſſions, dont il connoîtroit la néceſſité dans la ſuite. Le Prince y conſentit ſans repugnance, après avoir fait promettre à l'Archiduc & à l'Infante, qu'ils ne laiſſeroient ſortir la Princeſſe de leurs mains, que de ſon conſentement.

Comme la Princeſſe & Cœuvres n'avoient aucun prétexte raiſonnable de s'oppoſer à cette réſolution, & qu'ils eſpéroient d'avoir le tems d'exécuter leur deſſein avant ce changement de maiſon, ils firent ſemblant de ne s'en mettre pas fort en peine. La ſuite leur fit voir qu'ils n'avoient pas bien compté: il leur fut impoſſible d'ajuſter toutes leurs machines, pendant que la Princeſſe demeura à l'Hôtel d'Orange. Il fallut donc chercher un expédient pour gagner quatre ou cinq jours de plus. Le Marquis de Spinola faiſoit le paſſionné pour la Princeſſe, & lui rendoit de fréquentes viſites, où il ne manquoit pas de l'entretenir de choſes qui font plaiſir d'ordinaire aux Dames qui ont du mérite & de la beauté. La Princeſſe qui avoit ſes vûës auſſi-bien que Spinola, répondoit à ſes douceurs d'une maniere à lui faire eſpérer qu'elle n'avoit pas moins de douceur que de beauté; & les apparences étoient ſi belles, qu'ils croyoient avoir ſouvent l'un & l'autre ſujet de ſe féliciter. Dans ces heureuſes diſpoſitions la Princeſſe fit prier le Marquis de lui donner le bal chez lui. Le ruſé Genois ſentit le coup, & ne fut pas d'avis de donner dans le paneau: il ſe défendit ſi honnêtement, que la Princeſſe n'auroit ſû ſe formaliſer de ſon refus. Ce fâcheux contretems ne rebuta point Monſieur de

Cœuvres,

Cœuvres, & ne changea rien dans les mesures qu'il avoit prises. Comme la Princesse devoit aller au Palais le Dimanche suivant, Cœuvres résolut de l'enlever la nuit du Samedi. Quoique le Prince ne couchât que rarement avec elle, cependant, de peur que l'envie ne l'en prît, & que cela ne fît échouer l'entreprise, elle fit semblant d'être malade.

L'Archiduc que Buquoi tenoit averti de tout ce qui se passoit, donna ordre à Spinola de le faire savoir au Prince, auquel on n'en avoit rien dit jusques là, parce qu'on appréhendoit qu'il n'éclatât sans nécessité; & comme il étoit tems d'agir publiquement, il fut résolu que l'Archiduc feroit garder l'Hôtel d'Orange par un petit détachement de ses Gardes du Corps. Le Prince de Condé fut si alarmé de tout ce qu'il avoit appris de Spinola, qu'il ne put garder le secret. Il fit ce qu'il falloit pour rendre inutile le dessein de Cœuvres, & fit ensuite mille plaintes inutiles. Comme Monsieur de Cœuvres n'avoit encore rien fait qui pût le convaincre, il desavoua tout, & dépêcha d'abord un courrier au Roi pour avoir de nouveaux ordres sur un changement si peu attendu.

Les Bourgeois de Bruxelles, offensez de cet attentat, prirent les armes pour la défense d'un si illustre Refugié. Cette démonstration de zéle & de bonne volonté ne fut pas néanmoins capable de le rassurer; car craignant qu'il ne lui arrivât quelque chose de pis, il sortit des Pays-Bas, & se retira dans le Milanois. Le Comte de Fuentes, ennemi juré du Roi, le reçut à bras ouverts; & pour faire plus de chagrin à Sa Majesté, il fit malicieusement courir le bruit, qu'il avoit mis la tête du Prince à deux cens mille Ecus, & sous ce prétexte il lui donna des Gardes à pied & à cheval. Les Historiens de France disent que le Comte de Fuentes agissoit moins en cela pour mettre en sureté la personne du

Prince, que pour noircir la réputation du Roi. Il y a apparence, que les Eſpagnols n'en demeurent pas d'accord. On dit auſſi que le Comte de Fuentes ne traitoit le Prince avec tant de diſtinction, que pour empêcher que quelque Envoyé ne le regagnât, ou par des offres avantageuſes, ou en lui donnant pour les Eſpagnols un dégoût qui l'obligeât à ſe repentir de ce qu'il avoit fait. Ces craintes n'étoient pas tout-à-fait mal fondées, puiſque, malgré toutes ſes précautions, le Prince, à ce qu'on a dit, commençoit à prêter l'oreille aux propoſitions que la France lui faiſoit faire, & étoit ſur le point de ſe laiſſer vaincre, lorſque le Roi mourut.

Ce Prince formoit depuis long-tems les vaſtes deſſeins dont on a ſi diverſement parlé. L'amour à qui ce Prince avoit fait tant de ſacrifices, voulut y faire ſon parti, & aider à allumer le feu de la guerre, comme il a fait dans preſque toutes les plus cruelles qu'on ait jamais vû. Sa Majeſté donc voyant que l'artifice ne lui avoit pas réuſſi pour ravoir en ſa puiſſance la Princeſſe de Condé, & voulant la retirer à quelque prix que ce fût, ſe réſolut de déclarer la guerre aux Eſpagnols. Pour le faire avec ſuccès, il commença par ſe fortifier le plus qu'il put d'alliances étrangeres. Il envoya pour cet effet des Ambaſſadeurs à Jaques ſixiéme d'Ecoſſe, & premier d'Angleterre, qui, après la mort de la Reine Elizabeth, à laquelle il ſuccéda, avoit réuni les trois Royaumes d'Angleterre, d'Ecoſſe & d'Irlande, avec ordre d'obliger ce Prince par toute ſorte de moyens à rompre avec les Eſpagnols. Cette négociation ne fut pas d'un grand fruit; car le Roi d'Angleterre déja vieux ne put jamais ſe réſoudre à s'engager dans une guerre de cette importance. Ce coup manqué, Henri IV. ſe tourna du côté du Duc de Savoye, des Vénitiens, & des Provinces-Unies: comme toutes ces Puiſſances avoient intérêt d'abaiſ-

ſer

ſer la Maiſon d'Autriche, il n'y eut pas de peine à les faire entrer en Ligue avec la France.

Il n'étoit queſtion que de trouver un prétexte pour prendre les armes. La mort du Duc de Cléves fournit bien-tôt ce prétexte-là. La ſucceſſion de ce Prince étoit fort litigieuſe. Il y avoit preſqu'autant de Prétendans que de Princes en Allemagne, & chacun ſe préparoit à défendre ſon droit par les armes. Le Roi cependant faiſoit défiler des troupes vers les Pays-Bas, & travailloit ſans relâche à préparer toutes choſes pour ſe mettre à la tête de ſon Armée au commencement du Printems. Les Eſpagnols qui voyoient venir l'orage, ne faiſoient pas le moindre mouvement pour le prévenir; ce qui a fait dire qu'ils avoient des moyens ſûrs pour le conjurer. Cependant Conchini & ceux de ſa cabale ne ceſſoient d'irriter les jalouſies de la Reine, & lui faiſoient croire malicieuſement, que la paſſion criminelle que le Roi avoit pour la Princeſſe de Condé, le portoit à de fâcheuſes extrémitez, où elle pourroit bien ſe trouver envelopée. Il fit tout ce qu'il put, pour détruire ces injuſtes ſoupçons, & n'oublia pour cet effet ni ſoins ni tendreſſe. Il lui laiſſa la Régence; mais, comme il y ajouta un Conſeil, & des ordres néceſſaires, cette limitation ne fut pas du goût de Conchini, qui ſongeoit à étendre ſon autorité, en augmentant celle de ſa Maîtreſſe, & qui pour cet effet lui mit en tête de ſe faire ſacrer & couronner avant le départ du Roi.

Les troupes étoient déja en marche, l'Artillerie étoit partie, & l'on avoit fait demander paſſage ſur les Terres de l'Archiduc. La Reine preſſoit toujours ſon Sacre avec une opiniâtreté qui ne faiſoit qu'en éloigner le Roi davantage. Cependant, comme il ne pouvoit rien refuſer à ſes importunitez lorſqu'elles étoient preſſantes, il ſe laiſſa vain-

cre,

cre, & lui donna la satisfaction qu'elle demandoit. La cérémonie se fit à Saint-Denis, avec beaucoup de pompe & de magnificence, & trois jours après la Reine fit son entrée à Paris. Pendant tout ce tems-là le Roi paroissoit chagrin & mélancolique, sans pouvoir dire pourquoi, comme s'il eût senti des signes du malheur qui le menaçoit. On l'entendit souvent soupirer, & dire des choses qu'on jugea de mauvais augure. Il dit plus d'une fois au Duc de Sully : *Mon Ami, ce Sacre me sera fatal : ils me tueront. Je ne sortirai jamais de Paris; je mourrai, ma mort est la seule ressource qui reste à mes Ennemis. On m'a dit que je devois être tué à la premiere grande solemnité que je ferois, & que je mourrois en carosse. C'est ce qui fait que quelquefois, quand j'y suis, il me prend des tressaillemens qui me font crier malgré moi.*

Le lendemain de l'entrée de la Reine, le Roi devoit faire le mariage de Mademoiselle de Vendôme, l'aînée de ses Filles naturelles, & le jour suivant le festin, puis le lendemain monter à cheval, & aller joindre son Armée. Il y avoit depuis deux ans à Paris un Misérable, nommé François Ravaillac, natif d'Angoulême, âgé d'environ 32. ans, de basse extraction, & de poil roux. Son Pere étoit un homme de pratique. Ce fameux Scelerat (car on s'immortalise par des crimes du premier ordre comme par des vertus d'éclat) professa d'abord le métier de son Pere, & se fit ensuite Moine Feuillant; mais quelque tems après il jetta son froc, & se remit à solliciter des procès. Il en eut un pour une succession, & le perdit; si bien qu'il fut contraint, pour subsister, de se faire maître d'école. Il fut emprisonné pour un crime dont il ne fut pourtant pas convaincu. Les visions du Cloître, l'obscurité de sa prison, la perte de son procès, & l'extrême indigence où il étoit réduit, achevérent de lui gâter l'esprit, & d'irriter son humeur attrabilaire

laire. Dès ſa premiere jeuneſſe, les chaleurs de la Ligue, les libelles, les ſermons ſéditieux de ſes Prédicateurs, lui avoient inſpiré une grande averſion pour le Roi; & il avoit tant ouï dire qu'on peut tuer légitimement les Princes qui mettent la Religion Catholique en danger, qu'il ne pouvoit entendre prononcer le ſeul nom de Huguenot ſans entrer en fureur. Les reſtes de la ſainte Ligue ménagerent ſi bien cet eſprit furieux, qu'ils lui firent entreprendre de tuer le Roi. Ce Malheureux en cherchoit tous les jours l'occaſion, & il la trouva.

Le jour qui préceda l'entrée de la Reine, le Roi monta en caroſſe vers les quatre heures du ſoir, à deſſein d'aller voir le Duc de Sully qui ſe trouvoit indiſpoſé, pour l'entretenir en même tems de certaines affaires qu'il avoit à lui communiquer. Il n'avoit point voulu de Gardes, & monta en caroſſe avec les Ducs d'Epernon & de Monbaſon, Lavardin, Roquelaure, & la Force. Ravaillac voulut le tuer en ſortant du Louvre; mais il ne put, parce qu'il ſe trouva du côté du Duc d'Epernon. Il ſe trouva un embaras de charettes dans la ruë de la Ferronerie, qui fit arrêter le caroſſe; & comme les valets de pied avoient paſſé ſous le Charnier de Saint-Innocent, l'Aſſaſſin eut tout le tems qu'il voulut. Il ſe gliſſa entre les boutiques & le caroſſe, monta ſur une des rouës, & frappa le Roi de deux coups de couteau: le premier n'étoit pas dangereux, & n'avoit porté qu'entre la ſeconde & la troiſiéme côte; mais le ſecond fut ſans remède, & lui perça le cœur.

Mezerai remarque deux choſes, dont il laiſſe ſagement la liberté de tirer les conſéquences qu'on voudra: „ L'une, qu'après qu'on ſe fut ſaiſi de Ravaillac, ſept ou huit hommes parurent l'épée à la „ main, & criant qu'il falloit le tuer, ils diſparu„ rent preſqu'auſſi-tôt, & ſe cacherent dans la „ foule:

„ foule: l'autre, qu'on ne le mit pas d'abord en „ priſon, mais qu'on en confia la garde à Mon„ tigni, & qu'on le tint deux jours à l'Hôtel de „ Rais, avec tant de négligence, que tout le monde „ pouvoit lui parler. Il dit qu'un Religieux en„ tr'autres, qui avoit de grandes obligations au Roi, „ (je ne ſais ſi ce ne ſeroit point un Jéſuite, car „ ils étoient alors fort Eſpagnols) l'aiant abordé, „ & l'appellant *ſon Ami*, lui dit qu'il prît garde de „ ne pas accuſer les gens de bien. „

Ainſi finit Henri le Grand, âgé de cinquante-ſept ans, après en avoir regné vingt-deux moins trois mois. Il eſt certain qu'il avoit de grandes qualitez; mais il avoit auſſi de grands défauts. Il étoit intrépide dans l'action; mais, hors de là, il fuyoit les affaires, & avoit de la peine à quitter ſes Maîtreſſes; libéral de careſſes & de bonnes paroles, témoignant de la confiance à ceux dont il eſpéroit du ſecours; familier, prompt, actif & vigilant, lorſque l'amour ne s'en mêloit pas; épargnant & ménager juſqu'à l'excès, & donnant de bonne grace ce qu'il ne pouvoit pas refuſer. Ses paſſions favorites étoient l'amour, le jeu, & la chaſſe. L'amour lui a fait faire mille fautes: au jeu, il étoit âpre au gain, timide dans les grands coups, & ſenſible à la perte. Il parloit bien, avoit l'eſprit grand & élevé. Il avoit une fermété admirable, & les diſgraces n'étoient que de nouveaux aiguillons à ſon courage. Il avoit de la ſageſſe, pardonnoit aiſément, & laiſſoit revenir les eſprits pour donner lieu à la repentance. Il étoit bon dans le fond, & religieux obſervateur de la foi des traitez. Il ne faiſoit pas conſiſter la véritable politique dans une profonde diſſimulation. Il avoit aſſez d'application à ce qu'il faiſoit; mais, comme il avoit l'eſprit fort vif, il ne pouvoit pas pouſſer fort loin cette application, & ne ſuivoit qu'avec une extrême peine un long raiſonnement. Auſſi étoit-ce pour cela, que Monſieur

de

de Roſni, Sur-Intendant de ſes Finances, pour le porter au travail ſans dégoût & ſans contrainte, lui donnoit ſouvent des états fort abrégez des receptes & des miſes, des projets de dépenſe à faire, &c. On lui a reproché que pour amaſſer de l'argent dont il étoit fort avide, il avoit expoſé ſon Royaume à l'avarice des Partiſans; que la recherche qu'il avoit faite des Pillars, avoit plus ſervi à les confirmer dans leurs brigandages, qu'à les en punir; qu'aimant un peu trop à être flaté, il recevoit plus volontiers les Charlatans & les Flateurs, que les bons & fidéles Conſeillers; qu'il donnoit ſouvent aux importunitez ce qu'il refuſoit au mérite; qu'il careſſoit les gens pendant qu'il en avoit beſoin, mais que le péril paſſé, il oublioit incontinent les ſervices qu'on lui avoit rendus; qu'il recompenſoit ſouvent ceux qui lui avoient fait du mal, & laiſſoit en arriere ceux qui s'étoient ſacrifiez pour ſon ſervice; qu'il ne ſe ſoucioit pas de reprimer les concuſſions des gens de Juſtice, qui faiſoient tout impunément, pourvû qu'ils euſſent de la complaiſance pour ſes volontez; & qu'enfin il avoit ſouffert que les gens de Finance s'alliaſſent avec les Officiers de Juſtice, d'où s'étoit enſuivi une infinité de pilleries & de malverſations.

Peut-être pourroit-on le juſtifier de quelques-uns de ces reproches; mais on ne ſauroit excuſer la paſſion qu'il avoit pour le jeu, qui fut de très-pernicieuſe conſéquence. Encore moins ſon abandonnement aux femmes, qui fut ſi public & ſi général depuis ſa jeuneſſe juſqu'à l'heure de ſa mort, qu'on ne peut pas même lui donner le nom d'amour & de galanterie. Il eut le malheur de paſſer une partie de ſa jeuneſſe à la Cour du monde la plus vicieuſe & la plus corrompue en toutes manieres. Ce fut-là qu'il contracta pour le ſexe cette violente paſſion qui ne finit qu'avec ſa vie. Mais en recompenſe, il a fait de grandes & glorieuſes actions: il a gagné

plus

plus de batailles, que tous ſes prédéceſſeurs : ſa valeur éprouvée en tant & tant d'occaſions, lui a fait mériter le ſurnom de Grand, qu'il a infiniment mieux ſoutenu, que ceux qui ſont venus après lui.

Il ſe maria deux fois, & ſon ſecond mariage ne fut gueres plus heureux que le premier, à cela près qu'il n'eut point d'enfans de Marguerite de Valois, & qu'il en eut ſix de Marie de Médicis, c'eſt à-dire trois Princes & trois Princeſſes. Les Princes nâquirent tous à Fontainebleau. Le premier fut Louis XIII. ſurnommé le Juſte, qui lui ſuccéda. Le ſecond eut le titre de Duc d'Orléans ; mais il n'eut point de nom, parce qu'il mourut avant que d'être bâtiſé. Le troiſiéme fut nommé Jean-Bâtiſte-Gaſton, Duc d'Anjou. L'aînée des Filles nâquit auſſi à Fontainebleau. On lui donna le nom d'Elizabeth. Elle fut mariée à Philippe quatriéme Roi d'Eſpagne. Les Eſpagnols diſoient qu'elle étoit la Fille de Henri le Grand, parce qu'elle avoit beaucoup de cœur, & une fermété qui n'étoit pas ordinaire à ſon ſexe. Chriſtine de Bourbon nâquit à Paris, & fut mariée à Victor-Amedée Duc de Savoye, l'un des plus habiles Princes de ſon tems. Henriette-Marie de Bourbon vint au monde dans la même Vilie, & fut mariée à Charles premier Roi d'Angleterre. C'étoit une Princeſſe bigotte, & d'un méchant naturel, qui cauſa mille déſordre en Angleterre, & eut beaucoup de part à la fin tragique du Roi ſon Epoux.

Il avoua huit enfans naturels, qu'il eut de quatre de ſes Maîtreſſes ; mais il en eut d'autres qu'il n'avoua pas. De Gabrielle d'Etrées, Marquiſe de Monceaux & Ducheſſe de Beaufort, nâquirent Céſar Duc de Vendôme, qui épouſa la Fille du Duc de Mercœur ; Alexandre Grand-Prieur de France, qui mourut priſonnier d'Etat ; & Henriette, mariée à Charles de Lorraine Duc d'Elbœuf. De Mademoiſelle d'Entragues, Marquiſe de Verneuil, il eut Henri, qui fut Evêque de Metz, & une Fille nommée Gabrielle, qui

qui épouſa le Duc de la Valette, depuis Duc d'Epernon. De la Comteſſe de Moret naquit Antoine Comte de Moret, qui fut tué à la bataille de Caſtelnaudari: il avoit de l'eſprit & du courage, & auroit fait parler de lui, s'il eût vécu plus long-tems. Le Marquis de Vardes épouſa depuis la Comteſſe de Moret, d'où eſt deſcendu cet autre Marquis de Vardes qui a eu de ſi grandes liaiſons ſous le regne de Louis le Grand avec la Comteſſe de Soiſſons. Il eut deux Filles de Charlotte des Eſſarts, qui fut une ſimple Demoiſelle, à laquelle il donna la Terre de Romorantin. L'une s'appelloit Jeanne, qui fut Abbeſſe de Fontevrault; l'autre Marie-Henriette, qui le fut de Chelles.

Nous avons encore à dire un mot de Charlotte des Eſſarts, & c'eſt par-là que nous finirons. Après la mort de Henri IV. elle épouſa ſecrettement Louis Cardinal de Guiſe, & Frere de Charles Duc de Lorraine. Ce Cardinal avoit ſi bien mérité de la Cour de Rome, que le Pape lui permit, nonobſtant ſon mariage, de retenir ſes bénéfices; mais, comme le Duc ſon Frere s'empara du contrat de mariage & de la diſpenſe, incontinent après la mort de cette Eminence, Mademoiſelle des Eſſarts n'a jamais été regardée que comme ſa Concubine. Il naquit trois enfans de ce mariage clandeſtin: l'aîné eſt mort Evêque de Condom; le ſecond fut le Marquis de Romorantin, & une Fille mariée au Marquis de Rhodés. Tout cela n'empêcha pas que Mademoiſelle des Eſſarts ne ſe remariât ſous le regne de Louis XIII. avec le Marquis du Hallier, qui fut depuis le Maréchal de l'Hôpital. Son contrat de mariage avec le Cardinal de Guiſe, & la diſpenſe du Pape, paſſerent par pluſieurs mains, & vinrent enfin à Mademoiſelle de Guiſe. Mademoiſelle des Eſſarts, qu'on appelloit alors Marquiſe de Romorantin, apprenant qu'elle étoit à l'extrémité, lui fit repréſenter par ſon Confeſſeur, qu'étant ſur le point de com-

comparoître devant le Tribunal du Souverain Juge du monde pour y rendre compte de ſes bonnes & mauvaiſes actions, elle ne devoit pas retenir les ſeules piéces qui pouvoient ſervir à rétablir ſes enfans, & à leur aſſurer la ſucceſſion de la Maiſon de Guiſe. Le Confeſſeur s'acquita de ſa commiſſion avec zéle & avec ſuccès; auſſi ces ſortes de remontrances produiſent-elles toujours de bons effets dans l'eſprit des mourans, lorſqu'ils ont un peu de piété, & qu'ils ſont perſuadez qu'il y a un Dieu qui punit les injuſtices. Mademoiſelle de Guiſe ſe laiſſa vaincre enfin, & envoya par un inconnu à Madame de Romorantin une caſſette où étoient les papiers en queſtion. Elle n'eut pas plutôt reçu la caſſette, qu'elle alla ſe jetter aux pieds du Roi pour lui demander juſtice & ſa protection Royale. Ce Prince lui répondit, que c'étoit l'affaire du Parlement, & que c'étoit à lui qu'elle devoit s'adreſſer; qu'au-reſte, elle devoit compter ſur ſa protection, & s'aſſurer qu'il prendoit toujours le parti de la juſtice. Madame de Romorantin, ſuivant les ordres du Roi, fit aſſigner tous les Princes qui prétendoient à la ſucceſſion de Mademoiſelle de Guiſe, & commença un procès qui ſelon les apparences ne finit pas ſi-tôt.

LET-

LETTRES DE HENRI IV. A LA DUCHESSE DE BEAUFORT.

LETTRE I.

MON cher cœur. Je n'ai rien appris de nouveau, ſi non que hier je renouai le mariage de mon Couſin, & tous les contrats en furent paſſez. Je jouai le ſoir juſques à minuit au Reverſis. Voilà toutes les nouvelles de Saint Germain. Mon Menon, j'ai un extrême deſir de vous voir, ce ne ſera avant que vous ſoyez relevée; car je ne puis commencer ma Diéte que Dimanche, à cauſe de l'Ambaſſadeur du Duc de Savoye, qui me vient faire jurer la paix; ce qui ne peut ſe faire que Samedi. Mes cheres amours, aimez-moi toujours bien, & ſoyez aſſurée que vous ſerez la ſeule qui poſſéderez mon amour. Sur cette vérité, je vous baiſe un million de fois, & le petit homme.

Ce 14. de Novembre.

LETTRE II.

MOn cher cœur. Vous vous êtes plainte d'avoir été deux jours ſans ſavoir de mes nouvelles. Ce fut quand je couchai dehors, & que j'en fus ſi malade,

malade; encore quand je fus ici, le ſoir je vous écrivis un mot. Je ne puis me ravoir de mon humeur mélancolique, & je crois que mardi je prendrai médecine; mais rien ne me ſervira tant que votre vûë. Je vous fuſſe allé voir demain, n'étoient les extrêmes affaires que j'ai avec mon Conſeil ſur l'Etat de l'année qui vient. Je remettrai toutes nouvelles à nôtre premiere rencontre; ſeulement je vous dirai que je vous envoye la lettre de Fourci pour les marbres, & que Monſieur de la Riviere ſera à vous dès que vous le voudrez. Bon-jour, mon cher cœur; je te baiſe un million de fois.

LETTRE III.

MOn cher cœur. Je ne faudrai d'être demain à ſix heures & demi, ou ſept, entre vos bras. Ne vous levez pas plutôt; car, quand vous partirez à neuf heures de Coutance, c'eſt aſſez tôt. Je ſerai une heure avec vous, vous cheriſſant comme il faut. Je ſçai force nouvelles de Paris. Ce porteur me fait écrire en ſi grande hâte, pour être avant votre coucher, qu'il ne me donne le loiſir que de vous faire ce mot. Bon-ſoir, mon Menon; je vous baiſe un million de fois.

LETTRE IV.

MEs cheres amours. Votre Pere a réſolu tout ce que je voulois. Demain au ſoir mes petits Garçons ſeront bien careſſez de moi. Il faut faire ſemblant que tout eſt rompu; mais je plierai plutôt

tôt que de rompre. La joye que j'ai, ne ſe peut écrire; je vous la témoignerai demain. Cette lettre eſt courte, afin que vous vous rendormiez après l'avoir lûe. Je vous donne mille bons-ſoirs, & un million de baiſers, & me recommande à Madame de Sourdis. Qu'elle ſe ſouvienne de faire coucher la Veuve dans la Chambre.

Ce 14. d'Octobre.

LETTRE V.

MOn cher cœur. J'ai pris le cerf, en une heure, avec tout le plaiſir du monde. Je ne ſuis arrivé en ce lieu qu'à quatre heures. Je ſuis deſcendu à mon petit logis, où il fait admirablement beau. Mes enfans m'y ſont venus trouver, ou pour mieux dire, on les y a apportez. Ma Fille amende fort, & ſe fait belle; mais mon Fils ſera plus beau que ſon aîné. Vous me conjurez, mes cheres amours, d'emporter autant d'amour que je vous en laiſſe. Hà! que vous m'avez fait de plaiſir! car j'en ai tant eu, que croyant avoir tout emporté, je penſois qu'il ne vous en fût point demeuré. Je m'en vais entretenir Morphée; mais, s'il me repréſente autre ſonge que de vous, je fuirai à tout jamais ſa compagnie. Bon-ſoir pour moi; bon-jour pour vous, ma chere Maîtreſſe. Je baiſe un million de fois vos beaux yeux.

LETTRE VI.

MOn cher cœur. On vient de me faire prendre médecine, qui m'empêchera de vous faire plus long diſcours. Après dîner je vous écrirai des nou-

velles d'ici: contentez-vous de ce mot, que je vous aime plus que ma vie, & baiſe un million de fois vos beaux yeux.

LETTRE VII.

MEs belles amours. Deux heures après l'arrivée de ce porteur, vous verrez un Cavalier qui vous aime fort, que l'on appelle le Roi de France & de Navarre, titre certainement honorable, mais bien pénible: celui de votre ſujet eſt bien plus délicieux. Tous trois ſont bons à quelque ſauce qu'on les puiſſe mettre, & je ne ſuis pas d'avis de les céder à perſonne. J'ai vû par votre lettre la hâte qu'avez d'aller à Saint-Germain. Je ſuis fort aiſe que vous aimez bien ma Sœur: c'eſt un des plus aſſurez témoignages que vous me pouvez rendre de votre bonne grace, que je cheris plus que ma vie, encore que je l'aime bien. Bon-jour, mon tout; je baiſe vos beaux yeux un million de fois.

Ce 14. de Septembre, de nos délicieux déſerts de Fontainebleau.

LETTRE VIII.

MOn cher cœur. Comme j'ai penſé à vous envoyer Bidet, j'ai trouvé que Lomenie & toutes mes hardes étoient parties; de-ſorte que je n'ai ſçu trouver un morceau de papier. Cela eſt vrai, mes cheres amours; car ce n'eſt point une excuſe. J'ai failli de ne vous laiſſer pas un laquais, non

non faute de m'en ſouvenir, mais parce qu'ils étoient tous devant avec nos chevaux : vous avez ſuppléé à ce défaut, en m'obligeant extrêmement. Je vous payerai d'une plus haute recompenſe, c'eſt que je menerai à Péquigny une aſſez bonne bande de violons pour vous rejoüir, & votre Sujet qui vous cherit extrêmement. Il m'eſt arrivé quelque choſe de plaiſant à l'Egliſe. Une Vieille de quatre-vingts ans m'eſt venu prendre par la tête, & ma baiſé. Je n'en ai pas ri le premier. Demain vous dépoluerez ma bouche. Le laquais que j'ai envoyé à Paris, en eſt de retour. Je vous envoye la lettre de Guerin. Roquelaure eſt borgne à ce qu'il me mande. Bonjour, mes ſeules & très-cheres amours; je baiſe un million de fois vos pieds.

LETTRE IX.

MEs cheres amours. Il faut dire vrai, nous nous aimons bien; car pour femme, il n'en eſt point de pareille à vous; pour homme, nul ne m'égale à ſçavoir bien aimer. Ma paſſion eſt toute telle, que quand je commençai à vous aimer, & encore plus violente qu'alors. Bref, je vous cheris, adore, & honore miraculeuſement. Pour Dieu, que toute cette abſence finiſſe comme elle a commencé. Elle eſt bien avancée; car dans dix jours j'eſpere mettre fin à ce mien exil. Préparez-vous, mon tout, à partir Dimanche, pour être lundi à la Fere. Si vous y voulez être, il y aura bien des affaires, où je m'y trouverai. Donan eſt ici : je ne l'ai point vû, ni ne le verra, à moins que vous ne me le commandiez. Bon-ſoir, mon cœur; je vous baiſe un million de fois les mains.

LETTRE X.

MEs, cheres amours. Ce courrier eſt arrivé ce ſoir, je vous l'ai ſoudain dépêché, parce qu'il m'a dit que vous lui aviez commandé d'être demain de retour auprès de vous, & qu'il vous rapportât de mes nouvelles. Je me porte bien, Dieu merci : je ne ſuis malade, que d'un violent deſir de vous voir. On m'a écrit de Paris, que les Dames diſent que j'employe trois ou quatre heures tous les jours à médire d'elles. Vous pouvez leur témoigner que mes affaires ne me donnent pas une heure de relâche, laquelle j'ai toujours employée auprès de vous, où étant, mes yeux ni ma langue ne penſent pas à elles. Bien ai-je un régître des méchans Contes qu'elles font de vous. Vous me ferez plaiſir de leur dire que je ſçaurai bien rendre la pareille en tems & lieu. Notre Fils ſe porte bien. Demain je pars pour la Fere, je vous en manderai des nouvelles. Je vous baiſe un million de fois vos belles mains. Faites mes recommandations à Madame de Sourdis.

LETTRE XI.

MOn vrai cœur. La Varenne vient d'arriver, qui m'a apporté de vos lettres, où vous me mandez que vous m'aimez mille fois plus que je ne vous aime. Vous en avez menti, & je vous le ſoutiendrai avec les armes que vous avez choiſies. Soudain que j'ai réſolu ce que je deviendrois, je vous ai dépêché ce courrier, pour vous dire que jeudi pour le plus tard

tard je partirai de Rennes pour nous acheminer vers la grande Cité, & que je ferai lundi 18. à la Fléche. Ajuſtez votre voyage à vous y trouver ce jour-là. Je ſuis bien marri que vous ne ſoyez pas revenue à Rennes; car aujourd'hui Meſſieurs de Laval & de Thouars y ſont venus. Demain je les verrai, & vous en manderai des nouvelles. Envoyez par ce courrier les lettres du gouvernement de notre Fils, afin que je les faſſe vérifier par ce Parlement. Mon Menon, je ne vous verrai de dix jours; c'eſt pour mourir. Je ne vous mande pas mon déplaiſir; vous ſeriez trop glorieuſe. Jamais je ne vous ai aimé tant que je fais: c'eſt vous en dire trop. Je vous donne le bon-ſoir & des baiſers par millions.

LETTRE XII.

MOn bel Ange. Si à toutes les heures il m'étoit permis de vous importuner de la mémoire de votre fidéle Sujet, je crois que la fin d'une lettre ſeroit le commencement d'une autre; ainſi je vous entretiendrois inceſſamment, puiſque l'abſence m'empêche de le pouvoir faire autrement. Mais les affaires, ou pour mieux dire, les importunitez ſont en plus grand nombre qu'elles n'étoient à Chartres; elles m'arrêtent encore demain, que je devrois partir. Dieu ſçait les bénédictions que ma Sœur leur baille. Souvré nous fait demain feſtin, où ſeront toutes les Dames. Je ne ſuis vêtu que de noir; auſſi ſuis-je veuf de ce qui me peut porter de la joye & du contentement. Il ne ſe vit oncques une fidélité comme la mienne. Glorifiez-vous-en, puiſque c'eſt pour vous. Si d'O eſt où vous êtes, avertiſſez-le quand mes laquais partent, afin qu'il me mande des nouvelles des Ennemis. Dès que j'aurai vû ma Sœur, je

vous envoyerai la Varenne, qui vous apporte le jour assuré de mon retour, que j'avancerai comme la personne du monde qui a le plus d'amour, & qui est absent de sa divinité. Croyez-le, ma chere Souveraine, & recevez les baise-mains d'aussi bon cœur que je vous les fis hier.

Ce 24. de Février.

LETTRES DE HENRI IV. A LA MARQUISE DE VERNEUIL.

LETTRE I.

J'Ai bien connu par votre lettre, que vous n'avez pas les yeux bien ouverts, ni les conceptions aussi; car vous avez pris la mienne d'un autre biais que je ne l'entendois. Il faut cesser ces brusqueries, si vous voulez l'entiere possession de mon amour; car, comme Roi & Gascon, je suis mal endurant. Aussi ceux qui aiment parfaitement comme moi, veulent être flatez, & non rudoyez. Quand Monsieur d'Entragues sera ici, je vous témoignerai si je vous aime; cependant il vous sied mal d'en douter, & cela m'offense. Hier au soir, votre diamant tomba hors d'œuvre,

d'œuvre, & fort heureuſement je l'ai retrouvé. Dieu ſçait ſi j'en fus en peine; car j'euſſe mieux aimé perdre le doigt, tenant ſi cher tout ce qui vient de vous, que rien n'en approche en comparaiſon. Nau n'eſt pas encore venu. J'eſpere vous voir Dimanche en public, puiſque vous n'avez daigné me voir en particulier. Bon-jour, mes cheres amours. Je ne ſuis pas bien ſatisfait : je ne puis vous le taire. Je baiſe vos beaux yeux un million de fois.

Ce 7. d'Octobre.

LETTRE II.

MOn cher cœur. J'étois ce matin pour aller reconnoître les paſſages que je vous ai mandé, & cela me retarde juſques à cette heure le contentement de ſçavoir de vos nouvelles. Ayant trouvé à mon retour votre laquais arrivé, j'ai baiſé un million de fois votre lettre, puiſque ce ne pouvoit être vous. Ne doutez pas que je ne vous trouve fort à dire. Nous ſommes fort bien enſemble; pour moi je ne puis être autrement : je vous le montrerai bien par mon prompt retour. En mon voyage, nous n'avons pas ſeulement vû la neige, mais nous en avons été couverts trois heures, d'auſſi épaiſſe qu'elle eſt en France en Janvier; & deſcendant à la vallée, ce n'a été que pluye. Ces Meſſieurs qui ne voyent que la guebelette, diſent que le chemin que nous avons fait aujourd'hui, eſt plus haut & plus mauvais. Certes en toutes les Alpes il n'y en a pas un pire. Je pars demain, & eſpere vendredi être ſi près de vous, que je vous ſommerai de la promeſſe que vous me fîtes en partant, ſi j'arrivois ſans bagage. C'eſt trop cauſé pour être mouillé com-

me je ſuis. Bon-jour, le cœur à moi; je te baiſe un million de fois.

Ce 20. d'Octobre.

LETTRE III.

MOn cher cœur. Il n'y a plus que demain entre deux, pour avoir la joye de nous voir. J'ai été extrêmement marri de vous avoir renvoyé Petit ſans lettre; mais il m'a trouvé à cheval. Le Maître de céans nous a fort bien traitez. Monſieur de Nemours a rompu ſon mariage. J'ai peur que j'aurai été Prophéte. Demain je ſçaurai plus de nouvelles de Paris; car le Maréchal de Biron ſera à l'aſſemblée d'Iverny. Bon-ſoir, mon Menon; je baiſe un million de fois les petits Garçons.

Ce 24. d'Octobre.

LETTRE IV.

CEtte lettre ſera bien plus heureuſe que moi; car elle couchera avec vous. Jugez ſi je lui en porte envie. Le ſommeil m'a fait arrêter ici, & par conſéquent eſt cauſe que je vous fais ſçavoir de mes nouvelles. Voyez comme dormant & veillant toutes mes actions ſe rapportent à vous plaire. Je m'en vais à Fontainebleau, d'où à votre reveil vous ſçaurez ce que je réſoudrai de faire. Bon-ſoir, mon tout; je vous baiſe & vos petits Garçons un million de fois.

Ce 21. d'Octobre.

LET-

LETTRE V.

MOn ame. Il me ſemble qu'il y ait déja mille ans que je ne vous ai vûe. J'ai envoyé la Varenne voir le logis de Saint-Pierre, pour ſçavoir s'il ſera propre pour vous. Le Conſeil ne viendra que mardi. Il n'y a rien de nouveau. Je m'en vais à la chaſſe pour m'y divertir du déplaiſir que me donne votre abſence. Je ſuis au milieu de mes marmots, qui m'ont fait faire cette lettre à cent fois. Bon-ſoir, le Menon à moi; je vous baiſe un million de fois.

Le 30. d'Octobre.

LETTRE VI.

MEs cheres amours. Votre lettre a fait le même en moi, que la mienne a fait en vous; car j'étois tout eſtomaqué. Votre Pere arriva de bonne heure. Je l'ai fort entretenu & mis ſur tous propos. Il m'a remis de tout à la revenuë de Nau. J'ai encore dépêché pour le faire venir. Cependant il dit à tous ceux qu'il penſe ſes amis, que tout ce que je lui dis, eſt pour le tromper, & que vous agiſſez en cela de concert avec moi. Pour moi, je ne m'en offenſe pas; mais ces diſcours vous font tort. J'aurai l'honneur de vous voir Dimanche; je m'en vais courir le cerf. Monſieur du Maine eſt arrivé à Paris pour l'accord. Bon-jour, mon Menon; je vous baiſe un million de fois.

A mon retour de la chaſſe, je vous envoyerai encore un courrier.

LETTRE VII.

MEs cheres amours. Vous aurez vû par ma lettre de hier, que mon déplaiſir ne procédoit que de force de vous aimer: mon inclination & toutes mes réſolutions m'y portent tellement, qu'il faudroit de grands efforts d'ingratitude pour m'ébranler. Bien dirai-je comme je ne veux rien faire qui vous déplaiſe, ni recevoir de vous choſe qui puiſſe m'apporter du mécontentement. Monſieur de la Chaſtre eſt parti ce matin bien à regret: il m'a parlé en partant. Je remets à vous le dire. Monſieur de la Riviere part auſſi. C'eſt tout ce que je puis vous dire ce matin, ſi-non que je vous baiſe, mon cher cœur, un million de fois.

Ce 20. d'Octobre.

LETTRE VIII.

MEs cheres amours. La Varenne & le laquais ſont arrivez à même heure. Vous me commandez de ſurmonter, ſi je vous aime, toutes les difficultez que l'on pourra apporter à notre contentement. J'ai aſſez montré la force de mon amour par les propoſitions que j'ai faites, pourvû que du côté des vôtres ils n'y apportent plus de difficultez. Ce que j'ai dit devant vous, je n'y manquerai point, mais rien de plus. Le Comte de Lude part demain matin. Il a dès après-diner toutes ſes dépêches. Je verrai de bon cœur Monſieur d'Entragues, & ne me

me verrai gueres en repos que notre affaire ne ſoit faite ou faillie. Cet homme de Normandie eſt venu ici, & vient de me dire qu'entre-ci & quinze jours nous devons avoir la plus grande brouillerie du monde, qui ſera cauſée par vos Pere, Mere, ou Frere, & ſera tramée à Paris; que vous & moi tiendrons tout pour rompu, & que demain il me dira le moyen de l'empêcher. Monſieur le Cardinal de Joyeuſe entre, qui rompt notre propos. Bon-ſoir, le cœur à moi; je vous baiſe un million de fois.

Le 6. d'Octobre.

Il ſemble que cette lettre a été écrite dans le tems que Madame de Verneuil faiſoit la difficile, pour avoir du Roi une promeſſe de mariage; & qu'elle s'excuſoit de ſatisfaire la paſſion du Roi qu'à ces conditions; parce que ſes Parens, diſoit-elle, le lui défendoient abſolument.

LETTRE IX.

MEs cheres amours. Je me ſuis levé de bon matin, & me ſuis allé promener à la forêt à cheval. Je vous jure que je me ſuis trouvé ſi foible, que je n'ai ſçu endurer l'amble de ma haquenée. De mal je n'en ſens plus, Dieu merci; mais autrefois j'ai été malade un mois, que je ne demeurois pas ſi foible. Si mon mal eût continué, je vous euſſe envoyé querir. Je ſuis ſi triſte de ne vous voir point, que rien ne m'apporte du contentement. Aimez-moi bien hardiment; car je vous cheris plus que je ne fis jamais. Votre Frere le Comte & moi, pourrions bien vous témoigner, que ce matin à cheval nous nous ſommes entretenus une heure de vous. Bon-

jour, le tout à moi ; je vous baiſe un million de fois.

LETTRE X.

NOus arrivâmes hier, mon Menon, en ce lie de Beaufort à nuit fermante; nos bagages ne ſont pas encore arrivez: cependant nous partons pour aller à Colcarmel reconnoître le paſſage. Il nous fallut hier mettre vingt fois pied à terre, & aujourd'hui le chemin eſt cent fois pire. La France m'eſt bien obligée; car je travaille bien pour elle. Je remets mille bons Contes à vous faire, que j'ai appris de Meſſieurs.... & .... qui ſont venus à Chambery, & quand j'aurai l'honneur de vous voir, qui ne ſera je crois que Dimanche. Ce tems me durera plus qu'à vous. Aimez-moi bien, mes cheres amours à moi. Je baiſe un million de fois, &c.

Ce 11. *d'Octobre.*

LETTRE XI.

MOn cher cœur. Je réſolus hier avec Nau, que j'irois coucher ce ſoir à Malherbe, où je ferois toutes nos affaires d'une main. Monſieur d'Entragues m'en a parlé ce matin fort honnêtement ; & comme je voulois monter à cheval, il m'eſt venu ſupplier de ne vouloir point aller à Malherbe, où je ne vous trouverois pas, & que je vouluſſe remettre le tout à Orléans, où je ſçai qu'il ne vient pas. Cela me fait toujours croire qu'il ne veut qu'a-

qu'alonger ; & croyez qu'il vous trompe, auſſi-bien que Nau, mais non moi, qui ai toujours cru ce que je vois. Comme j'ai été à cheval, il a dit tout haut, Monſieur le Grand & Praſlin l'ont ouï : Par la morbieu, il ſera bien trompé ; car il ne trouvera pas ma Fille à Orléans : ma Femme ira ; mais ma Fille demeurera avec moi. Toutesfois je lui ai dit en partant que j'y ſerois ce ſoir. Je n'y ſuis allé que ce matin, pour les raiſons que je vous dirai. Montrez cette lettre à Nau. Bon-jour, le tout à moi ; je vous baiſe un million de fois.

Ce 25. d'Octobre.

LETTRE XII.

MOn cher cœur. J'arrivai hier entre onze & douze, las & avec un extrême mal d'eſtomac. Ma Femme ſe porte bien, & mon Fils, Dieu merci. Il eſt crû, & rempli de moitié en ces cinq jours, que je ne l'avois point vû. Pour moi, j'ai fort bien dormi, & ſuis exempt de toutes douleurs, fors celle d'être abſent de vous, qui bien qu'elle me ſoit griéve, eſt modérée par l'eſpérance de vous revoir bien-tôt. J'ai déja commencé l'affaire de Monſieur de la Chaſtre ; vous en ſerez contente. Bon-jour, mes amours ; aimez-moi bien toujours, qui baiſe un million de fois les mains & la bouche, &c.

Ce 6. d'Octobre.

LETTRE XIII.

MOn cœur. Je ne plains point votre mal : ſi je l'ai fait, je le guérirai. Je ſuis arrivé en ce lieu ſi triſte, qu'il ne ſe peut dire plus, de me voir privé de

de ce que j'aime tant; mais demain j'aurai l'honneur de vous voir, & vous baiſerai pour deux jours. Je dînerai ici avant que de partir, & n'arriverai qu'à cinq heures à Orléans, afin de vous donner le loiſir d'être chez la Reine quand j'y arriverai. Je m'en vais jouer à la paume, à mon jeu qui vient d'être achevé. Je baiſe les mains un million de fois à ma chere Maîtreſſe, & la ſupplie de me tenir toujours cherement en ſa bonne grace. Bon-ſoir, le Menon à moi. Je me recommande aux petits Garçons.

Ce 16. d'Octobre.

LETTRE XIV.

MOn cher cœur. Nous arrivâmes hier devant la nuit à ſouper chez Zamet. Pour votre Fils, le retour de Monſieur de la Riviere m'en apporta des nouvelles. Je ſerai bien-aiſe d'en ſçavoir; mais vous ne me dites rien de Verneuil. Je vous le renvoyerai aujourd'hui. Je le fais chercher par-tout pour lui commander. Il croit, comme moi, que ce ne ſera qu'au mois qui vient. Vous m'entendez. Je ne puis vous mander quand je vous verrai, n'ayant encore vû, ni Monſieur le Chancelier, ni Monſieur de Roſny, pour ſçavoir mes affaires; mais bien vous aſſurerai-je que je ferai en un jour ce que les autres feroient en huit, pour m'avancer ce contentement. Bon-jour, le cher Menon à moi, que je baiſe un million de fois. Faites mes recommandations à votre Mere.

Ce 29 d'Octobre.

LET.

LETTRE XV.

MEs cheres amours. Je viens de recevoir celle dont vous m'avez honoré. Sans votre commandement, je n'euſſe failli à vous dépêcher quelqu'un. Je ſuis arrivé ſauf & ſain, fors le mal d'amour, qui m'eſt doux à ſupporter, pour m'être ſi agréable, que ſi je faiſois élection d'une mort, je choiſirois celle-là. J'entens comme tirer mon cœur. Il me ſemble qu'il y a déja un ſiécle que je vous ai laiſſée: pourvoyez aux moyens d'abréger notre exil. J'attens extraordinairement. Monſieur de Guiſe eſt arrivé, mais non encore les Dames. Monſieur de Retz n'y eſt point. Ce ſoir je vous écrirai ce que la journée m'aura produit de ſujet. Bon-ſoir, mon tout: aimez-moi cherement, & croyez ma fidélité inviolable pour vous, que je baiſe un million de fois.

Ce 4. d'Octobre.

LETTRE XVI.

MOn cher cœur. J'ai pris aujourd'hui un cerf, avec plaiſir. J'ai reçu deux lettres de vous par les combattans. S'ils vous avoient donné à entendre la vérité, vous ne m'écririez pas en leur faveur; car il y va trop de mon honneur, & vous m'aimez mieux qu'eux. Ne vous embarquez pas au Jubilé. Je vous verrai demain au ſoir, s'il plaît à Dieu, & vous écris comme à ce que j'aime le plus au monde, je dis mille fois

fois plus que moi même. Croyez-le, mon cher *Menon*, que je baiſe un million de fois.

Ce 16. d'Octobre.

LETTRE XVII.

MOn cher cœur. Vous m'aviez tant promis d'être ſage, que vous ne devez douter que le ſtyle de votre autre lettre ne m'ait offenſé. Je vous la porterai, & vous jugerez que je n'en pouvois attribuer la cauſe au Jubilé. C'a été la crainte que j'ai toujours eue de votre manque d'amour, qui m'a rendu plus facile à ſupporter vos promptitudes. Je vous l'ai dit ſouvent, non comme pointilleux, mais comme le craignant plus que la perte de ma vie. Rapportez cela à mon extrême paſſion, non à avoir envie de vous en manquer; Dieu m'envoye plutôt la mort. Je vous euſſe envoyé Monſieur de la Riviere; mais il a fallu qu'il ſoit demeuré pour pourvoir à mon Fils, qui a tari ſa Nourrice. Après dîner il partira, & ſera demain à votre lever. Mandez-moi quand vous aurez achevé votre Jubilé, & quand vous voudrez me voir; ce que je deſire extrêmement pour vous aimer bien. Bon-jour, le tout à moi, que je baiſe un million de fois.

Le 19. d'Octobre.

LETTRE XVIII.

MOn Menon. J'ai vû la lettre de votre Frere. Je crois qu'il a jugé que vous me la montreriez, ou qu'il en a écrit deux; car au langage que m'a tenu Mon-

Monſieur de Guiſe à nuit, ſes propos ne ſont pas pareils à Paris. Mais que je vous voye, je vous en dirai davantage. Il a l'ame mauvaiſe : vous l'avouerez enfin. Je vous envoyerai demain la petite chienne de Monſieur le Connêtable. Mon cœur, je vous aime ſi fort, que je ne puis plus vivre abſent de vous. Je vous verrai cette ſemaine ; mais je deſirerois plus que ce fût en particulier qu'autrement. Donnez-moi quelque moyen, afin que je vous baiſe en effet un million de fois, comme je le fais en imagination.

Ce 1. d'Octobre.

Je ne doute point que cette lettre n'ait été écrite au commencement de leurs amours, où l'on chicanoit les conditions.

LETTRE XIX.

MEs cheres amours. J'avois aſſigné Monſieur d'Entragues à ſix heures ; il en eſt huit, & il n'eſt pas encore venu. Je viens de l'envoyer querir. Cependant je vais voir une dépêche de Rome, dont je vous donnerai avis après dîner. Je vous envoye des Ortolans que l'on m'a envoyé de Lyon. Il ne tiendra qu'à votre Pere, que je n'en baille demain à votre aîné, qu'il avaleroit plus doucement. Bonjour, le cœur à moi. Devant que je boive ni mange, je réſoudrai d'une façon ou d'autre, avec Monſieur d'Entragues. Je baiſe mes petits Garçons un million de fois.

Ce 9. d'Octobre.

LET-

LETTRE XX.

MEs cheres amours. Je ne ſerai pas à mon aiſe, que je n'aie ſçu votre arrivée à Verneuil. Je crois que vous vous trouverez bien de ce conſeil que je vous donne de vous hâter d'y aller. Nous ſommes arrivez de bonne heure en ce lieu, où il fait très-beau. Nous irons demain à Paris. J'ai toujours mal à l'eſtomac. Il n'y a rien de nouveau, ni digne de vous être mandé. Bon-ſoir, les cheres amours à moi; je te baiſe un million de fois.

Le 27. d'Octobre.

LETTRE XXI.

MOn cœur. Ce fut par omiſſion que je ne vous mandai point que j'avois vû cette belle Fille; auſſi penſois-je l'avoir dit à votre Frere de Marcouſſis pour vous le dire. J'ai trouvé qu'elle avoit les yeux bien abattus & fort pâles, depuis Carême-prenant qu'Amiens fut pris, qui eſt la ſeule fois que je l'avois jamais vûe. Beringhen vient d'arriver, qui m'a rapporté le diamant fort ſecrettement mis en œuvre. Demain je fais mes Pâques; mais cela n'empêchera pas que je ne vous mande demain matin de mes nouvelles. Je ne me trouve gueres bien. Je crains de tomber malade. Monſieur du Maine vient d'arriver. Je ne l'ai pas encore vû. Bon-ſoir, le cher Menon à moi; je te baiſe un million de fois.

Ce dernier d'Octobre.

LET-

LETTRE XXII.

MOn tout. Je penſois vous ſervir ce ſoir de valet de chambre; mais nous nous ſommes embarquez à une partie de paume, où il y a bien de l'argent. Cela ne m'auroit pas retenu, ſi j'euſſe penſé que vous euſſiez eu beſoin de moi. Ce ſera donc pour demain matin, que j'eſpere ouvrir votre rideau, & vous témoigner que je vous aime plus que je ne fis jamais. Sur cette vérité, je vous baiſe un million de fois.

Ce 21. d'Octobre.

LETTRE XXIII.

MOn cœur. M'en allant vendredi, je vous fais ce mot, pour vous dire que je n'attens rien de l'affaire pour laquelle eſt allé Nau, que des longueurs & des traverſes; & je m'aſſure que vous reconnoîtrez que le deſſein de votre Pere n'eſt que de faire durer ceci, pour empêcher votre contentement & le mien. Dieu veuille que je me trompe, & vous en faſſe connoître la vérité. La Marquiſe de Bellejoye s'eſt rendue Religieuſe. Voilà tout ce que je ſçai. La Reine ſera mardi à Orléans. Je baiſe vos belles mains un million de fois.

Ce 14. d'Octobre.

LET-

LETTRE XXIV.

MOn cher cœur. Je pris hier deux cerfs, avec beaucoup de plaiſir: au ſoir je vis jouer les Comédiens, où je m'endormis. Il étoit minuit quand ils acheverent. J'étois ſi las, que je n'ai ſçu vous écrire. Je ne me ſuis levé qu'à onze heures, me portant très-bien, Dieu merci. J'ai fait tout ce que vous deſirez: elle s'en ira bien-tôt. Toutes les Dames ſont bien étonnées, & ne ſçavent d'où le malheur vient; mais elles ne parleront plus à l'oreille: n'en dites rien; car on leur mande de Paris tout ce que vous dites. Aſſurez-vous, mon cœur, que je vous aime de tout le mien, & avec plus de paſſion que je ne fis jamais. Sur cette vérité, je baiſe un million de fois vos beaux yeux.

Le 7. d'Octobre.

LETTRE XXV.

MEs cheres amours. J'aurai le contentement de vous voir demain ſans faillir; je le deſire plus que vous ne m'aimez: d'aujourd'hui je ne bougerai du Conſeil, pour avoir la journée de demain & de vendredi libres. Certes les affaires m'accablent. Je pris hier le cerf, & je fus à la mort. Je remets toutes choſes à demain, que je tiendrai mes amours entre mes bras cherement. Faites la malade, & ayez votre manteau blanc, & vous réſolvez de payer la bien-venuë dès

dès l'arrivée. Sur cette vérité, je finirai, en baiſant mes petits Garçons un million de fois.

Le 3. de Novembre.

LETTRE XXVI.

MOn Menon. Je viens de prendre Médecine, afin d'être plus gaillard pour exécuter toutes vos volontez: c'eſt mon plus grand ſoin que de vous plaire, & affermir votre amour, étant le comble de mes félicitez. Je ſçaurai aujourd'hui bien amplement des nouvelles de Paris; car Monſieur de Bouillon qui partit hier, m'en doit mander. Il fait beau ici. Mais par-tout hors d'auprès de vous, il m'ennuye ſi fort, que je ne puis durer. Trouvez un moyen que je vous voye en particulier; & que, devant que les feuilles tombent, je vous les faſſe voir à l'envers. Bon jour, mon cher cœur, que je baiſe un million de fois.

Ce 16. d'Octobre.

LETTRE XXVII.

MEs cheres Amours. J'eſpere de vous voir dans quatre jours pour le plus tard. Demain je donnerai audience aux Ambaſſadeurs, & tiendrai Conſeil. Jeudi eſt la Touſſaints. Vendredi j'irai voir mon Fils, & Samedi mon Menon que j'aime plus que tout le monde enſemble. J'ai pris trois Cerfs aujourd'hui, dequoi je ſuis bien marri; car je ſuis fort las, & c'eſt ce qui me fait finir, vous baiſant un million de fois.

Ce 30. d'Octobre.

LETTRE XXVIII.

MOn cœur. Je ſuis extrêmement marri de ce que vous ne pouvez voir Fontainebleau, car vous y euſſiez pris plaiſir. Je trouve bon que vous vous repoſiez aujourd'hui & demain, & qu'après vous veniez à Marcouſſis. Mecredi j'eſpere d'avoir l'honneur de vous y voir. Mais ſouvenez-vous de vous loger en quelque Chambre où nous puiſſions être enſemble juſques à neuf heures. Vous avez raiſon de conformer vos volontez aux miennes en ce qui me touche; car je vous aime plus que vous ne vous aimez vous-même. Envoyez-nous par qui je vous manderai, ce que je veux faire pour vous. Je partirai demain pour aller à Villeroi, extrêmement mélancolique de penſer que je ne vous verrai de trois jours. Bon jour, mon Menon, je te baiſe un million de fois.

Ce 23. d'Octobre.

LETTRE XXIX.

MEs cheres Amours. Mais que je ſois à Paris, je ſçaurai ce que c'eſt de cet homme de Périgueux, & votre recommandation ne lui peut apporter que bonne fortune. J'ai reçu trois Lettres de vous aujourd'hui, ſans celle que j'eſpere recevoir, avant que dormir, par Nau. Croyez que c'eſt le ſeul tems où j'ai reçu contentement; car, hors de votre perſonne, ou de vos nouvelles, je n'ai non plus de joye, qu'il y a de ſalut hors de l'Egliſe. Soyez mardi, ſans man-

manquer à Marcouſſis. Si vous penſez que votre dîner fût à propos à Villeroi, je vous y ferois bonne chere, & irois avec vous à Marcouſſis, & vous prêtant la moitié de mon Caroſſe, le vôtre ſeroit déchargé, & en échange au logis où vous logerez, vous me prêterez la moitié de votre Lit. Bon jour, l'ame à moi, je te baiſe un million de fois.

Ce 23. d'Octobre.

LETTRE XXX.

MOn Menon. J'avois déja eſſuyé mes larmes, lorſque votre Lettre eſt arrivée, qui, me ramentevant mes cheres amours, a du-tout banni de moi le déplaiſir qui me venoit de la cauſe de mes larmes. Il fait très-beau ici, & tous les ouvrages y ſont fort avancez. Mecredi je ſerai à vous, ſi inconvenient n'arrive: ne doutez point que ce ne ſoit mon plus agréable ſéjour. J'avois oublié de vous demander les couleurs dont il vous plaît que mes Suiſſes ſoient habillez: mandez-le moi demain, car la venuë de Monſieur de Savoye me preſſe. Je ſçavois déja la querelle du petit Saint-Antoine. Attrapez des Lettres de Monſieur de Guiſe, ſi vous pouvez. Bon ſoir, mon cher cœur, je te baiſe cinq cens mille fois.

Le 28. de Novembre.

LETTRE DERNIERE.

SI mon cœur ſe gouvernoit ſuivant les occaſions que on m'en donne, vous recevriez de moi une auſſi froide réponſe qu'ont été les deux Lettres que j'ai

reçues de vous : je ne laiſſe pas de m'en plaindre ; & certes je n'avois pas mérité cela de vous. Pour ce que m'a apporté Nau, il vous en fera la réponſe plus pleine d'amour peut-être que je ne dois. Le ſommeil me fait remettre le tout ſur lui, & finir vous baiſant un million de fois les mains.

Le 13. *d'Octobre.*

FIN.

LE

LE TRIOMPHE
DE LA RAISON,
ODE.

ENfin, vous êtes revenue,
Douce Raiſon, Fille des Cieux;
Pour une ame trop prévenue,
Vous êtes un préſent des Dieux.
Enfin, j'abandonne Climène,
Honteux d'avoir pour l'inhumaine
Mépriſé long-tems votre voix.
Je hais mon ancien eſclavage;
Et pour jamais devenu ſage,
Je viens me ranger ſous vos Loix.

Heureux, qui toujours vous adore
Malgré le feu des jeunes ans!
Heureux, qui vous retrouve encore
Après de longs égaremens!
La Paix, cette aimable immortelle,
Eſt votre compagne éternelle.
Vous nous comblez de mille dons;
Mais, infortunez que nous ſommes,

Nous ceſſons d'être vraiment hommes,
Du moment que nous vous perdons.

Quelquefois Neptune docile
Tient ſes Ondes dans le repos;
La nature paroît tranquile,
Le Zéphir joue avec les Flots:
Déja la voile ſe déploye,
Déja, pouſſant des cris de joye,
Le Naucher s'éloigne du bord;
Mais bien-tôt l'affreuſe tempête
Lui montre la mort toute prête,
Et lui fait regreter le Port.

Par de ſemblables artifices,
L'amour trahit les jeunes cœurs;
Il conduit dans des précipices
Par des chemins ſemez de fleurs:
Nous ſuivons une douce pente.
D'abord il flate notre attente,
Par l'eſpoir d'un bien qui nous fuit;
Notre ame ſans effort s'engage,
Et ne chérit rien davantage,
Que le charme qui la ſéduit.

Grands Dieux! qu'un cœur tendre & ſincere
Reſſent de troubles en un jour,

Lorſ-

Lorſque, par un objet ſévere,
Il voit mépriſer ſon amour!
En vain, par des ruiſſeaux de larmes,
Par des ſoupirs, par des alarmes,
Nous exprimons nos déplaiſirs;
L'Ingrate, parmi ſes caprices,
S'applaudit de ſes injuſtices,
Et ſe moque de nos ſoupirs.

Enfin, notre dépit éclate:
Impatiens de nous venger,
Non contens de quitter l'Ingrate,
Nous oſons encor l'outrager.
Le deſeſpoir ſeul nous poſſéde:
L'amour qui pour un tems lui céde,
Paroît expirer dans nos cœurs,
Tandis que, caché dans notre ame,
Certains du pouvoir de ſa flâme,
Il rit de nos vaines fureurs.

Bien-tôt cet Amant ſi rebelle,
Quittant un impuiſſant courroux,
Revient, en Eſclave fidelle,
Reprendre ſes fers à genoux:
Superbe alors de ſa victoire,
L'Ingrate, du haut de ſa gloire,
Exerce des droits rigoureux;
Et l'infortuné qui l'adore,

Par ſes reſpects lui donne encore
Le droit de mépriſer ſes feux.

Une Divinité puiſſante
M'affranchit de ces maux divers.
C'eſt vous, ô Raiſon bien-faiſante!
Qui briſez aujourd'hui mes fers;
Au fond de mon ame éperdue,
Votre voix, enfin deſcendue,
Parle & m'inſtruit du haut des Cieux.
A cette voix l'Amour docile
Fuit ainſi que l'Ombre mobile
Qui s'évanouït à nos yeux.

LA VIE PAISIBLE ET LA MORT TRANQUILLE.

Demeure qui voudra ſur la cime gliſſante
D'une Cour ſuperbe & brillante,
Où le ſombre ſouci regne avec la ſplendeur;
Pour moi, me retirant dans une place obſcure,
Je veux goûter la douceur pure
Du repos ignoré de la fiere grandeur.

Dans une oiſiveté toute pleine de charmes,
Libre de ſoins, exempt d'alarmes,

De

De ma vertu conſtante inſpiré, ſoutenu,
Ne concevant jamais d'ambitieuſe envie,
Je veux paſſer toute ma vie,
Sans connoître les Grands, ſans en être connu.

Ainſi, lorſque mes jours, amis de l'innocence,
Suivis du calme & du ſilence,
Se ſeront écoulez loin du bruit importun,
Chargé d'ans, ſans regret je perdrai la lumiere,
Et j'acheverai ma carriere,
Sans pompe, ſans éclat, en homme du commun.

Une accablante mort étonne, trouble, oppreſſe
Celui qui ne formant ſans ceſſe,
Pour s'élever plus haut, que de vaſtes deſſeins;
Au milieu de ce luxe où on le vit paroître,
Expire enfin ſans ſe connoître,
Fameux & trop connu du reſte des humains.

LA SOTISE DE L'AMOUR ET DE L'INDIFFERENCE.

BALLADE.

LOrſqu'un Berger fidéle & tendre
Nous ſert & s'attache à nos pas,
Pourquoi chercher à s'en défendre?
Qu'on eſt ſote de n'aimer pas!

Mais, pour peu que l'on ait à craindre
Qu'on puiſſe ceſſer de charmer,

Ou

Ou qu'un Berger n'ait l'art de feindre;
Ah! que l'on eſt ſote d'aimer!

Quand on peut former une chaîne
Sans chagrin & ſans embaras,
Que l'amour n'a rien qui nous gêne,
Qu'on eſt ſote de n'aimer pas!

Mais, lorſqu'on voit un Infidelle,
Qu'on peut aiſément enflâmer,
Qui voltige de Belle en Belle,
Ah! que l'on eſt ſote d'aimer!

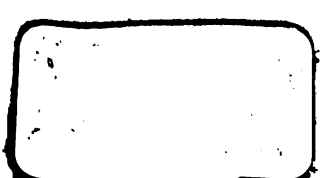
Lorſque pour nous tout s'intéreſſe,
Pour nous faire un ſort plein d'appas;
Que les jeux ſuivent la tendreſſe,
Qu'on eſt ſote de n'aimer pas!

Quand un Berger ſans la conſtance
Croit avoir droit de nous charmer,
Qu'il faut payer ſes ſoins d'avance,
Ah! que l'on eſt ſote d'aimer!

ENVOY.

L'amour paroît le doux partage
Des Bergeres dans le bel âge.
Aux jeunes cœurs il dit tout bas,
Qu'on eſt ſote de n'aimer pas!

Mais nous tient-il ſous ſon empire,
Il ſe plaît à nous alarmer;
Et malgré tout ce qu'on peut dire,
Ah! que l'on eſt ſote d'aimer!

FIN

882935